This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 00055914 0

LE

VOYAGEUR

FRANÇOIS,

OU

LA CONNOISSANCE

DE L'ANCIEN

ET DU NOUVEAU MONDE,

Mis au jour par M. l'Abbé DELAPORTE.

NOUVELLE EDITION.

TOME VII.

Prix 3 liv. relié.

A PARIS,

Chez L. CELLOT, Imprimeur-Libraire, rue Dauphine.

M. DCC. LXXIII.

Avec Approbation, & Privilege du Roi.

LE

VOYAGEUR FRANÇOIS.

LETTRE LXXVIII.

LA SIBÉRIE.

EN quittant la rive orientale de la mer Caſpienne, mon deſſein étoit, Madame, d'entreprendre le voyage de Sibérie. Déjà je m'étois avancé vers le nord, à la hauteur de Caſan; mais, me trouvant indiſpoſé, je me rendis dans cette ville, où j'eſſuyai une maladie qui me fit changer de réſolution. Mon médecin, le docteur Solnick, qui parloit toutes les langues, & qui, dans une lecture prodigieuſe, avoit acquis la connoiſſance des mœurs & des uſages de tous les

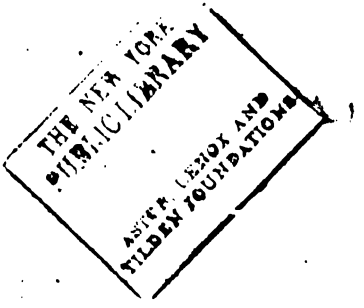
LE

VOYAGEUR

FRANÇOIS.

AVIS.

MOUTARD qui vient d'acquerir le *Voyageur François*, a cru devoir y joindre des Cartes géographiques pour l'intelligence de cet Ouvrage. Elles ſe vendent ſéparément, ſoit en feuilles, avec un avis pour claſſer chaque carte, ſoit reliées en carton, 5 liv.


THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS

peuples, étoit un de ceux qui accompagnerent, en 1733, M. Gmélin, envoyé par la Czarine, pour faire, en Sibérie, des obſervations & des recherches ſur différentes parties de l'hiſtoire naturelle.

« Je puis, me dit-il, vous épargner les » fatigues d'un voyage pénible, & dan» gereux même pour un homme qui » ſort de maladie. Liſez cette relation; » elle contient tout ce qu'il y a de cu» rieux dans l'immenſe pays que j'ai » parcouru. J'étois jeune & à peine » ſorti des écoles de médecine, lorſ» que j'entrepris ce voyage; mais je » n'en étois ni moins ſoigneux, ni » moins exact à obſerver & à écrire » tout ce qui peut être l'objet d'une cu» rioſité & d'une attention raiſonnable. » Jugez-en par vous-même; & voyez » d'abord ce que je dis de la ville de » Caſan, puiſque nous y ſommes.

» Sous les regnes de Gengis-Khan, » de Tamerlan & de leurs ſucceſſeurs, » Caſan étoit la capitale d'une partie de » la Tartarie, le ſiege du gouverne» ment, & la réſidence de la famille » royale. Elle fut ſurpriſe par les Moſ» covites, vers le milieu du ſeizieme « ſiecle, & eſt toujours reſtée ſous leur » domination. On raconte que le Czar

» Jean Baſilowitz, ou fils de Baſile,
» étoit ſi flatté de cette conquête, que
» lorſqu'il étoit de bonne humeur, ou
» qu'il avoit bu, il ne manquoit jamais
» d'entonner une certaine chanſon,
» faite à l'occaſion de la priſe de cette
» ville. Les princes vaincus s'étant con-
» vertis au Chriſtianiſme, on leur aſſi-
» gna des terres, où leurs familles ſub-
» ſiſtent encore. Ce Jean Baſilowitz eut
» une étrange reſſemblance avec Pierre
» le Grand : tous deux firent mourir
» leurs fils, les ſoupçonnant d'une
» conſpiration.

» Caſan, autrefois riche & floriſſante,
» ne conſerve plus que quelques reſtes
» de ſon ancienne opulence, dont elle a
» perdu la ſource avec ſon commerce.
» Elle eſt ſituée dans une plaine, le long
» d'une petite coline, ſur la riviere de
» Caſanka, qui lui donne ſon nom, &
» va ſe jetter dans le Volga qui en eſt
» peu éloigné. L'étendue de cette ville
» eſt aſſez conſidérable; mais ſes mai-
» ſons ne ſont que de bois, à l'excep-
» tion du château, qui eſt bâti de pierre
» & de brique. La riviere lui ſert de
» foſſé; & il eſt muni d'une bonne ar-
» tillerie & d'une forte garniſon. La

» cathédrale, le palais de l'archevê-
« que, celui du gouverneur, & les
» cours de judicature ſont dans la cita-
» delle. La ville, entourée d'un foſſé
» & d'une paliſſade, eſt habitée, ainſi
» que les fauxbourgs, par des artiſans
» Ruſſes, & des Tartares Mahométans,
« originaires du pays. Il eſt défendu
» à ces derniers, ſous peine de mort,
» d'entrer dans le château. Ils vivent
» d'ailleurs avec aſſez de liberté; & in-
» dépendamment de l'exercice de leur
» religion, ils jouiſſent de pluſieurs
» privileges. Ils font avec la Perſe, la
» Turquie & les autres peuples de l'O-
» rient, un commerce conſidérable,
» principalement en pelleteries; & il y
» a des négocians très-riches parmi eux.

» A l'une des extrêmités de Caſan,
» eſt une ſuperbe manufacture de draps.
» Elle fut établie aux frais du gouver-
» nement, par un Ruſſe qui s'y eſt tel-
» lement enrichi, qu'il a fondé ſept égli-
» ſes du fruit de ſes épargnes; car tel eſt
» encore ici l'uſage pieux qu'on fait de
» ſes richeſſes. Tous les nobles qui poſ-
» ſedent des biens dans le diſtrict de
» cette ville, ſont obligés de fournir,
» chaque année, une certaine quantité

» de laine, pour ſoutenir cette manu-
» facture. L'Etat achete à un prix fixé,
» tous les draps qu'on y fabrique, &
» en habille les troupes.

» Les environs de Caſan ſont fer-
» tiles en froment, en riz, en orge,
» en avoine, & en pluſieurs ſortes de
» légumes. Les bois, d'une étendue im-
» menſe, & compoſés de différentes
» eſpeces d'arbres, produiſent plus de
« chênes qu'il n'en faudroit, pour conſ-
» truire tous les vaiſſeaux de l'univers.
» On y trouve une quantité prodi-
» gieuſe de gibier; & au commence-
» ment du printems, une foule innom-
» brable d'oiſeaux aquatiques s'y ren-
» dent des bords de la mer Caſpienne,
» & y viennent faire leur ponte.

» A la fonte des neiges, le Volga
» inonde tout le terrein qui eſt au-
» deſſous de ſon niveau, & cauſe le
» même effet que le Nil en Egypte. Le
» courant en eſt ſi rapide, dans ſes dé-
» bordemens, qu'il entraîne quelque-
» fois les vaiſſeaux dans les forêts, &
» les y laiſſe à ſec lorſqu'il ſe retire.
» Le limon qu'il charrie, rend les terres
» ſi fertiles, que les iſles qu'il forme,
» ſont couvertes d'arbres; il y croît

» ſur-tout d'excellentes aſperges ; &
» l'on y voit des melons de la groſſeur
» de nos citrouilles.

» Le bœuf, le mouton, la volaille
» & quantité d'autres proviſions ſe
» donnent ici au prix le plus modique.
» On y fabrique les meilleurs cuirs de
» toute la Ruſſie : on les tranſporte en
» Europe ; & c'eſt une des principales
» branches du commerce de ce pays.
» On ne ſe ſert point d'huile pour les
» préparer, mais d'une eſpece de gou-
» dron qui ſe tire de l'écorce du bou-
» leau très-abondant en cette contrée.

» Il y a ſur les bords de la Caſanka,
» un monaſtere dont la ſituation eſt
» très-agréable. Le ſupérieur ne voulut
» jamais nous permettre d'entrer dans
» l'égliſe, à moins que nous ne quittaſ-
» ſions nos perruques. On eut beau lui
» repréſenter que l'archevêque de Ca-
» ſan ne connoiſſoit point ces ſortes de
» coutumes ; il répondit que ſa regle
» preſcrivoit d'éloigner du lieu ſaint,
» quiconque y paroîtroit la tête cou-
» verte. On a établi dans ce couvent
» une école publique, où des enfans
» Tartares apprennent les langues ruſſe
» & latine, la philoſophie & la religion.
» On choiſit ceux qui montrent le plus

» d'intelligence ; on les enleve à leurs
» familles ; & l'on eſpere qu'après qu'ils
» ſeront inſtruits, ils convertiront leurs
» parens & leur nation.

» On célebre à Caſan, toutes les
» années, une fête en l'honneur de la
» Vierge, appellée le Jour de ſainte
» Marie. Elle commence par une pro-
» ceſſion, où aſſiſtent le Gouverneur &
» les principaux de la ville, & qui va
» de la cathédrale à un couvent de re-
» ligieuſes, dédié à la Mere de Dieu.
» L'Abbeſſe apporte l'image de la Vier-
» ge peinte ſur bois, ornée d'un collier
» & d'une couronne, & fait au Gou-
» verneur un compliment à l'entrée de
» l'égliſe. Enſuite on chante l'office ; &
» il ſe débite un ſermon, durant lequel
» le prédicateur, tranſporté d'amour
» pour cette image, s'approche d'elle
» à chaque inſtant pour la baiſer. Pen-
» dant la cérémonie, on allume des
» cierges que l'on éteint ſur le champ,
» pour les remplacer par d'autres ; car
» c'eſt en cela que conſiſte tout le re-
» venu du monaſtere. Après l'office, le
» Gouverneur invite à dîner les per-
» ſonnes les plus qualifiées : les femmes
» mangent dans une ſalle, les hommes

» dans une autre. Vers la fin du repas, » on prie Madame la Gouvernante, & » les femmes les plus diſtinguées, de » venir verſer du punch à la ronde; » & elles s'en acquittent avec plaiſir. » Le dîné fini, les hommes & les fem- » mes s'aſſemblent dans une grande » ſalle; & là commence un bal qui dure » juſqu'au ſoir.

» Les Tartares Mahométans ont auſſi » leurs égliſes & leurs fêtes: la curioſité » porte ſouvent les étrangers à ſe trou- » ver à leurs cérémonies. Les moſquées » ſont communément un vaiſſeau quar- » ré, bâti de bois, & ſurmonté d'une » tour. On y arrive, du côté de la rue, » par quatre ou cinq marches; & l'on » y entre par un veſtibule, où les Tar- » tares ôtent & laiſſent leurs ſouliers. » La nef eſt éclairée par un grand nom- » bre de fenêtres, & échauffée par un » poële qui donne une chaleur très- » douce. Au deſſus de la porte, eſt une » tribune pour les chantres: le prêtre » ſe tient en bas dans la partie oppo- » ſée, le viſage tourné vers le peuple. » Le milieu de la moſquée eſt couvert » d'un tapis; & cet endroit eſt regardé » comme le ſanctuaire. Les Tartares, » rangés des deux côtés, ſont aſſis à la

» Turque, & ont la tête couverte. Le
» prêtre lit, ou plutôt pſalmodie ; &
» tous les aſſiſtans ont les mains jointes.
» Bientôt il eſt ſecondé par les chantres
» de la tribune. Il reprend enſuite ſa
» lecture, commence la priere géné-
» rale, après laquelle il marmote quel-
» ques mots ; & tout le monde ſe leve
» en même tems : un régiment ne fait
» pas l'exercice avec plus de préciſion.
» Ces gens ont des chapelets qui les
» guident ; & ils accompagnent d'un
» murmure ſourd & de geſtes ridicu-
» les, les prieres qu'ils récitent ou qu'ils
» chantent. Tantôt ils ſe mettent les
» doigts dans les oreilles, comme pour
» éviter un bruit auquel ils ne ſont point
» accoutumés ; tantôt ils ſe paſſent la
» main ſur le viſage, comme s'ils vou-
» loient ſe ſavonner la barbe. Quelque-
» fois ils ſemblent s'exciter à vomir, en
» préſentant à la bouche, qu'ils tiennent
» ouverte, les deux doigts du milieu de
» chaque main. D'autres fois ils ſe cour-
» bent, comme s'ils cherchoient quel-
» que choſe à leurs pieds ; enſuite s'é-
» tant relevés, ils tombent proſternés,
» ſe relevent & ſe proſternent de nou-
» veau. La priere finie, chacun ſe re-
» tire, à l'exception de quelques dé-

» votes qui viennent s'asseoir autour » du prêtre, lequel, sans doute, ne » tarde pas à les congédier.

» Les villages des environs de Casan » sont habités par des Tartares Maho- » métans, qui ont autant de femmes » qu'ils en peuvent nourir. On les » achete des parens; & le prix est pro- » portionné à leur beauté. Elles sont » habillées à la Russe, ainsi que leurs » maris; ceux-ci se font raser la tête, » & se coupent la barbe en pointe » comme les Juifs. Ils sont d'une ex- » trême propreté dans leurs maisons; » ont des bancs larges & bas, couverts » de tapis, pour s'asseoir, & une espece » de lit de repos ou des coussins pour » les étrangers. Au lieu de poëles, il y » a deux cheminées dans chaque cham- » bre; l'une pour se chauffer, & l'autre » pour y faire la cuisine. Leurs vîtres » sont faites de la tunique extérieure » de l'estomac de veau, qu'ils étendent » sur des chassis, & qui leur transmet » assez de lumiere. J'ai trouvé ces » Tartares plus civils, & d'un com- » merce plus facile, que les idolâtres. » Quand ils s'engagent au service de la » Russie, ils font un serment particu- » lier de fidélité. Ils sont à genoux de-

» vant un homme qui leur lit la formule
» du ſerment, en langage ruſſien; &
» elle leur eſt expliquée dans leur propre
» langue par un de leurs prêtres, qui
» leur préſente l'alcoran à baiſer. On
» croiſe enſuite deux épées nues; ils
» s'en approchent l'un après l'autre;
» & on leur donne à chacun, par-deſ-
» ſus les épées, un petit morceau de
» pain trempé dans du ſel. Ils le reçoi-
» vent avec reſpect, & le mangent,
» pour ſignifier que s'ils manquent à
» leur ſerment, ils conſentent que ce
» pain leur ſerve de poiſon.

» Outre les Tartares Mahométans,
» il y en a d'autres dans le diſtrict de
» cette ville, qui font profeſſion d'ido-
» latrie. Les principales tribus ſont les
» Tchérémiſſes, les Tchouvaches, &
» les Votiakes. Ils ſont, en général,
» fort ignorans, & très-attachés à
» d'anciennes ſuperſtitions. La tradi-
» tion des Tchérémiſſes porte qu'ils
» avoient autrefois un livre, où étoient
» renfermés tous les principes de leur
» religion; mais comme perſonne ne
» pouvoit le lire, une vache vint &
» l'avala; c'eſt là-deſſus qu'eſt fondée la
» vénération qu'ils ont pour cet animal.

» Les Tchérémiſſes offrent à une di-

» vinité, dont ils ignorent le nom, la
» premiere piece de gibier qu'ils tuent;
» & ils attachent à un arbre, autour
» duquel ils s'aſſemblent, la peau &
» les os de la victime. Ils ont un prêtre
» qui regle les préparatifs & l'ordre des
» ſacrifices. Lorſqu'on fait une noce,
» il prie pour la poſtérité de la famille
» future, & donne à boire aux con-
» vives auſſi ſouvent qu'il le juge con-
» venable. L'habillement des hommes
» eſt le même que celui des Ruſſes. Le
» vêtement des femmes varie, ſuivant
» l'âge de celles qui le portent, & ne
» differe guere que par la coëffure. Plu-
» ſieurs ont les cheveux noués autour
» de la tête; la treſſe de derriere eſt plus
» longue que les autres, & ſe termine
» par une houppe de ſoie rouge, à la-
» quelle pend une petite ſonnette. La
» tête eſt couverte d'un reſeau garni de
» coquillages ou de pieces d'argent; &
» au-deſſus eſt un morceau de mouſſe-
» line pliſſée, qui a la forme d'un bon-
» net de grenadier, également terminé
» par une houppe de ſoie, & une ſon-
» nette qui ſe fait entendre toutes les
» fois qu'on remue la tête. Quelques-
» unes ſont coëffées de deux anneaux,
» dont l'un entoure le devant de la

« tête ; & l'autre prend depuis le haut
» du front, juſqu'au col. De-là pend
» une eſpece de bandeau, large de
» deux pouces, qui eſt engagé dans les
» plis de la robe. Cette queue, ainſi
» que les anneaux, eſt ornée de pieces
» de monnoie, & de coraux de toutes
» ſortes de couleurs. Au-deſſus de ces
» anneaux s'éleve un bonnet enrichi des
» mêmes ornemens, qui forment des
» pendans d'oreille, avec deux rangs de
» coraux qui ſe réuniſſent ſur la poitrine.

» Les Tchouvaches, autres Tartares
» du diſtrict de Caſan, ont des prêtres
» & des prêtreſſes appellées *Youmaſſes*,
» qui, dans leur langage, veut dire *ſor-*
» *ciers*. Chaque village en a un ou deux ;
» & dès que ces peuples ſe ſentent mala-
» des, ou même légérement incommo-
» dés, ils ont recours à ces Youmaſſes,
» à qui ils paient leurs conſultations, &
» qui les trompent par mille ſuperche-
» ries. D'abord ils déſignent la victime
» que le malade doit offrir. Si c'eſt un
» agneau, ils vont eux-mêmes le tuer
» ſur une montagne conſacrée à cet
» uſage ; allument un grand feu, au-
» près duquel ils récitent des oraiſons ;
» font cuire les entrailles de l'animal,

» en mangent autant qu'ils veulent, &
» emportent le reſte pour régaler leurs
» amis. Comme les Tchérémiſſes, ils
» offroient autrefois la peau de l'a-
» gneau, & l'attachoient à un arbre,
» dans l'endroit deſtiné à la priere; mais
» cet uſage eſt aboli: ils aiment mieux
» la vendre; & les Tchérémiſſes, quoi-
» que plus groſſiers, commencent déjà
» à les imiter.

» Les Tchouvaches adorent un ſeul
» Dieu; mais ils réverent des êtres du
» ſecond ordre, qu'ils comparent aux
» ſaints du Chriſtianiſme. Chaque ha-
» bitation a ſon idole placée ſur la mon-
» tagne où ſe font les ſacrifices. Ces
» peuples s'abſtiennent du travail le
» vendredi, mais ſans y attacher au-
» cune idée de dévotion. Ils ont une
» grande fête dans l'année; & vont,
» ce jour-là, viſiter enſemble le ſaint
» lieu où repoſe l'idole. Le Youmaſſe,
» ou le prêtre, fixe le tems auquel doit
» ſe faire cette eſpece de proceſſion.
» Le gouvernement de Ruſſie a donné
» des ſoins pour la converſion de ce
» peuple en lui envoyant des prêtres &
» des ſoldats, & a établi dans toutes les
» villes, des écoles où les jeunes Tchou-
» vaches ſont inſtruits des principes de

» la foi ; mais le ſuccès n'a pas répondu
» à des vues ſi louables, ſans doute,
» faute d'inſtituteurs intelligens. D'ail-
» leurs, la crainte ou l'intérêt étant les
» ſeuls motifs qui attirent ces barbares,
» leur converſion eſt peu ſincere ou
» peu durable.

» Une ſingularité qui diſtingue la
» troiſieme tribu de Tartares, les Vo-
» tiakes, eſt qu'ils ont preſque tous les
» cheveux roux. Ils ſont auſſi groſſiers
» que les précédens, & n'ont preſque
» aucun culte. Ils croient qu'il y a un
» Dieu, & le placent dans le ſoleil ;
» mais ils ne lui rendent nul hommage.
» Ils réverent un ruiſſeau qu'ils regar-
» dent comme ſacré ; & quelquefois ils
» lui offrent des ſacrifices. Dans les cas
» importans de diſette ou de maladie,
» ils ont recours à leur prêtre, qui les
» abuſe par mille artifices. Ils célebrent
» une fête, vers le tems de Noël, qui
» conſiſte principalement à s'enivrer de
» biere & d'eau-de-vie. En général, ils
» ſont pauvres ; la chaſſe eſt preſque
» leur unique occupation, & l'arc, leur
» arme la plus ordinaire. Les Votiakes
» ſont les premiers peuples qu'on ren-
» contre en entrant en Sibérie. Ils habi-

» tent des villages ou des hameaux, &
» ſont d'une taille ſi petite, ſi foible, ſi
» délicate, qu'on ne peut les croire d'o-
» rigine Tartare.

» Quoique la ville de Caſan ſoit
» plus méridionale que Pétersbourg,
» le froid y eſt cependant beaucoup
» plus vif. Etant un jour allé me pro-
» mener, par un beau tems, le 23
» de décembre, à quelques milles
» de cette ville, j'eus le viſage, les
» doigts & les oreilles gelés, quoique
» je n'euſſe pas été une demi-heure en
» chemin. J'employai le remede dont
» on ſe ſert en pareil cas; je les frottai
» avec de la neige; & je fus guéri preſ-
» que dans l'inſtant.

» Avant que de quitter le pays, je vou-
» lus voir la caverne fameuſe de Kon-
» gour, que l'on viſite par curioſité. L'eau
» filtrée au travers des terres, y forme
» diverſes figures d'arbres & d'ani-
» maux. Un coup de piſtolet y fait au-
» tant de bruit, qu'un canon du plus
» grand calibre tiré en pleine campa-
» gne. A une certaine diſtance, les
» flambeaux s'éteignent; & juſqu'à pré-
» ſent, faute de lumiere, il n'a pas été
» poſſible d'aller juſqu'au fond de la ca-
» verne.

» Sur la route de Caſan à Catherine-
» bourg, autre ville de l'empire de
» Ruſſie, nous trouvâmes pluſieurs
» arbres, qui ſont comme autant de
» ruches à miel. Les habitans creuſent
» le tronc d'un tilleul, d'un tremble,
» ou de tout autre bois mou, de la
» longueur de cinq à ſix pieds; ils font
» à côté une ouverture de dix à douze
» pouces de long, ſur quatre de large:
» ils placent dans le creux de l'arbre,
» des baguettes en travers, ferment
» l'ouverture avec une planche, & mé-
» nagent de petits trous, pour laiſſer
» entrer & ſortir les abeilles. Ils met-
» tent ces ruches ſur le bord d'un bois,
» & les pendent aux arbres avec des
» liens de jonc, pour empêcher que les
» ours ne mangent le miel, dont ces
» animaux ſont très-friands. La cire &
» le miel qu'on en tire, font une bran-
» che conſidérable du commerce de
» Caſan. On aſſure qu'il y a une ma-
» nière d'avoir l'un & l'autre, ſans dé-
» truire les abeilles.

» La ville de Catherinebourg, dont
» je viens de parler, a été fondée en
» 1723, par Pierre le Grand, & ache-
» vée ſous le regne de l'impératrice Ca-

» therine, dont elle porte le nom. Elle » eſt dans la province de Tobolsk ; & » on peut la regarder comme le centre » de toutes les fonderies & les mines de » Sibérie : auſſi n'eſt elle habitée que » par des mineurs, des fondeurs, ou » ceux qui ont inſpection ſur les tra- » vaux. Les machines ſont entretenues » avec un ſoin extraordinaire ; & les « ouvriers ont une application qu'on » ne remarque nulle part. On n'a point » recours aux coups de bâton, pour » prévenir l'ivrognerie ; il n'eſt permis » de leur vendre de l'eau-de-vie, que » le dimanche ; & la quantité en eſt » fixée. D'ailleurs rien ne leur man- » que ; ils ſont payés réguliérement, » vivent à bas prix ; & il y a des hôpi- » taux où les malades ſont reçus, & » bien ſoignés.

» Nous allâmes à deux ou trois lieues » de-là, viſiter une mine de cuivre. » On y deſcend par un eſcalier aſſez » commode ; la mine ne ſe montre » point en filons, mais par nids, dans » une terre noire & alumineuſe. A » quelque diſtance ſont les moulins » néceſſaires pour la piler, & les four- » neaux pour la couler : elle ſe porte » enſuite à Catherinebourg pour l'affi-

» per & la mettre en lames.

» Ce qui diſtingue particuliérement » cette partie de la Sibérie, & même » tout ce vaſte pays, c'eſt la grande » quantité de ces fonderies & de ces mi- » nes; elles lui donnent un commerce, » une ſorte d'opulence, qui contraſte » ſinguliérement avec les déſerts dont » il eſt environné, & avec les mœurs » des Tartares qui l'habitent. Les » principales ſont celles de Siſſert, » de Kamenskie, de Kolivan, d'Ar- » goune, &c. La premiere a été » établie par le gouverneur de Cathe- » rinebourg, pour en exploiter le riche » minéral de fer, qui abonde dans ce » canton. La riviere dont elle porte le » nom, a toujours aſſez d'eau, pour » faire aller ſix martinets & les ſouf- » flets de deux fourneaux. La ſeconde, » ſituée ſur la Kamenska, eſt une des » plus anciennes de la Sibérie, & » celle où l'on fabrique le meilleur fer. » Le grain en eſt ſi fin, qu'on le diſ- » tingue difficilement à la vue. On le » vend aux Anglois qui en font le prin- » cipal commerce. Ils l'embarquent à » Pétersbourg, où on le tranſporte en » hiver ſur des traîneaux, & dans l'été

» ſur les rivieres. Ainſi la Ruſſie pro-
» duit du fer & des ſoldats : jugez de
» ce qu'on en doit attendre, quand un
» peuple maritime de l'Europe lui aura
» ouvert le chemin de la Méditerranée.

» Il y a, ſur la montagne de Kolivan,
» une fonderie de cuivre, très-renom-
» mée, & protégée par un fort à qua-
» tre baſtions, entouré d'un foſſé, à
» côté d'un grand village. Le comman-
» dant & les mineurs logent dans la ci-
» tadelle. Le principal attelier eſt com-
» poſé de cinq autres, qui compren-
» nent autant de fourneaux, un marti-
» net à cuivre, un fourneau d'affinage,
» un moulin à broyer du ſel, un en-
» droit où l'on étame & on travaille le
» cuivre, cinq forges dont les ſoufflets
» ne vont qu'à bras, un moulin à ſcier
» & un hangard à charbon. La plupart
» des ouvriers ſont des payſans de diffé-
» rentes provinces, qui viennent ga-
» gner de quoi payer l'impôt, & s'en
» retournent ; ce qui nuit fort aux tra-
» vaux de la mine qui demanderoit plus
» de huit cens hommes pour l'exploi-
» ter. Ses filons ſont également riches
» en cuivre & en argent ; & cet argent
» même eſt aſſez chargé d'or, pour mé-
» riter

» riter qu'on y faſſe attention. Il y a
» des filons qui ont deux ou trois pieds
» de largeur, & s'étendent à plus d'un
» quart de lieue. L'or s'y montre quel-
» quefois, ſoit dans la mine même,
» ſoit à la ſurface, en grains, ou en pe-
» tites feuilles. Quelle que ſoit l'ardeur
» que l'on apporte à ce travail, ces
» mines ſont ſi riches & ſi étendues,
» qu'il peut s'écouler pluſieurs ſiecles,
» avant qu'on les ait épuiſées.

» La fonderie d'Argoune eſt à quel-
» ques lieues de la riviere dont elle
» porte le nom, ſur un ruiſſeau formé
» par une ſource peu éloignée. Le gou-
» vernement fut informé par un Kal-
» mouk, qu'il y avoit une mine dans
» ce canton. On fit, à ce ſujet, beau-
» coup de recherches; & l'on vit que
» ce rapport étoit véritable. Trois Grecs
» entreprirent les premiers travaux, &
» tirerent juſqu'à douze cens marcs d'ar-
» gent par année. On a fait depuis, de
» nouvelles fouilles; & l'on y a trouvé
» une eſpece d'argile qui paſſe pour
» une excellente mine d'argent.

» La diſpoſition naturelle du pays
» a cela d'avantageux, que ces mines

» ſont très-abondantes, &, dans plu-
» ſieurs endroits, peu profondes; ce
» qui fait qu'on peut les exploiter à
» moins de frais. Elles ont été portées
» à la plus grande perfection, par le
» ſavoir & l'induſtrie de M. Demidof,
» à qui le Czar Pierre les avoit cédées.
» Quant au bois néceſſaire pour les four-
» neaux, je ne connois point d'endroit
» qui en fourniſſe plus que cette contrée.
» On trouve quelques unes de ces mi-
» nes dans les vallées; mais celles des
» montagnes ſont préférables, parce
» qu'on ne craint pas d'y être inondé.
» La recherche en eſt facile; elles ne
» ſont qu'à deux ou trois pieds ſous
» terre, & en ont vingt-quatre à trente
» de profondeur.

En creuſant dans les environs de la
» fonderie d'Argoune, on a découvert
» une terre jaune, qui contient du
» plomb, de l'argent, de l'or, du fer
» & de l'antimoine. Une livre d'argent
» renferme pour deux ducats & demi
» d'or fin.

» Le petit nombre d'autres objets de
» commerce que produiſent aux Ruſſes
» ces provinces en général très-ſtériles,
» eſt ce qui les attache uniquement à
» ce genre d'induſtrie. Les mines leur

» fourniſſent les matieres premieres » que la plupart des arts mettent en » œuvre, & procurent au ſouverain » des revenus qui ne ſurchargent point » les ſujets. Elles font vivre dans des » pays arides & qui devroient être dé- » ſerts, ceux que le travail qu'elles » exigent y attirent ».

Après cette digreſſion, le Docteur nous ramene à Catherinebourg. On y établit pendant ſon ſéjour, un attelier pour y faire des colonnes & des tables de marbre. Il fut ordonné, dans le même tems, de tailler en pieces de monnoie, tout le cuivre des mines de Sibérie, & de les envoyer frapper à Moſcou. On permit auſſi d'en fabriquer à Catherinebourg; mais cette permiſſion fut révoquée.

Le dernier jour de l'année, M. Solnick fut témoin d'un ſpectacle, dont le but eſt de rappeller l'idée de la mort, & le principal motif, dans ceux qui le donnent, de ramaſſer quelque argent. Nous « vîmes, dit-il, entrer tout à coup dans » notre chambre, une troupe de maſ- » ques. L'un d'eux, habillé de blanc, te- » noit une faux qu'il paroiſſoit aiguiſer » avec un morceau de bois. Il vint droit

» à moi, me menaça avec ſa faux, &
» me dit : Chriſt veut que tu meures.
» Je le ſais, répondis-je ; mais j'eſpere
» que ce ne ſera pas dans ce moment.
» Parmi les autres maſques, l'un étoit
» le Diable, un autre la Mort, quel-
» ques-uns des muſiciens, & d'autres,
» des hommes & des femmes qui dan-
» ſoient au ſon des inſtrumens. La
» Mort & le Diable les regardoient en
» diſant : Ces gens-ci ſeront bientôt en
» notre pouvoir. Comme ce ſpectacle
» ne nous amuſoit que médiocrement,
» nous donnâmes bien vîte à la Mort de
» quoi boire à notre ſanté ; & toute
» cette belle compagnie prit auſſi-tôt
» congé de nous.

» La garniſon de Catherinebourg
» conſiſte en deux cens hommes aux
» ordres d'un Commandant, d'un Ca-
» pitaine & de quelques bas officiers.
» Le premier préſide à la juſtice, le
» Capitaine à la police, & chacun de
» ces départemens a un ſecretaire &
» des commis de douane, qui reçoi-
» vent les impôts dans les cabarets.
» Ces commis dépendent du gouver-
» neur de Tobolsk.

» Solikamsky & Verchatoure, ſi-
» tuées ſur notre route, ſont deux

» villes qui méritent d'être connues.
» La premiere eſt grande, bien peuplée,
» & la capitale d'une province de ce
» nom, annexée au gouvernement gé-
» néral de Sibérie. Elle eſt ſituée ſur le
» Kama, riviere célebre de cette con-
» trée. On trouve dans ſes environs des
» ſources d'eau, qui fourniſſent du ſel
» à tout le pays. On creuſe des puits
» dans la terre, juſqu'à ce que l'on ſoit
» arrivé à un roc ſalé, placé à une cer-
» taine diſtance de la ſurface. Ces puits
» ſe rempliſſent d'eau qu'on y laiſſe ſé-
» journer pendant un certain tems, afin
» qu'elle puiſſe s'imprégner d'une quan-
» tité ſuffiſante de ſel. On la tire enſuite
» avec des pompes; & on la conduit
» dans de grandes chaudieres pour la
» faire bouillir. Toute l'eau s'évapore;
» & le ſel reſte au fond. Quand on
» creuſe de ces puits pour les ſalines, ſi
» l'on y trouve une argile griſe, c'eſt un
» ſigne certain de la proximité des ſour-
» ces ſalées. La terre rougeâtre indi-
» que, au contraire, qu'on en eſt éloi-
» gné. On remarque auſſi, en général,
» que les puits ont d'autant plus d'eau,
» de ſel & de durée, qu'ils ſont plus
» profonds ».

Si l'on en croit M. Solnick, il y a dans les environs de cette ville, un foſſile dont on fait une toile incombuſtible. « C'eſt au haſard, dit-il, que l'on en » doit la découverte. Un chaſſeur » n'ayant pas de quoi bourrer ſon fu» ſil, apperçut une pierre revêtue » d'une eſpece de filaſſe. Il la roula » entre ſes doigts ; & elle lui parut » propre pour cet uſage. Mais après » avoir tiré, il s'apperçut que la poudre » n'avoit produit aucun effet ſur cette » bourre. Curieux d'en connoître la » cauſe, il alluma un grand feu ; il y » jetta de cette filaſſe, & la retira ſans » qu'elle en fût endommagée. Il fit part » de cette découverte à quelques per» ſonnes qui répéterent ſi ſouvent cette » expérience, qu'à la fin le ſecret ſe di» vulga ».

M. Solnick pourroit bien avoir pris pour un foſſile incombuſtible, la pierre Amianthe dont je vous ai parlé dans mes premieres Lettres. Vous ſavez à quoi il faut s'en tenir ſur les propriétés qu'on attribue à cette production très-commune dans l'iſle de Chypre.

« De Solikamsky, continue le Doc» teur, en tirant au ſud-eſt, on arrive

» à Verchatoure, ainſi nommée du mot » *Verch*, qui veut dire *haut*, & de *Tou-* » *ra*, nom de la riviere qui l'arroſe. » Cette ville, agréablement ſituée ſur » une éminence, & fortifiée de foſſés » & de paliſſades, eſt gouvernée par » un Commandant, qui eſt à la tête » d'une garniſon compoſée de quelques » troupes régulieres, & de Coſaques. » Il faut abſolument y paſſer, pour en- » trer de la Ruſſie dans la Sibérie ».

M. Solnick ſe rendit à Irbit, & y arriva un jour de foire. Il put à peine y aborder, tant les chemins étoient remplis de chevaux, d'hommes & de voitures. Des marchands de toutes les villes de Ruſſie & de différentes nations y apportent les productions de leur pays. « Tout eſt préſenté à la doua- » ne & y paie des droits, qui conſiſtent » dans le dixieme des marchandiſes. » Quoique cet impôt paroiſſe exorbi- » tant, il eſt cependant modéré, eu égard » au profit. L'ouverture de la foire » dépend du Commandant. Comme il » eſt de l'intérêt des marchands qu'elle » ſe faſſe de bonne heure, ſi cet officier » aime les préſens, il la differe juſqu'à » ce qu'il ſoit content de ce qu'on lui

» offre. Quand toutes les boutiques » ſont ouvertes, on voit un concours » prodigieux de monde pour vendre, » pour acheter, ou ſimplement pour » regarder. Le vin coule de toutes » parts; on cuit dans les rues de pe- » tits gâteaux; & par-tout on boit & » on mange, tandis que des troupes de » mendians, aſſis auprès du feu, chan- » tent des cantiques, & reçoivent des » auditeurs, du pain ou de l'argent.

» En deſcendant la riviere, on ar- » rive à Thioumenne, ville jolie & » bien fortifiée. Les rues y ſont larges, » les maiſons alignées & les égliſes » aſſez nombreuſes, avec des couvens » d'hommes & de filles. Ses environs » ſont couverts de bois, entre-mêlés de » villages, de champs, & de prairies » agréables. Ce pays étoit autrefois » expoſé aux incurſions des Tartares, » appellés *Karakalpacks*, ou *bonnets* » *noirs*; mais les Ruſſes ont ſi bien » fortifié leurs frontieres, que ces « brigands n'oſent plus ſe préſenter. » Ils campent ſous des tentes avec » leurs troupeaux, & ſont ſoumis à » différens chefs qu'ils choiſiſſent tou- » jours parmi ceux qui ſe ſont le plus

» diſtingués à la guerre. Ils ſe battent » continuellement avec les Kalmoucks; » mais ils ne tiendroient pas contre des » troupes réglées. Lorſque les Ruſſes » les attaquent, ils ſe retirent dans les » forêts; & il n'y a que des gens accou- » tumés à leur maniere de vivre, qui puiſ- » ſent les y chercher. Leurs guerres ne » conſiſtent que dans les courſes qu'ils » font à cheval; & pour s'en préſer- » ver, il ſuffit de pratiquer des retran- » chemens que les chevaux ne puiſſent » franchir. L'arc & les fleches ſont leurs » ſeules armes. Leurs bonnets fourrés » de peau d'agneau noir, leur ont fait » donner le nom qu'ils portent ».

J'ai ſupprimé de la relation de M. Solnick les embarras du voyage, qui ſont inouis. A chaque inſtant les traîneaux culbutoient, ſe briſoient; & il étoit néceſſaire de les faire réparer. Très-ſouvent ne trouvant point de chevaux, on étoit forcé de s'arrêter dans les villages qui ne préſentoient que le tableau de la miſere. Les enfans y ſont nuds, & jouent ſur la neige par un froid exceſſif. Lorſqu'ils ſont nouvellement nés, on leur jette quelque linge ſur le corps; on ne les emmail-

lotte point ; ils ne connoiſſent ni les corps, ni cette multitude de ligatures gênantes, dont on s'empreſſe de les enchaîner parmi nous. Ils jouiſſent de la liberté de ſe rouler à terre, font des efforts pour marcher ; & au bout de quelques mois ils courent par-tout.

A côté de ce tableau le Docteur offre celui d'une chaumiere, où il trouve, au milieu de la nuit, une vieille femme endormie auprès d'un enfant ſuſpendu dans un panier. La mere en chemiſe, belle de ſa jeuneſſe, de ſon déſordre, de ſa blancheur, entourée d'enfans tout nuds, couchés par terre autour du poële, fixe le Voyageur avec une curioſité, dont l'innocence naïve attire ſes regards, ſans éveiller ſes deſirs.

Je ſuis, &c.

A Caſan, le 26 décembre 1746.

LETTRE LXXVIII.

SUITE DE LA SIBÉRIE.

AVANT que de parler de Tobolsk, où l'on arrive en trois jours de Thioumenne, ſoit en traîneau, ſoit par eau ſur le Tobol, il eſt à propos de dire de quelle maniere la Sibérie, dont elle eſt la capitale, fut conquiſe par les Ruſſes. C'eſt encore, Madame, M. Solnick qui va nous l'apprendre.

« Avant cette conquête, ce grand » pays formoit un royaume particu- » lier, gouverné par un prince Tar- » tare, de la religion de Mahomet. Au » commencement du ſiecle paſſé, un » Coſaque, nommé *Jermack*, obligé » de s'expatrier, s'aſſocia avec quel- » ques brigands, & ſe mit à voler ſur » les grands chemins. Il devint en peu » de tems, très-puiſſant & très-redou- » table; mais il ne voloit que les ri- » ches, les receveurs des impôts, les » maltôtiers, les traitans, les commis, » tous gens qui eux-mêmes volent auſſi » à leur maniere; & il donnoit large-

» ment aux pauvres le ſuperflu de ſes
» captures. Il ne tuoit ni ne bleſſoit per-
» ſonne, à moins que ce ne fût pour ſe
» défendre ; ce qui lui acquit une ſi
» grande réputation, que tous les va-
» gabonds & gens ſans aveu vinrent ſe
» ranger ſous ſes drapeaux. Le gouver-
» nement envoya contre lui de gros
» détachemens, qui le battirent en plu-
» ſieurs rencontres, & lui couperent
» toute retraite vers ſa patrie. Pour ſe
» ſouſtraire à la punition, il ſe retira
» ſur les frontieres de la Perſe, & y
» vécut quelques tems du commerce
» des marchandiſes qu'il avoit volées.
» Comme il ne manquoit pas d'argent,
» il payoit par-tout généreuſement. Il
» ſe réfugia enſuite dans la Sibérie, &
» livra aux Tartares du pays, pluſieurs
» petits combats, dans leſquels il leur
» tua beaucoup de monde ; mais ayant
» lui-même perdu une partie de ſes
» gens, & conſidérant qu'il ne lui étoit
» plus poſſible de tenir tête à tant
» d'hommes armés contre lui, il prit la
» réſolution de ſe ſoumettre à la clé-
» mence de ſon ſouverain.

» Pour obtenir ſa grace & celle de
» ſes complices, Jermack fit propoſer

» à la Cour de Ruſſie, la conquête du
» riche & vaſte pays qu'il venoit de
» parcourir. Ce projet parut trop im-
» portant pour le négliger; & l'on in-
» vita cet avanturier à ſe rendre à Moſ-
» cow, où le Czar lui accorda ſon par-
» don, approuva l'expédition qu'il mé-
» ditoit, & lui fit donner un corps de
» troupes. Avec ce ſecours, Jermack
» revint en Sibérie, & ſe conduiſit
» avec tant de prudence, d'activité &
» de courage, que le ſuccès répondit à
» ſes eſpérances. Les Tartares furent
» auſſi effrayés à la vue des Ruſſes & de
» leurs armes, que l'avoient été, à
» celle des Eſpagnols, les habitans du
» Mexique. Mais malheureuſement le
» pauvre Jermack ne jouit pas de ſa
» victoire: dans le dernier combat qu'il
» livra au Khan des Tartares, ayant
» apperçu ce prince dans une barque,
» il s'avança vers lui avec ſa troupe; &
» voulant ſauter de ſon bateau dans un
» autre, il tomba dans la riviere & ſe
» noya. Le Khan perdit lui même la
» vie dans la mêlée; & ſon fils fut en-
» voyé à Moſcow, où le Czar, qui le
» reçut honorablement, le traita con-
» formément à ſa qualité. Il lui accorda

» un domaine conſidérable en Ruſſie ;
» où ſes deſcendans en jouiſſent en-
» core avec le titre de *prince de Sibérie*.
» Ce n'eſt pas tout à fait ainſi que fu-
» rent traités les monarques infortunés
» du Pérou & du Mexique, de la part
» des Eſpagnols, qui regardoient alors
» les Ruſſes comme des barbares.

« Comme c'étoit aux Coſaques qu'on
» devoit la conquête de ce pays, on
» voulut leur en laiſſer tout l'honneur ;
» & à meſure qu'on y envoyoit des mi-
» lices, elles furent incorporées dans
» leur troupe. C'eſt par cette raiſon que
» toute la cavalerie Sibérienne porte
» encore aujourd'hui le nom de *Coſa-*
» *ques*. Celui de Jermack y eſt en ſi
» grande vénération, qu'on fait tous les
» ans une cérémonie en ſon honneur,
» & qu'aux noces du peuple, il y a tou-
» jours une hymne chantée à ſa louange.

» La Sibérie, dont la conquête eſt due
» à ce héros, a pour capitale, la ville
» de Tobolsk, au confluent de l'Irtish
» & du Tobol dont elle a pris le nom.
» Les Ruſſes ont choiſi cette ſituation,
» à cauſe de ſa beauté & de ſa force.
» L'ancienne réſidence des princes Tar-
» tares, qui n'en étoit éloignée que de

» dix lieues, eſt aujourd'hui tombée en
» en ruines. Tobolsk eſt fortifié d'un
» rempart de brique, avec des tours
» quarrées & des baſtions, dont la vue,
» du côté du midi, eſt admirable. On
» diviſe la ville en haute & baſſe; la
» haute eſt ſur une colline; la baſſe dans
» la plaine entre la colline & la ri-
» viere. Dans la premiere ſe trouvent
» la citadele, l'hôtel du Gouverneur,
» les Cours de juſtice, pluſieurs Egliſes
» bâties de brique, la Cathédrale, &
» le palais de l'Archevêque. La ville
» baſſe eſt expoſée à de fréquentes
» inondations; & comme elle n'eſt
» point pavée, les rues ſont ſi pleines
» de boue, qu'il eſt preſque impoſſible
» d'y marcher. La ville haute n'a pas la
» même incommodité; mais elle man-
» que d'eau: l'Archevêque y a fait creu-
» ſer un puits à grands frais, qui n'eſt
» qu'à ſon uſage. Ce n'eſt pas encore là
» ce qu'il y a de plus facheux: du côté
» de la montagne il ſe détache, tous
» les ans, de grandes maſſes de terre,
» qui obligent ſouvent les habitans de
» déloger, & même d'abattre les mai-
» ſons voiſines, pour les rétablir un peu
» plus loin. La cauſe de ces fréquens

» éboulemens vient de la nature du ter-
» rein & du cours de la riviere. Comme
» ces terres ſont argileuſes, l'eau ſap-
» pant le rivage, emporte le bas, & fait
» tomber le haut.

» Les fauxbourgs de Tobolsk s'éten-
» dent le long de l'Irtish, & ſont en-
» tourés de foſſés & de paliſſades. Il y
» a pluſieurs grandes rues appellées
» *rues des Tartares*, parce qu'elles ſont
» habitées par les deſcendans de ceux
» qui s'y étoient établis avant la con-
» quête de la Sibérie. Ils jouiſſent ici,
» comme dans toutes les autres villes
» du pays, du libre exercice de leur
» religion, & de pluſieurs immunités;
» ils y vivent tranquillement, & ne
» ſubſiſtent que de leur commerce; car
» il n'y a ni artiſans ni laboureurs
» parmi eux.

» Ces Tartares reſſemblent, par leurs
» mœurs, leur figure & leur langage,
» à ceux de Caſan. Ils pourroient avoir
» pluſieurs femmes; mais comme ils vi-
» vent parmi des Chrétiens, il eſt rare
» qu'ils uſent de ce droit; le gouverne-
» ment ne leur permet pas d'en épouſer
» plus de quatre. Ils pratiquent la cir-
» conciſion comme les autres Maho-
» métans. On reçoit à la fois tous les

» garçons qu'on y préſente, depuis ſix
» juſqu'à quatorze ans. La cérémonie
» commence par un feſtin où le prêtre
» tient toujours la premiere place. On
» en vient enſuite à l'opération: il y a
» des enfans qui la ſouffrent tranquille-
» ment; il y en a d'autres qui s'agitent
« & qui ſe révoltent. Ces peuples chan-
» gent rarement de religion: quelques-
» uns cependant ſe font baptiſer; mais
» les autres les regardent avec horreur,
» & leur reprochent leur déſertion,
» qui ſouvent n'a d'autre motif, que de
» s'enivrer plus librement, ou de ſe dé-
» livrer de la ſervitude. La débauche
» leur paroît une choſe ſi honteuſe, que
» ceux qui boivent du vin ſont notés
» d'infamie. Ils ſont d'ailleurs ſuperſti-
» tieux, & ont une grande confiance
» aux amulettes. Ce ſont des ſentences
» de l'alcoran ornées de coraux, qu'ils
» attachent au cou de leurs enfans, &
» qui leur pendent ſur les épaules. Les
» prêtres en font un grand commerce,
» & perſuadent au peuple, qu'elles pré-
« ſervent de toutes les maladies.

» Ces Tartares forment environ le
» quart des habitans. Les autres ſont
» Ruſſes, & preſque tous exilés, ou

» fils de proſcrits. Il y a parmi eux de
» riches négocians, qui font un grand
» commerce ſur les frontieres de la
» Chine & en différens endroits de la
» Ruſſie. D'autres exercent diverſes
» profeſſions ; mais ils ſont ſi pareſſeux,
» & il eſt ſi difficile de les faire travail-
» ler, qu'on regarde preſque comme
» une grace, lorſqu'ils veulent bien
» finir l'ouvrage qu'on leur commande.
» Le bas prix des denrées eſt ce qui cauſe
» cette fainéantiſe : un homme vit pour
» vingt écus par an ; & ces gens groſſiers
» ne penſent ni au lendemain, ni aux tems
» de maladie ou de diſette. Se nourriſ-
» ſant fort mal, ils vivent très-facile-
» ment. Des poiſſons ſecs ou pourris, des
» pois & du pain de ſeigle, ſont leurs
» alimens ordinaires. Ils ont pour boiſ-
» ſon, de la mauvaiſe biere & de l'eau
» de ſon fermentée, dans laquelle on
» mêle un peu de farine. Ils ignorent
» abſolument l'uſage des lits ; toute la
» famille eſt couchée pêle-mêle, &
» moitié habillée, les uns ſur des nattes,
» les autres ſur le poële ou par terre.
» Ils ne ſont éclairés que par des éclats
» de ſapin ou de bouleau allumés & fi-
» chés entre les poutres : ce qui rend les

» incendies très-fréquens dans un pays
» où l'on n'a que des maiſons de bois.

» Cependant les arts ne ſont point
» inconnus en Sibérie; ils y ont été
» portés par les priſonniers Suédois,
» pris à la bataille de Pultava, & diſ-
» perſés dans les différentes villes de
» cette province. Avant leur arrivée
» dans cette terre barbare, on igno-
» roit juſqu'à l'uſage du pain. Naturel-
» lement ingénieux, & obligés de l'ê-
» tre pour diſſiper, par leur induſtrie,
» l'ennui de leur captivité, ils exerce-
» rent, dans le lieu de leur exil, tous
» les arts dont ils avoient quelque con-
» noiſſance. Les ſoldats Suédois peu-
» plerent la Sibérie de boulangers, de
» cordonniers, de tailleurs, de dra-
» piers, de menuiſiers, de maçons,
» d'orfevres, &c. Les officiers devin-
» rent peintres, architectes, muſiciens,
» maîtres de langues. Ils s'amuſoient à
» montrer le françois, l'allemand, le
» latin, les mathématiques, le chant,
» la danſe, &c, aux jeunes gens de
» condition de l'un & de l'autre ſexe,
» pour avoir accès dans les bonnes mai-
» ſons. Bientôt toute la Sibérie changea
» tellement de face, que les Moſco-

» vites y envoyerent leurs enfans, pour » y être inſtruits comme dans une ex- » cellente école d'uſages, de goût & « de politeſſe.

» Il y a toujours à Tobolsk cinq à » ſix mille hommes de troupes réglées, » tant infanterie que cavalerie, indé- » pendamment de trois ou quatre mille » Tartares répandus dans la campagne, » prêts à monter à cheval au premier » ordre. Tout cela, joint à la force na- » turelle de la place, la met à couvert » des incurſions de l'ennemi. Les gou- » verneurs de la province ſont ſubor- » donnés à celui de la capitale; mais ce » dernier ne peut nommer à leur em- » ploi; c'eſt un droit de la chancellerie » de Sibérie, qui réſide à Moſcow. Ce » Gouverneur a lui-même une Chan- » cellerie particuliere, dont les deux » ſecretaires ne perdent jamais leur » place. Ils ont, ſur toute la ville, une » autorité preſque illimitée. Un geſte, » un coup d'œil, de leur part, a plus » d'effet, que les ordres même du Gou- » verneur.

» L'Archevêque a, ſous ſa juriſdic- » tion, à Tobolsk, cinquante moines » ou eccléſiaſtiques, dont très-peu ſa-

» vent le latin; encore ſont-ce des Po-
» lonois. Le peuple eſt attaché à la re-
» ligion Grecque, juſqu'au fanatiſme.
» Né dans l'eſclavage le plus affreux,
» il n'a aucune idée de ce qu'on ap-
» pelle liberté de penſer; & tout le
» monde eſt encore peuple, à cet
» égard, en Sibérie.

» Les plus pauvres, comme les plus
» riches, célebrent le jour de la naiſ-
» ſance & celui du patron de chaque
» membre de la famille. On y invite les
» parens & les amis; on donne un grand
» repas, où l'on n'épargne ni le vin ni
» l'eau de-vie; & l'on danſe depuis le
» dîner juſqu'à la nuit. Ces fêtes ſont
» peu diſpendieuſes; chaque perſonne
» invitée laiſſe une piece de monnoie,
» qui paie ſon écot & au-delà: on ſe
» pique, ſur ce point, de la plus gran-
» de généroſité.

» Le carnaval eſt ici, comme ailleurs,
» le tems des divertiſſemens. Il n'eſt
» preſque pas poſſible alors de marcher
» dans les rues, même pendant la nuit,
» tant elles ſont pleines d'hommes, de
» femmes, de bêtes & de traîneaux:
» ce n'eſt, parmi le peuple, que cris,
» que tumulte, que querelles. On voit

» ſur un tas de neige, devant chaque » maiſon, des gens aſſis qui boivent & » qui chantent. Quand le vin manque, » ils vont au cabaret, en rapportent » une nouvelle proviſion avec un re- » doublement d'allégreſſe, & invitent » tous les paſſans à prendre part à leur » joie, ſans paroître reſſentir le moin- » dre froid.

» La fréquentation des filles publi- » ques n'eſt pas ce qui les occupe le » moins dans ces jours de plaiſirs, de dé- » lire & d'ivreſſe. Elles ne ſont pas rares » dans cette ville ; & les maladies qui » les ſuivent, n'y ſont pas moins com- » munes. Leur effet ordinaire eſt de » faire tomber les narines ; auſſi n'y a- » t-il nulle part autant de gens ſans nez, » qu'on en voit à Tobolsk. La jeuneſſe, » inſtruite ici plutôt qu'ailleurs, ne tar- » de pas à ſe livrer à la diſſolution : & » en général les mœurs y ſont fort cor- » rompues. Les femmes & les filles » m'ont paru jolies ; & toutes font » uſage du rouge, même celles du » plus bas peuple.

» Autant le carnaval eſt bruyant & » tumultueux, autant on eſt exact à ob- » ſerver le carême. On n'entend alors

» ni chants ni divertiſſemens ; on ne
» fait ni feſtins ni mariages ; on prie,
» on jeûne, on vit dans le plus grand
» recueillement. C'eſt le tems où l'on
» ſolemniſe la béatitude des Czars ſanc-
» tifiés, celle des ſaints de la famille
» royale, & des patriarches, parmi leſ-
» quels eſt compris le célebre Jermack.
» On fulmine enſuite des anathêmes
» contre les incrédules, les hérétiques,
» & les Catholiques Romains, qu'on
» tient ici pour ſchiſmatiques.

» Quand je dis qu'on ne ſe marie pas
» en carême, vous concevez que cette
» défenſe ne peut regarder les Tarta-
» res, dont les noces ſe font en tout
» tems. Les perſonnes invitées arrivent
» dans la maiſon où doit ſe paſſer la
» cérémonie. On y trouve des bancs
» couverts de tapis, & une table avec
» des rafraîchiſſemens. Les fiancés don-
» nent des prix à ceux qui paroiſſent
» les premiers ; & il y a, dans certains
» endroits de la ville, des chevaux tout
» préparés, qui ſe louent pour faire
» cette courſe. On attache ces prix à de
» longues perches, plantées devant la
» maiſon ; le premier venu a le premier
» prix ; & ainſi des autres, chacun dans

» leur ordre. Il y a quelquefois de la » partialité dans cette diſtribution ; mais » les Ruſſes & les Tartares peuvent y » participer également.

» La chambre de la fiancée eſt rem- » plie de buveurs & de muſiciens. Les » inſtrumens & les airs n'ont rien de » merveilleux ; il y en a un qu'ils appel- » lent le *Jermack*, parce qu'il fut com- » poſé, diſent-ils, lorſque ce fameux » Coſaque fit la conquête de leur pays. » Les parens de l'époux futur conduí- » ſent le jeune homme dans la cour : il » en fait trois fois le tour ; & lorſqu'il » paſſe devant la chambre de la mariée, » on jette, par les fenêtres, de petits » morceaux de draps, ſur leſquels les » aſſiſtans ſe précipitent. Il monte en- » ſuite dans l'appartement où eſt le » prêtre : on lui demande s'il veut épou- » ſer une telle ? & l'on envoie faire la » même queſtion à la future. Lorſqu'ils » ont répondu affirmativement l'un & » l'autre, & que les parens ont donné » leur conſentement, le prêtre expoſe » à l'amant les loix du pays touchant » le mariage. La principale eſt, qu'on » n'épouſera pas une ſeconde femme » ſans l'aveu de la premiere. Il bénit en-

» ſuite

» ſuite les conjoints, & termine la cé-
» rémonie par un grand éclat de rire,
» auquel tout le monde répond de
» même. Pluſieurs perſonnes donnent,
» pour préſent de noces, des pains de
» ſucre qui ſont mis en morceaux, &
» diſtribués à toute la compagnie. On
» ſe rend enſuite dans une grande ſalle,
» où l'on ſert le dîner ; & pendant trois
» jours que dure la fête, on boit, on
» mange & l'on ſe divertit.

» Il eſt permis à tout le monde d'aſ-
» ſiſter à la cérémonie du fiancé; les
» parens ſeuls & les amis les plus in-
» times ſe trouvent à celle de la femme.
» On ſe rend chez elle la veille du ma-
» riage, pour pleurer la perte de ſa vir-
» ginité. La fiancée eſt aſſiſe derriere
» un rideau, entourée de pluſieurs
» filles ; à côté d'elle eſt une autre jeune
» perſonne de ſes compagnes ; un grand
» drap blanc les couvre l'une & l'autre ;
» les parentes & les autres femmes in-
» vitées viennent ſucceſſivement l'em-
» braſſer, & ſe retirent. Enfin paroiſ-
» ſent deux hommes de la part du ma-
» rié, qui ſe placent au milieu de la
» chambre, & chantent l'hymne de
» la jeune épouſe. Pendant ce tems-là,

» les femmes & les filles ſe mettent à » pleurer, & la future à ſangloter. » Quand le chant eſt fini, des hommes » viennent derriere le rideau, prennent » les quatre coins du tapis ſur lequel » eſt la mariée & ſa compagne, & les » enlevent, toujours enveloppées du » même drap, pour les porter dans » une autre maiſon. On les place, à » peu près, comme dans la précédente; » & l'on y pratique les mêmes forma- » lités. Alors commencent les ſym- » phonies, les chants & les danſes. La » fiancée y reſte toute la nuit; & le » jour ſuivant, l'époux vient la pren- » dre, & l'emmene chez lui.

» Le tems de Pâques & des autres » grandes fêtes, où l'on ferme les » théatres en Europe, ſont proprement » ici les jours de ſpectacles. Pour vous » donner une idée de ce qu'on y joue, » je rapporterai une courte analyſe » d'une de ces repréſentations théatra- » les: vous y reconnoîtrez vos anciens » Myſteres, vos anciennes Moralités; » & vous conclurez qu'en Sibérie, l'art » dramatique n'eſt préciſément, que ce » qu'il étoit parmi vous il y a quatre » ſiecles.

» Le premier acte s'ouvre par des
» chants : un petit garçon ſe préſente
» enſuite, & vient ſouhaiter une bonne
» fête aux ſpectateurs. Un autre, ha-
» billé comme on nous peint le Diable,
» fait marcher devant lui un vieillard
» qui lui repréſente la foibleſſe de ſon
» âge. L'eſprit infernal fait mille eſpié-
» gleries, lui met autour du cou un ſer-
» pent empaillé, qui tient une pomme
» dans ſa gueule; & le vieil Adam tom-
» be à ſes pieds ſans connoiſſance &
» ſans vie. La Mort entre, une faux à la
» main, & ſe prépare à enlever le ca-
» davre. Le petit Démon s'y oppoſe;
» mais Jeſus-Chriſt, une croix d'une
» main, & de l'autre une couronne,
» oblige le Diable à s'enfuir. La vertu
» de la croix donne au vieil Adam
» une nouvelle vie. Jeſus-Chriſt le fait
» lever, lui met ſur la tête la couronne;
» & le vieillard tranſporté de joie, lui
» témoigne ſa reconnoiſſance. Le Sau-
» veur lui dit de le ſuivre dans le ciel;
» & ils diſparoiſſent l'un & l'autre.

» Dans l'acte ſuivant, on joue les
» dix commandemens de Dieu, & dans
» le troiſieme, les ſacremens. Ici un
» homme armé, repréſentant un ſei-

» gneur Tartare, vante ſa bravoure
» avec fanfaronade. Deux Chrétiens,
» ſans armes, & demi-nuds, s'ap-
» prochent de lui, lui ôtent ſes ha-
» bits, font apporter une cuve, le jet-
» tent dedans, l'arroſent de trois ou
» quatre ſceaux d'eau, le font renoncer
» à ſes vêtemens, à ſes armes, à tout
» ce qu'il poſſede : voilà l'image du
» baptême. On fait enſuite quelques
» bouffonneries; & le ſpectacle finit
» comme il a commencé, c'eſt-à-dire,
» que le Diable, le vieil Adam, la Mort,
» Jeſus-Chriſt reparoiſſent ſur la ſcene;
» & un petit garçon prononce un diſ-
» cours ſuivi de chants. Toutes ces
» pieces ſont verſifiées; & les jeunes
» gens, qui les débitent, le font avec
» une aſſurance étonnante. Ce ſont les
» prêtres qui préſident à ces drames
» monſtrueux, & exercent les ac-
» teurs; car chez les peuples ignorans,
» comme dans les ſiecles barbares, le
» fanatiſme porte les eſprits à vouloir
» que les ſpectacles & les divertiſſemens
» ſoient toujours liés aux cérémonies
» de la religion.

» Les fêtes de Pâques ſe paſſent à re-
» cevoir & à faire des viſites. Le peuple

» s'amuſe à ſa maniere, mais avec moins
« d'extravagance que pendant le carna-
» val. Le jeudi avant la Pentecôte, l'ar-
» chevêque mene ſon clergé en proceſ-
» ſion ſur une montagne où ſont les
» corps des perſonnes décédées ſans
» ſacremens ou de mort violente. Ils ne
» peuvent pas y être plus d'un an; il y
» en a même qui n'y reſtent qu'un jour.
« Ceux qui meurent de la ſorte entre
» les deux jeudis qui précedent la Pen-
» tecôte, ſont privés de la ſépulture,
» & dépoſés dans ce lieu juſqu'au jeudi
» le plus voiſin de cette fête. S'ils ex-
» pirent ce jeudi même, ils y reſtent
» toute l'année; mais s'ils meurent un
» jour auparavant, ils ſont délivrés
» dès le lendemain. L'archevêque, dans
» ſa viſite, déclare que Dieu leur a par-
» donné leurs péchés; en conſéquence,
» on les tire de cette eſpece de purga-
» toire; & on les enterre avec les au-
» tres fideles.

» Au nord & à l'occident de To-
» bolsk, le terrein eſt peu fertile; mais
» à l'orient & au ſud, il produit des lé-
» gumes & des fruits en aſſez grande
» quantité. Les rives de l'Iſet & du To-
» bol ſont regardées comme les gre-

» niers de la Sibérie ; & c'eſt de-là qu'on
» tire la plus grande partie du grain
» qu'on apporte dans les villes. Les bois
» & les champs ſont pleins de gibier.
» Les gelinotes, de la groſſeur des per-
» drix, ont la chair blanche & délicate.
» Il y en a de plus groſſes à pates velues,
» qui blanchiſſent en hiver comme des
» colombes. Les perdrix y ſont très-
» communes ; mais à la fin de l'autom-
» ne, elles paſſent dans des climats plus
» tempérés. Il y a auſſi des bécaſſes qui
» s'en retournent avant les grands
» froids ; on ne connoît point d'en-
» droits, où les oiſeaux aquatiques
» ſoient plus abondans. On en trouve
» d'autres appellés *oiſeaux de neige*,
» auſſi petits qu'une alouette, qui fon-
» dent ici, par troupes, dans l'arriere-
» ſaiſon. La plupart ſont d'une blan-
» cheur éclatante : il y en a de bruns &
» de tachetés qui paſſent pour très-
» délicats. On en voit un autre, gros
» comme une grive, dont les ailes &
» la queue ſont mêlées de rouge & de
» jaune : il a ſur la tête une huppe noi-
» re, qu'il leve & baiſſe comme il lui
» plaît. C'eſt un oiſeau de paſſage, que
» je n'ai vu ni en Aſie ni en Europe, &

» qui paroît venir, ainſi que l'oiſeau de
» neige, des contrées ſeptentrionales
» de l'Amérique.

» Les bois produiſent différentes eſ-
» peces de bêtes fauves, comme des
» ours, des loups, des lynx, pluſieurs
» ſortes de renards, d'écureuils & de
» martres-zibelines. Les hermines ſe
» prennent avec des pieges, auxquels
» on attache un morceau de viande.
» Cette chaſſe ſe fait pendant l'hiver,
» parce qu'elles ont alors toute leur
» blancheur: elles bruniſſent en été; &
» leur peau en eſt moins eſtimée. Les
» lievres, dont ce pays abonde, éprou-
» vent le même changement. On eſtime
» peu leur chair; & on ne les prend que
» pour leurs peaux. Les marchands les
» achetent & les envoient en Europe,
» où le poil eſt employé dans les fabri-
» ques de chapeaux. Les lacs & les ri-
» vieres ſont remplis de loutres, dont
» les fourrures ſont auſſi l'objet d'un
» grand commerce.

» Ce quadrupede eſt naturellement bon
» nageur & habile pêcheur: il habite
» le bord des rivieres & des lacs. Les
» fentes des rochers, les piles de bois
» à flotter, les trous qui ſe rencontrent

» ſous les racines des ſaules & des peu-
» pliers, lui ſervent de retraite. Ses pat-
» tes membraneuſes & ſes larges pou-
» mons lui donnent beaucoup de facili-
» té pour reſter ſous l'eau & pour nager.
» Mais, à parler exactement, elle n'eſt
» point un animal amphibie, c'eſt-à-
» dire, qu'elle ne vit pas indifféremment
» à l'air ou dans l'eau ; elle a beſoin
» de reſpirer comme tous les autres ani-
» maux terreſtres. Rien d'intéreſſant
» dans la figure, l'air ignoble, les mou-
» vemens gauches, difficile à appri-
» voiſer, peu ſuſceptible d'éducation,
» avide de poiſſon, le fléau des lacs &
» des étangs ; tels ſont les traits qui
» caractériſent ce quadrupede. Son in-
» duſtrie conſiſte à agiter l'eau. Les
» poiſſons, les écreviſſes, les rats-d'eau
» qui courent ſur les bords entre les
» pierres & les cailloux, deviennent ſa
» proie. Notre maraudeur, par pure
» méchanceté, en tue ſouvent plus
» qu'il ne peut en manger. On re-
» connoît aiſément ſes traces par la
» fiente mêlée d'arêtes & de reſtes de
» poiſſons mal digérés, qu'il dépoſe ſur
» les pierres qu'il rencontre dans ſon
» paſſage. On le prend vivant au piege,

» avec l'appât d'un poiſſon ; & malgré » ſon peu d'aptitude, on le dreſſe quel- » quefois à la pêche, comme les chiens » à la chaſſe. J'ai vu des loutres aſſez fa- » milieres, pour aller au vivier cher- » cher du poiſſon & l'apporter à la cui- » ſine. Leur logement eſt mal-propre » & infecté de l'odeur des poiſſons » qu'elles laiſſent pourrir. En chaleur » dans l'hiver, elles mettent bas trois » ou quatre petits au printems ſur un » lit d'herbes & de petits morceaux de » bois. On pourſuit la loutre avec des » chiens qui l'attrapent facilement ; » mais elle ſait ſe défendre, & leur » briſe quelquefois les jambes avec ſes » dents, ſans jamais lâcher priſe, à » moins qu'on ne la tue.

» Il eſt peu de pays mieux arroſés » & qui fourniſſe plus de poiſſons, que » cette partie de la Sibérie. On vante » principalement le muchſoon, parti- » culier à cette contrée, & fort eſti- » mé des connoiſſeurs. On y pêche » auſſi des eſturgeons d'une groſſeur » extraordinaire & d'un goût exquis. » On trouve ici toutes ſortes de den- » rées, qui ſe vendent à très-bas prix » ainſi que le lait ; car les vaches y ſont

» très-communes. La Sibérie n'eſt donc » pas un ſéjour auſſi déſagréable, auſſi » ſtérile, qu'on le croit communément » en Europe, ſur-tout aux environs de » la capitale.

» En quittant cette ville pour s'a- » vancer vers l'orient, on paſſe par un » lieu nommé *Abalak*, où l'on aſſure » que la ſainte Vierge opere de fré- » quens miracles. On y va, par dévo- » tion, pendant toute l'année; & l'on » y fait dire une grande quantité de » meſſes. On arrive enſuite à Tara, pe- » tite ville fortifiée d'un foſſé profond, » de paliſſades & de tours de bois; ce » qui ſuffit pour la mettre à couvert de » l'inſulte des Tartares. Elle eſt très- » pauvre; & toutes les maiſons, ſoit » publiques, ſoit particulieres, ſont » bâties de planches. Le peuple y eſt » peu nombreux, parce qu'en 1722, » on y égorgea, dit on, par ordre du » Czar, ſept cens habitans qui refu- » ſoient de prêter ſerment de fidélité.

» En remontant la riviere d'Irtish, » qui arroſe cette place, on trouve plu- » ſieurs forts bâtis par les Ruſſes, & » différentes hordes de Tartares, qui » tous ont des noms & des uſages par-

» ticuliers. Pour ne pas y revenir trop
» ſouvent, je rapporterai de ſuite &
» ſans interruption, ce qu'ils peuvent
» offrir de plus remarquable.

» Les Théléiniens ont été baptiſés dans
» une miſſion que fit chez eux l'archevê-
» que de Tobolsk; mais ils prétendent
» qu'on les y a forcés, & refuſent de
» porter la croix qu'ils ont reçue à leur
» baptême; cependant ils ſe marient
» comme les Ruſſes, & vont quelque-
» fois à leurs égliſes. Cauſant avec une
» femme de cette nation, qui avoit un
» mari borgne, je lui demandai ſi elle ne
» ſeroit pas bien aiſe d'en avoir un plus
» agréable? Elle fit entendre qu'elle
» verroit volontiers le ſien, avec ſes
» deux yeux; mais que Dieu le lui
» ayant donné tel, elle ſavoit s'en con-
» tenter. Cette femme avoit une longue
» robe de ſoie rouge, ſur une chemiſe
» de laine, & portoit des bas de toile;
» le col de ſa chemiſe étoit orné de
» perles, & ſon bonnet garni de martre.

» Ces peuples logent dans de petites
» cabanes de figure ronde, pointues
» par le haut, avec une ouverture qui
» ſert d'iſſue à la fumée. On y entre par
» une petite porte qui regarde l'orient;

» gros buiſſons. Du reſte, les mœurs » de ce peuple ſont aſſez conformes à » celles des Théléïniens. Les femmes » ont quatre treſſes de cheveux, qui » pendent pardevant, & auxquelles » ſont attachés des coquillages de por- » celaine.

» Les Tartares de Kondoma con- » noiſſent l'art de fondre le fer; mais le » bâtiment qui leur ſert de fonderie, » ne differe point des autres cabanes. » Leur foyer ordinaire fait la principale » partie du fourneau: un chapiteau d'en- » viron un pied de haut, & qui ſe ter- » mine en cône, compoſe tout l'appa- » reil métallurgique. Il y a au devant, » un trou que l'on bouche durant la fu- » ſion; & au côté, eſt une autre ou- » verture, par laquelle paſſent deux » ſoufflets. On ne fond, à la fois, que » trois ou quatre livres de minéral; & » l'on cherche le métal parmi les cen- » dres. On en ſépare, avec un morceau » de bois, les charbons qui s'y atta- » chent; & de trois livres de mineral, » on retire environ deux livres de fer, » dont on fait des inſtrumens de labou- » rage. On travaille la terre avec ces » outils; & on ne la remue qu'à quel-

» ques pouces de profondeur. Le bled
» ſe moud entre deux pierres, qu'un
» homme frotte l'une contre l'autre.

» Ce que j'ai dit des prêtres Théléï-
» niens, & de leurs fourberies, ſe pra-
» tique également chez tous les Tar-
» tares. Ils ſont dans l'uſage de faire des
» ſacrifices au démon, & braſſent, en
» ſon honneur, de grands tonneaux de
» biere, qu'ils jettent en l'air ou contre
» les murs. De peur qu'à leur mort, le
» diable ne s'empare de leur ame, les
» prêtres battent leur tambour magi-
» que, & croient le chaſſer à force de
» bruit. Quand on leur demande pour-
» quoi ils ne s'adreſſent point à Dieu
» même, ils répondent qu'étant l'au-
» teur de tous les biens, ils n'ont au-
» cune raiſon de le craindre. D'ailleurs,
» ajoutent-ils, comment, nous qui vi-
» vons ici bas, pourrions-nous commu-
» niquer avec Dieu qui habite dans le
» Ciel ? Au lieu que le diable demeu-
» rant ſous la terre, nous avons plus de
» relation avec lui.

» Parmi les Tartares de la Tchouline,
» les uns ont reçu le baptême; les au-
» tres perſévérent dans leur ancienne
» religion. Si quelqu'un d'eux vient à

» mourir, ils mangent ſon cheval, & » en offrent la peau au démon. Ceux » qui vont à l'enterrement, ſautent, à » leur retour, ſur un grand feu qu'ils » allument exprès, afin que le mort, » effrayé par les flammes, ne les ſuive » pas. Dans leurs maladies, ils con- » ſultent le prêtre ou le ſorcier; car » je vous ai dit que ces deux mots ſigni- » fient ici la même choſe. Cet homme » ſe vante d'avoir un remede univerſel: » il conſiſte dans une peau d'hermine, » qu'il attache au cou du malade, tan- » dis qu'il joue de ſon tambour.

» On raconte que, lorſque l'arche- » vêque vint dans ce pays, il en fit aſ- » ſembler les habitans : quelques-uns » vinrent à lui de bonne volonté; mais » la plupart témoignerent une extrême » répugnance à le voir. Il fallut que » des ſoldats uſaſſent de violence pour » les tirer de leurs cabanes. Comme ils » habitent le long de la Tchouline, » dont ils portent le nom, le lieu étoit » commode pour les baptiſer; ceux qui » faiſoient quelque difficulté, étoient » jettés dans la riviere : lorſqu'ils reve- » noient à bord, on leur attachoit une » croix au cou; & ils étoient déclarés

» Chrétiens, quoiqu'ils n'euſſent pas
» les premiers principes d'une religion
» qu'on les obligeoit d'embraſſer l'é-
» pée à la main. Auſſi la font-ils con-
» ſiſter uniquement à faire le ſigne de
» la croix, à porter ſur eux ce ſigne du
» ſalut, à aller à l'égliſe, à baptiſer leurs
» enfans, à n'épouſer qu'une femme,
» à s'abſtenir de certains alimens, & à
» obſerver les jeûnes preſcrits. Il eſt
» vrai qu'on envoie, de tems en tems,
» à ce peuple barbare, des miſſion-
» naires pour l'inſtruire; mais ces prê-
» tres ſont eux-mêmes ſi ignorans, ils
» menent d'ailleurs une vie ſi peu régu-
» liere, que même, en les imitant, ces
» Tartares ſeroient encore de très-mau-
» vais Chrétiens.

» Dans chaque canton de la Sibérie,
» il y a des habitans qui different de
» noms & d'uſages, & d'autres qui ont
» des coutumes & des mœurs qui leur
» ſont communes. En général, ils ai-
» ment tous la vie libre & vagabonde,
» ſe nourriſſent de cheval, de lait de
» jument, & de leur chaſſe. Ils font,
» au milieu de leurs huttes, un grand
» feu, autour duquel ſe chauffent
» l'homme, la femme, les enfans &

» le bétail. Ils accordent leurs filles, » pour une certaine ſomme, à ceux qui » les demandent en mariage, ou pour » telle quantité de fourrures ou de beſ- » tiaux, & ne les laiſſent emmener, que » lorſque l'acheteur a payé le prix con- » venu. Ils n'ont point de culte réglé; » mais ils croient qu'il y a un Dieu, ont » une extrême confiance dans leurs prê- » tres, & en général, beaucoup d'é- » loignement pour le Chriſtianiſme. La » vie des Ruſſes, la ſeule qu'ils connoiſ- » ſent après la leur, leur paroît ſi mal- » heureuſe, que la formule d'impréca- » tion qui leur eſt la plus familiere, eſt » celle-ci : *Puiſſes-tu vivre à la Ruſſe.* Il y » en a, parmi eux, qui ne portent point » de chemiſe & ne ſe lavent jamais. » Lorſqu'ils veulent dormir, ils ſe met- » tent autour du feu, arrangés & ac- » couplés de maniere, que les jambes » de l'un ſont paſſées entre les jambes » de l'autre; & lorque l'un ſe retour- » ne, l'autre fait de même, pour ne » pas changer leur diſpoſition.

» Nous fûmes conduits ſur la riviere » d'Irtich par des bateliers Mahomé- » tans, dont on ne peut trop vanter » l'ardeur & le zele. Ils étoient de Tara,

» & avoient, diſoient-ils, embraſſé ce
» genre de vie, ne connoiſſant pas
» d'autre moyen de payer l'impôt. Ils
» font ſécher au ſoleil le poiſſon qu'ils
» prennent à la pêche, & les bêtes
» qu'ils tuent à la chaſſe, & retournent
» dans leurs pays avec leur proviſion.
» Ils ſont, en général, officieux, pai-
» ſibles & de bonne volonté : nous
» les avons vus ſouvent travailler jour
» & nuit, ſans proférer aucune plain-
» te. Ils ſont renommés pour leur fidé-
» lité, & méritent auſſi de l'être pour
» leur franchiſe. Ils ne font point de
» ſerment; un ſimple coup, frappé dans
» la main, eſt un lien plus fort pour
» eux, que les traités les plus ſolem-
» nels. Zélés pour leur religion, ils en
» rempliſſent les devoirs avec la plus
» grande exactitude. Ils commencent,
» & terminent tous leurs repas, par
» une priere, & ne mettent jamais à la
» voile, qu'ils n'aient crié leur ſouhait
» de bonheur. Lorſqu'ils ont des pro-
» viſions, ils mangent quatre fois par
» jour; l'orge eſt leur nourriture ordi-
» naire; ils le font rôtir; & quand ils
» veulent ſe régaler, ils le mettent cuire
» de nouveau dans une poële avec un

» peu de beurre. Ils ont un mets qu'ils » nomment le *ragoût des cinq doigts ;* » c'eſt une eſpece de fricaſſée, qui doit » être mangée toute entiere dans le » même repas, & pour laquelle ils ne » ſe ſervent ni de couteaux ni de four- » chettes, mais de leurs doigts. Ce re- » pas a quelque choſe de religieux, dans » la façon dont ils le préparent & dont » on le prend. Ils achetent un agneau, » ou quelque autre animal dont on man- » ge la chair ; & celui d'entre eux, qui » fait l'office de boucher, après lui avoir » lié les pieds, le porte vers la partie du » bateau qui regarde le midi, c'eſt-à- » dire, la Mecque. Il lui tourne la tête » du même côté, s'y tournent tous eux- » mêmes, & font une priere. Enſuite » le boucher égorge la victime, laiſſe » couler le ſang, lui enleve la peau ; & » après l'avoir dépecé & préparé à ſa » maniere, ils le mangent avec une » promptitude qui fait plaiſir.

» Il y a, ſur les bords de l'Irtish, » pluſieurs forts que les Ruſſes ont fait » conſtruire, pour contenir les Tartares » des environs. Ils tirent leur nom, pour » la plupart, des rivieres ou des ruiſ- » ſeaux, ſur leſquels ils ſont bâtis

» preſque tous ſur le même modele.
» On choiſit un petit terrein ; on l'en-
» toure d'un rempart de bois ; on y
» renferme une chapelle & la maiſon
» du Commandant ; on éleve des ca-
» ſernes paralleles au rempart ; on y
» place quelques pieces d'artillerie ; &
» environ cinquante à ſoixante hom-
» mes en forment la garniſon. Les plus
» conſidérables de ces établiſſemens,
» dans cette partie de la Sibérie, ſont
» les forts de Cheleſinck, de Jamicheva,
» de Sempalat, &c.

» Près de Jamicheva, eſt le fameux
» lac de Jamicha, qui lui donne ſon
» nom, & qu'on peut regarder comme
» une des merveilles de la nature. Il eſt
» de figure ronde, & a plus de deux
» lieues de tour. L'eau en eſt entiére-
» ment ſalée ; & le fond eſt d'un ſel qui
» paroît cryſtaliſé. Les bords en ſont
» auſſi tout couverts ; il eſt blanc
» comme de la neige, & tout en cryſ-
» taux cubiques. Il y en a une telle
» quantité, qu'on en chargeroit plu-
» ſieurs bateaux ; & à meſure qu'on en
» ôte, il s'en forme d'autre en très-peu
» de tems ; enfin ce lac en pourroit four-
» nir à toute la Sibérie : il ne ſe vend

» que huit deniers la livre à Tobolsk.
» Le gouvernement s'eſt emparé de ce
» commerce, & a mis, près du lac,
» une garde de dix hommes, qui empê-
» che que d'autres que les employés,
» n'y prennent du ſel.

» Le fort de Sempalat a été ainſi ap-
» pellé par les Ruſſes, parce qu'on y
» voit encore les reſtes de ſept palais
» conſtruits de pierre. Les uns diſent
» que c'étoit une eſpece de couvent
» bâti par un Kalmouck idolâtre; d'au-
» tres qu'il ſervit à Tamerlan, d'autres
» à Gengis-kan. Ces maiſons étoient
» élevées ſans ſymmétrie, l'une à côté
» de l'autre; & quoique très-irrégu-
» lieres, on eſt cependant étonné de
» trouver un édifice ſemblable dans un
» pays ſi déſert. On y voit encore des
» idoles de bois, qui repréſentent des
» ours, & quelques figures humaines,
» peintes ſur le plâtre. Le plancher eſt
» d'ardoiſe, & le plafond de brique.
» Pluſieurs de ces appartemens étoient
» tapiſſés de bandes de papier verniſſé,
» ſur leſquelles il y avoit des lettres d'or.
» Ces feuilles ſont compoſées d'une eſ-
» pece d'écorce, revêtue d'une double
» couche de vernis: les caracteres ſont

» blancs ſur un fond noir. Pierre le » Grand a, dit-on, envoyé deux de » ces bandes à Paris, à votre Acadé- » mie des Inſcriptions. A peine y eut- » elle jetté les yeux, qu'elle y recon- » nut le langage & les caracteres du Ti- » bet, & trouva que c'étoit un morceau » de harangue funebre, plein de répé- » titions, à la vérité, mais dont le fond » eſt une morale aſſez bien tournée ſur la » vie future, avec diverſes preuves mé- » taphyſiques de l'immortalité de l'ame. » L'Académie en fit une traduction la- » tine, qui ſe voit encore dans le cabinet » de Pétersbourg. Les Tartares regar- » dent ces écrits comme ſacrés, & ont » grand ſoin d'empêcher qu'on ne les » gâte. Il pourroit ſe faire qu'ils contînſ- » ſent quelque monument hiſtorique.

» Dans un lieu appellé *Ablainkit*, eſt » un autre vieux palais, qu'on aſſure » avoir ſervi de réſidence à un prince » Kalmouck. On y voit encore une » grande ſalle, ornée de peintures ex- » traordinaires; & dans cette ſalle on » avoit conſervé d'anciens manuſcrits, » dont pluſieurs ont été enlevés par des » ſoldats Ruſſes, qui les vendoient à vil » prix; il y avoit auſſi des papiers im-

» primés & des caracteres en bois, » qui paroiſſent avoir déjà ſervi. Ils » étoient longs, triangulaires, & por- » toient des lettres mongales. Quel- » ques uns croient que les bandes de pa- » pier envoyées à l'Académie, avoient » été priſes dans cette ſalle, plutôt que » dans celle des *Sept-Palais* ».

Je ſuis, &c.

A Caſan, ce 30 décembre 1746.

LETTRE

LETTRE LXX.

SUITE DE LA SIBÉRIE.

LA difficulté des chemins oblige M. Solnick de revenir ſur ſes pas ; & en deſcendant l'Irtish, il arrive à la ville de Tomsk par la plaine de Baraba. « Ces » plaines, dit-il, ſont habitées par diſ- » férens Tartares, ſujets de l'empereur » de Ruſſie & du grand Khan. C'eſt de » toute la Sibérie, le pays où il ſe commet » plus de vols & de meurtres, non par » les naterels du pays, car ils ſont doux » & humains, mais de la part des Kal- » moucks & des Coſaques qui pour- « ſuivent les voyageurs, enlevent leurs » effets, pillent, brûlent, tuent, ou » emmenent les habitans qu'ils n'ont » pas maſſacrés, & en font des eſclaves. » En vain on ſe lie avec eux par des trai- » tés ; comme ils ſont diſtribués en plu- » ſieurs troupes ſous différens chefs, lorſ- » qu'on ſe plaint à l'un, il rejette le déſor- » dre ſur un autre ; & ni les alliances » ni les ôtages ne peuvent arrêter leurs » violences. Ils ſe rendent d'autant plus

» redoutables, que dans leurs expédi-
» tions, ils ne traînent après eux ni
» munitions ni bagages. Accoutumés à
» une vie ſobre, ils ſont montés ſur des
» chevaux qui ſupportent les plus lon-
» gues courſes, & ſe nourriſſent indif-
« féremment d'herbes ou de racines.

» Ces peuples, les plus brigands
» de la terre, ſont à la fois, par un
» contraſte ſingulier, les plus hoſpita-
» liers; & en même tems qu'ils atta-
» quent une caravane, ou qu'ils pillent
» des habitations, ſi un étranger aborde
» dans leur pays, ils ſe diſputent l'hon-
» neur de le recevoir. Le mari, la fem-
» me, les enfans s'empreſſent à l'envi
» de prévenir tous ſes beſoins. Ce
» reſpect pour l'hoſpitalité eſt la ſeu-
» le vertu qu'ils aient conſervée,
» par tradition, des Scythes leurs
» ancêtres. Ils n'exigent d'autre retour
» des politeſſes qu'ils font à leurs hôtes,
» qu'un peu de tabac & d'eau-de-vie.
» Leurs habits conſiſtent en une longue
» tunique de peau de mouton, que les
» Ruſſes leur donnent en échange pour
» des fourrures de prix.

» Il ſe rend ici, au printems, une quan-
» tité prodigieuſe d'élans & de cerfs: les

» habitans les tuent pour en avoir la
» chair, & font avec la peau, d'excel-
» lens bufles. Le chaſſeur ayant décou-
» vert la piſte de l'animal ſur la neige,
» le pourſuit ſur ſes patins, avec ſon
» arc & ſes fleches, juſqu'à ce que la
» bête ſoit hors d'haleine. Le ſoleil ayant
» fondu, pendant le jour, la ſuperficie
» de la neige, elle ſe congele dans la
» nuit; mais n'étant pas aſſez forte pour
» ſupporter le poids du cerf, il s'en-
» fonce à chaque pas qu'il fait; & la
» glace lui coupant les jarrets, il ſe laſſe
» & ne tarde pas à devenir la proie du
» chaſſeur.

» L'établiſſement de la ville de Tomsk
» a commencé par un petit fort, qui,
» par la conquête ou la ſoumiſſion vo-
» lontaire des peuples voiſins, eſt de-
» venu une ville compoſée aujour-
» d'hui de plus de deux mille maiſons.
» Elle eſt ſituée au pied d'une monta-
» gne, ſur la riviere de Tomm. On y
» voit pluſieurs égliſes, un couvent
» d'hommes, un monaſtere de filles,
» & un grand édifice marchand, diſtri-
» bué en boutiques, où l'on vend, en
» fourrures, tout ce qu'on peut deſirer
» de plus précieux. La citadelle, bâtie

» ſur une éminence, renferme le palais » du gouverneur, les caſernes, &c. Ses » fortifications, comme celles de la plu- » part des autres villes de Sibérie, ne » ſont que de bois. Les environs ſont » beaux & fertiles; & du haut de la » montagne, on découvre un pays à » perte de vue, excepté du côté du » midi où il y a quelques hauteurs.

» Il eſt peu de villes plus avantageu- » ſement placées pour le commerce. » C'eſt le chemin des caravanes de la » Chine & de la Ruſſie. Il faut y paſſer » lorſqu'on vient du nord ou de l'o- » rient de la Sibérie; & l'on y arrive » de Tobolsk, en été, par l'Irtish, » l'Oby & la Thomm. Tous les effets » de ces caravanes ſe dépoſent dans le » grand édifice dont j'ai parlé; & les » boutiques ſont ſcellées du ſceau de » la douane. Dès que le Gouverneur » apprend que les marchandiſes arrivent » ſur le territoire de la ville, il envoie » des Commis pour les viſiter. Elles » conſiſtent en draps, en tapis de Perſe, » en meubles de vernis & en pellete- » ries de toute eſpece, mais particu- » liérement de martres zibelines, de re- » nards noirs & rouges, d'hermines & » d'écureuils.

» L'amour du vin & des femmes, » joint au bas prix des denrées, rend » les Tomskains exceſſivement débau- » chés & pareſſeux. Les filles & l'eau- » de-vie abſorbent les trois quarts de » leurs revenus ; & avec le reſte, ils ſe » nourriſſent comme ils peuvent. Il y a » peu de maiſons où il n'y ait, au » moins, une perſonne affligée du mal » vénérien ; & des familles entieres en » ſont infectées. Les ſouris ſont une » autre plaie de cette ville oiſive & cra- » puleuſe. Le pays produit peu de chats ; » & par pareſſe, les Tomskains n'ont » point de fouricieres ; tout ce qu'on » doit au travail eſt inconnu parmi eux.

» La ſaint Michel eſt une de leurs fêtes » les plus ſolemnelles. Toute la ville eſt » en mouvement : le bruit, les cris, le » tumulte, l'ivreſſe & la débauche du- » rent toute la ſemaine. Dans un de ces » jours de divertiſſement, on ſurprit » un garçon & une fille occupés d'une » converſation très-particuliere ; ils fu- » rent menés chez le gouverneur, & » condamnés à s'épouſer. Ils ſe préſen- » terent à l'autel ; on demanda au jeune » homme, s'il acceptoit la femme qu'on » vouloit lui donner ? Il répondit : il le

» faut bien, puiſqu'on m'y force. Le prê-
» tre repliqua, à voix baſſe, que ſans
» doute il ſe marioit de bonne volon-
» té, puiſqu'il étoit venu à l'égliſe, &
» continua la cérémonie. Le gouver-
» neur, trouvant la fille jolie, s'étoit
» propoſé de s'en amuſer; & pour plus
» grande facilité, il avoit ordonné ce
» mariage, dans la vue de retirer chez
» lui les deux époux: ce qui n'eſt pas
» ſans exemple dans ce pays comme
» ailleurs.

» Dans un village voiſin, on me fit voir
» une image de S. Nicolas, fort révérée
» dans le canton. Tous les ans les habi-
» tans & le clergé de Tomsk viennent
» la chercher, & la portent en proceſ-
» ſion dans leur ville. Dès qu'elle y eſt
» arrivée, chacun s'empreſſe de la viſi-
» ter & de la toucher. Les perſonnes de
» diſtinction, ou les malades, ſe la font
» apporter chez eux, ſoit pour ſancti-
» fier leurs maiſons, ſoit pour en rece-
» voir quelque ſoulagement.

» On trouve, dans les montagnes &
« les bois qui environnent cette ville,
» pluſieurs eſpeces de bêtes fauves, &
» entre autres, celle qu'on appelle l'*Ure*,
» animal féroce, plus gros & plus fort

» qu'aucune bête à corne, & ſi agile,
» que l'ours ni le tigre n'oſent l'appro-
» cher. Il y a auſſi une ſorte d'écureuil,
» qu'on nomme volant, fait à peu près
» comme les autres, excepté qu'à la
» jointure ſupérieure des jambes de de-
» vant, il y a une petite membrane atta-
» chée à l'épaule, comme l'aîle d'une
» chauve-ſouris. Il l'étend, quand il
» veut, & s'élance beaucoup plus loin,
» qu'il ne feroit ſans ce ſecours.

» La Tomm produit différentes ſor-
» tes de poiſſons dont la pêche ſe fait de
» cette maniere : on plante, au travers
» de la riviere, des pieux, entre leſ-
» quels on laiſſe un paſſage. On rompt
» les glaces au deſſus ; & on allume du
» feu ſur des pierres placées à ce deſſein.
» Le poiſſon qui voit la lumiere, s'ar-
» rête un moment, en paſſant. Le pê-
» cheur ſaiſit cet inſtant, pour le har-
» poner par le trou qui eſt dans la glace.
» Cette façon de le prendre, demande
» beaucoup d'adreſſe ; car il diſparoît
» dans un clin d'œil. On le pêche en-
» core d'une autre maniere : après avoir
» fait dans la glace une ouverture, on
» y plonge un panier que l'on contient
» avec des bâtons. Ce panier reſſemble

» à une ſouriciere, dont l'entrée eſt en
» forme de cône; de ſorte que le poiſ-
» ſon y entre aiſément, & n'en peut
» ſortir qu'avec peine.

» En avançant vers l'orient, la ville
» la plus conſidérable qui ſe préſente à
» un voyageur, eſt Yéniſeisk, ſituée
» ſur la riviere de ce nom, qui, dans
» cet endroit, a plus d'un quart de lieue
» de largeur. On entre d'abord dans un
» pays charmant, habité par les Ruſſes,
» & où les villages ſont aſſez près les uns
» des autres, pour y trouver des chevaux
» & des proviſions. On ne rencontre en-
» ſuite ni villages ni habitans pendant
» pluſieurs jours; ce qui rend cette route
« auſſi incommode qu'ennuyeuſe. On
» ne ſait ſouvent, ni où ſe chauffer,
» ni comment apprêter la nourriture
» qu'il faut toujours porter avec ſoi.
» On eſt réduit à camper dans les fo-
» rêts; mais comme il y a quantité d'ar-
» bres abattus, on s'en ſert pour faire
» du feu. La plupart de ces arbres ſont
» des ſapins formés en pyramides, &
» dont les branches deſcendent juſqu'à
» terre; ce qui rend ces bois imprati-
» cables.

» Après avoir traverſé tous ces dé-

» ſerts, on parcourt, juſqu'à Yéniſeisk,
» un pays parfaitement cultivé. Cette
» ville eſt grande, bien peuplée, forti-
» fiée d'un foſſé, de paliſſades & de
» tours de bois. Ce n'étoit d'abord
» qu'un petit fort, comme la plupart
» des villes de Sibérie; mais la ſituation
» en eſt ſi agréable & ſi commode, que
» bientôt elle devint une place conſidé-
» rable. Elle eſt au milieu d'une plaine
» fertile; la riviere qui l'arroſe, après
» un cours d'environ ſept cens cin-
» quante lieues, ſe jette dans la mer
» Glaciale. Il n'eſt point de fleuve, dans
» ce vaſte continent, qui parcoure une
» plus grande étendue de pays. La ville,
» qui s'étend ſur ſes bords, a plus de
» longueur que de largeur; & ſon en-
» ceinte eſt d'une lieue & demie. On
» y fait un grand commerce; & preſque
» tous les Yéniſéens ſont marchands.
» L'ivrognerie, la pareſſe, le liberti-
» nage, qui ſont l'effet de l'abondance
» des vivres, & certaines maladies,
» ſuite ordinaire de tous ces vices, y
» regnent auſſi univerſellement, que
» dans d'autres villes dont j'ai parlé.

» On eſt ici grand amateur de plantes
» médicinales; c'eſt à un officier de Co-

» ſaques, que l'on y doit ce goût pour
» la botanique. Cet homme ſe vantoit
» de tirer des ſimples une eau ſpiri-
» tueuſe, qui guériſſoit les bleſſures
» mortelles. Il ſut ſi bien le perſuader
» au peuple par mille tours de charla-
» tanerie, que chacun, comme il arrive
» en pareil cas, voulut imiter ſa mé-
» thode & attraper ſon ſecret. Telle eſt
» l'origine de l'amour des Yéniſéens
» pour les ſimples & pour la médecine:
» l'eau ſpiritueuſe de l'officier Coſaque
» ſe crie dans les rues, comme les mar-
» chandiſes & les denrées dans les au-
» tres pays.

» Il ſe fait, dans cette ville, un grand
» commerce de la peau d'un animal ap-
» pellé *Pieſſy*. Il y en a de deux cou-
» leurs, gris & blanc. On les prend au
» nord d'Yéniſeisk: ils ſont à peu près
» de la groſſeur & de la figure d'un re-
» nard, ont la queue courte, mais bien
» garnie, la fourrure épaiſſe, douce,
» légere & fort chaude: auſſi eſt-elle
» très-recherchée des Chinois, qui en
» font des couſſins pour s'aſſeoir.

» On trouve ici de fréquentes occa-
» ſions de voyager dans le nord de la
» Sibérie, en s'embarquant ſur le Kéat,

» riviere navigable, qui ſe jette dans
» l'Oby. Les peuples, qui habitent ces
» contrées, different des autres Sibé-
» riens, par leurs traits & par leur lan-
» gage. Les plus connus ſont les Oſ-
» tiakes ; ils reſſemblent aux Fin-
» landois, dont on prétend qu'ils ti-
» rent leur origine. Pendant l'été, ils
» vivent au milieu des bois, dans des
» cabanes couvertes d'écorce de bou-
» leau ; en hiver, ils creuſent des foſſes
» ſouterreines, ſur leſquelles ils poſent
» des perches & des bâtons en travers,
» les couvrent de mouſſe, de feuillages
» & de terre. Ils y ménagent une ou-
» verture pour donner paſſage à la fu-
» mée, & ne vivent, pendant toute
» cette ſaiſon, que de poiſſons ſecs,
» d'oiſeaux ſauvages, ou de leur chaſſe.
« Ils ſont braves & forts à la guerre :
» deux Oſtiakes armés d'un arc, d'une
» fleche & d'une lance, ne craignent
» point d'attaquer l'ours le plus vigou-
» reux. Quand ils l'ont tué, ils lui cou-
» pent la tête, la pendent à un arbre ;
» & ſe rangeant en cercle, ils lui ren-
» dent les honneurs divins. Ils courent
» enſuite vers ſon corps, & lui font
» des excuſes, en diſant : « Qui eſt-ce

» qui a forgé le fer qui t'a percé ? Ce » ſont les mains d'un Ruſſe. Qui eſt ce » qui t'a coupé la tête ? C'eſt la hache » d'un Ruſſe. Qui eſt-ce qui t'a dépouillé » de ta peau ? C'eſt le couteau d'un » Ruſſe ». En un mot, les Ruſſes ont » fait tout le mal ; & pour eux, ils » ſont innocens de la mort de l'ours. » Cette pratique extravagante vient de » ce que ces peuples imaginent que » l'ame de la bête, errant de côté & » d'autre dans les forêts, pourroit ſe » venger ſur eux, à la premiere occa- » ſion, s'ils n'avoient eu ſoin de lui » faire une réparation, pour l'avoir » obligée de quitter le corps où elle » faiſoit ſa demeure.

» On regarde les Oſtiakes comme les » peuples les plus ſtupides qu'il y ait ſur » la terre. Ils ſont plongés dans l'igno- » rance la plus profonde, & dans la » plus groſſiere idolâtrie. On en a » baptiſé pluſieurs, à qui on a enle- » vé de petites idoles de fonte, d'un » pied de long, & aſſez bien travail- » lées. Comme ils ſont trop mal-à- » droits pour ces ſortes d'ouvrages, on » croit qu'elles leurs viennent des Scy- » thes qui occupoient ce pays. Ils en

» ont fabriqué de nouvelles, qui ne
» reſſemblent point aux anciennes. Elles
» ſont de pierre ou de bois, ſans aucune
» eſpece de forme, & couvertes de
» chiffons.

» Quoique ſauvages, ces gens n'ont
» rien de barbare dans leurs mœurs. On
» voyage chez eux ſans craindre aucune
» violence de leur part. Ils ont même une
» ſorte de probité à leur mode, & ne
» manquent point d'apporter, tous les
» ans, au jour & au lieu marqués, le tri-
» but de pelleteries qu'ils paient avec fi-
» délité. Ils ne comptent point le tems
» par années, mais par la neige qui tom-
» be. Si on leur demande quel âge ils
» ont? Ils répondent: « J'ai tant de chû-
» tes de neige». Quand le froid eſt exceſ-
» ſif, ils mettent deux camiſoles l'une ſur
» l'autre; & pour exprimer la rigueur
» de la ſaiſon, au lieu de dire, comme
» nous: Il fait froid, très-froid; ils ſe
» ſervent de ces expreſſions figurées:
» « J'ai une, j'ai deux, j'ai trois cami-
» ſoles ». Au ſurplus, ils ne ſe donnent
» pas beaucoup de peine pour faire
» ces habillemens; ils couſent pluſieurs
» peaux enſemble ſans aucune prépara-
» tion. Un Oſtiake a-t-il beſoin d'un

» bonnet ? Il court à la chaſſe, tue une
» oie ſauvage, & ſe coëffe de ſa dé-
» pouille.

» Le vêtement des femmes ne differe
» de celui des hommes, que par les
» embelliſſemens qu'elles y ajoutent.
» Faute de chanvre, elles font de la
» toile d'orties, qui leur ſert pour des
» rideaux, des chemiſes & des mou-
» choirs qu'elles mettent ſur la tête.
» Elles s'en couvrent même le viſage,
» & croiroient manquer à la modeſtie, ſi
» elles ſe montroient ſans voile à des in-
» connus ; mais elles aiment à peindre
» leur linge & leur perſonne de toutes
» ſortes de couleurs.

» On prétend que les femmes de cette
» nation, jeunes ou vieilles, belles
» ou laides, ont un ſoin particulier de
» ſe tenir le corps propre. Elles por-
» tent, dans les endroits humides, un
» petit paquet de duvet, fait d'écorce
» d'arbre la plus déliée, façonné en ma-
» niere de cône, & attaché avec une
» de ces ceintures que la jalouſie a
» fait inventer aux Italiens. Cette eſ-
» pece de ſachet abſorbe toute humi-
» dité, toute tranſpiration déſagréable.
» Chaque fois que des beſoins particu-

» liers exigent qu'on dérange la cein-
» ture, elles ôtent l'ancien ſachet, &
» en placent un nouveau. Un peu plus
» de coquetterie leur apprendroit à y
» mettre des odeurs.

» Chaque Oſtiake a, pour l'ordinai-
» re, deux femmes; l'une âgée, qui a
» ſoin du ménage, & l'autre plus jeune,
» qui eſt ſa compagne de lit. Quand un
» homme recherche une fille en ma-
» riage, il la fait demander à ſon pere,
» qui la vend plutôt qu'il ne la donne:
» un bateau, un chien, & quelques mé-
» chans uſtenſiles en ſont le prix. S'il en
» eſt content, il promet de livrer ſa fille
» au terme convenu; juſques-là le garçon
» n'oſe rendre viſite à ſa maîtreſſe, & ne
» ſe préſente devant le pere & la mere,
» qu'avec des démonſtrations extraor-
» dinaires de timidité & de reſpect. Il
» entre à reculons, ſans les regarder en
» face, & ſe tient toujours tourné de
» côté en leur parlant. Quand le mo-
» ment eſt venu de recevoir ſa future,
» il la demande aux parens. Ceux-ci
» l'exhortent à vivre avec elle en bonne
» union; & c'eſt en quoi conſiſte tout
» le contrat. S'il en a le moyen, il ré-
» gale les aſſiſtans d'eau-de-vie; &

» l'hymen eſt cenſé conſommé. On ma-
» rie aſſez ſouvent les filles à ſept ou
» huit ans, afin qu'elles puiſſent mieux
» s'habituer à l'humeur de leurs maris;
» & elles achevent l'œuvre, quand
» l'inſtant marqué par la nature eſt arri-
» vé. Le divorce eſt permis chez eux;
» mais il n'y eſt pas fréquent.

» La jalouſie y trouble quelquefois
» l'amour conjugal; mais ſes effets n'ont
» rien de funeſte. Un mari qui ſe voit
« dans le cas d'en reſſentir les atteintes,
» coupe du poil de la peau d'un ours,
» & le porte à celui qu'il croit être
» ſon rival. Si ce dernier eſt innocent,
» il accepte le don; s'il ne l'eſt pas,
» il avoue le fait; & le différend ſe traite
» à l'amiable : le mari répudie ſa femme
» qui devient l'épouſe de l'amant favo-
» riſé. Ils ſont là-deſſus de la meilleure
» foi du monde; bien perſuadés que
» l'ame de l'ours, à qui on a coupé le
» poil, viendroit, au bout de trois
» jours, faire périr le coupable, s'il ne
» convenoit de ſon crime. Dans le cas
» où l'amant ſoupçonné continue à ſe
» bien porter, le jaloux reconnoît ſon
» tort, & tâche, par toutes ſortes de
» careſſes, de le faire oublier à ſon
» épouſe.

» Les femmes Oſtiakes paroiſſent accoucher ſans douleurs ; & l'on ne peut y faire moins de façon. En hiver, dans une longue marche, elles ſe débarraſſent de leur fardeau ſur la neige, y roulent leur enfant, pour l'endurcir au froid ; & lorſqu'il commence à crier, elles le mettent dans leur ſein, & continuent leur route. Les meres, dans cet état, ſe logent à l'écart ; &, ni le mari, ni perſonne, à l'exception d'une vieille femme qui les ſert, n'oſent en approcher pendant quatre ou cinq ſemaines, après leſquelles on allume du feu dans la tente ou dans la hute : l'accouchée ſaute trois fois par-deſſus ; & la voilà purifiée.

» Auſſi-tôt que l'enfant eſt né, le pere va demander un nom à quelque Ruſſe du voiſinage, ou lui donne celui du premier animal qu'il rencontre, ou bien il l'appelle *premier*, *ſecond*, *troiſieme*, &c, ſelon le rang de ſa naiſſance. On le diſtingue auſſi par les qualités corporelles les plus remarquables, *Tête blanche*, *Boiteux*, *Boſſu*, &c.

» Son éducation ſe borne à apprendre

» à tirer de l'arc, à chaſſer, à pêcher; » ce ſont les ſeules occupations de ces » barbares. Ils font, pendant l'été, fé- » cher autant de poiſſon qu'ils croient » en avoir beſoin pour l'hiver. Le ſang » eſt leur breuvage le plus délicieux; » car, pour l'ordinaire, ils ne boivent » que de l'eau, à moins qu'ils ne ſe ré- » galent d'un peu d'huile de baleine.

» Leur plus grand plaiſir eſt de fumer » du tabac, dont ils avalent la vapeur; » &, pour empêcher qu'il ne s'en per- » de, ils ont ſoin de mettre de l'eau » dans leur bouche, & avalent la fumée » & l'eau tout à la fois; ce qui leur » cauſe de fréquens vomiſſemens. Ils » en ont beſoin pour ſe dégager des » viſcoſités qui leur attirent des mala- » dies ſcorbutiques, contre leſquelles » ils ne connoiſſent point d'autre re- » mede.

» Comme ils ont peu de beſoins, » leur commerce ſe réduit à changer » quelques pelleteries contre des uſten- » ſiles de ménage; & faute de ſavoir » écrire, ils ſe font des marques ſur les » mains, pour ſe rappeller ce qu'ils » prennent à crédit. Ils montrent ces » ſignes à leurs créanciers; & jamais il

» n'arrive qu'ils les effacent pour ne pas
» payer. Le marchand les ôte lui-même
» quand le débiteur l'a ſatisfait; & l'on
» ne connoît point d'autre quittance.

» Les rennes & les chiens ſont leur
» plus grande & preſque leur unique
» richeſſe; les derniers, qui ne ſont pas
» plus gros que nos chiens de payſans,
» leur rendent le même office que les
» rennes; on les attele à des traîneaux;
» & ils menent avec la même vîteſſe:
» il y en a de deſtinés uniquement pour
» les voyageurs. Ils ont certaines traites
» réglées, à peu près comme nos che-
» vaux de poſte; & lorſqu'elles ſont
» plus fortes qu'à l'ordinaire, ils ſe
» couchent d'eux-mêmes devant le traî-
» neau, & ſe repoſent un inſtant. On
» leur donne alors un peu de poiſſon;
» & après ce léger rafraîchiſſement, ils
» reprennent leur courſe, juſqu'au pre-
» mier relai. Dans toute la partie ſep-
» tentrionale de la Sibérie, on ne ſe ſert
» point d'autres voitures, ſoit pour
» voyager, ſoit pour tranſporter les
» marchandiſes.

» Lorſqu'un homme meurt chez les
» Oſtiakes, ils ont coutume d'enterrer,
» ou de cacher dans la neige, avec lui,

» ſon arc, ſes fleches & ſes uſtenſiles de
» ménage; car, comme preſque toutes
» les nations, policées ou barbares,
» ils ont une idée, mais groſſiere, d'une
» autre vie.

» Une femme qui perd ſon mari,
» marque ſon chagrin en habillant une
» idole des vêtemens du défunt. Elle la
» met dans ſon lit & lui fait prendre tou-
» tes les attitudes de ſon époux. Pen-
» dant le jour, elle l'a continuellement
» ſous ſes yeux, pour s'exciter à la dou-
» leur. Cette cérémonie dure un an; &
» la femme ſeroit deshonorée, ſi elle
» en abrégeoit le terme : on croiroit
» qu'elle n'aimoit point ſon mari; &
» conſéquemment, qu'elle lui étoit peu
» fidelle. L'année étant révolue, l'idole
» eſt dépouillée & reléguée dans un
» coin pour ſervir dans une autre occa-
» ſion.

« Ces peuples ont trois divinités. La
» plus conſidérable eſt un morceau de
» bois preſque ſans forme, dont l'ex-
» trêmité ſupérieure repréſente une
» tête humaine. Cette idole eſt habillée
» de rouge, couverte de guenilles que les
» dévots lui conſacrent, & coëffée d'un
» bonnet fourré de queues de renard. La

» ſeconde eſt une oie d'airain. Ils la ré-
» verent moins que la précédente, quoi-
» qu'elle ſoit d'une matiere plus précieu-
» ſe; mais on la croit plus moderne; &
» ſon pouvoir ne s'étend que ſur les
» volatiles. La troiſieme, qu'ils appellent
» le *Vieux de l'Oby*, préſide à leurs pê-
» ches, reçoit leurs invocations lorſqu'ils
» s'y diſpoſent, & leurs mauvais traite-
» mens, quand la pêche a mal réuſſi; ils
» jettent l'idole dans un cloaque, juſqu'à
» ce qu'il leur prenne fantaiſie de l'en ti-
» rer. Tel eſt, en général, leur procédé
» avec leurs divinités domeſtiques: elles
» ſe ſentent toujours du bon & du mau-
» vais ſuccès de l'entrepriſe pour la-
» quelle on les a conſultées.

» Il n'y a ici rien de bien remarqua-
» ble dans les ſacrifices. S'ils immolent
» un quadrupede, ils le tuent à coups
» de fleches; mais ils ne tirent qu'après
» que le prêtre a frappé la victime. Ils
» ſaignent l'animal dans un vaſe, font
» l'aſperſion du ſang ſur leurs huttes,
» en boivent une partie; & avec le
» reſte ils frottent la bouche de l'idole.

» Ces gens n'ont point d'autres maî-
» tres que les gouverneurs de Sibérie.
» Chaque pere de famille a l'inſpection

» de ſa maiſon. Ils appellent quelque-
» fois leurs prêtres pour juger leurs dif-
» férends ; mais ce n'eſt que dans les cas
» de quelque importance. S'il n'y a pas
» moyen de les accommoder, on fait
» prêter ſerment (ſi la nature du procès
» l'exige) à celui des deux adverſaires
» qu'on juge à propos de choiſir. On le
» mene devant l'idole ; & après lui avoir
» repréſenté l'énormité du parjure & les
» peines dont il eſt ſuivi, on lui donne
» un couteau, avec lequel il coupe un
» morceau du nez de l'idole, & ſe ſou-
» haite à lui-même un traitement ſem-
» blable, s'il fait un faux ſerment. Les Oſ-
» tiakes racontent de ſinguliers exem-
» ples de punitions arrivées en pareils
» cas ; ce qui prouve l'empire de la
» conſcience chez les nations les moins
» policées.

» Lorſque ces peuples prêtent ſer-
» ment de fidélité aux gouverneurs, on
» leur préſente une peau d'ours, une
» hache & un couteau, ſur lequel eſt un
» morceau de pain qu'ils mangent en
» prononçant ces paroles : « En cas que
» je ne demeure pas toute ma vie fidelle
» à mon ſouverain, & que je me ré-
» volte contre lui, puiſſe cet ours me

» déchirer au milieu des bois, ce pain
» demeurer dans mon goſier, ce cou-
» teau me donner la mort, & cette ha-
» che m'abattre la tête ».

» Une autre nation, voiſine des Oſtia-
» kes, fait partie du gouvernement de Si-
» bérie; ce ſont les Samoïèdes qui n'ont
» ni égliſes, ni forts, ni villes, ni vil-
» lages, mais ſeulement des cabanes
» qu'ils tranſportent d'un lieu à un au-
» tre, avec leurs rennes & leurs traî-
» neaux. Il n'eſt pas vrai, comme on
» l'a dit, qu'ils ſe repaiſſent de chair
» humaine, quoique leur nom ſignifie
» *mangeurs d'hommes*; car vous ſavez
» que les voyageurs appellent *anthropo-*
» *phages* tous les peuples dont ils crai-
» gnent d'être mangés. Il n'eſt pas vrai
» que les femmes ne ſoient point ſu-
» jettes aux évacuations périodiques
» de leur ſexe, ni que les maris les of-
» frent aux étrangers. Ils en ſont, au
» contraire, ſi jaloux, qu'ils les enfer-
» ment quand ils vont à la chaſſe; & l'on
» prétend qu'ils ont imaginé les mêmes
» moyens qu'en Italie, pour empêcher
» qu'elles ne leur ſoient infideles. Il
» n'eſt pas vrai non plus, que la paren-
» té n'apporte aucun obſtacle à leurs

» mariages ; ils évitent juſqu'aux degrés
» de conſaguinité les plus éloignés ; &
» ils n'épouſeroient pas une femme,
» qui deſcendroit de la même famille.

» A cela près, on reconnoît dans
» ces barbares, la plupart des traits
» originaux de l'homme dans l'état na-
» turel. Ils vivent diſperſés dans de
» vaſtes déſerts, couverts de glaces &
» de neige, ſans loix, ſans maîtres, ſans
» culte, ſans prieres : ils admettent
» l'exiſtence d'un Etre ſouverainement
» bon, qui les diſpenſe de tout homma-
» ge. Ils y joignent l'idée d'un génie
» puiſſant, enclin à nuire, & auquel ils
» attribuent tout le mal qui arrive :
» créance preſqu'auſſi ancienne que le
» monde, & qui convient également
» aux malheureux & aux ignorans ;
» mais cet être mal faiſant n'a, chez les
» Samoïèdes, ni culte, ni autels. Ils ho-
» norent la lune & le ſoleil, moins
» comme des divinités, que comme les
» inſtrumens dont ſe ſert l'Etre bienfai-
» ſant, pour leur faire part de ſes fa-
» veurs. Ils réverent leurs prêtres,
» parce qu'ils leur ſuppoſent des rela-
» tions intimes avec l'eſprit malin ; mais
» tout leur miniſtere ſe réduit à leur

» donner

» donner des conſeils : on ne les ap-
» pelle, ni à la naiſſance des enfans,
» ni aux mariages, ni aux enterremens;
» trois ſources intariſſables de richeſſes
» dans nos pays civiliſés; & c'eſt en-
» core un de ces traits, où l'on recon-
» noît ici l'homme abandonné à la ſim-
» ple nature.

» Les Samoïèdes ont ſoin de leurs
» enfans, juſqu'à ce que ceux-ci puiſ-
» ſent eux-mêmes pourvoir à leurs be-
» ſoins : dès ce moment, ils deviennent
» indépendans; ou, s'ils ont quelque
» déférence, ce n'eſt que pour les vieil-
» lards, ſans qu'elle les oblige à leur
« être ſoumis. Ils paient, ſans ſe plain-
» dre, un tribut aux Ruſſes, parce que
» leurs peres l'ont payé, & qu'ils ſa-
» vent d'ailleurs qu'on pourroit les y
» forcer. C'eſt à quoi ſe borne toute
» leur ſujettion envers le ſouverain.

» La chaſſe en hiver, en été la pêche,
» leur fourniſſent la nourriture. Tout
» le poiſſon ſe mange crud, ainſi que la
» chair de renne ; & c'eſt pour eux
» un extrême plaiſir, que de boire tout
» chaud le ſang de l'animal. Leur breu-
» vage ordinaire eſt de l'eau & de l'huile
» de baleine. Une bête morte, qu'ils

» trouvent dans un chemin, ne les dé-
» goûte pas : ils en mangent ſans répu-
» gnance. On fait cuire les autres vian-
» des ; & comme ils n'ont point d'heure
» fixe pour leurs repas, il y a toujours
» une marmite pleine ſur le feu, où
» chacun va puiſer quand la faim le
» preſſe. Au lieu de ſerviettes, ils ont des
» raclures de bouleau, dont ils ſe ſer-
» vent pour s'eſſuyer ; ils en uſent auſſi,
» comme de mouchoir, pour ôter la
» ſueur. Après s'être raſſaſſiés de nourri-
» ture, ce qui les intéreſſe le plus c'eſt de
» dormir. Ils ſe couchent ſur des peaux
» de rennes, rangées autour du feu dans
» leurs cabanes ; & pendant ce tems-là,
» les femmes s'occupent à coudre, à
» ſoigner les enfans, & ſur-tout à en-
» tretenir la marmite, afin que chacun,
» à ſon réveil, trouve toujours de quoi
» ſatisfaire ſon appétit.

» La nourriture, les femmes & le
» repos ſont les ſeuls beſoins des Sa-
» moïèdes. Le repos ſur-tout & l'oiſi-
» veté paroiſſent leur unique paſſion ;
» il n'y a que la néceſſité qui les en tire.
» A l'égard des femmes, ils en ont au-
» tant qu'ils peuvent en acheter. On les
» marchande, comme on feroit une

» vache ou une jument; & il y en a qui » ſe paient juſqu'à trente rennes. On ne » ſe ſert guere que de ces animaux pour » cette eſpece de commerce : c'eſt mê- » me, ſi l'on peut parler de la ſorte, l'u- » nique monnoie qui ait cours dans le » pays ; car vous jugez bien que ces » gens groſſiers ne connoiſſent ni l'u- » ſage de l'argent, ni la valeur des mé- » taux.

» Les Samoïèdes ſont petits de taille, » larges de ſtructure, plats de viſage, » bruns de peau, courts de col & de » jambes; ont la tête groſſe, de petits » yeux, un nez écraſé, une grande » bouche, de longues oreilles, des che- » veux noirs, durs, forts, pendans ſur » les épaules comme des chandelles, & » peu ou point de barbe.

» La phiſionomie des femmes eſt » preſque la même, avec cette diffé- » rence, que les traits ſont plus déliés, » le corps plus mince, les pieds plus » petits. Les uns & les autres ont cela » de ſingulier, qu'aucune partie de leur » corps, excepté la tête, n'eſt garnie » de poil. On croit que c'eſt moins par » un défaut attaché à leur race, que par » le ſoin qu'ils prennent de l'arracher.

» Ce qu'il y a de vrai, c'eſt qu'un mari » qui en trouveroit à ſa femme en l'é- » pouſant, ſeroit en droit de la ren- » voyer, & d'exiger la reſtitution de » ce qu'il auroit donné. Ce cas, à la » vérité, arrive peu; car les filles ſe » marient ſi jeunes, que la nature n'a » pas encore eu le tems de perfection- » ner ſon ouvrage. Il n'eſt pas rare de » les voir meres à onze ans; à cet âge, » elles ne peuvent pas avoir reçu tout » ce qui conſtitue une femme. Ainſi, » quand même la nature les revêtiroit, » comme ailleurs, de ce léger orne- » ment, & qu'elles n'emploieroient rien » pour le faire diſparoître, il ſeroit dif- » ficile, qu'en ſe mariant ſi jeunes, elles » fuſſent déjà dans le cas d'être ren- » voyées. A trente ans elles ceſſent » d'être fécondes; ce qui, ſans doute, » ne peut être que l'effet de ces ma- » riages prématurés.

» Un autre défaut de ces mêmes » femmes eſt d'avoir la gorge molle, » plate, & le bout extrêmement noir, » lors même qu'elles ſont encore vier- » ges. Comme elles enfantent ordinai- » rement ſans douleur, quand le con- » traire arrive, le mari les ſoupçonne

» d'avoir eu commerce avec un homme
» d'un autre nation. Alors il les bat
» & les maltraite juſqu'à ce qu'elles
» avouent leur faute : ſi elles en con-
» viennent, il les rend à leur famille, &
» reprend ce qu'il avoit apporté dans
» le ménage. Il peut en uſer de même
» toutes les fois qu'il reçoit d'elles
» quelque mécontentement. On vante
» leur pudeur & la répugnance qu'elles
» témoignent à ſe laiſſer voir toutes
» nues, contre l'ordinaire des femmes
» ſauvages, qui n'ont ni aſſez de con-
» noiſſance, ni aſſez de coquetterie,
» pour ſavoir que la nudité éteint les
» deſirs, & que les vêtemens les irri-
» tent.

» Les Samoïèdes ne ſe baignent ja-
» mais ; auſſi ſont-ils très-mal-propres.
» Leurs habits de peaux de rennes leur
» laiſſent ſur la chair une puanteur inſup-
» portable. La ſeule diſtinction du vê-
» tement des femmes, ſont quelques
» morceaux de draps de diverſes cou-
» leurs, dont elles bordent leurs four-
» rures, dont le poil eſt en dehors.
» Les plus jeunes prennent quelquefois
» le ſoin d'arranger leurs cheveux en
» pluſieurs treſſes, & les laiſſent pendre

» derriere la tête. L'habillement des
» deux ſexes conſiſte en une ſorte de
» robe, au haut de laquelle eſt un bon-
» net qui tombe ſur les épaules en forme
» de capuchon; les manches ſont fer-
» mées par deux mitaines qui tiennent
» après. La culotte & les bas, faits de
» peau, comme le reſte de l'habit, ſont
» d'une ſeule piece. Ce vêtement, fer-
» ré avec une ceinture, couvre parfai-
» tement le corps, s'ôte comme une che-
» miſe; & c'eſt l'unique qui convien-
» ne dans ce rude climat. Le froid y eſt
» quelquefois ſi violent, que l'humidité
» de l'haleine tombe en frimats ſur le
» menton. Les ſeuls végétaux qui y
» croiſſent, ſont des genévriers, des ſa-
» pins, & autres plantes de cette na-
» ture. On y trouve auſſi beaucoup de
» mouſſe qui ſert de nourriture aux
» rennes; c'eſt même la production la
» plus commune du pays.

» La ſtérilité du terrein oblige ce
» peuple à changer ſouvent de de-
» meure, & à ſe diviſer en petites trou-
» pes. Auſſi voit-on rarement plus de
» deux ou trois familles aſſemblées; &
» comme ces deſerts ſont d'une immen-
» ſe étendue, elles quittent la place

» toutes les fois que le beſoin l'exige,
» ſans ſe porter mutuellement aucun
» préjudice. En été, elles s'établiſſent le
» long des rivieres, pour la facilité de la
» pêche. Il ne paroît pas qu'elles aient
» jamais eu envie de former des ſocié-
» tés; & elles n'en connoiſſent point
» d'autre que celle de leurs parens.

» Quand un enfant vient au monde,
» on lui donne le premier nom qui ſe
» préſente à l'eſprit, ſoit d'un homme
» ou d'une bête, d'une choſe vivante
» ou inanimée, d'une montagne, d'un
» arbre, d'un fleuve, &c. S'il meurt
» à la mammelle, ils l'enveloppent dans
» un drap, & le ſuſpendent à une bran-
» che au milieu d'un bois. Mais s'il vit
» plus d'un an, & qu'il vienne à mou-
» rir, on le met en terre comme tout
» le monde.

» L'enterrement d'un prêtre ſe fait
» avec plus de cérémonie. On lui éleve
» un monument fait de planches, &
» fermé de tous côtés, pour empêcher
» les animaux d'en approcher. On l'é-
» tend enſuite ſur cet eſpece d'écha-
» faud, revêtu de ſes plus beaux ha-
» bits; & l'on met à côté de lui ſon
» arc, ſon carquois & ſa hache. On y

» attache auſſi quelques rennes pour le
» régaler; & on les y laiſſe mourir de
» faim. Cette précaution de donner au
» mort de la nourriture & ſes armes,
» prouve qu'ils ont quelque idée d'une
» autre vie; mais tout ſe réduit à une
» eſpece de métempſicoſe, qui, dans
» le fond, les inquiete peu.

» Ces gens ne connoiſſent ni le lar-
» cin, ni l'aſſaſſinat, ni le viol, ni une
» infinité d'autres crimes qui regnent
» dans les ſociétés policées. Chez un
» peuple où chacun peut aiſément pour-
» voir à ſes beſoins, on ne ſonge point
» à s'approprier ce qui appartient à au-
» trui. Ils comprennent encore moins,
» comment un homme s'aviſeroit de
» tuer ſes pareils, & quelle raiſon pour-
» roit le porter à cet attentat. A l'égard
» du viol & de toute eſpece d'entrepriſe
» ſur les femmes, il leur eſt ſi aiſé de ſe
» procurer des jouiſſances à peu de frais,
» que pour ſe contenter, ils n'emploient
» ni la ſéduction, dont leur peu d'eſprit
» les rend incapables, ni la violence, à
» laquelle il eſt rare qu'on ait recours
» quand on peut ſe ſatisfaire autrement.

» Les Samoïèdes ont la vue perçan-
» te, l'ouïe fine & la main ſûre; ils

» ſont d'une légéreté extraordinaire à
» la courſe, & tirent de l'arc avec une
» extrême juſteſſe. Ils mettent dans
» un arbre une petite monnoie, &
» ſe placent ſi loin, que tout autre
» qu'eux auroit peine à l'appercevoir.
» Cependant leurs fleches portent dans
» la piece autant de fois qu'ils y tirent.
» Mais ils ont le goût groſſier, l'odo-
» rat foible, le tact rude & émouſſé,
» parce que les objets qui les environ-
» nent, ſont de nature à ne pouvoir
» produire aucune ſenſation délicate.

» Il y a plus de deux ſiecles, que ces
» peuples ſont ſoumis à la Ruſſie; ils
» ont été conquis ſans beaucoup de pei-
» ne; il n'a fallu conſtruire ni forts ni
» villes, pour les ſubjuguer ou les
» maintenir dans l'obéiſſance. Ils appor-
» tent, dans un lieu aſſigné, leur tribut,
» qui conſiſte en une certaine quantité
» de pelleteries, que tout homme, ca-
» pable de manier l'arc, eſt obligé de
» fournir tous les ans. A l'égard de leur
» origine, on les croit venus de la Fin-
» lande: c'eſt tout ce qu'on peut con-
» jecturer d'une nation, qui n'a d'autres
» annales, qu'une tradition très-impar-
» faite. Toute miſérable qu'eſt leur ma-

» niere de vivre, ils ne laiſſent pas d'y
» être fort attachés. Quelques Samoïè-
» des ayant eu occaſion de voir les villes
» de Moſcow & de Pétersbourg, pré-
» féroient leur genre de vie à tout ce
» qu'ils voyoient de plus attrayant.
» L'averſion qu'ils ont pour la ſervi-
» tude & le travail, ne leur laiſſent en-
» trevoir que malheur & eſclavage,
» dans tout autre état que celui de l'in-
» dépendance.

» Comme les plus ignorans, les plus
» groſſiers des peuples de la Sibérie, les
» Samoïèdes ſont auſſi les plus infatués
» de conjurations & de ſortileges. On
» dit qu'ils ne les emploient jamais con-
» tre les Ruſſes, dont ils craignent la
» vengeance, mais qu'ils en font un
» fréquent uſage contre les étrangers.
» Il eſt très-ordinaire de trouver, par-
» mi eux, des magiciens qui vendent
» les vents à ceux qui navigent dans
» les mers du Nord, & s'engagent à
» les tenir enfermés s'ils ſont con-
» traires aux voyageurs. Seroit-ce
» ſur des prétentions ſi ridicules, déjà
» connues du tems d'Homere, que ce
» poëte auroit fondé la fiction d'Eole,
» qui donne à Ulyſſe les vents contenus

» dans une peau de bouc ? Lorſque les
» Samoïèdes font ce commerce, ils
» préſentent à l'acheteur une corde
» à pluſieurs nœuds, avec promeſſe
» qu'en dénouant le premier, il aura un
» vent médiocre ; que s'il délie le ſe-
» cond, le vent ſera plus fort, le troi-
» ſieme encore plus, &c.

» Dans un pays où perſonne ne com-
» mande, toute eſpece d'ambition eſt in-
» connue. Avec peu de beſoins, & beau-
» coup de facilité à les ſatisfaire, quel
» pourroit être l'objet de leurs deſirs ?
» Les rennes ſont toutes leurs richeſſes.
» Il eſt vrai que plus ils en poſſedent, &
» plus ils peuvent ſe procurer de fem-
» mes ; mais, ſous un climat ſi rigou-
» reux, une ſeule ſuffit. Le prix ordi-
» naire eſt de quatre rennes pour une
» fille.

» Ce n'eſt pas l'unique avantage qu'ils
» retirent de cet animal : ils s'en ſervent
» pour mener leurs traîneaux & ſe
» tranſporter d'un lieu à un autre. Deux
» morceaux de bois, longs de huit pieds,
» larges de trois, & recourbés ſur le
» devant comme des patins, compo-
» ſent le corps de cette voiture. Le con-
» ducteur, aſſis ſur le derriere du trai-

» neau, a devant lui une petite plan-
» che, arrondie par le haut, à laquelle
» les deux pieces de bois ſont atta-
» chées. Par derriere, il en eſt une autre
» un peu plus élevée, contre laquelle
» on s'appuie. On attele communément
» deux rennes à la fois; la bride aboutit
» à une courroie qui leur ſert de collier.
» La voiture verſe aiſément quand on
» n'eſt pas accoutumé à la conduire.
» Elle eſt ſi légere, & les rennes cou-
» rent avec tant de vîteſſe, qu'elle fait
» aiſément trente lieues en un jour. Ces
» animaux ont les pieds ſi durs, que
» pouvant ſe cramponner ſur la glace,
» ils y marchent auſſi ſûrement que ſur
» la terre. Ce qu'ils ont de particulier,
» c'eſt que, lorſqu'ils ſont en mouve-
» ment, tous leurs os craquent, comme
» ſi l'on agitoit des noix dans un ſac, &
» font un bruit qui s'entend de fort loin;
» quoique naturellement ſauvages, on
» a ſu tellement les apprivoiſer, qu'ils
» ſont très-doux & très-dociles.

» Il y a ſi long-tems que je vous parle
» de ce quadrupede, qu'il eſt à propos de
» vous en donner la deſcription. Sa figu-
» re eſt avantageuſe; ce qui, joint à ſa
» propreté, le rend agréable à la vue.

» C'eſt une eſpece de cerf, dont le bois, » couvert d'un poil de la même couleur » que le reſte du corps, eſt plus haut que » celui de l'élan, & plus large que celui » du cerf ordinaire. Les femelles en por- » tent comme les mâles; mais il eſt plus » petit, & a moins de rameaux. Il tombe » tous les hivers, & revient au prin- » tems. Sa racine eſt placée ſur le de- » vant de la tête; & le haut va en s'é- » largiſſant. La couleur de la renne eſt » celle de l'âne; ſa peau épaiſſe & gar- » nie de poils, la met à l'abri des ri- » gueurs du climat qu'elle habite. Elle a » la taille du cerf, mais un peu plus » forte, l'eſtomac relevé, couvert d'un » poil long & rude, les jambes velues, » & les pieds gros & fourchus.

» En été, les rennes vivent de feuil- » les, d'herbe & de mouſſe. Elles ſa- » vent, à merveille, en trouver ſous la » neige, & n'en cherchent jamais qu'où » il y en a. Elles découvrent avec leurs » pieds une certaine étendue de terrein, » & broutent la mouſſe qui s'y rencon- » tre. Un voyageur n'eſt donc obligé » de porter des proviſions, que pour lui » ſeul. Quand l'animal ſe met à creuſer » la terre, on eſt ſûr qu'il a trouvé un lieu

» convenable pour s'y arrêter ; mais s'il » leve la tête, & s'attaque aux arbres, il » faut le conduire ailleurs. Au reſte, il » eſt ſi ſobre, qu'il ne mange guere en » une fois, que ce qui pourroit tenir » dans la main. Il rend cependant de » grands ſervices, & vaut lui ſeul plu- » ſieurs animaux domeſtiques. On le » trait ; & ſon lait eſt un excellent ali- » ment qui, à la vérité, ne donne point » de beurre ; mais on en fait de très- » bons fromages. Sa chair eſt, pour les » Samoïèdes, un mets délicat ; & avec » ſa peau, ils font tous leurs habille- » mens. Il ſert comme le cheval, ſoit à » mener un traîneau, ſoit à porter un » fardeau ou un homme. Enfin ce qua- » drupede eſt pour les peuples du Nord, » ce que j'ai dit qu'étoit l'arbre de co- » co pour les Indiens ; le Samoïède y » trouve à la fois de quoi boire, man- » ger, ſe vêtir, faire, avec ſes os, mille » ſortes d'ouvrages, tels que des arcs, » des arbalêtes, des cuilliers ; &, avec » les nerfs, du fil, des cordes, des » liens, &c.

» On garde ces animaux jour & nuit, » été & hiver, ſoit pour les garantir » des bêtes féroces, ſoit pour les em-

» pêcher de s'échapper. Il n'eſt pas plus
» néceſſaire de leur bâtir des écuries,
» que de pourvoir à leur nourriture;
» ils ne ſont nulle part mieux qu'en
» plein air. Toute l'attention doit ſe
» borner à prendre garde qu'ils ne s'é-
» cartent & ne ſe diſperſent ; ce qui
» donne beaucoup d'occupation ſur-
» tout en été; car en hiver, quand la
» neige eſt abondante, ils cherchent ra-
» rement à s'éloigner ; & l'on peut
» d'ailleurs découvrir leurs traces faci-
» lement. Comme ils aiment à courir
» vers le nord, on met de ce côté-là
» des paliſſades qui les arrêtent; mais
» malgré cette précaution & la plus
» grande vigilance, on a ſouvent beau-
» coup de peine à les retenir. On les
» marque ſur le bois ou aux oreilles
» pour les reconnoître s'ils s'égarent
» lorſqu'on les mene aux pâturages.
» Quelquefois ils s'enfuient d'eux-mê-
» mes & deviennent ſauvages; quel-
» quefois des rennes ſauvages, en ſe
» mêlant parmi celles qui ſont apprivoi-
» ſées, les attirent & les débauchent.
» Elles ſont ſujettes, dans le printems,
» à une eſpece de vers qui s'engendrent
» ſur leur dos, & les tourmentent juſ-
» qu'à les rendre furieuſes. Elles en ſont

» tellement exténuées, qu'on ne peut
» plus les appliquer au travail. Quand
» un troupeau de rennes eſt affligé de
» ce mal cruel, elles s'arrêtent toutes
» à la fois, les unes derriere les autres,
» levent la tête, ferment les yeux,
» ſoufflent des naſeaux, dreſſent les
» oreilles, frappent du pied, & reſtent
» enſuite comme immobiles. On a beau
» les menacer, les tirer, les frapper,
» elles ne bougent pas, que cet accès
» ne ſoit paſſé. Ce qu'il y a de plus ſin-
» gulier, c'eſt que des troupes entieres
» de rennes ſe trouvent tout-à-coup
» dans cet état, commencent & finiſ-
» ſent enſemble comme des ſoldats qui
» font l'exercice, & répetent cette ma-
» nœuvre plus de cent fois en un jour.
» La renne eſt un animal rétif; il ſe
» cabre; il ſe jette à terre; il appuie
» la tête & les cornes contre les arbres,
» principalement lorſqu'il eſt trop char-
» gé. Quand pluſieurs de ces quadrupe-
» des marchent de compagnie, un hom-
» me aſſis dans un petit traîneau, ou al-
» lant devant avec des patins, tient la
» bride du premier, & en conduit ainſi
» dix à douze qui ſuivent à la file & me-
» nent chacun leur voiture. Comme ils

» ne ſuivroient pas d'eux-mêmes, il faut
» les attacher enſemble. Lorſqu'on les
» preſſe trop, ils ſe retournent, & ſe
» ruent avec furie ſur leur conducteur.
» Pour s'y ſouſtraire, il n'y a d'autre
» reſſource, que de renverſer le traî-
» neau & de s'en couvrir, juſqu'à ce
» que cette colere ſoit appaiſée.

» Les rennes ne vivent guere au-delà
» de ſeize ans. La femelle porte ordi-
» nairement quarante ſemaines, & ne
» donne qu'un faon à la fois. Les petits,
» en naiſſant, ne ſont pas plus gros
» qu'un chat; mais ils ont les jambes &
» les cuiſſes longues, & aſſez fortes
» pour ſuivre leurs meres dès le troi-
» ſieme jour, & courir auſſi vîte qu'elles.
» A quatre ans, ils ont acquis toute
» leur grandeur; & c'eſt alors qu'on
» les dreſſe aux uſages auxquels on les
» deſtine. Quand on coupe les mâles,
» ils deviennent plus grands & plus
» forts. A l'âge d'un an, on leur
» fait cette opération avec les dents,
» en écraſant les teſticules & les nerfs
» qui y répondent. On en conſerve
» pour la multiplication de l'eſpece; un
» mâle ſuffit pour cinq ou ſix femelles.

» Je dirai auſſi un mot des rennes

» ſauvages, dont la peau eſt plus eſti-
» mée, & la chair plus délicate. La
» chaſſe de ces animaux ſe fait en hi-
» ver, avec des patins de bois d'en-
» viron ſix pieds de long, & larges de
» ſix pouces. Les pieds ainſi armés,
» les Samoïèdes paſſent ſur la neige
» avec une vîteſſe incroyable. Ils tien-
» nent à la main une houlette, avec la-
» quelle ils jettent de la neige aux ren-
» nes qu'ils apperçoivent, pour les
» faire aller du côté où les pieges ſont
» tendus. Lorſqu'ils y ont conduit leur
» proie, ils y accourent, & la percent
» de coups. D'autres fois ils ſe couvrent
» de la peau d'un de ces animaux, ſe
» placent au milieu d'un troupeau de
» rennes privées, & attendent que
» quelques rennes ſauvages viennent ſe
» mêler dans la troupe. Alors le chaſ-
» ſeur ſe gliſſe doucement & en rem-
» pant, juſqu'à ce qu'il ſoit auprès
» d'elles; & il les perce avec un dard
» qu'il tient à la main ».

J'interromps ici, Madame, la relation de M. Solnick pour me repoſer quelques inſtans; & j'en reprendrai la ſuite dans la lettre ſuivante.

Je ſuis, &c.

A Caſan, ce 4 Janvier 1747.

LETTRE LXXX.

SUITE DE LA SIBÉRIE.

« LA premiere ville qu'on rencontre, » en deſcendant la riviere d'Yéniſei, eſt » Kraſnoyark. On y fait un grand » commerce, particuliérement en pel- » leteries, quoiqu'elle ne ſoit guere » peuplée que de Slouvichies. C'eſt le » nom d'une eſpece de milice, formée » de troupes légeres à pied, comme les » Coſaques le ſont à cheval, & deſti- » née à garantir le pays des irruptions » des Tartares. Les officiers, comme » ceux des Coſaques, ſont nommés par » le gouverneur; & tous ces emplois » qui ſe vendent, lui font un revenu » conſidérable. Auſſi ſont-ils ſi mal rem- » plis, & ceux qui les exercent, ſi peu » reſpectés, qu'il y a tel colonel, avec » qui les ſoldats ſe battent à coups de » bâton, & à coups de poing.

» Les Slouvichies de Kraſnoyark » ſont riches en chevaux & en bêtes à » cornes. Pendant l'hiver, ces animaux » ſe repaiſſent d'herbes ſeches & de ra-

» cines, qu'ils déterrent dans les cam-
» pagnes ; mais ils ne ſont pas auſſi forts
» qu'ailleurs : un cheval Ruſſe en vaut
» trois de ce pays ; & les vaches y don-
» nent trois fois moins de lait qu'en
» Moſcovie. Cependant la terre y eſt ſi
» fertile, qu'on l'enſemence, ſans en-
» grais, ſix ans de ſuite ; & quand elle
» refuſe de produire, il y en a tant
» d'autres à côté, qu'on peut cultiver
» un nouveau champ, & en changer
» ſouvent, avant que de revenir au
» premier. Il n'y a pas un payſan d'un
» autre canton, qui n'achetât volon-
» tiers la permiſſion d'habiter celui-ci ;
» mais l'avarice des gouverneurs s'y
» oppoſe : les Slouvichies leur paient
» des droits plus forts que ne feroient
» de ſimples laboureurs ; & ils per-
» droient infininiment, ſi on réformoit
» une partie de cette milice inutile,
» pour lui ſubſtituer des gens de la
» campagne. Ils n'auroient plus tant de
» brevets d'officiers à vendre ; ce qui
» diminueroit de plus de moitié leur
» revenu. Ces troupes vivent ſi fami-
» liérement avec leurs chefs, que lorſ-
» que ceux-ci les invitent à dîner, ils
» s'enivrent avec autant de liberté &

» de clameur, que s'ils étoient au caba-
» ret. Ils boivent de l'eau-de-vie dans
» de grands verres; & celui qui, à la
» fin du repas, a montré dans l'ivreſſe le
» plus de ſtupidité, reçoit le lendemain
» un préſent de la part des convives
» comme le prix de ſa victoire.

» Les environs de Kraſnoyark ſont
» renommés pour les antiquités, qui
» conſiſtent en différens petits meubles
» d'or, d'argent & de cuivre, tels que
» des pots, des aſſiettes, des couteaux,
» des boucles de harnois, des mar-
» teaux, &c. On les trouve dans les an-
» ciens tombeaux qui ſont ici en fort
» grand nombre; & quand on veut en-
» gager les Tartares du pays à embraſ-
» ſer le Chriſtianiſme, ils montrent ces
» monumens de leurs ancêtres, pour
» faire voir, par les richeſſes qu'on en
» tire, que leurs ayeux abondoient en
» biens temporels; qu'ils en ont joui
» en profeſſant la religion qu'ils leur
» ont tranſmiſe; que ſi les deſcendans
» ne poſſedent pas les mêmes tréſors,
» c'eſt parce qu'ils n'ont conſervé ni les
» mêmes mœurs, ni le même culte; &
» ils ſont très-perſuadés qu'ils tombe-
» roient dans la miſere la plus profonde,
» s'ils ſe ſoumettoient au changement

» qu'on leur propoſe. Aucune religion » n'a donc pu pénétrer parmi eux: ils » n'ont voulu recevoir ni les dogmes » des Chrétiens, ni les rêves de Maho- » met, ni les ſuperſtitions Mongolien- » nes. Les morts ſeuls ſont à leurs yeux » des objets de vénération; & quoi- » qu'ils ſachent que la plupart de ces » tombeaux renferment des effets » très-précieux, aucun d'eux n'a en- » core tenté de s'enrichir par cette voie.

» On vante ſur-tout la beauté de leurs » femmes : quelques-uns en épouſent » juſqu'à quatre; mais les plus pauvres » n'en ont qu'une. Ils ſont, en général, » affables, lians & ſinceres, excepté dans » le négoce, ſous prétexte que ceux qui » ne l'entendent pas, ne doivent point » le faire; qu'ils ont des yeux comme » ceux avec qui ils traitent, & qu'il faut » être imbécille pour être dupe. Mais » le vol & la violence ſont parmi eux » des crimes inconnus.

» A Kraſnoyark, toutes les ſages- » femmes de la ville & des environs » aſſiſtent, le lendemain de Noël, à l'of- » fice divin, dans une égliſe particu- » liere, & paſſent enſuite le reſte du » jour à ſe réjouir. C'eſt le tems où le

» Sauveur du monde a pris naiſſance,
» & que les ſages-femmes ont fait l'acte
» le plus important de leur profeſſion.
» Elles célebrent l'heureux ſuccès de
» celles de Bethléem, & ne rentrent
» chez elles, qu'après s'être enivrées
» en leur honneur.

» On célebre, la veille des Rois, une
» autre fête que l'on appelle *l'écoute*. Les
» filles vont le ſoir, ou dans la nuit,
» deux ou trois enſemble, dans un lieu
» obſcur, tel qu'un grenier ou une ca-
» ve ; & là, elles prêtent attentive-
» ment l'oreille, pour entendre leur
» deſtinée. Elles ont ſoin auparavant de
» faire ſavoir à leurs amans l'endroit où
» elles doivent ſe rendre ; & il n'eſt pas
» difficile d'imaginer ce qu'elles y ap-
» prennent. Celles qui veulent paroître
» plus réſervées, vont ſeules à l'écoute ;
» mais ſi les garçons viennent à le
» ſavoir, ils s'y trouvent les premiers,
» ſe cachent, leur diſent mille folies,
» & leur font mille niches.

» Les divertiſſemens du carnaval ſont
» les mêmes que dans les autres villes
» de la Sibérie. C'eſt le tems où le gou-
» verneur & ſa femme viſitent les vil-
» lages voiſins. Leurs traîneaux ſont ac-

» compagés d'hommes qui les ſui
» à cheval, & font autour d'eux d
» exercices. Ils tirent d'abord un
» che; enſuite leurs chevaux all
» toute bride, ils en décochent
» ſeconde contre cette premiere, c
» coupent en deux le plus ſouven
» ceux qui ont cette adreſſe, reçoi
» un prix.

» A l'arrivée du gouverneur & c
» femme, les payſans viennent le
» luer, mettent dans du papier ſur
» table, douze ou quinze ſols de n
» noie. Tout ce qui ſe trouve da
» village, fait ſon préſent; & ſi le
» verneur veut en avoir beaucou
» faut qu'il vive avec ces gens-là c
» me avec ſes égaux, & ſur-tout
» les faſſe bien boire. Il ne doit co
» dier ſes convives, que lorſqu'ils
» complétement ivres : ſouvent
» payſan l'eſt tant de fois, qu'il dc
» juſqu'à ſa derniere zibeline.

» Vers le mois de juillet, Kraſnoj
» eſt rempli de Tartares qui vien
» tous les ans payer le tribut. L'u
» eſt qu'on les régale de bierre & d'
» de-vie, & qu'on leur faſſe pré
» d'un cheval. Dès qu'il leur eſt li

» un d'entr'eux ſaute deſſus; un autre
» monte en croupe; & tous deux ſe
» mettent à galoper tant que le cheval
» peut courir. Les Tartares, armés
» de bâtons, frappent de toutes leurs
» forces ſur le front de l'animal. Le che-
» val tombe; on lui coupe la tête; il eſt
» écorché ſur le champ, mis en mor-
» ceaux; & tout ce que chacun peut en
» emporter, eſt à lui. Dès qu'ils ont tous
» pris leur part, ils courent où ils peu-
» vent pour la faire cuire & la mangent.
» Il ſe paſſe à peine trente minutes entre
» le don du cheval & la fin du repas.

» Nous ne vîmes rien de remarqua-
» ble juſqu'au lac de Baïkal, où l'on
» arrive en remontant le fleuve d'An-
» gara. Ce lac a dix ou douze lieues de
» largeur dans quelques endroits, dans
» d'autres, ſept à huit, & de longueur
» cent vingt-cinq. Il reçoit la Sélinga
» & quantité d'autres rivieres qui vien-
» nent du ſud; & l'Angara eſt la ſeule
» qui en ſorte. En quittant le lac, elle
» tombe ſur des rochers, & fait un
» bruit auſſi fort que celui des vagues
» de la mer. Lorſqu'on paſſe ces cata-
» ractes, le pilote ſe tient ſur la proue,
» & dirige la manœuvre avec des ſi-

» gnaux; car il eſt impoſſible de s'en-
» tendre parler. On eſt obligé de forcer
» de rame, pour que le vaiſſeau ne pen-
» che ni d'un côté ni d'un autre; car
» s'il venoit à toucher le roc, on ſeroit
» perdu ſans reſſource. Ceux qui aiment
» mieux cotoyer la rive, que de fran-
» chir ce paſſage périlleux, ont à gra-
» vir d'affreux rochers, & à traverſer
» d'immenſes taillis, remplis de vipe-
» res & d'animaux venimeux. L'effroi
» dont on eſt ſaiſi à la vue des objets
» terribles que la nature préſente dans
» ce lieu, ne peut s'exprimer. S'il arrive
» malheureuſement que quelque acci-
» dent faſſe manquer ce paſſage, le ba-
» teau eſt mis en pieces; & l'équipage
» périt infailliblement. Les pilotes &
» les matelots parlent de ce lac avec le
» plus grand reſpect, lui donnent le nom
» de mer, & croient qu'il a quelque
» choſe de divin. Selon eux, il regarde
» comme une injure, d'être nommé *lac*,
» & ne manque jamais de ſe venger de
» ceux qui oſent lui faire cet affront.
» Auſſi l'appellent-ils *la mer ſainte*; &
» ils ſanctifient juſqu'aux rochers qui
» l'environnent. Ils racontent qu'un pi-
» lote Allemand ayant eu l'audace de

» lui refuſer cette qualité, fut battu par
» les flots, & eût péri infailliblement,
» ſi, ſe conformant à l'uſage, il n'en
» eût reconnu la ſainteté. Auſſi-tôt les
» flots ſe calmerent; & le danger diſ-
» parut dans l'inſtant. Il en parla, dans
» la ſuite, avec plus d'égard, principa-
» lement dans les tems orageux.

» L'ouverture par laquelle ce lac ſe
» décharge dans l'Angara, formée par
» la nature, paroît avoir été coupée
» entre deux montagnes: je n'ai guere
» vu de plus beau point de vue, que
» celui qu'on découvre de ces hau-
» teurs. Cette petite mer eſt très-poiſ-
» ſonneuſe: on y trouve ſur-tout quan-
» tité de veaux marins, plus eſtimés
» que ceux qu'on prend dans l'eau ſa-
» lée. On les pêche ordinairement en
» hiver: on rompt la glace de diſtance
» en diſtance; & l'on tend des filets
» d'un trou à l'autre. Comme ces ani-
» maux aiment l'air, ils cherchent ces
» briſures pour reſpirer plus librement,
» & tombent dans le piege.

» Les principaux peuples, ſujets de
» l'empire de Ruſſie, qui habitent les
» environs du Baïkal, ſont les Boura-
» tes, les Braſtkains & les Yakoutes,

» Les premiers campent toute l'année » avec leurs troupeaux, & changent » de lieu ſelon le beſoin. Leur langue » reſſemble à celle des Kalmoucks, » dont ils different peu par leurs vête- » mens & d'autres uſages qui font » croire qu'ils ont la même origine. » Les hommes ne connoiſſent d'oc- » cupation que la chaſſe & le ſoin » des beſtiaux. Ils ont de très-beaux » chevaux de ſelle, & quantité de bê- » tes à cornes. Leurs moutons ont la » queue fort groſſe & la chair excel- » lente. Ils ne font aucune proviſion » pour ces animaux, qu'ils menent paî- » tre en plein champ. Ils ſont armés » d'arcs, de fleches, de lances & de ſa- » bres, & manient ces armes avec » adreſſe. Ils paſſent pour des gens » ſimples & honnêtes. Les hommes » ont des robes de peau de bélier, » qu'ils attachent avec une ceinture, » & qui leur ſervent pour toutes » les ſaiſons. Un bonnet fourré, ſur- » monté d'une houppe de ſoie rouge, » un caleçon & des bottines compo- » ſent le reſte de leur habillement.

» Les femmes ſont vêtues à peu près » de même, avec cette différence, que

» leur robe couſue à leur camiſole,
» forme une eſpece de juppon. Les
» perſonnes mariées ont les cheveux
» partagés en deux treſſes, & portent
» ſur le front une lame de fer poli,
» qu'elles attachent par derriere, avec
» un petit bonnet rond, bordé de peau,
» & brodé d'une façon qui le diſtingue
» de celui des hommes. Les filles ont
» les cheveux treſſés autour de la tête.

» Ces peuples ſont d'une mal-pro-
» preté extrême, & ne quittent jamais
» leurs habits, avec leſquels ils ſe cou-
» chent autour d'un grand feu qu'ils
» allument au milieu de leurs tentes.
» Quand un étranger leur rend viſite,
» ils le régalent de thé qu'ils préparent
» de la maniere ſuivante. La femme
» commence par frotter un chaudron
» avec la queue d'un cheval, pendue
» dans un coin; elle y met de l'eau, &,
» un moment après, quelques poignées
» de thé avec un peu de ſel. Quand
» l'eau eſt prête à bouillir, elle la re-
» mue avec une grande cuilliere de fer,
» juſqu'à ce que le thé ſoit bien infuſé.
» Elle le retire du feu, & le verſe
» dans un autre vaſe, récure de nou-
» veau le chaudron avec la même queue,

» & le remet ſur le feu. Enſuite elle » prépare une pâte avec de la farine » & du beurre, qu'elle fait frire en- » ſemble, jette le thé deſſus, & y » mêle un peu de crême qui eſt pen- » due, ainſi que le beurre, à une che- » ville dans des ſacs de peau. Quand le » tout eſt bien cuit, on le retire pour » le laiſſer refroidir; & on le ſert dans » de grandes taſſes où il fournit à boire » & à manger. On pourroit peut-être, » en Europe, perfectionner cette re- » cette.

» La religion des Bourates eſt un pa- » ganiſme groſſier; leurs grands-prê- » tres ſont le Dalai-Lama & le Kou- » touktou. Ils pendent à de longues » perches les cornes, la tête & la toi- » ſon des brebis qu'ils ont offertes en » ſacrifice aux dieux qui protegent » leurs troupeaux. Ils ont des reliques » qu'ils diſent venir du grand Lama; » ils les placent dans quelque coin, où » les portent à leur cou pour ſe préſer- » ver de malheurs.

» Quand leurs prêtres exercent les » fonctions de leur miniſtere, c'eſt-à- » dire, quand ils pratiquent leurs ſorti- » leges, leur habillement a quelque

» choſe d'effrayant. C'eſt une robe de
» cuir, parſemée de ferrailles, de grif-
» fes d'aigle & de hibou, qui la ren-
» dent très-peſante, & font un bruit
» épouvantable. Le bonnet qui s'éleve
» en pointe, eſt couvert des mêmes
» ornemens. Dans une de leurs céré-
» monies ils embrochent un bouc, ſe
» rangent autour de la victime, & lui
» font de très-reſpectueuſes inclinations
» juſqu'à ce qu'elle ſoit expirée. Ils ren-
» dent auſſi un culte au ſoleil & à la
» lune, devant leſquels ils fléchiſſent
» le genou & ſerrent les dents, ſans
» prononcer une parole. Ce qu'il y a
» de plus ſingulier, c'eſt la maniere
» dont ils en uſent avec leurs prêtres:
» ils les tuent lorſqu'ils en ont la fantaſie,
» ſous prétexte de les envoyer prier
» Dieu pour eux dans l'autre monde:
» bien différens de ces nations civiliſées,
» dont les prêtres, loin d'avoir à crain-
» dre pour leur vie, ſont en poſſeſſion
» de diſpoſer de celle des peuples. Le
» Brachmane, le Bonze inondent de
» ſang humain les autels de leurs dieux;
» & l'on a vu les tribunaux de l'inqui-
» tion immoler, à leur gré, la vie des
» malheureux dont ils ambitionnoient

» les dépouilles. Les ſeuls Bourates
» vengent l'univers.

» Le principal ornement de leurs
» femmes conſiſte dans la chevelure;
» elles en font deux treſſes qu'elles laiſ-
» ſent tomber, par-devant, ſur leurs
» épaules, & y mêlent ſouvent du crin,
» pour en augmenter la longueur & le
» volume. Vers l'extrêmité, il y a des
» eſpeces d'anneaux en cylindre, par
» où paſſent les cheveux. Elles portent
» un bandeau, qu'elles lient par der-
» riere, & auquel eſt attaché un large
» collier de boucles de fer, qui ſe noue
» ſous le menton. L'habit eſt une robe
» fourrée & une veſte ſans manches,
» faite de cuir peint, qu'elles mettent
» ſur la robe. Les hommes ont les che-
» veux coupés ſur le haut de la tête, &
» ſont d'ailleurs vêtus à la Ruſſe. Les
» filles ſe font autant de treſſes que
» leurs chevelure peut en fournir.
» Elles y mêlent des rubans qui pen-
» dent par derriere, & à l'extrêmi-
» té deſquels eſt une petite clochette;
» mais ces ornemens n'appartiennent
» qu'aux riches. Une large ceinture, dé-
» corée de pluſieurs anneaux de laiton
» & de coquillages de porcelaine, eſt

» encore une de leurs parures; mais » lorſqu'elles ſe marient, il faut qu'elles » quittent & la ceinture & les clo- » chettes. Un homme n'emmene ſa » femme, que lorſqu'il a payé aux pa- » rens un prix convenu: juſques-là, » elle eſt toujours cenſée fille; ce qui » n'empêche pas qu'elle ne partage ſon » lit avec le débiteur, qui, de ſon côté, » ne ſe preſſe pas de s'acquitter.

» Les huttes des Bourates different » peu de celles des autres Tartares, » faites de terre & de joncs. Ces peu- » ples ſe nourriſſent indifféremment de » cheval, de bœuf ou de vache, & » ont la mal-propreté commune aux » nations de Sibérie.

» Il eſt une autre eſpece de Bourates, » nommés *Bratskains*, qui ont auſſi » leurs uſages particuliers. Les huttes » ſont rondes, couvertes d'une étoffe » blanche, placée entre des lattes » clouées en croix les unes ſur les au- » tres, & ſemblables à un treillage. » Quand on veut tranſporter la cabane » d'un lieu à un autre, on décloue les » lattes; on en fait des faiſceaux, après » en avoir retiré l'étoffe; & l'on charge » le tout ſur des chevaux ou des bœufs.

» Les Bratskains ont de petites idoles » de laiton ou d'étoffe de ſoie. Ils » croient que le diable eſt l'auteur du » tonnerre, & regardent les animaux » qui en ſont frappés, comme des vic- » times qu'il s'immole lui-même. Pour » mériter ſes faveurs, ils élevent un » échafaud à l'endroit où la bête a été » tuée, & l'y placent comme une of- » frande qui lui eſt agréable. Les Brats- » kains riches reſtent dans l'idolâtrie; » les pauvres ſe font baptiſer; & en gé- » néral, c'eſt la miſere ſeule qui en- » gage les Sibériens à embraſſer le » Chriſtianiſme. Ces idolâtres réve- » rent deux divinités, le Ciel & le » démon. Leurs prêtres ou magiciens » leur apprennent à laquelle, dans cer- » tains cas, ils doivent ſacrifier. Ces » ſacrifices conſiſtent à manger toute la » chair de la victime, à en ſuſpendre » la peau & le ſquelette dans un lieu » élevé, à jetter en l'air un peu d'eau- » de-vie, & à boire le reſte.

» Ces gens s'imaginent que leurs » prêtres décédés viennent les tour- » menter durant leur ſommeil, & les » menacer d'une mort violente. Lorſ- » qu'ils ont de pareils rêves, ils ſe ren-

» dent au tombeau du défunt, & tâ-
» chent de l'appaiſer par un ſacrifice.
» On mange la victime ; & le ſquelette
» eſt mis ſur la ſépulture. Les Bratskains
» enterrent ſouvent, avec un mort, le
» meilleur de ſes chevaux ; mais ce n'eſt
» qu'après s'être nourris de ſa chair ;
» & cet honneur n'appartient qu'aux
» perſonnes riches. Auſſi, quand on
» ouvre d'anciens ſépulchres, on y
» trouve preſque toujours des os de
» cheval.

» Tous les ans on célebre une fête,
» pour obtenir une année abondante.
» La cérémonie commence au lever du
» ſoleil : un Bratskain tient une branche
» de bouleau horiſontalement vers cet
» aſtre, parle à genou, d'un ton élevé,
» & appelle les dieux. Deux autres ſont
» debout, à côté de lui, & ont, cha-
» cun dans la main, une taſſe de bois,
» remplie de lait de jument & d'eau-
» de-vie. Ils s'avancent du côté du ſo-
» leil ; jettent leurs taſſes en l'air, tandis
» que celui qui eſt à genou, continue
» ſa priere. Ils répetent juſqu'à trois
» fois la même cérémonie, & croient
» qu'un Dieu favorable, touché de cette
» pratique religieuſe, vient les viſiter.

» La fête ſe termine par le ſacrifice d'un » mouton, dont les prêtres & les aſ- » ſiſtans ſe régalent; le reſte du jour » ſe paſſe en réjouiſſances.

» Un autre uſage, qui a lieu chez les » Bratskains, eſt la conſécration d'un » cheval, laquelle n'a de vertu, ſelon » eux, que lorſqu'elle eſt faite avant » midi; mais ſi leur prêtre, en qui » ils ont une confiance ſans bornes, » leur dit à ſix heures du ſoir, qu'il n'eſt » pas midi, ils tiennent la conſécra- » tion pour bonne & valide. On amene » le cheval; le prêtre prononce quel- » ques mots: enſuite il lui donne un » coup de main très-léger; & celui qui » le tient, le fait courir. Conſacré de la » ſorte, il n'eſt plus ni monté ni em- » ployé à aucun travail. Quand ſon » maître meurt, on immole l'animal » avec lui; ſes os ſont portés à ſon » tombeau; & la chair eſt ſervie ſur la » table des prêtres.

» Les Yakoutes ſont une autre na- » tion qui habite les environs du lac » Baïkal. Ils admettent deux êtres ſu- » prêmes, un bon & un mauvais; un » Dieu & un démon, dont chacun eſt » à la tête de pluſieurs autres. Un de

» ces eſprits nuit aux troupeaux, un
» autre aux hommes, un troiſieme aux
» enfans. Les uns ſe tiennent dans les
» nuës, les autres ſur la terre. Il y a
» de même des dieux de différente eſ-
» pece, qui protegent l'homme dans
» toutes les occaſions où les diables
» cherchent à lui nuire. Plus un prêtre
» eſt vieux, & plus il connoît de ces
» dieux & de ces diables ignorés du
» vulgaire. Les mots extraordinaires
» que prononcent les magiciens, en fai-
» ſant leurs contorſions, ſont cenſés être
» les noms de ces êtres inviſibles. Lorſ-
» qu'ils veulent, par exemple, découvrir
» un voleur, ils les appellent tous; mais,
» comme ces génies ſont extrêmement
» pareſſeux, ils ne ſe rendent pas tou-
» jours à ces invitations.

» Les Yakoutes, comme la plupart
» des Sibériens, croient que lorſqu'un
» homme eſt malade, le démon lui a
» dérobé ſon ame, & que ſi elle ne lui
» eſt pas rendue promptement, les or-
» ganes ne tardent pas à ſe diſſoudre.
» Pour la r'avoir, le prêtre ne s'adreſſe
» point directement à celui qui l'a volée;
» car, diſent-ils, quand le loup a pris
» une brebis, il ne ſe montre point au

» berger : il en eſt de même du diable ;
» quand il s'eſt emparé d'une ame, on
» l'appelleroit inutilement : mais on a
» recours aux dieux qui protegent les
» hommes ; & on leur demande le nom
» du voleur. Dès qu'on le connoît, le
» prêtre va le trouver, & tâche de
» l'engager à reſtituer ſon larcin, c'eſt-
» à-dire, à rendre au corps cette ame
» malheureuſe. Pour le toucher il uſe
» d'un ſortilege qui ſe fait avec des
» queues d'animaux, des peaux d'her-
» mines, d'écureuils, &c ; & il les atta-
» che à un fil. Si le démon ne ſe con-
» tente pas de cette premiere tentati-
» ve, le magicien redouble ſes inſtan-
» ces, & promet d'immoler un cheval.
» Il ſaute, il crie, il fait mille contor-
» ſions auprès du malade ; & ſi ce dernier
» ſe laiſſe mourir, le diable voleur doit
» ſe contenter de ce qu'il a dérobé ; mais
» s'il revient à la vie, on ſacrifie le
» cheval en action de grace.

» Autrefois on brûloit les morts ;
» aujourd'hui on les enterre ; & tout
» endroit eſt bon pour cette cérémo-
» nie. Chacun choiſit le lieu où il veut
» être inhumé ; c'eſt communément
» ſous l'arbre qui lui a paru le plus

» beau. Celui dont un prêtre a fait » choix pour cet uſage, eſt regardé » comme quelque choſe de ſacré; on » croiroit commettre un ſacrilege, ſi, » en paſſant, on ne lui faiſoit pas quel- » que préſent.

» Lorſqu'un homme veut quitter ſon » ami pour voyager, ils ſe rendent tous » deux dans un bois: celui qui reſte » monte ſur un arbre, en coupe les » principales branches; & l'arbre ainſi » dégarni eſt un monument d'amitié, » dont il ſe fait gloire toute ſa vie.

» L'objet ordinaire des vœux & des » prieres de ce peuple eſt d'avoir de » nombreux troupeaux & d'heureuſes » chaſſes. Pour ſe rendre les dieux favo- » rables, ils célebrent tous les ans une » fête, où chaque famille raſſemble » tout le lait de ſes jumens, & le met » en fermentation, comme celui qu'on » veut diſtiller. Le prêtre ſe place au » milieu d'une grande cabane, ayant » d'une main un pot de lait fermenté, » & de l'autre une cuilliere de bois. » Tout le monde eſt aſſis autour de lui; » & un jeune garçon richement paré » ſe tient devant le pontife un genou » en terre. Ce dernier s'incline pluſieurs

» fois, nomme tous les eſprits par » leurs noms, & en prononçant chaque » parole, prend une cuillerée de lait, » qu'il jette en l'air. C'eſt ce qu'on ap- » pelle repaître les dieux; & les Ya- » koutes croient que par ce régal, on » peut ſe concilier leur bienveillance. » Alors le magicien ſort de ſa hutte » ſuivi de tout ſon monde; & avec » l'apparence de la plus grande dévo- » tion, il boit quelques gouttes du lait » qui eſt reſté dans le vaſe. Il donne ce » même vaſe au jeune garçon qui le re- » çoit avec reſpect, boit de même & » le préſente à tous les aſſiſtans. Lorſ- » que chacun en a goûté, le pot revient « encore à la ronde, toujours préſenté » par les mains du jeune homme: & » comme cette liqueur a toute la force » du vin, la fête ſe termine par une » ivreſſe générale.

» Les Yakoutes ont un rocher fa- » meux, qu'ils réverent comme une » divinité. Ils lui attribuent le pouvoir » d'envoyer des vents impétueux, qui » nuiſent à la chaſſe. Les Bourates en » ont un pareil; dont ils n'oſent appro- » cher. Si un accuſé s'y préſente & n'en » reçoit aucun mal, on ne lui demande

» point d'autre preuve de ſon inno-
» cence. Ces rochers paſſent pour des
» divinités vengereſſes qui punitſent les
» coupables ; & on leur fait des ſacrifi-
» ces pour appaiſer leur colere.

» On regarde auſſi les monſtres,
» comme des diables nés pour la perte
» des hommes. Les Yakoutes en ont
» tant d'horreur, que lorſqu'une femme
» devient mere d'un enfant contrefait,
» ou qu'une jument met bas un poulain
» difforme, ils brûlent l'enfant, la ju-
» ment & le poulain.

» L'uſage de dire la bonne aventure,
» par l'inſpection de la main, n'eſt pas
» moins connu ici qu'en Europe. Ces
» peuples ont des idoles qui ne ſont
» ni de fer ni de bois ; parce qu'ils re-
» gardent ces matieres comme le tym-
» bole de la dureté. Ils les font d'étoffe,
» comme nos poupées ; & ils veulent
» qu'elles fléchiſſent ſous les doigts lorſ-
» qu'on les touche. La fumée des viandes
» eſt pour elles une offrande agréable :
» on leur frotte les levres de graiſſe ; on
» leur fait boire le ſang de la victime ; &
» cette étoffe ainſi imbibée, prend &
» conſerve une odeur, une mal-pro-
» preté que n'auroient point des idoles
» de fer, de cuivre ou de bois.

» Il étoit autrefois d'uſage, lorſqu'il » mouroit quelque grand de la nation, » que celui de ſes domeſtiques qui lui » étoit le plus attaché, ſe brûlât ſur ſon » corps pour l'aller ſervir dans l'autre » monde. Cette coutume barbare ne ſub- » ſiſte plus depuis que les Ruſſes ſe ſont » rendus maîtres du pays.

» En voici une autre qui vous paroî- » tra incroyable, & qui néanmoins ſe » pratique encore actuellement. Lorſ- » qu'une femme accouche, le pere » prend l'arriere-faix, le fait cuire, in- » vite ſa famille & ſes amis, & s'en ré- » gale avec eux.

» Le genre de vie des Yakoutes eſt » peu différent de celui des Sibériens » idolâtres. Le pain ne leur eſt point » néceſſaire; ils vivent de lait, d'oi- » gnons & de racines. Les moutons » ſont rares, parce que les chiens les » dévorent; & ils n'élevent point de » cochons, parce qu'ils n'en aiment » pas la chair; car aucune idée de reli- » gion ne les engage à s'en abſtenir. » Quant aux animaux ſauvages, tous » ceux qu'ils prennent leur convien- » nent; mais ceux qui flattent le plus » leur goût, ſont les rats, les ſouris &

» les marmotes. Ils les mettent à la bro-
» che : & dès qu'un endroit eſt un peu
» brûlé, ils le coupent & le mangent.
» Ils continuent de même, juſqu'à ce
» qu'il n'y reſte plus rien ; ce qui eſt
» fait en peu de tems ; car ils déteſtent
» la viande trop cuite.

» Après ce que je viens de dire des
» rats & des ſouris, vous jugez bien
» qu'il y a peu d'animaux, pour leſquels
» ce peuple ait de la répugnance. Au
» printems & en automne, tems où
» paſſent les oies & les canards, il en
» fait des proviſions qu'il conſomme
» peu-à-peu. Il prend auſſi des grues,
» des hérons, des cicognes, des ai-
» gles, des milans qu'il conſerve de
» même, pour s'en ſervir dans le be-
» ſoin. Il a toujours ſur le feu un chau-
» dron rempli de viande, & mange
» quand il a faim ; car il n'a pas d'heu-
» re marquée pour ſes repas. Il forge
» lui-même le fer dont il fabrique ſes
» marmites ; & pour épargner la ma-
» tiere, il fait les bords avec de l'écorce
» de bouleau, qu'il unit au fer ſi par-
» faitement, que l'eau ne coule point
» par les jointures.

» Les Yakoutes ont le viſage plat,

» de petits yeux, de longs cheveux
» noirs, qu'ils treſſent, & qui leur pen-
» dent ſur les épaules. La plupart ſe
» marquent le viſage avec du charbon;
» il y a cependant des perſonnes belles
» & bien faites. Ils vendent leurs en-
» fans aux Ruſſes qui vantent leur fidé-
» lité & leur ſervice. Si un homme de-
» vient infirme & qu'on juge ſa maladie
» incurable, ils lui conſtruiſent une pe-
» tite hutte ſur le bord d'une riviere, lui
» laiſſent quelques proviſions, & l'a-
» bandonnent à ſa deſtinée ».

Je ſuis, &c.

A Caſan, ce 7 Janvier 1747.

LETTRE LXXXI.

SUITE DE LA SIBÉRIE.

APRÈS avoir fait connoître les principales nations qui habitent les environs de la mer ſainte, M. Solnick parcourt quelques-unes des villes les moins éloignées de ſes bords. « On y arrive en » été ſur des vaiſſeaux, par le lac Baï» kal; & en hiver, ſur des traîneaux, » lorſque le lac eſt couvert de glace. » D'eſpace en eſpace on y trouve des » trous qui ont, pour l'ordinaire, depuis » deux juſqu'à ſix pieds de largeur. On » les traverſe ſur de longues planches, » qu'on emporte avec ſoi pour cet » uſage. Le traîneau enfile un ſentier » formé ſur la glace, où il n'y a rien à » craindre quand le tems eſt ſerein, & » qu'il fait aſſez clair pour appercevoir » ces ouvertures : il ſeroit dangereux » d'y voyager pendant la nuit.

» Irkoutsk eſt une des villes les plus » voiſines du lac, &, après Tomsk & » Tobolsk, la plus conſidérable peut» être de la Sibérie. Il n'y a guere qu'un

» ſiecle, qu'elle a été fondée ſur la ri-
» viere d'Irkout, dont elle a pris le
» nom. Elle eſt ſituée dans une grande
» & belle plaine, ſur la rive orien-
» tale de l'Angara, qui reçoit l'Irkout
» à quelque diſtance de la ville. La cita-
» delle eſt ſur le bord de ce fleuve : ſes
» remparts ſont de bois ; & la place eſt
» fortifiée d'un foſſé & de paliſſades,
» avec des tours par intervalles. Sa gar-
» niſon conſiſte en quelques troupes
» réglées, indépendamment d'un cer-
» tain nombre de Coſaques, & autres
» milices du pays. L'autorité du gou-
» verneur s'étend ſur toute la provin-
» ce ; & la province s'étend, à l'orient,
» juſqu'à l'extrêmité du continent. Les
» commandans de toutes les villes ren-
» fermées dans ce long eſpace, ſont
» ſous ſes ordres. On évalue les reve-
» nus de cet officier à plus de cent
» quatre-vingt mille livres, c'eſt-à-
» dire, une fois plus que ceux du gou-
» verneur de Tobolsk, auquel cepen-
» dant il eſt ſubordonné. La Cour ac-
» corde aux gouverneurs de Sibérie, le
» droit de nommer les ſous-gouver-
» neurs & les commandans ; & cette
» prérogative leur donne un pouvoir

» preſque égal à celui du ſouverain.
» L'évêque ne réſide point dans la ville
» même, mais dans un monaſtere qui
» en eſt à quelque diſtance.

« Irkoutsk contient plus de mille
» maiſons bâties de bois, & pluſieurs
» édifices publics. On y apporte les
» proviſions des villages voiſins, qui
» ſont tous fort peuplés. Les habitans
» aiment exceſſivement l'oiſiveté, le
» vin & les femmes. Les principales
» rues ſont munies de chevaux de friſe;
» & l'on y fait, pendant la nuit, des
» rondes & des patrouilles; mais ni
» cette police, ni les ordres donnés
» dans tout l'empire, n'empêchent pas
» que les tavernes ne ſoient ouvertes
» & pleines de monde toute la nuit.
» Depuis Noël juſqu'aux Rois, vous ne
» rencontrez pas un homme qui ne ſoit
» ivre. Tout travail eſt ſuſpendu: des
» troupes de maſques courent les rues
» pour amuſer les ſpectateurs, & ga-
» gner quelque argent pour l'aller boire
» au cabaret.

» Vers le même tems, il regne parmi
» le peuple une fievre chaude, qui, dès
» le ſecond ou le troiſieme jour, donne
» le délire, & finit par une eſpece de

» fureur. Après cette premiere attaque ;
» la convaleſcence eſt de cinq à ſix ſe-
» maines ; on éprouve enſuite un nou-
» vel accès qui dure huit jours, & ſe
» termine par une ſeconde convaleſ-
» cence, plus longue que la premiere.
» Quand cette maladie, qui revient
» périodiquement, arrive au tems de
» Pâques, elle a un peu plus de mali-
» gnité, à cauſe des jeûnes qui ont pré-
» cédé.

» Il ſe fait ici un commerce de pelle-
» teries & de marchandiſes de la Chine,
« qui paient dix pour cent à la douane,
» & produiſent un revenu conſidérable
» à l'Etat. Le ſel, le bled, la viande ſe don-
» nent à très-bon compte. Les environs
» de la ville ſont agréables, les pâturages
» abondans, les bois remplis de gibier ;
» & quoique la riviere fourniſſe peu de
» poiſſon, on en apporte une ſi grande
» quantité du lac Baïkal & des lieux
» voiſins, que le peuple peut s'en nour-
» rir à peu de frais. Il fait ici très-chaud
» en été ; & le pays eſt couvert d'une
» multitude ſi prodigieuſe de couſins
» & de moucherons, que ceux qui tra-
» vaillent à la campagne, ſont obligés
» de ſe couvrir le viſage d'une eſpece

» de

» de réſeau de crin, pour s'en garantir. » Dans aucun lieu du monde, ces in- » ſectes ne ſont auſſi importuns qu'en » Sibérie ; & l'on ne prend nulle part » autant de précautions, pour ſe mettre » à l'abri de leurs attaques.

» En traverſant le lac Baïkal, on ar- » rive, par la Sélenga, dans la ville » de Sélinginsk, ſituée ſur cette ri- » viere. Il y a quatre-vingts ans, que » l'on conſtruiſit, dans ce même lieu, » un petit fort, ou même une ſimple re- » doute, qui fut l'origine de cette ville. » Elle occupe aujourd'hui l'eſpace d'en- » viron une demi-lieue, le long de la » riviere, qui, dans cet endroit, a » près de deux cens toiſes de large, » mais avec peu de profondeur. Son » embouchure forme pluſieurs iſles ; & » j'ai vu une compagnie de Coſaques à » cheval la traverſer, comme ſi ç'eût » été un ſimple ruiſſeau. Dès que les » chevaux eurent commencé à nager, » les hommes ſe jetterent dans l'eau » pour les ſoulager, tenant la criniere » d'une main, & les conduiſant de l'au- » tre par la bride. C'eſt ainſi qu'on paſſe » les rivieres dans ce pays.

» Sélinginsk eſt placée dans un ter-

» rein ſtérile & ſablonneux ; on ne pou-
» voit choiſir une plus mauvaiſe ſitua-
» tion ; ſi on l'eût bâtie un peu plus
» bas, on eût trouvé une poſition infi-
» niment plus avantageuſe. A quelques
» lieues au-deſſous, eſt un terrein qui
» produit ſans ſoins & ſans engrais.
» C'eſt l'emplacement que les fonda-
» teurs avoient eu d'abord en vue ;
» mais ils en furent détournés par des
» ſorts ſuperſtitieux, auxquels ils s'en
» rapporterent uniquement. Cette mé-
» thode de tirer au ſort la ſituation
» d'une ville, a fait le plus grand tort
» à quantité de cités fameuſes, & a
» rendu, dans la ſuite, infructueux les
» efforts de pluſieurs ſiecles.

» On ne peut ſe laſſer d'admirer la
» beauté de ce pays, où l'on ne voit,
» de tous côtés, que de petits côteaux
» couverts de bois, & de fertiles val-
» lées, dont le mêlange forme la plus
» agréable perſpective. La température
» & la ſéchereſſe du climat donnent à
» cette contrée un avantage qui ne ſe
» trouve dans aucun autre ; il n'y pleut
» preſque point depuis la mi-été juſ-
» qu'au mois de Décembre, que la nei-
» ge commence à tomber ; mais c'eſt

» en ſi petite quantité, que le bétail » reſte dans les champs pendant tout » l'hiver.

» La Sélenga eſt très-poiſſonneuſe; » ce qu'elle produit avec plus d'abon- » dance, eſt l'Omoule, qui tient du » hareng par la figure & le goût; mais » il eſt beaucoup plus gros. Il y vient » par troupes, en automne, du lac Baï- » kal; & après avoir frayé, il y re- » tourne tellement affoibli, qu'on en » voit une infinité qui flottent ſur l'eau, » & ſont entraînés par le courant. Dans » le tems de ſon paſſage, auſſi-tôt qu'il » commence à paroître, on en donne » avis dans tout le pays: les habitans » arrivent en foule avec des filets, en » pêchent tant qu'il en faut pour leur » proviſion, & laiſſent le reſte ſur le » rivage. C'eſt un avantage de les pren- » dre à l'entrée de l'hiver, parce qu'on » eſt diſpenſé de les ſaler: il ſuffit de » les laiſſer geler; on peut alors les » tranſporter ſans nulle autre prépara- » tion: on les vend plus frais, à plus » bas prix, & plus promptement.

» Le poiſſon remonte la riviere juſ- » qu'à ce qu'il trouve de la glace; alors » il revient ſur ſes pas & retourne au

» lac. Il a ſes tems & ſes lieux de repos,
» & s'arrête toujours dans les courans
» les plus foibles. Sa chair eſt très-déli-
« cate, ſoit qu'on le mange frais ou
» ſalé. On a remarqué que plus il eſt
» près du lac, plus il eſt gros & ſavou-
» reux, & que celui qu'on pêche dans
» le lac même, eſt meilleur que celui
» de la riviere. Ce poiſſon, qu'on eſti-
» me aſſez peu dans ce pays, produi-
» roit dans le nôtre des richeſſes immen-
» ſes. Ce qu'il y a de remarquable, c'eſt
» qu'on en trouve fort peu dans l'Anga-
» ra, quoiqu'il tire ſes eaux du lac
» Baïkal.

» Nertchinsk, autre ville de la même
» contrée, étoit une cité floriſſante
» lorſque les caravanes de Ruſſie y paſ-
» ſoient pour aller à la Chine; mais de-
» puis qu'elles ont ordre de prendre
» une autre route, cette ville eſt tom-
» bée en décadence. Si une maiſon pé-
» rit par le feu, on ne penſe point à la
» rebâtir; & ſi d'autres menacent rui-
» ne, on ne prend pas la peine de les
» réparer. La débauche eſt une autre
» cauſe de deſtruction: il eſt peu de
» familles qui ne ſoient infectées de
» maux vénériens; &, comme il n'y

» a point de chirurgiens dans le pays, » elles tombent, faute de ſecours, » dans l'état le plus déplorable. On ne » peut, ſans frémir, en voir les effets » effrayans, ni ſonger, ſans compaſ- » ſion, aux triſtes ſuites de cette cruelle » maladie. Le peuple ſe détruit inſenſi- » blement; & ceux que le mal n'a point » encore conſumés, incapables de tra- » vail, ſont réduits à mourir de miſere » dans un pays ſain & fertile.

» La ville d'Oudinsk, ainſi appellée, » de la petite riviere d'Ouda, qui ſe » jette dans la Sélenga, compte parmi » ſes habitans, des nobles, des officiers, » des Coſaques, des marchands, des » conducteurs de caravanes, & des » Bratskains tributaires, mariés à des » femmes Ruſſes. On y vivoit autrefois » dans l'aiſance, comme on peut le voir » par des maiſons très-commodes, » qu'on remarque encore dans cette » ville; mais elle eſt devenue moins flo- » riſſante depuis que les caravans ont » abandonné l'ancienne route. Les en- » virons de la place ſont très-agréa- » bles; on y voit des campagnes, des » bois, des prairies.

» Au nord du lac Baïkal, eſt la ville

» d'Elimsk, ainſi nommée de la riviere
» qui y paſſe. Elle s'étend le long d'une
» vallée étroite, entourée de monta-
» gnes & de rochers couverts de fo-
» rêts. On y voit pluſieurs bâtimens
» publics, & un fort quarré, conſtruit
» de bois, qui occupe le milieu de la
» place. Les habitans boivent, dor-
» ment, fument, vont à la campagne
» tendre des pieges pour prendre les
» petits animaux, & des foſſes pour les
» grands; car ils ſont trop pareſſeux,
» pour chaſſer d'une autre maniere. Ils
» ne labourent point eux-mêmes: ils
» prennent à loyer des Ruſſes bannis
» & des Tartares, qui cultivent leurs
» champs; & ſouvent ils refuſent de
» les payer. Comme la plupart des
» Elimskains ſont enrôlés en qualité de
» troupes légeres, ils paient auſſi des
» hommes pour faire leur ſervice.

» En tirant vers le Nord-Eſt, on ren-
» contre la Léna, qui, par ſa grandeur
» & l'étendue de ſon cours, ne le cede
» à aucun fleuve de l'univers. Elle
» prend ſa ſource à quelque diſtance du
» lac, & va ſe jetter dans la mer du
» nord, après avoir parcouru un eſ-
» pace de huit cens lieues. C'eſt près de

» ſes bords qu'eſt ſituée la ville d'Ya-
» koutsk, capitale de la province de ce
» nom; & dans cet endroit la riviere a
« trois lieues de large. Parmi cinq à ſix
» cens maiſons de bois, peu apparen-
» tes & peu commodes, on voit quel-
» ques édifices publics, un fort, des
» égliſes, un magaſin à poudre, & une
» chancellerie. Le gouverneur tire un
» gros revenu des martres zibelines,
» & autres fourrures qui abondent dans
» cette contrée.

» L'hiver eſt ſi long, & le froid ſi
» violent, qu'au mois de Juin la terre
» eſt encore gelée à quinze pouces de
» ſa ſurface. Lorſqu'on enterre les
» morts à trois pieds de profondeur,
» on eſt ſûr d'y trouver de la glace; la
» chaleur du ſoleil ne pénetre jamais
» au-delà de deux pieds dans la terre;
» de maniere que les corps conſervés
» en entier, reſteront probablement
» dans cet état, juſqu'au jour de la ré-
» ſurrection. Il y a des années où le
» froid eſt ſi grand, qu'en allant d'une
» maiſon à une autre, quoiqu'enve-
» loppé de bonnes fourrures, on a les
» pieds, les mains, le nez & les oreil-
» les glacées. Ces parties n'ont alors

» aucune ſenſibilité, & ſont plus blan-
» ches que le reſte du corps. On les frot-
» te avec de la neige pour les guérir; &
» on les lave avec de l'eau chaude, dès
» qu'elles commencent à devenir ſen-
» ſibles. D'autres les enduiſent de bou-
» ze de vache; & ce remede paſſe
» pour le plus efficace. On le regarde
» auſſi comme un excellent préſervatif;
» & lorſqu'on fait un voyage un peu
» long, on en couvre les membres les
» plus expoſés au froid. On en fait auſſi
» des mortiers qui, étant durcis par la
» gelée, ſervent pour y piler du poiſ-
» ſon ſec, des racines, du ſel, du poi-
» vre, &c.

» Les jours ſont ſi courts dans cette
» contrée, qu'au mois d'Octobre, on
» voit à peine clair à neuf heures du
» matin; & avant trois heures après
» midi, on apperçoit les étoiles. Dès
» que la nuit commence, les habitans
» ſe couchent, & dorment juſqu'au le-
» ver du ſoleil. Ils ont à peine dîné,
» qu'ils ſe remettent au lit; & quand le
» tems eſt ſombre, ils ne s'éveillent
» quelquefois pas de tout le jour, ſem-
» blables à l'animal dont on trouve ici
» des troupes innombrables. Les mar-

» mottes ſe tiennent dans des ſouter-
» reins qui ont une entrée & une ſortie
» particuliere : leur gîte eſt placé au
» milieu; & elles y dorment pendant
» tout l'hiver.

» Dès que la Léna commence à char-
» rier des glaçons, ils s'amoncelent ſur
» le rivage & autour des iſles; & bien-
» tôt après, la riviere eſt priſe entiére-
» ment. On en tire des morceaux de
» glace dont les Ruſſes font un grand
» uſage. Comme leurs fenêtres ferment
» communément aſſez mal, ils placent
» ces glaçons en dehors de la croiſée,
» les arroſent d'eau tiede qui gele dans
» le moment; & la chambre ſe trouve
» parfaitement cloſe.

» La ville & quantité de villages
» voiſins, ſont habités par des Ruſſes.
» Ceux-ci ont des chevaux & des va-
» ches; mais ils n'ont ni brebis ni fro-
» ment. Ils tirent leur bled, par la Léna,
» des provinces méridionales; & l'été
» leur fournit aſſez de pâturage, pour
» nourrir leurs beſtiaux pendant l'hi-
» ver. Les artiſans gagnent ſuffiſam-
» ment pour ſe ſoutenir. Les gens de
» guerre ont d'aſſez bons appointe-
» mens, & reçoivent beaucoup de pré-

» ſens des Yakoutes. Ceux qui n'ont ni » métiers ni emplois, forment entre » eux des compagnies pour la chaſſe » des zibelines, & rapportent ſouvent » en une ſeule fois, de quoi vivre pen- » dant deux années.

» Avant que de partir ils font vœu » de partager leur chaſſe avec l'égliſe. » Un d'eux eſt choiſi pour chef de la » ſociété; tous les autres doivent le » reſpecter, & ne jamais s'écarter de » ſes ordres. Ce doit être un homme » judicieux, plus jaloux de ſe faire ai- » mer, que de ſe faire craindre de ſes » ſubalternes; habile, expérimenté, » connoiſſant parfaitement les difficul- » tés du voyage, enfin digne de l'eſti- » me & de la confiance de ſes compa- » gnons. Il doit ſavoir économiſer les » proviſions avec tant de prudence, » qu'ils ne ſoient jamais réduits à la » derniere néceſſité. Il a droit de ré- » primander & même d'uſer du bâton; » & c'eſt ce qu'ils appellent une *inſtruc-* » *tion paternelle.* Outre cette correc- » tion, le coupable eſt privé de toutes » les zibelines qu'il a priſes. Il ne mange » point avec les autres; fait tout ce que » ceux-ci lui commandent; chauffe &

» nettoie le poële; coupe le bois, &
» eſt chargé de toutes les fonctions du
» ménage, juſqu'à ce qu'il ait obtenu
» ſa grace qu'il eſt obligé de demander
» à ſes camarades à tous les repas.

» Il n'y a que des hommes vigou-
» reux qui puiſſent ſupporter les fati-
» gues de cette chaſſe; il faut marcher
» par des chemins difficiles, porter ſoi-
» même ſon bagage, ſe contenter de
» peu, & ſouffrir quelquefois la faim
» pendant pluſieurs jours. Dans ces ex-
» péditions, le chef général diviſe les
» chaſſeurs en différentes bandes, à
» chacune deſquelles il nomme un chef
» particulier, & leur aſſigne l'endroit
» où ils doivent ſe rendre. A meſure
» qu'ils avancent, ils font des trous,
» où ils enterrent leurs proviſions; &
» creuſent des foſſes où ils dreſſent des
» trappes. Ils les entourrent de pieux,
» & les couvrent de planches, pour
» empêcher que la neige ne les rem-
» pliſſe. L'entrée en eſt étroite; & au-
» deſſus, eſt une planche mobile, qui
» tombe auſſi-tôt que l'animal vient
» prendre l'appât de viande ou de poiſ-
» ſon qu'ils lui ont préparé. Ils conti-
» nuent ainſi d'aller en avant, tendant

» toujours des pieges, & renvoient en » arriere quelques-uns d'entre eux, » chercher les proviſions qu'ils ont en- » foules. Ceux-ci, en revenant, viſi- » tent les trappes.

» Dès qu'une zibeline eſt priſe, on » la met à part ſans l'examiner, ſans en » dire ni bien ni mal. Ils ſont perſuadés » que d'en parler ſeulement, cela feroit » manquer la chaſſe. « On s'étonne, » diſent-ils, que l'eſpece ſoit devenue » rare; c'eſt qu'on envoie quelquefois » à Moſcow des zibelines vivantes. » Quand elles y arrivent, chacun s'en » approche, les examine, les loue ou » les blâme; & les zibelines s'en of- » fenſent ».

» Cet animal eſt une eſpece de be- » lette ou de martre de la groſſeur » d'un écureuil, dont la peau eſt d'un » brun très-foncé, & preſque noir, » mais quelquefois entre-mêlé de poils » blancs. C'eſt une des fourrures les » plus rares, & qui ſe paient le plus » cher. Celles de la Sibérie ſont les plus » recherchées, & l'emportent ſur tou- » tes les autres. On eſtime principale- » ment celles qui ſe trouvent près d'Ya- » koutsk, & ſur-tout dans les environs

» de Vitimsk, un des plus anciens éta-
» bliſſemens Ruſſes ſur les bords de la
» Léna. Avant que les Moſcovites euſ-
» ſent conquis la Sibérie, les zibelines y
» étoient très-communes; mais ces ani-
» maux farouches s'éloignent des lieux
» habités; & ce n'eſt qu'avec beaucoup
» de peine, qu'on en prend actuelle-
» ment. Dans les premiers tems, il n'y
» avoit guere que les Tunguſes qui s'a-
» donnaſſent à cette chaſſe; encore le
» faiſoient-ils modérément. Les Ruſſes
» ayant vu combien ce commerce étoit
» lucratif, s'y ſont livrés avec tant d'a-
» vidité, que le gouvernement a été
» obligé de le leur défendre, dans la
» crainte qu'ils ne détruiſiſſent l'eſpece.

» Les zibelines vivent dans des trous,
» comme les belettes, les hermines &
» les autres animaux de ce genre. Elles
» ſe nourriſſent d'oiſeaux, de la baie
» des arbres, & ſur-tout des fruits du
» cormier. Mais cette derniere nourri-
» ture, dont elles ſont très-friandes,
» leur donne des démangeaiſons qui les
» obligent à ſe frotter contre les bran-
» ches; ce qui fait tomber leur poil, &
» rend leur peau défectueuſe. Quand les
» cormiers ont beaucoup de fruits, on

» a difficilement de belles fourrures.
» Ces animaux font leurs petits au prin-
» tems, & en ont depuis trois juſqu'à
» cinq, d'une portée. Ils perdent en-
» ſuite leur poil, qui eſt très-court en
» été; & en automne même, il n'eſt
» point encore aſſez fourni. L'hiver eſt
» donc le ſeul tems propre à cette
» chaſſe: dans toute autre ſaiſon, les
» zibelines ſont imparfaites, & ſe don-
» nent à vil prix. Les plus noires ſont
» les plus eſtimées. Chaque gouver-
» neur met ſon cachet ſur toutes celles
» qui ont été priſes dans ſon gouver-
» nement, & les envoie au ſénat de
» Pétersbourg. On les aſſortit alors par
» paquets de dix peaux; & l'on en fait
» des caiſſes compoſées de dix paquets.
» Il n'y a pas une de ces peaux, qui ne
» ſe vende dix piſtoles, c'eſt-à-dire,
» mille francs le paquet, & dix mille
» livres chaque caiſſe. Ce ſont les grands
» ſeigneurs de Turquie, qui ſont les
» plus curieux de cette marchandiſe.

» Vers le milieu du mois de Mai, la
» Léna commence à dégeler; & c'eſt le
» tems où la navigation eſt plus facile,
» parce que les pluies & les neiges fon-
» dues augmentent le volume & la ra-

» pidité de l'eau. On voit alors un
» grand nombre de radeaux chargés de
» farine, deſcendre à Yakoutsk; car
» ces peuples ſont trop pareſſeux, pour
» conſtruire des bateaux: un radeau ne
» leur coûte aucuns frais, & preſque
» aucune peine. Ils ſont au milieu de
» grands bois dont ils peuvent diſpo-
» ſer. La farine qu'ils tranſportent n'eſt
» point en ſac; on la met dans une hutte
» de planche qu'ils placent au centre du
» radeau. Si la ville d'Yakoutsk n'a pas
» beſoin de toute celle qu'on y apporte,
» le gouvernement achete le reſte. Ils
» trouvent donc dans ce commerce un
» gain aſſuré; & comme celui qu'ils
» font en pelleteries, eſt encore plus
» conſidérable, ils vivent tous dans l'ai-
» ſance, & paſſent une partie de l'an-
» née à s'enivrer de biere & d'eau-de-
» vie.

» Ils aiment ſur-tout cette derniere
» liqueur, quoique très-foible, & dans
» laquelle on voit ſouvent nager de pe-
» tits poiſſons. Elle arrive, par la Léna,
» des provinces méridionales; du-
» rant la navigation, ſi les bateliers ſont
» altérés, ils ne s'en font pas faute, &
» la remplacent avec de l'eau de la ri-

» viere. Si la ſoif revient ſouvent, les
» tonneaux ſe vuident d'eau-de-vie, &
» ſe rempliſſent de celle de la Léna,
» avec laquelle, ſans doute, il entre
» quelquefois de petits poiſſons.

» Il ſeroit dangereux pour les fem-
» mes Ruſſes, que cette liqueur eût
» plus de force; car la bienſéance exige
» qu'en recevant les viſites de leurs
» amies, elles leur préſentent à boire;
» & c'eſt toujours un petit verre d'eau-
» de-vie qui tient environ une chopine.
» Cette politeſſe eſt renouvellée à plu-
» ſieurs repriſes : un refus ſeroit inci-
» vil; & ſi la boiſſon étoit moins foible,
» le beau ſexe pourroit, par honnêteté,
» devenir indécent.

» Cette liqueur eſt, en général,
» très-néceſſaire dans cette contrée,
» tant à cauſe de la rigueur du climat,
» que pour les alimens dont on uſe,
» tels que le poiſſon, les fruits, les lé-
» gumes gelés, &c.

» Les limites qui ſéparent de la Chine
» les vaſtes provinces de Sibérie, furent
» fixées en 1727, dans un traité fait
» entre les deux peuples. Elles ſont au
» midi, non loin de la riviere de Tola,
» entre deux villages, l'un Ruſſe, l'autre

» Chinois, nouvellement bâtis à ce » deſſein, & placés à cent vingt toiſes » l'un de l'autre, ſur le ruiſſeau de » Kiækta. Ces bornes ſont marquées » par des pierres numérotées dans la » crainte qu'on ne les dérange, & par » des colonnes de bois d'environ trois » pieds de haut, où ſe lit cette inſcrip- » tion : *Lieu des nouvelles limites.* Sur » une hauteur, entre les deux villages, » il y a toujours des gardes qui empê- » chent, de part & d'autre, qu'on ne » franchiſſe ces nouvelles bornes. Le » village Ruſſe a un rempart de bois à » ſix baſtions, & un foſſé. Au milieu » eſt un grand magaſin pour les mar- » chandiſes, un autre pour les provi- » ſions, & des bâtimens pour la garni- » ſon & les négocians.

» La Sibérie renferme une ſi vaſte » étendue de pays, que les ſaiſons, le » climat, les productions ne peuvent » être par-tout les mêmes ; elle eſt d'ail- » leurs compoſée de tant de nations » différentes, qu'il n'eſt pas poſſible de » faire un portrait qui leur convienne » à toutes également. Il y a cependant » certains traits qui caractériſent les na- » turels du pays, & d'autres qui diſtin-

» guent le peuple Ruſſe. Ce dernier ſuit
» les loix, la religion & les coutumes
» de Moſcovie. Un uſage qui leur eſt
» particulier, c'eſt qu'aucun payſan
» n'oſe labourer un terrein, que la na-
» ture ſemble n'avoir pas deſtiné à cette
» culture. Ils ſe feroient un ſcrupule
» d'abattre des bois pour y former des
» prés ou des champs; auſſi ne s'éta-
» bliſſent-ils que dans des lieux éloi-
» gnés des forêts. Ils diſent que les bois
» ſont faits pour la chaſſe; & ils aiment
» ſur-tout celle de l'écureuil qu'ils pren-
» nent ici avec des trappes. Il y a tel
» canton, où un ſeul payſan en dreſſe
» juſqu'à cent qu'il viſite tous les jours.
» Cette occupation leur eſt ſi avanta-
» geuſe, qu'il y a des gens qui ſe louent
» pour un an, & ne reçoivent d'autre
» ſalaire, que le tiers de ce qu'ils pren-
» nent à la chaſſe.

» Ce peuple eſt ſi ſujet à s'enivrer,
» que lorſqu'on apporte la proviſion
» d'eau-de-vie dans les villages, depuis
» le moment où elle arrive, juſqu'à ce
» qu'elle ſoit conſommée, le cabaret
» ne ſe déſemplit pas. Il en eſt de même
» lorſque le cabaretier reçoit de la bie-
» re; on ne quitte le tonneau, que lorſ-
» qu'il eſt vuide.

» Les premiers payſans qui ſont venus s'établir dans cette contrée, » étoient d'abord fort appliqués à la » culture des terres; mais la pareſſe & » l'amour du vin ſe ſont emparés de » leurs deſcendans. Quelque pauvres » qu'ils ſoient, ils travaillent peu, & » ont à leurs gages des ouvriers de la » nation Yakoute. Après la récolte, » ils vendent une partie de ce qu'ils re- » cueillent; portent à la taverne l'ar- » gent qu'ils en retirent, gardent à » peine le grain néceſſaire pour leur » conſommation; & s'ils en manquent, » le genre de vie des Yakoutsks ne leur » eſt pas tellement étranger, qu'ils ne » puiſſent le mener en attendant de » nouvelles proviſions.

» Il eſt ordonné de faire pendre les ſol- » dats & les exilés qui abandonnent le » lieu de leur deſtination pour paſſer » dans un autre. On trouve par-tout » des potences élevées pour cet uſage; » mais cette loi eſt en général mal obſer- » vée: un déſerteur va trouver le com- » mandant, un préſent à la main; & il » eſt ſûr d'être renvoyé abſous.

» Les Sibériens qui voyagent d'un » pays à un autre, emportent avec

» eux, un peu de terre de leur patrie ;
» ils en mettent dans leur verre lorſ-
» qu'ils veulent boire, & croient que
» cette précaution les préſerve du mal
» du pays. La plupart des exilés ſont
» des marchands débiteurs envers le
» gouvernement. On ne leur défend
» point de faire uſage de leur induſtrie ;
» & pour peu qu'ils aient d'intelligence
» & de conduite, il leur eſt plus aiſé
» qu'en Ruſſie, de rétablir leur for-
» tune.

» Il y a ici peu d'ouvriers, excepté
» des maréchaux, qui ſont preſque les
» ſeuls médecins & chirurgiens de ces
» contrées. Ils font ſur-tout le métier
» d'arracheurs de dents, pour lequel on
» croit qu'il faut des inſtrumens forts,
» & des bras vigoureux. Ils ſe ſervent de
» groſſes pinces pour opérer ; & ſou-
» vent, au lieu d'une dent, ils enlevent
» un partie de la mâchoire.

» Les Schamans, prêtres ou ſorciers,
» ſont autant d'impoſteurs, qui mettent
» toute leur étude à tromper ce peuple
» crédule & ſtupide. C'eſt preſque l'u-
» nique profeſſion qui ſoit en honneur
» dans le pays, ſur-tout lorſqu'ils la
» tiennent de pere en fils durant plu-

» ſieurs générations. On croit qu'elle
» ne peut être exercée que par des gé-
» nies ſublimes ; cependant nos moin-
» dres bâteleurs ſeroient, en compa-
» raiſon, des hommes miraculeux.

» J'ai déjà parlé de quelques produc-
» tions de la Sibérie ; & vous avez vu
» que les mines de fer & les pellete-
» ries en ſont la principale richeſſe.
» Elle produit auſſi beaucoup de ſel ; &
» il eſt peu de cantons où l'on ne trou-
» ve des lacs, des ruiſſeaux, des ro-
» chers, ou des ſources qui en four-
» niſſent. Il ſe dépoſe autour des fon-
» taines, en morceaux qui reſſemblent
» à des pierres blanches formées de
» ſable. Les canaux de la ſource ne s'en-
» gorgent jamais ; & l'eau apporte ſans
» ceſſe du ſel nouveau, qui, ſe joi-
» gnant au premier, s'éleve juſqu'à
» quatre pieds au-deſſus de la fontaine.
» Ailleurs on voit des montagnes com-
» poſées, juſqu'à la moitié de leur
» hauteur, de gros cryſtaux de ſel de
» forme cubique, durs, tranſparens,
» & dans leſquels on ne trouve aucun
» mêlange de terre.

» Le talc eſt encore une des richeſſes
» de la Sibérie. On ne l'apperçoit qu'a-

» près avoir mis le feu à la mouſſe &
» aux racines dont il eſt couvert. Alors
» on le voit briller au ſoleil, non en
» forme de veines, mais en feuilles
» épaiſſes de trois ou quatre pouces,
» qui ont un pied ou deux en quarré.
» Le talc le plus clair eſt auſſi le plus
» eſtimé; on prife peu celui qui tire ſur
» le verd. Pour l'employer, on le fend
» avec un couteau fort mince; & après
» l'y avoir enfoncé, il ſuffit de l'agiter
» légérement, pour ſéparer les cou-
» ches. On lui laiſſe l'épaiſſeur néceſ-
» ſaire, pour qu'il ait quelque ſolidité.
» Dans toute la Sibérie, on en fait des
» vîtres & des verres de lanterne.

» Une autre production fort ſingulie-
» re, que l'on prendroit pour un effet de
» l'art, & qui eſt l'ouvrage de la nature,
» ce ſont des montagnes diſpoſées &
» taillées, pour ainſi dire, en forme de
» colonnade. Les plus grandes ſe trou-
» vent non loin des bords de la Léna,
» dans le diſtrict d'Yakoutsk. Elles ſont
» compoſées de différens morceaux,
» les uns arrondis, comme des fûts de
» colonnes, les autres quarrés, comme
» des pilaſtres; d'autres reſſemblans à
» des pans de mur, hauts de dix à

» quinze toiſes, & formant une éten-
» due de ſept à huit lieues. Ces monta-
» gnes préſentent l'apparence des rui-
» nes d'une grande ville ; & les arbres
» qui croiſſent entre elles, augmentent
» la beauté du ſpectacle.

» Il y a d'autres montagnes d'où
» l'on tire des pierres d'aimant, qui pe-
» ſent juſqu'à trois cens livres. Quoi-
» que couvertes de mouſſe, elles atti-
» rent un couteau à plus d'un pouce
» de diſtance. Elles ſont formées de
» pluſieurs petits aimants, qui agiſſent
» ſelon différentes directions. Il fau-
» droit, pour en faire uſage, les ſépa-
» rer, en les ſciant, & les réunir en-
» ſuite, de maniere que toutes leurs
» forces fuſſent dirigées vers le même
» point ; on feroit, de cette ſorte, des
» aimants d'une qualité extraordinaire.
» On trouve encore, ſur les plus hau-
» tes montagnes, un minéral jaunâtre,
» qu'on appelle *du beurre de pierre*. Le
» ſoleil le fait couler des rochers, aux-
» quels il demeure attaché comme la
» chaux à une muraille. Il ſe diſſout
» dans l'eau ; ſon goût eſt vitriolique
» & aſtringent ; on s'en ſert contre la
» dyſſenterie.

» Parmi les quadrupedes, il en eſt un » fort eſtimé, appellé l'*argali*, dont le » goût eſt ſi exquis, que pour donner » l'idée d'un manger excellent, on le » compare à la graiſſe de cet animal. Il » tient du cerf par la tête, le col, les » pieds & la queue, & ſur-tout par la vi- » vacité; car dix hommes ſuffiſent à pei- » ne pour le contenir. Si l'on en croit » les Siberiens, ſa plus grande force eſt » dans ſes cornes. Elles prennent naiſ- » ſance au deſſus & près des yeux, di- » rectement devant les oreilles, & ſe » courbent d'abord en arriere, enſuite » en devant, en forme de cercle. Elles » ont près de quatre pieds de long, me- » ſurées ſelon leur courbure, & peſent » plus de vingt livres. Les oreilles ſont » pointues, médiocrement larges; & » ordinairement l'argali les porte droi- » tes. Le poil eſt gris, mêlé de brun; » & ſur le dos, eſt une raie jaune, qui » devient rouge à l'extrêmité. L'impé- » ratrice a ordonné de prendre des ar- » galis vivans, & de les envoyer à Pé- » tersbourg. On creuſe une foſſe qu'on » couvre de gazon; & l'on fait, des » deux côtés, une longue haie. L'ani- » mal qui veut la paſſer, ne la trouve » ouverte

» ouverte que dans l'endroit où eſt la » foſſe; & lorſqu'il y eſt arrivé, il en- » fonce le gazon, & tombe dans le » trou.

» Le Saiga eſt une autre bête fauve » qui reſſemble au chamois; mais il a » les cornes plus droites. C'eſt, à pro- » prement parler, une chevre ſauvage, » qui, comme les rennes, a cela de » particulier, qu'entre ſa chair & ſa » peau, il ſe forme de gros vers blancs, » longs d'environ neuf à dix lignes, & » pointus par les deux bouts. On com- » pare, pour le goût & la ſaveur, la » chair du ſaiga à celle du chevreuil; » mais à l'aſpect de ces vers, on perd » l'envie d'en goûter; cependant les » gens du pays s'en régalent & la trou- » vent délicieuſe.

» Les forêts de la Sibérie, & ſur-tout » les environs de la mer Glaciale, ſont » ſouvent enſanglantés par les ravages » d'un animal terrible, qu'on nomme » *hyenne*. Il ſe cache ſur un arbre entre » les branches; & lorſqu'il paſſe un cerf, » un élan, une renne, un chevreuil, » &c, il s'élance ſur eux, & leur déchire » le milieu du corps, juſqu'à ce qu'il » leur ait ôté la vie, & puiſſe les dévorer

» à ſon aiſe. Pour mieux les ſurprendre » dans leur gîte, il fait pluſieurs tours en » rampant, juſqu'à ce qu'il ſoit bien » aſſuré qu'ils ſont endormis. Il viſite les » trappes des chaſſeurs; & s'il trouve » quelque animal pris, il mange la partie » du corps qui n'eſt point engagée. Il eſt » rare qu'il aille à des pieges qui ne ſont » pas détendus. Les peuples ſeptentrio- » naux l'appellent le *goulu*, à cauſe de » ſon étonnante voracité. On aſſure » que lorſqu'il a le ventre trop plein, » il ſe ſerre entre deux arbres pour ſe » vuider, & faire place à de nouveaux » alimens.

» On trouve en divers endroits, & » principalement ſur le bord des rivie- » res ou dans les marais, ſur-tout après » une inondation, une ſorte d'ivoire, » appellée dans le pays, *corne de mam-* » *mout*, à peu près de la groſſeur & de la » figure des os d'éléphant. Les Tartares » diſent qu'ils voient de ces mammouts » à la pointe du jour; mais qu'auſſi-tôt » que l'animal les apperçoit, il ſe plon- » ge dans l'eau, & ne paroît jamais » après le lever du ſoleil. Pierre le » Grand ordonna que, lorſqu'on trou- » veroit de ces cornes, on recherchât

» avec ſoin le corps même du mam-
» mout, & qu'on l'envoyât à Péters-
» bourg. On fit, en effet, toutes les per-
» quiſitions imaginables; & l'on trouva
» réellement des os d'une groſſeur &
» d'une longueur extraordinaires. A l'é-
» gard de l'animal vivant, on n'en a ja-
» mais découvert aucune trace. On aſ-
» ſure néanmoins qu'on a vu des mâ-
» choires entieres de cette bête pré-
» tendue, avec des dents de dix huit à
» vingt livres: il y a même des gens
» qui croient que quelques unes peſent
» quatre fois plus. Comment ſont-elles
» venues dans le Nord, où il eſt évi-
» dent qu'aucun éléphant ne peut ſub-
» ſiſter pendant l'hiver? C'eſt ce qu'il
» n'eſt pas facile d'expliquer. Les uns
» diſent que dans le bouleverſement
» univerſel, cauſé par le déluge, l'eau
» a pu emmener en Sibérie des os d'élé-
» phant, qui ſe ſont conſervés dans les
» terres glacées de ces climats. D'au-
» tres penſent que les cornes du mam-
» mout ſont des dents de bœufs ma-
» rins, échoués ſur la plage, ou morts
» par quelque accident.

» Le ſentiment le plus vraiſemblable
» eſt que les mammouts ne ſont autre

» choſe que des vaches marines, qui
» ſe trouvent en grand nombre dans la
» mer Glaciale, depuis l'embouchure de
» l'Oby, juſqu'à la pointe la plus orien-
» tale de l'Aſie. Pendant l'été, ces ani-
» maux amphibies ſe rendoient dans les
» plaines voiſines; & l'on en voyoit de
» nombreux troupeaux qui y demeu-
» roient quelquefois pluſieurs jours, juſ-
» qu'à ce que la faim les ramenât à la
» mer. Lorſqu'ils étoient avancés dans
» les terres, on marchoit de front au-
» devant d'eux, pour leur couper la re-
» traite du côté du rivage. Ils voyoient
» tous ces préparatifs ſans aucune
» crainte; & ſouvent chaque chaſſeur
» en tuoit un, avant que l'animal eût
» pu regagner l'eau. On faiſoit une bar-
» riere de leurs cadavres; & on laiſſoit
» quelques perſonnes pour aſſommer
» ceux qui reſtoient. On en détruiſoit
» ainſi une quantité prodigieuſe; & l'on
» voit, par la multitude d'oſſemens dont
» la terre eſt remplie, que ces animaux
» devoient être très-nombreux. Mais
» ayant ſouvent été pourſuivis, ceux qui
» ont échappé, ſont devenus plus crain-
» tifs, & ont donné aux autres l'exem-
» ple de la défiance. Auſſi ſe tiennent-

» ils communément près de la mer,
» pour s'y replonger au moindre dan-
» ger. Les cornes de mammout ont la
» couleur, le luſtre, les veines, &
» même la dureté de l'ivoire; mais elles
» ſe caſſent plus aiſément, & ſont, par
» conſéquent, plus difficiles à mettre
» en œuvre. On en fait des tabatieres,
» des peignes, des étuis, & divers au-
» tres ouvrages de tourneurs.

» Sur les bords de l'Angara, il croît
» un eſpece de juſquiame qui produit
» des effets ſinguliers. Un verre de vin
» ou de biere, dans lequel on a mis des
» feuilles ou de la racine de cette plan-
» te, eſt capable d'enivrer, & de jetter
» l'homme dans une eſpece de folie.
» Elle lui ôte l'uſage des ſens; il voit les
» petits objets comme des coloſſes; une
» paille lui paroît une poutre, & une
» goutte d'eau, grande comme une mer.
» S'il veut marcher, il croit que des
» obſtacles invincibles s'oppoſent à ſon
» paſſage; il ſe fait les plus terribles
» images d'une mort prochaine; enfin
» ſon eſprit eſt égaré, comme dans le
» plus violent délire.

» On vante ſinguliérement les aſper-
» ges de Sibérie. Il y a des cantons où

» elles viennent en abondance, & ſont
» longues d'environ deux pieds; mais
» elles n'ont guere que la groſſeur du
» petit doigt. La ſaveur en eſt douce,
» le goût excellent; mais on en mange
» peu dans le pays. Quand les voya-
» geurs s'en ſont ſervir, les habitans
» étonnés diſent qu'il n'y a que les va-
» ches qui puiſſent s'accommoder d'un
» pareil mets. On ne voit nulle part des
» fraiſes plus groſſes & plus belles que
» dans cette contrée. A l'abri du ſoleil,
» elles ſont toujours blanches; les au-
» tres deviennent rouges comme les
» nôtres. Leur forme eſt plus alongée
» que celles des fraiſes ordinaires; &
» elles ſont groſſes comme des noix.

» Le mal vénérien & la veloſſe font
» ici d'étranges ravages. La derniere ſe
» déclare par une tumeur, dont la ma-
» tiere reſſemble à des cheveux. On pré-
» tend qu'il y a dans les eaux une eſpece
» de vers qui s'attachent aux hommes
» quand ils ſe baignent, & qui péne-
» trent & ſe gliſſent ſous la peau, juſ-
» qu'à ce qu'ayant bleſſé pluſieurs par-
» ties, il s'y forme un abſcès: il faut
» alors en faire ſortir tous les vers qui
» s'y ſont multipliés; & pour cet effet,

» on le baſſine, ſoir & matin, avec
» une certaine leſſive, juſqu'à parfaite
» guériſon. Ces vers ſe meuvent dans
» l'eau avec une extrême vîteſſe, ont
» ſept à huit pouces de longeur, ſont
» d'un blanc tirant ſur le jaune, & ont
» le corps mince comme un cheveu.

» La Sibérie eſt peu ſujette aux trem-
» blemens de terre, qui ne ſe font
» guere ſentir que dans le voiſinage
» du lac Baïkal; plus on en eſt éloigné,
» & moins ils ſont dangereux. Il y
» a des endroits où les orages ſont
» fréquens & cauſent des ravages ef-
» froyables. Je ne parle pas du froid,
» qui, en hiver, eſt exceſſif dans toutes
» ces régions. Vers la fin de Décem-
» bre, l'air paroît comme gelé, & reſ-
» ſemble à un brouillard, lors même
» que le tems eſt le plus clair. Cette eſ-
» pece de brume, ou plutôt cet air con-
» denſé, empêche que la fumée ne s'é-
» leve dans les cheminées; les moi-
» neaux & les pies meurent & tombent
» roides de froid. Lorſqu'on ouvre une
» chambre, il ſe forme ſubitement une
» vapeur auprès du poële; &, dans
» la nuit, les fenêtres ſe couvrent inté-
» rieurement d'une glace de trois lignes.

» d'épaiſſeur. Le jour on voit des pa-
» rélies, & le ſoir des couronnes au-
» tour de la lune. Les aurores boréales
» ſont très-communes ; & quelquefois
» les bandes de lumiere touchent preſ-
» que à l'horiſon.

» L'idée que les étrangers ſe forment
» de la Sibérie, les fait trembler à ſon
» ſeul nom : il faut pourtant convenir
» que ce pays n'eſt pas auſſi affreux
» qu'on ſe le figure ; il produit toutes les
» choſes néceſſaires pour la ſubſiſtance
» des hommes & des animaux. Le ter-
» rein même eſt très-fertile ; & il n'y
» manque que des mains pour le faire
» valoir. Il eſt arroſé par les plus belles
» rivieres du monde ; & ces rivieres
» ſont remplies d'excellens poiſſons. On
» ne voit nulle part de ſi belles forêts, &
» où il y ait plus de gibier. Au milieu
» d'une plaine continue, on apperçoit,
» de tems en tems, de petites collines ;
» les grandes montagnes ſont vers les
» frontieres de la Chine ; encore ſont-
» elles entre-mêlées de côteaux char-
» mans & de vallées délicieuſes. Le pays
» eſt ſi vaſte & ſi abondant, qu'il ſuf-
» firoit, avec peu de travail, à l'entre-
» tien de toutes les nations de l'Europe.

» Un homme indépendant, & qui pour-
» roit s'aſſocier quelques amis, ne dé-
» couvriroit pas un endroit où il pût
» mener une vie plus heureuſe, que dans
» certains cantons de la Sibérie. En
» parcourant ces lieux agréables, je me
» ſuis ſouvent amuſé à peindre, dans
» mon imagination, les fermes, les
» villages, les maiſons de plaiſance
» qu'on pourroit bâtir ſur les bords des
» rivieres & ſur la cime des côteaux.
» A l'égard des Tartares, leurs mœurs
» ſont ſi pures & ſi ſimples, que je ne
» ſerois pas fâché de les avoir pour voi-
» ſins. Il faudroit ſur-tout y laiſſer les
» Oſtiakes & les Tunguſes, qui,
» exempts d'ambition & d'avarice,
» paſſent leur vie dans la paix & la tran-
» quillité. Il eſt vrai que, vers le Nord,
» l'hiver eſt long & rigoureux; qu'il y
» a des déſerts & des pays impénétra-
» bles; mais peut-on n'être pas ravi
» d'admiration, en portant ſes regards
» ſur les parties méridionales? Quel
» exemple plus frappant de l'induſtrie
» humaine, que ce qui eſt arrivé, de-
» puis deux ſiecles, dans ces lieux bar-
» bares & incultes! Des forêts im-
» menſes & déſertes, changées en villes

» nombreuſes & peuplées; des tribu
» impoſés à des ſauvages indépendan
» l'ordre, la diſcipline, l'abondan
» établis dans un pays où régnoie
» auparavant la ſtérilité & la confuſio
» Il n'exiſtoit que deux villes dans tou
» la Sibérie lorſque les Ruſſes s'en re
» dirent maîtres; on en compte aujoi
» d'hui près de ſoixante, ſans parler
» plus de trois mille bourgs, forts
» villages répandus dans cette bel
» vaſte province.

Je ſuis, &c.

A Caſan, ce 5 Janvier 1747.

LETTRE LXXXIII.

LE KAMTSCHATKA.

LES ordres de la Cour de Ruſſie portoient que les compagnons de M. Solnick pénétreroient au Kamtschatka, & viſiteroient les iſles Kouriles. « Je » fus détourné de ce voyage, dit le » Docteur, par l'arrivée de deux ſa- » vans qui venoient de parcourir ces » mêmes pays, & que le haſard me » fit rencontrer à Yakoutsk. Nous » paſſâmes quelques jours enſemble » dans cette ville; & c'eſt dans leurs » entretiens, que j'ai appris ce que je » vais dire du Kamtschatka & des iſles » voiſines.

» Le Kamtschatka, ſitué à l'extrémi- » té la plus orientale de notre hémiſ- » phère, eſt une grande péninſule qui, » bornant l'Aſie au Nord-Eſt, ſe joint » au continent vers les confins de la » Sibérie. Cette terre eſt diviſée, » dans ſa longueur, en deux parties » preſque égales par une chaîne de » montagnes, entre leſquelles les ri-

» vieres prennent leur cours. Les unes » & les autres forment des bayes & des » caps des deux côtés de la preſqu'iſle. » Le fleuve principal eſt celui qui donne » ſon nom au pays ; mais dans la divi- » ſion générale de cette contrée, on » appelle Kourilski la région la plus » méridionale, Kamtschadales la na- » tion qui habite le milieu dans les en- » virons de la riviere de Kamtschatka, » & Korcki ou Koriaques les ſauvages » de la partie du Nord. Ces trois pays » ſe ſubdiviſent en divers cantons, qui » prennent toujours le nom de leurs » habitans.

» Le Coſaque Volodimer eſt le pre- » mier qui ait entreprit de ſoumettre le » Kamtschatka à l'empire de Ruſſie. » Après y avoir envoyé quelques ſol- » dats, il s'y rendit lui-même en 1699, » avec une petite armée; & ces hommes « de feu, comme les appelloient les » Kamtschadales à cauſe de leurs fuſils, » firent payer un tribut à cinq ou ſix » peuples ſauvages, comme les brigands » de nos forêts le demandent aux voya- » geurs. Volodimer, pour s'aſſurer des » nations qu'il avoit conquiſes, conſ-

» truiſit un fort ſur la riviere, y laiſſa
» quinze hommes avec un comman-
» dant, & revint à Moſcou.

» Ces gens vécurent en auſſi bonne
» intelligence, que des ſoldats ſans diſ-
» cipline peuvent en conſerver avec un
» peuple ſans police. Les Kamtschadales
» étoient peu diſpoſés à reconnoître
» une domination étrangere, & pre-
» noient pour des bandits exilés ou fu-
» gitifs ces mêmes Ruſſes, qui venoient
» tous les ans leur demander un tribut
» de pelleteries. Ils réſolurent de s'en
» défaire, & commencerent par brûler
» le petit fort qu'on y avoit bâti pour
» premier fondement de la ſouverai-
» neté. Ils en maſſacrerent tous les
» ſoldats; & les commis des tributs fu-
» rent tués dans l'exercice de leur em-
» ploi.

» Volodimer, qui avoit obtenu de
» nouvelles recrues, reparut à la tête
» d'une petite armée avec des muni-
» tions & deux pieces d'artillerie. Il ne
» trouva point de réſiſtance juſqu'à la
» Baye d'Awatcha, où les Kamtscha-
» dales s'étoient réfugiés au nombre de
» huit cens. Mais la valeur des Cola-

» ques renverſa les uns, diſſipa les au-
» tres, & auroit ſans doute ſubjugué
» toute la nation, ſi la déſunion ne s'é-
» toit miſe parmi les vainqueurs. Ces
» derniers ſe révolterent contre leur
» chef, le dépoſerent, & faciliterent
» les révoltes des naturels du pays. Vo-
» lodimer étoit ſujet à l'ivrognerie &
» à la rapine : on le mit en priſon ; ſes
» effets furent enlevés ; & ayant voulu
» s'évader, trente Coſaques l'aſſaſſine-
» rent dans ſon lit.

» Malgré toutes les précautions des
» Impératrices de Ruſſie pour adoucir
» le joug des Kamtſchadales, les Coſa-
» ques exercerent ſur ce peuple vaincu
» toutes les vexations qui ſuivent la
» conquête. Comme ils n'avoient point
» emmené de femmes avec eux, ils
» abuſerent de la force pour en avoir,
» partagerent entre eux celles des ſau-
» vages, & tinrent les maris dans la ſer-
» vitude. Cette oppreſſion alla ſi loin,
» que ces malheureux réſolurent enfin
» de ſecouer le joug, & d'exterminer
» tous les Ruſſes de la preſqu'iſle. Ce
» fut en 1731 qu'ils éclaterent : ils dé-
» truiſirent preſque tous les Coſaques,

» & s'emparerent de leurs habitations.
» L'un des chefs de la révolte, qui avoit
» embraſſé le Chriſtianiſme, ordonna à
» un Kamtschadale nouvellement bap-
» tiſé, de prendre un habit de prêtre,
» de chanter le *Te Deum* en réjouiſ-
» ſance, & lui donna trente peaux de
» renards pour ſa peine.

» Un détachement de troupes Ruſſien-
» nes ne tarda pas à venger cette inſul-
» te; & après avoir fait couler beau-
» coup de ſang, il rétablit la tranquillité
» dans le pays. Pluſieurs Coſaques fu-
» rent punis des vexations qui avoient
» ſoulevé les Kamtschadales; & les plus
» coupables d'entre ces derniers ſubi-
» rent la mort. La plupart s'y préſente-
» rent avec cette indifférence qui carac-
» tériſe les peuples ſauvages, pour
» qui la vie n'eſt rien ſans la liberté. Un
» d'entre eux diſoit en riant, qu'il ſe
» trouvoit malheureux d'être pendu le
» dernier. Ils témoignoient une égale fer-
» meté au milieu des ſupplices & des tor-
» tures les plus affreuſes de la queſtion.
» Quelque cruels que fuſſent les tour-
» mens qu'on leur fit ſouffrir, ils ne
» laiſſoient échapper que ces mots: *ni*,
» *ni*: c'eſt le cri des filles Kamtschada-

» les, que l'amour livre pour la pre-
» miere fois aux douces tortures de la
» volupté.

» Depuis cette époque, la paix a ré-
» gné dans le Kamtschatka. La douceur
» du gouvernement y a ramené la tran-
» quilité que la force des armes & la
» dureté des tributs en avoient bannie.
» On n'exige plus de chaque habitant,
» qu'une peau des animaux qu'il tue à la
» chaſſe, ſoit renard, caſtor-marin ou
» zibeline. Ces peuples ſont gouvernés
» par leurs propres chefs qui jugent
» de toutes les affaires, ſi ce n'eſt
» en matiere criminelle. On a rendu
» la liberté à tous les priſonniers que
» les Coſaques avoient fait eſclaves,
» avec défenſe de les traiter déſormais
» comme tels. Enfin, pour les aſſervir
» par un joug plus doux & plus volon-
» taire, on a tâché de leur faire em-
» braſſer le Chriſtianiſme. Les moyens
» humains ont ſecondé les voies du
» Ciel : l'Impératrice a exempté d'im-
» pôts, pour dix ans, tous les nou-
» veaux baptiſés ; & cette faveur a
» fait proſpérer le zele des miſſion-
» naires.

» L'ouvrage de la converſion des

» Kamtschadales eſt ſoutenu par tous
» les établiſſemens d'une ſage politi-
» que. Les citadelles & les temples ſe
» ſont réciproquement appuyés. Il y a
» deux forts ſur chaque côté des deux
» mers, & un au centre de la preſqu'iſ-
» le, placé au bord d'une riviere navi-
» gable qui communique à l'Océan.

» Les montagnes dont le pays eſt cou-
» vert, offrent trois volcans. Le pre-
» mier, celui d'Awatcha au nord de la
» baye de ce nom, eſt un grouppe de
» monts iſolés, dont le milieu forme
» une ſorte d'amphithéatre, & le ſom-
» met offre une tête chauve & aride.
» Ce fourneau jette de la fumée, &
» rarement du feu. Le ſecond ſi-
» tué entre la riviere de Kamtschatka
» & celle de Tolbatchik, vomit, en
» 1739, un tourbillon de flammes qui
» dévora les forêts. Le troiſieme eſt la
» montagne la plus haute de la pénin-
» ſule, ſur les bords de la premiere de
» ces deux rivieres dont il porte le
» nom. Son ſommet eſcarpé & fendu
» en longues crevaſſes, s'élargit inſen-
» ſiblement en forme d'entonnoir. Sa
» plus grande irruption ſe fit en 1737,
» & dura pluſieurs jours. Les yeux ou

» l'imagination des peuples voiſins vi-
» rent ſortir de ce rocher embraſé des
» fleuves de feu. On entendit, ou l'on
» crut entendre un tonnerre dans les
» flancs de la montagne, & un ſifflé-
» ment, un mugiſſement des vents qui
» ſouffloient, qui allumoient cette for-
» ge infernale. Ce phénomene prodi-
» gieux fut ſuivi d'un tremblement de
» terre, dont les ſecouſſes interrom-
» pues durerent pluſieurs mois, & cau-
» ſerent d'aſſez grands ravages.

» Les lieux qu'arroſe le Kamtschat-
» ka, ſe reſſentent de l'abondance que
» répandent par-tout les beaux fleuves.
» Ses bords ſont couverts de racines &
» de bayes qui ſemblent tenir lieu de
» nos grains nourriciers. La nature y
» pouſſe des bois également propres à
» la conſtruction des maiſons & à celle
» des vaiſſeaux. Les légumes qui ont be-
» ſoin de chaleur, proſperent peu dans
» ce pays; tels ſont la laitue & le chou
» qui ne pomment jamais, & les pois qui
» ne ſont que fleurir: mais les produc-
» tions qui ne demandent que de l'humi-
» dité, comme les navets, les radix, les
» betteraves ſont plus abondantes, plus
» nourries & de meilleure qualité le long

» de la riviere. On y a ſemé de l'orge
» & de l'avoine avec ſuccès. Le terroir
» eſt fécond en herbe qui ſurpaſſe la
» hauteur de l'homme, & peut ſe fau-
» cher juſqu'à trois fois dans un été.
» C'eſt aux pluies du printems, & à
» l'humidité de la terre, qu'il faut attri-
» buer ce genre de fécondité qui con-
» ſerve le foin fort avant dans l'autom-
» ne, & lui donne du ſuc & de la ſeve
» même en hiver. Auſſi les beſtiaux y
» ſont-ils d'une groſſeur prodigieuſe,
» toujours gras, & donnent du lait
» dans toutes les ſaiſons. Les c ntons
» voiſins de la mer ſont commu. ment
» ſtériles; mais les endroits élevés &
» les collines qui s'en éloignent, ſe cou-
» vrent de bois & de cette nuance de
» fraîcheur & de vie, qui ſemble inviter
» à la culture. Comme la ſaiſon de l'été
» ſe trouve fort courte, & qu'elle a
» quelquefois quinze jours ſans ſoleil,
» parce qu'il pleut preſque continuelle-
» ment, la moiſſon ne mûrit point; &
» la gelée vient la ſurprendre en fleur.

» Le Kamtschatka n'a pas un hiver
» auſſi rude, que l'annonce ſa poſition
» géographique, ni également rigou-
» reux dans la même latitude: mais s'il

» eſt modéré, il eſt long & durable. Le
» printems eſt court ; & quoique plu-
» vieux, il eſt parſemé de beaux jours.
» L'été eſt plus long, mais plus inconſ-
» tant, plus bizarre, & plus froid à
» proportion. Le voiſinage de la mer &
» la fonte des neiges y couvrent tous les
» jours le ciel d'un voile de vapeurs,
» que le ſoleil ne diſſipe guere qu'à midi.
» On peut très-rarement s'y paſſer de
» fourrures. L'été n'a rien de violent :
» la pluie eſt fine, la grêle petite, le
» tonnerre ſourd, l'éclair foible, la
» foudre rare : elle n'y a jamais tué per-
» ſonne. La plus belle ſaiſon eſt l'autom-
» ne, qui donne de beaux jours durant
» le mois de Septembre, mais troublés
» à la fin par des vents & des tempêtes
» qui annoncent l'hiver.

» Les animaux de terre ſont la ri-
» cheſſe de cette contrée ; les hommes
» ne leur font la guerre que pour en
» avoir la fourrure. C'eſt un objet de
» beſoin, d'ornement & de commerce.
» Les peaux groſſieres ſont leurs ha-
» bits, les plus belles leur parure &
» leur gain. Le chien ſert de cheval pour
» le traîneau pendant ſa vie ; à ſa mort,
» il habille ſon maître de ſa dépouille.

» Les renards ont un poil ſi épais, ſi beau, » ſi luiſant, que la Sibérie n'a rien à » leur comparer. Les Kamtſchadales » ne font point de cas des peaux de » martres & d'hermines; elles ſont trop » petites & trop belles pour un peuple » groſſier, dont l'eſprit ne s'arrête qu'à » l'utile.

» Les ours ne ſont ni auſſi grands, » ni auſſi féroces, que ſemble l'annon- » cer la rigueur du climat. Rarement » ils attaquent, à moins qu'ils ne ren- » contrent quelqu'un que la crainte » leur fait prendre pour un ennemi. » Alors, pour ſe défendre, ils ſe jettent » ſur le paſſant, &, ſans le tuer, ils lui » enlevent la peau du crâne depuis la » nuque du cou, pour la rabattre ſur » les yeux du malheureux, comme s'ils » n'avoient à redouter que ſa vue. » Quelquefois, dans la fureur, ils lui dé- » chirent les parties les plus char- » nues, & le laiſſent en cet état. On en- » tend ces miſérables eſtropiés remplir » les bois & les montagnes de leurs gé- » miſſemens, tenant leurs mains trem- » blantes ſur des ulceres rongés de » vers.

» Les animaux amphibies les plus

» communs ſont les veaux, les lions &
» les chats marins, le caſtor & la ma-
» natée ou vache marine. Parmi les
» poiſſons on diſtingue particuliére-
» ment la baleine & ſon ennemi l'eſpa-
» don ou le poiſſon à épée. Dans ce
» pays environné de mers, on ne con-
» noît guere que des oiſeaux aquati-
» ques ; on en trouve de toutes les eſ-
» peces ainſi que des poiſſons. Les habi-
» tans ſe nourriſſent de cignes, d'oies
» & de canards qu'ils prennent avec
» aſſez d'adreſſe dans différentes ſortes
» de chaſſes.

» Les Kamtschadales reſſemblent,
» par bien des traits, à quelques nations
» de la Sibérie ; mais ils ont le viſage
» moins long & moins creux, les joues
» plus ſaillantes, la bouche grande,
» les levres épaiſſes, les épaules larges,
» ſont petits & baſannés, ont les che-
» veux noirs, les yeux enfoncés, les
» jambes grêles, & le ventre pendant.
» On croit qu'ils tirent leur origine des
» Kalmoucks ; mais on ignore en quel
» tems ils ont commencé à habiter cette
» preſqu'iſle : ils ont perdu juſqu'à la
» tradition de leurs ancêtres. Ils étoient
» très-nombreux quand les Ruſſes y ar-

» riverent, quoique les inondations, » les ouragans, les bêtes féroces, le » ſuicide & les guerres inteſtines fuſ- » ſent des cauſes continuelles de dépo- » pulation.

» Avant que ce peuple eût été policé » à coups de fuſil & de bâton par les » Coſaques, il ſe faiſoit un habillement » bigaré de peaux de renard, de chien » de mer, & de plumes d'oiſeaux am- » phibies, groſſiérement couſues enſem- » ble. Aujourd'hui les Kamtschadales » ſont preſque auſſi bien vêtus que les » Ruſſes : ils portent des habits courts » qui ne deſcendent que juſqu'aux ge- » noux, d'autres à queue qui tombent » plus bas. Ils ont même un vêtement de » deſſus ; c'eſt une eſpece de caſaque » fermée, où l'on ménage un trou pour » y paſſer la tête. Ce collet eſt garni » de pattes de chien, dont on ſe couvre » le viſage dans le mauvais tems, ſans » compter un capuchon qui ſe releve » par-deſſus la tête. Ce capuchon, le » bout des manches qui ſont fort lar- » ges, & le bas de l'habit ſont garnis, » tout autour, d'une bordure de peau » de chien blanc à long poils. Cette ca- » laque eſt la même pour les deux ſexes

» qui ne diffèrent que par l'habit de » deſſous. Les femmes portent une » camiſolle & un caleçon couſus en- » ſemble, avec des bottines qui leur » montent juſqu'au genou, & dont la » ſemelle eſt faite de peau de veau » marin.

» Chaque famille a ſa cabane d'hiver » & ſa hutte d'été. Pour le logement » d'hiver, on creuſe un terrein à qua- » tre pieds & demi de profondeur; & » la largeur eſt proportionnée, ainſi que » la longueur, au nombre des perſonnes » qu'elle doit contenir. Sur une ligne » qui partage l'eſpace en deux quarrés » longs, on enfonce quatre poteaux » ſéparés d'environ ſept pieds l'un de » l'autre, leſquels ſoutiennent des pou- » tres diſpoſées dans la longueur de la » cabane. Ces quatre piliers portent » des ſolives dont un bout va s'appuyer » ſur la terre; & toute la charpente eſt » revêtue de terre & de gazon. Au mi- » lieu du toit, on ménage une ouver- » ture qui tient lieu de porte, de fe- » nêtre & de cheminée. Le long des » murs ou des parois, ſont des bancs » ou des planches couvertes de nattes » pour s'aſſeoir le jour & dormir la » nuit,

» nuit. On deſcend dans ces maiſons
» ſouterraines par des échelles qui
» montent du foyer à l'ouverture de
» la cheminée.

» Au printems ces barbares ſortent
» de leurs huttes d'hiver, & ſe font
» d'autres logemens. Neuf poteaux de
» douze à treize pieds, plantés ſur trois
» rangs, à égale diſtance, comme des
» quilles, ſont unis par des traverſes,
» & ſurmontés de ſoliveaux, qui for-
» ment le plancher couvert de gazon;
» au-deſſus s'éleve un toit en pointe,
» avec des perches liées enſemble par
» un bout, & attachées, par l'autre,
» aux ſolives, qui ſont l'enceinte du
» plancher. Deux portes ou trappes
» s'ouvrent en face l'une de l'autre; &
» la même échelle, avec laquelle on deſ-
» cend dans la maiſon d'hiver, ſert à
» monter dans celle d'été. Ces ſortes
» d'habitations ſont ordinairement près
» des rivieres, qui deviennent dès-lors
» le domaine des habitans. Les hom-
» mes ſe tiennent à l'embouchure,
» pour attraper au paſſage les poiſ-
» ſons qui retournent à la mer. Ils en
» font ſécher pour leur proviſion, &
» en conſervent la graiſſe qui ſert égale-

» ment au ménage. Dans ces diverſes » occupations, ils ſont aidés par » leurs femmes, qui s'appliquent auſſi » aux autres travaux propres de leur » ſexe. Des taſſes, des auges, des pa- » niers, des corbeilles, des traîneaux & » des barques, l'arc, la fleche, la pique, » la cuiraſſe & la lance forment l'a- » meublement, les uſtenſiles, les armes » & les voitures de cette nation. Avant » l'arrivée des Ruſſes, les Kamtschada- » les ſe ſervoient d'os & de cailloux au » lieu de métaux. Ils en faiſoient des » couteaux, des lancettes, des haches; » & c'eſt avec ces inſtrumens qu'ils » creuſoient leurs canaux, & travail- » loient tous leurs ouvrages parti- » culiers.

» Ces gens font conſiſter leur bon- » heur dans l'oiſiveté : les ſoins, les em- » barras ſont les plus grands malheurs » qu'ils redoutent. Il vaut mieux mou- » rir, que de ne pas vivre à ſon aiſe : » c'eſt une de leurs maximes ; & en con- » ſéquence ils ont ſouvent recours au » ſuicide. Tous leurs deſirs ont pour » objet de vivre dans l'abondance de » ce qui leur eſt néceſſaire, de ſatisfaire » leurs paſſions, leur haine, leur ven-

» geance; ce qui occaſionne des que-
» relles entre eux, & des guerres avec
» leurs voiſins. Ils ne commercent que
» dans la vue de ſe procurer de quoi
» fournir à leurs beſoins. Ils ignorent
» leur âge; & ils comptent avec tant
» de difficulté, qu'ils ne peuvent aller
» juſqu'à trois ſans le ſecours de leurs
» doigts. Rien n'eſt plus riſible que de
» les voir compter au-delà de dix; car
» après avoir employé les doigts de
» leurs mains, ils prennent ceux du
» pied; & ſi le nombre va au-delà de
» vingt, ne ſachant plus où ils en ſont,
» ils reſtent dans une eſpece d'extaſe,
» & s'écrient: où prendre le reſte?

» Ils n'ont point de magiſtrats pour
» décider leurs différens. Chacun peut
» juger ſon voiſin; tout conſiſte à trai-
» ter le coupable, comme il a traité
» lui-même celui qu'il a offenſé. Si
» un homme en a tué un autre, il eſt
» mis à mort par les parens du défunt.
» Ils puniſſent les voleurs convaincus
» de pluſieurs larcins, en leur entortil-
» lant les mains d'une écorce de bou-
» leau à laquelle ils mettent le feu.
» Ceux qu'on attrape pour la premie-
» re fois, ſont battus par ceux qu'ils

» ont volés, ſans qu'ils oſent faire » la moindre réſiſtance; & enſuite on » les oblige à vivre ſeuls, avec défenſe » d'avoir aucun commerce avec les au- » tres, comme des hommes morts ci- » vilement. Lorſque le voleur n'eſt » point arrêté, ils vont en grande céré- » monie jetter dans le feu le nerf de » l'épine du dos d'un bélier de monta- » gne, perſuadés que le mal-faiteur » éprouve les mêmes convulſions, ſe » plie, ſe courbe, & perd l'uſage de » ſes membres, à meſure que le nerf » ſe retire.

» Ces peuples voyagent dans des » traîneaux tirés par des chiens. Un at- » telage de quatre de ces animaux ne » coûte que vingt-cinq écus. La grande » incommodité qu'ils éprouvent, eſt » d'être ſurpris dans les déſerts par des » ouragans ſuivis de neige. Alors ils » ſont obligés de ſe réfugier prompte- » ment dans les bois, & d'y reſter juſ- » qu'à ce que l'orage ſoit diſſipé; il dure » quelquefois des ſemaines entieres. » Lorſqu'un ouragan les ſurprend dans » une plaine, ils cherchent de petites » colines au pied deſquelles ils ſe cou- » chent; & afin que la neige, en s'a-

» maſſant ſur eux, ne les étouffe point,
» ils ſe levent à chaque quart d'heure
» pour la ſecouer : mais comme les
» vents d'Eſt & de Sud-Eſt ſont, pour
» l'ordinaire, accompagnés de neige
» humides, il arrive ſouvent que ceux
» qui en ont été mouillés, ſont gelés
» ou meurent de froid; parce que ces
» ouragans finiſſent preſque toujours
» par des vents du Nord.

» Expoſés à tant de maux, les Kamts-
» chadales ne ſont pas ſans quelques
» plaiſirs. Ils connoiſſent le doux lien
» de l'amitié, & ſavent exercer l'hoſpi-
» talité, qui conſiſte ſur-tout à ſe bien
» régaler. Quand un homme invite
» ſon ami à manger, il commence par
» chauffer ſa cabane, & lui prépare les
» meilleurs mets. Il y a, pour l'ordinai-
» re, de quoi raſſaſier dix perſonnes.
» Le convié ſe rend au feſtin, & ſe dés-
» habille ainſi que ſon hôte. Celui-ci
» ſert ſon ami; & tandis que l'étranger
» mange, l'autre jette de l'eau ſur des
» pierres rougies au feu, pour augmen-
» ter la chaleur de la hutte. Le convive
» mange & ſue, juſqu'à ce qu'il ſoit
» obligé de demander grace. Le maître
» ne prend rien pendant ce tems-là, &

» a même la liberté de ſortir de la ca-
» bane lorſqu'il la trouve trop chaude.
» Si l'honneur de l'un eſt de chauffer &
» de régaler, celui de l'autre eſt d'en-
» durer l'excès de la chaleur & de la
» bonne chere. Ce dernier vomit dix
» fois avant que de ſe rendre; mais en-
» fin, forcé d'avouer ſa défaite, il entre
» en compoſition. Alors ſon hôte lui
» fait acheter la treve par un préſent,
» menaçant de le faire ſuer & manger
» juſqu'à ce qu'il creve ou qu'il paie.

» Cette réception, loin d'être regar-
» dée comme une injure, eſt une mar-
» que d'affection, lorſqu'on agit de part
» & d'autre avec réciprocité. Si l'hôte
» ne ſe rendoit pas à l'invitation du con-
» vive qui lui demande ſa revanche,
» celui-ci viendroit s'établir chez lui
» ſans rien dire, & n'en ſortiroit qu'a-
» près avoir reçu au moins l'équiva-
» lent de ce qu'il a donné. Si par ava-
» rice, après y avoir paſſé la nuit, on
» ne lui parle de rien, il s'en retourne
» chez lui très-mécontent, & devient
» ſon plus cruel ennemi : ce qui arrive
» très-rarement; car ces gens regardent
» comme un ſi grand deshonneur d'ou-
» trager ainſi ſon ami, qu'aucun d'eux

» ne voudroit jamais ſe lier avec un
» homme qui auroit eu un pareil pro-
» cédé.

» Les parens aiment leurs enfans, ſans
» en attendre le même retour ; ces
» derniers grondent leurs peres, les ac-
» cablent d'injures,& ne répondent que
» par de l'indifférence aux témoigna-
» ges de leur tendreſſe. La vieilleſſe in-
» firme eſt ſur-tout dans le mépris. Les
» parens n'ont point d'autorité, parce
» qu'ils n'ont rien à donner. Les enfans
» prennent ce qu'ils trouvent ſans de-
» mander. Ils ne conſultent pas même
» leur famille quand ils veulent ſe ma-
» rier : le pouvoir d'un pere & d'une
» mere ſur leur fille ſe réduit à dire à
» ſon amant : touche-la ſi tu peux.

» On ne lui accorde cette permiſ-
» ſion, qu'après des travaux longs &
» pénibles. Pour toucher le cœur avant
» le reſte, il va dans l'habitation de
» celle qu'il recherche, ſervir quelque
» tems la famille. Si ſes ſervices ne plai-
» ſent pas, ils ſont entiérement per-
» dus, ou foiblement récompenſés. S'ils
» ſont agréables aux parens, comme
» Jacob, il prie ſes maîtres de lui accor-
» der la récompenſe de ſon travail.

» La fille recherchée eſt défendue, » comme une place forte, avec des ca- » miſoles, des caleçons, des filets, des » courroies, des vêtemens ſi multipliés, » qu'à peine peut-elle ſe remuer. Tou- » tes les femmes & les filles du villa- » ge doivent la garantir des entrepri- » ſes de ſon amant. S'il eſt aſſez heu- » reux pour la trouver ſeule, ce qui » n'eſt pas aiſé, parce qu'elle eſt preſ- » que toujours ſous la garde de ſes ſur- » veillantes, il ſe jette ſur elle, s'efor- » ce de rompre ſes liens, déchire ſes » vêtemens, & ſe fait jour, s'il le peut, » juſqu'à l'endroit où on lui a permis » de la toucher. S'il y a porté la main, » ſa conquête eſt à lui; & ſa maîtreſſe » a la bonne foi de l'avertir de ſa vic- » toire, en prononçant, d'un ton de » voix plaintif & tendre, ces paroles » voluptueuſes, *ni*, *ni*.

» Après cet acte de violence & » d'hoſtilité, ſuivi du ſceau le plus doux » de la réconciliation qui fait l'eſſence » du mariage, le vainqueur vient jouir » de ſon triomphe; & le lendemain il » emmene ſa femme avec lui dans ſon » habitation: mais ſouvent ce n'eſt qu'a- » près une ſuite d'aſſauts très-meur-

» triers ; & il paſſe quelquefois des an-
» nées entieres ſans voir la fin de ſes
» tentatives. Les femmes & les filles
» qui défendent la jeune perſonne, tom-
» bent ſur l'aſſaillant à grands coups,
» lui arrachent les cheveux, lui égra-
» tignent le viſage ; & le malheureux,
» eſtropié, meurtri, couvert de ſang,
» va ſe faire guérir par le tems, & ſe
» remettre en état de recommencer ſes
» aſſauts. Il eſt rare, à moins que la fille
» ne ſoit d'intelligence, qu'un homme
» réuſſiſe avant un an de combats ; &
» toutes les fois qu'il eſt contraint de cé-
« der aux ſurveillantes, il a beſoin d'un
» tems conſidérable pour guérir de ſes
» bleſſures. On en a vu, après une
» pourſuite de ſept ans, être forcés de
» renoncer à l'objet de leur amour, &
» vivre honteux & eſtropiés le reſte de
» leur vie.

» Le mari, accompagné de ſon épouſe
» & de ſes parens, s'embarque ſur trois
» grands canots pour aller rendre vi-
» ſite à ſon beau-pere. Les femmes affi-
» ſes avec la mariée portent des provi-
» ſions de bouche. Les hommes tout
» nuds, & ſur-tout le marié, condui-
» ſent les canots avec des perches. A

» cent pas du village ils commencent à
» chanter, font des ſortileges & des
» conjurations. Une vieille femme tient
» à la main une tête de poiſſon ; on
» met à l'épouſe, par-deſſus ſes habits,
» une camiſole, une peau de mouton
» & quelques haillons ; & l'on aborde
« ainſi la maiſon du beau-pere. On y
» eſt reçu par un garçon qui prend la
» jeune femme par la main ; quand elle
» arrive devant la hutte, on lui paſſe
» une longue courroie autour du corps ;
» & elle y entre ainſi, précédée de la
» vieille qui porte gravement la tête
» myſtérieuſe du poiſſon ſec. Cette tête
» eſt placée ſur le dernier degré de l'eſ-
» calier ou de l'échelle ; & les nouveaux
» époux, ainſi que tous ceux qui les ac-
» compagnent, la foulent aux pieds &
» la jettent au feu. Dans ce moment,
» les aſſiſtans dégagent l'épouſe de ſes
» ornemens ſuperflus, & ſe placent
» tous, à l'exception du marié, qui eſt
» occupé à ſervir la compagnie.

» Telles ſont les cérémonies des pre-
» mieres noces. Une veuve qui ſe rema-
» rie n'a beſoin que de ſe faire purifier ;
» c'eſt-à-dire, que de coucher avec un
» autre homme que celui qu'elle doit

» épouſer. Il n'y a qu'un étranger, ou
» quelqu'un au-deſſus du préjugé, qui
» puiſſe lui rendre ce ſervice. Les
» Kamtschadales regardent cette action
» comme très-déshonorante : auſſi les
» veuves ne trouvoient-elles autrefois,
» qu'avec beaucoup de peine & de dé-
» penſes, des hommes qui vouluſſent
» les purifier. Mais elles n'ont plus ce
» déſagrément, depuis que les Coſa-
» ques ſont établis dans le pays ; ils leur
» rendent volontiers & gratuitement
» ce bon office.

» Toute union d'un ſexe à l'autre eſt
» permiſe, ſi ce n'eſt entre le pere & la
» fille, entre le fils & la mere. Un hom-
» me peut épouſer pluſieurs femmes &
» les quitter. Les deux époux, ainſi dé-
» gagés, ont la liberté de faire un nou-
» veau choix ſans de nouvelles cérémo-
» nies. Ni les femmes ne ſont jalouſes
» entre elles de leur mari commun, ni
» le mari de ſes femmes. Encore moins
» l'eſt-on de la virginité. On dit même
» qu'il y a des époux qui reprochent au
» beau-pere, de trouver dans leurs fem-
» mes les doux obſtacles que la nature
» oppoſe à l'amour dans une vierge. Ce-
» pendant ces mêmes femmes ont auſſi

» leur modeſtie ou leur timidité. Quand
» elles ſortent, c'eſt toujours le viſage
» couvert d'un coqueluchon qui tient
» à leur robe. Viennent-elles à ren-
» contrer un homme dans un chemin
» étroit, elles lui tournent le dos pour
» le laiſſer paſſer. Quand elles travail-
» lent dans leurs cabanes, c'eſt derriere
» des filets qui leur ſervent de rideaux;
» & ſi elles n'en ont point, elles tour-
» nent la tête vers la muraille dès qu'il
» entre un étranger.

» Les idées de ce peuple ſur la Divi-
» nité ſont très-groſſieres, & analogues
» à leur état barbare. Ils croient que le
» premier habitant du Kamtschatka,
» appellé Gaetch, étoit né du dieu
» Koutkhou. A ſa mort il deſcendit dans
» le monde ſouterrein qu'il habita ſeul,
» juſqu'au tems où ſes deux filles alle-
» rent le joindre. Alors il revint ſur la
» terre pour inſtruire les hommes, qui
» moururent de peur en le voyant. Ils
» ſont dans l'uſage aujourd'hui d'aban-
» donner leurs cabanes lorſqu'il y
» meurt quelqu'un, afin que ſi le défunt
» revenoit comme Gaetch, il ne pût
» retrouver leur nouvelle habitation.
» Gaetch eſt le chef du monde ſouter-

» rein; il y reçoit les morts, donne
» aux riches des haillons, & aux pau-
» vres de magnifiques habits. Les uns
» & les autres ſe conſtruiſent des caba-
» nes, s'occupent de la pêche, boivent,
» mangent & ſe réjouiſſent comme ils
» faiſoient dans ce monde, excepté
» qu'ils ne reſſentent aucune des peines
» attachées à la condition humaine.

» Au lieu d'enterrer les morts, les
» Kamtschadales les donnent à manger
» aux chiens. Ils lient le cadavre par le
» cou avec une courroie, le traînent
» hors de leur hutte, & le laiſſent ex-
» poſé à la voracité de ces animaux. Ils
» donnent deux raiſons de cette coutu-
» me. La premiere, que ceux qui auront
» été mangés par les chiens, en auront
» de très-beaux dans l'autre monde: la
» ſeconde, qu'en les mettant ainſi aux
» environs de leurs cabanes, les eſprits
» malins qui ont cauſé leur mort, con-
» tens de ces victimes, ne feront point
» de mal aux vivans.

» Ce pays produit une eſpece de
» champignon, dont on fait une li-
» queur fermentée qui enivre. L'uſage
» modéré de cette boiſſon donne de la
» gaieté, de la vivacité; mais ceux qui

» en boivent avec excès, éprouven
» moins d'une heure, des convulſ
» qui ſont auſſi-tôt ſuivies du délire.
» uns rient, les autres pleurent au
» d'un tempérament triſte ou gai.
» plupart tremblent, voient des pr
» pices, des naufrages, & quanc
» ſont Chrétiens, l'enfer & les dém
» Il y en eut un qui, s'imaginant
» un gouffre affreux prêt à le dévo
» confeſſa tout haut ſes péchés en
» ſence de ſes camarades, croyan
» les dire qu'à Dieu. Les pauvres qu
» ſont point en état de ſe procure
» ces champignons, vont ſe poſter
» les huttes des riches pour rece
» leur urine dans un vaſe; & cet ét
» ge breuvage les enivre, preſque a
» facilement que la liqueur même.

» Les Kamtschadales n'avoient
» mais connu le commerce, lorſ
» les Ruſſes vinrent le leur appo
» avec la guerre. La Ruſſie leur env
» des draps communs, des mouch
» de ſoie ou de coton, un peu de v
» du ſucre, quelques ouvrages d'arg
» des miroirs, des peignes, des gr
» de verre, des vaiſſeaux de fer &
» cuivre, & divers outils des mêm

» métaux. Elle retire en échange des
» pelleteries qui ſont la ſeule marchan-
» diſe du pays.

» Les iſles Kouriles ſemblent être
» une dépendance du Kamtschatka, &
» comme autant de ſtations qui con-
» duiſent de cette terre aux iſles Ja-
» ponoiſes. On ne peut en déterminer
» le nombre ; mais il y en a au moins
» vingt de connues. La différence des
» noms que leur donnent les Japonois,
» les Ruſſes & les naturels du pays, en
» fait varier la quantité. On juge par
» leur ſituation, que leurs habitans de-
» vroient participer également de la fi-
» gure & des mœurs des Japonois &
» des Kamtschadales ; mais la différence
» que la police & les arts ont miſe entre
» un empire riche & peuplé, & des
» iſles ou déſertes ou mal habitées, fait
» que ces barbares doivent beaucoup
» plus reſſembler aux ſauvages du
» Kamtschatka, qu'au peuple féroce,
» mais induſtrieux du Japon.

» Chez eux, une femme infidèle oc-
» caſionne preſque toujours à ſon mari
» la perte de l'honneur ou de la vie.
» L'époux qui l'a ſurpriſe, appelle en
» duel ſon adverſaire. Tous deux ſe dé-
» pouillent de leurs habits & ſe met-

» tent nuds. Celui qui fait le défi, reçoit » le premier ſur le dos trois coups de » maſſue, qu'il rend enſuite à ſon enne- » mi. Ce jeu continue ainſi, juſqu'à ce » que l'un des deux demande grace ou » ſuccombe ſous le nombre & la force » des coups. Refuſer ce duel ſeroit ſe » déshonorer, comme en Europe ce- » lui de ſe battre à l'épée. Le coupable » qui préfere la vie à l'honneur, doit » payer au mari de la femme adultere » un dédommagement en bêtes, en ha- » bits, en proviſions, &c.

» C'eſt un ſpectacle touchant, que » de voir l'entrevue de deux amis qui » habitent dans des iſles ſéparées. L'é- » tranger vient ſur un canot; & l'hôte, » qui va le recevoir, marche avec cé- » rémonie. Chacun endoſſe ſon habit » de guerre, prend ſes armes, agite ſon » ſabre & ſa lance. Ils bandent leurs » arcs l'un contre l'autre, comme s'ils » alloient combattre; & ils s'appro- » chent en danſant. Quand ils ſe ſont » joints, ils s'embraſſent avec les dé- » monſtrations de la plus vive ten- » dreſſe. On mene le convive dans » la cabane; on le fait aſſeoir; on ſe » tient debout devant lui pour écou- » ter les aventures de ſon voyage;

des nouvelles de ſa famille ; & lorſqu'il a fini de parler, le plus âgé de l'habitation raconte, à ſon tour, tout ce qui s'eſt paſſé dans l'iſle durant l'abſence de l'étranger. On ſe réjouit ou l'on s'afflige ſelon la nature des récits ; & l'on finit toujours par boire, manger, chanter, danſer, tant que durent les proviſions ».

A Yakoutsk M. Solnick ſe ſépare de ſes compagnons de voyage, & s'embarque ſur la Léna avec un capitaine Moſcovite, chargé par la Cour de Ruſſie de parcourir & de viſiter toutes les côtes de la mer Glaciale. Les fatigues qu'il eſſuie ſur cette mer du Nord ſont incroyables. Mais ce qui vous étonnera principalement, c'eſt ſon ſéjour dans la nouvelle Zemble, & les combats qu'il ſoutient, non contre des hommes, car je ne crois pas que ce pays ſoit habité, mais contre les glaçons & les ours. Je ſupprime les autres détails de ſa relation ; ils ne préſentent que les accidens ordinaires d'une navigation périlleuſe. Je commencerai la lettre ſuivante au moment où les gens de l'équipage découvrent une nouvelle terre.

Je ſuis, &c.

A Caſan, ce 11 Janvier 1747.

LETTRE LXXXIII.

LA NOUVELLE ZEMBLE.

« CETTE terre étoit précédée d'une » petite iſle, où nous vîmes pluſieurs » croix plantées ſur le rivage. Quelques » matelots deſcendirent; & arrivés à la » premiere croix, ils y firent leurs » prieres. En s'avançant vers la ſecon- » de, ils apperçurent deux ours levés, » contre la croix même, ſur leurs pat- » tes de derriere, & qui ſembloient les » obſerver. La peur ſaiſit le gros des ma- » telots, qui ne penſerent d'abord qu'à » fuir; mais un d'entre eux les arrêta, » ſachant, par expérience, qu'il falloit » demeurer en troupe & faire du bruit, » pour effrayer ces animaux. En effet, » lorſqu'ils ſe mirent à crier enſemble, » les ours s'éloignerent; & les hommes » rentrerent dans le vaiſſeau. Une bru- » me des plus noires les obligea de s'a- » marrer à un banc de glace de cin- » quante-deux braſſes d'épaiſſeur, qui » en avoit trente-ſix dans l'eau, & ſeize » au-deſſus.

» Le lendemain, tandis que nous » étions à nous promener ſur le pont » du navire, nous entendîmes un ani- » mal ſouffler; & bientôt nous vîmes » un ours à la nage, qui cherchoit à » s'élancer dans le vaiſſeau. Déjà il y » appuyoit ſes griffes, & faiſoit ſes ef- » forts pour y monter. Des cris per- » çans, qui furent pouſſés à la fois par » tout l'équipage, parurent d'abord lui » faire peur: il ſe retira; mais ce fut » pour revenir plus fierement par der- » riere le banc de glace. Les plus hardis » s'avancerent avec leurs fuſils, & le » bleſſerent; mais la neige qui tomboit » en abondance, ne leur permit pas » de s'aſſurer de ſa mort.

» Les glaces s'étant ſéparées le jour » ſuivant, & les glacons commençant » à flotter, on craignit de demeurer » pris au milieu de tant de maſſes; on » ſe hâta de quitter ce parage. Le péril » étoit déjà preſſant, puiſqu'en ſe re- » tirant, le bâtiment faiſoit craquer la » glace bien loin autour de lui. Le bruit » étoit ſi terrible, qu'il n'étoit pas poſ- » ſible de s'entendre parler. On fit de » nouveaux efforts pour s'avancer vers » la côte; & l'on commençoit à peine

» à y arriver, qu'on apperçut, de la » pointe orientale, un ours blanc, qui » venoit vers le navire. Quelque coups » de fuſil lui caſſerent une jambe ; mais » ſa bleſſure ne l'ayant point empêché » de retourner à terre, pluſieurs mate- » lots y deſcendirent, le ſuivirent, & » le tuerent.

» Les glaçons s'étant rejoints pen- » dant une nuit exceſſivement froide, » dans un lieu qui formoit une eſpece » de port, on comprit que le ſort le » le plus favorable, auquel on pût s'at- » tendre, étoit de paſſer encore quel- » que tems dans cette région d'horreur ; » & c'eſt ici que commence la peinture » d'une ſituation ſans exemple. Tandis » qu'on obſervoit les dommages que le » vaiſſeau avoit ſoufferts, il s'ouvrit » par le haut avec un ſi grand fracas, » que tout le monde ſe crut prêt à pé- » rir. Pendant la nuit, on remarqua que » les glaçons s'entaſſoient les uns ſur les » autres ; & il s'en étoit accumulé de ſi » grands morceaux, qu'on employa » inutilement les crocs & d'autres inſ- » trumens, pour les rompre. Il ne reſta » donc plus le moindre eſpoir de ſe dé- » gager : ces amoncelemens redouble-

» rent autour du navire ; & la neige
» qui tomboit en abondance, hauſſoit
» encore ces redoutables remparts.
» Tout craquoit horriblement dans le
» vaiſſeau & dans le cercle de gla-
» çons qui l'environnoit. On s'atten-
» doit à chaque inſtant à voir le bâti-
» ment ſe ſéparer en pieces. Il étoit
» monté ſur des bancs de glace, com-
» me ſi on l'eût élevé avec des ma-
» chines. On prit le parti de deſcen-
» dre à terre, avec une bonne pro-
» viſion de vin, d'eau-de-vie, de biſ-
» cuit, de poudre, de plomb, de fuſils,
» & des inſtrumens de charpenterie,
» pour dreſſer une tente.

» Quelques matelots ayant fait envi-
» ron deux lieues dans le pays, virent
» une riviere d'eau douce, & quantité
» de bois que les flots avoient jetté ſur
» les bords. Tout l'équipage rendit gra-
» ces au Ciel, qui lui fourniſſoit ainſi les
» moyens de ſe bâtir une retraite, & de
» ſe garantir de la faim, du froid & de
» la ſoif. On ne ſongea donc plus qu'à
» conſtruire une grande hutte ; & l'on
» commença par fabriquer un traîneau
» pour voiturer les matériaux. Pendant
» qu'on travailloit avec ardeur, on ap-

» perçut deux ours, dont l'un reçut un
» coup de mouſquet, & tomba mort :
» l'autre ſembla marquer de la ſurpriſe ;
» mais après avoir regardé fixement ſon
» compagnon étendu ſans mouvement,
» il le flaira ; &, comme s'il eût recon-
» nu le péril, il retourna ſur ſes traces.
» On le ſuivit de vue ; & ayant fait quel-
» ques pas en avant, il revint, & ſe
» leva ſur ſes pattes de derriere, pour
» mieux obſerver les matelots. Un
» coup qu'ils lui tirerent dans le ven-
» tre, le fit tomber comme le précédent.
» Cette petite exécution interrom-
» pit les travaux pendant quelques
» tems ; mais on les reprit avec plus
» d'ardeur. Il geloit ſi fort, que ſi quel-
» qu'un mettoit un clou dans ſa bou-
» che, comme il arrive en travaillant,
» il ne pouvoit l'en tirer, ſans empor-
» ter la peau des levres, ſans les mettre
» en ſang. On fit un grand feu pour dé-
» geler la terre & l'amollir, afin d'y
» pouvoir planter des pieux. Bientôt la
» hutte fut achevée ; & l'on éleva à côté
» une haute colonne de neige, pour
» ſervir de fanal, en cas que quelqu'un
» vînt à s'égarer à la chaſſe ; mais le ſou-
» venir des ours retenoit les plus hardis.

» Ces animaux venoient roder au-
» tour de la cabane ; & l'on ne s'en dé-
» livroit, qu'à force de crier. Quelque-
» fois ils ne ſe laiſſoient point effrayer
» par le bruit, ſur-tout lorſqu'ils ſe
» voyoient en nombre. Un jour, il en
» parut trois qui affronterent ſept ou
» huit matelots. Comme on ne s'étoit
» point précautionné, on les combattit
» avec tout ce qui s'offrit à la main. Ils
» ne purent être arrêtés que par des
» pieces de bois, & divers uſtenſiles
» qu'on leur lança à la tête, & ſur leſ-
» quels ils ſe précipitoient, comme un
» chien qui court après la pierre qu'on
» lui jette.

» On couroit moins de danger à la
» pourſuite des renards, dont la chair
» nous ſervoit de nourriture, & la peau
» nous fourniſſoit des bonnets. Mais la
» chaſſe ne faiſoit pas notre unique oc-
» cupation ; nous nous partagions les
» divers ſoins néceſſaires dans le gen-
» re de vie auquel nous étions condam-
» nés. Ceux ci étoient chargés de ré-
» gler l'horloge, ceux-là d'entretenir
» une lampe où nous brûlions, au
» lieu d'huile, la graiſſe des ours qu'on
» avoit tués. Les uns apportoient des

» herbes marines, pour en garnir la ca-
» bane, & empêcher le froid d'y péné-
» trer; les autres faiſoient la proviſion
» de bois; & chacun contribuoit au
» ſervice général. Mais nous n'en fûmes
» pas moins réduits dans l'état le plus
» déplorable; & nous éprouvâmes,
» pendant pluſieurs mois, tout ce que
» la miſere a de plus affreux. Le ſoleil,
» dont la vue faiſoit notre ſeul plaiſir,
» commençoit à nous abandonner.
» Chaque jour diminuoit d'une façon
» également ſenſible & effrayante; cet
» aſtre quitta enfin l'horizon; & la lune
» vint prendre ſa place. Lorſqu'elle fut
» à ſon plus haut période, elle paroiſ-
» ſoit nuit & jour, ſans ſe coucher.

» La diſette de vivres étant ce qu'on
» redoutoit le plus, on fit un état de
» ce qui reſtoit encore de proviſions.
» On régla les rations de biſcuit à neuf
» onces par jour, au lieu d'une livre
» qu'on diſtribuoit auparavant. On ne
» ménageoit pas autant la viande & le
» poiſſon ſec, parce qu'on en avoit en
» plus grande quantité; mais le vin
» commençoit à manquer; & ce qui
» reſtoit de biere, étoit ſans force. On
» prenoit quelques renards dans des
» filets

» filets tendus autour de la hutte, qu'on » tiroit, avec l'animal, dans la cabane, » quand on s'appercevoit qu'il avoit » donné dans le piége. Les ours s'é- » toient retirés avec le ſoleil, & ne re- » parurent qu'à ſon retour.

» Une des grandes incommodités de » cette affreuſe habitation, étoit la dif- » ficulté de blanchir le linge. A peine » étoit-il hors de l'eau bouillante, que » la gelée le roidiſſoit de façon, qu'il » étoit impoſſible de le tordre. Si on » l'expoſoit au feu, le côté qui étoit » en dehors reſtoit toujours glacé; & » c'étoit une occupation très-pénible, » que de le retourner ſans ceſſe, ou » de le replonger continuellement dans » de l'eau chaude, pour le faire dégeler.

» Il tomboit quelquefois une ſi gran- » de quantité de neige, que la cabane » en étoit toute couverte. Il falloit alors » y faire des trous, par leſquels on ne » pouvoit ſortir qu'en rampant. La fu- » mée étoit un autre fléau qui rendoit » inſupportable cette ſituation, dont » l'horreur redoubloit encore par une » éternelle obſcurité. On reſtoit au lit » des jours entiers, ſans autre ſoula- » gement dans l'excès du froid, que

» des pierres chaudes, qu'on ſe faiſoit
» paſſer tour à tour. A cela ſe joignoit
» le craquement des glaces de la mer,
» dont le bruit épouventable jettoit
» tout le monde dans la conſternation :
» chacun croyoit voir arriver ſon der-
» nier moment. Le froid augmentant
» d'une part, & de l'autre, la fumée
» obligeant de diminuer le feu, l'inté-
» rieur de la hutte étoit revêtu de deux
» doigts de glace; il s'en trouvoit mê-
» me juſques dans nos lits. Les vins
» les plus liquoreux geloient dans les
» bouteilles: on ne le diſtribuoit plus
» que par morceaux, au lieu de le don-
» ner par meſure; & chacun faiſoit dé-
» geler ſa portion. Le bois manquoit;
» & le froid ne diminuoit rien de ſa ri-
» gueur. On ſe reſſouvint qu'on avoit
» laiſſé beaucoup de charbon de terre à
» bord du vaiſſeau; on prit le parti d'en
» aller chercher; & l'on ne fit pas at-
» tention, combien, dans un lieu fer-
» mé, ſa vapeur pouvoit être nuiſible.
» On en alluma une ſi grande quantité,
» que bientôt nous nous trouvâmes
» tous attaqués d'étourdiſſemens & de
» vertiges; à peine avions-nous la force
» de nous remuer & de nous plaindre.

» Un de nous ayant voulu prendre l'air,
» tomba ſans connoiſſance ſur la neige ;
» mais peu à peu, le froid, que nous
» avions regardé comme le plus grand
» de tous les maux, ſervit à nous réta-
» blir. On diminua le feu ; & on laiſſa
» des ouvertures à la cabane, pour évi-
» ter l'accident qu'on venoit d'éprou-
» ver. Le froid ſe fit alors ſentir avec
» une violence, qu'il n'eſt pas poſſible
» d'exprimer. Les habits étoient blancs
» de verglas ; le feu ſembloit manquer
» de chaleur ; il falloit brûler les bas,
» pour en ſentir un peu aux jambes.

» On paſſa ainſi, au milieu des ſouf-
» frances, des jours terribles, qui, mal-
» heureuſement, ne durerent que trop
» long-tems. L'air ſe radoucit enfin ; &
» le ſoleil commença à reparoître. On
» en profita, pour faire de nouvelles
» proviſions de bois. Le froid diminua
» ſi ſenſiblement, que lorſqu'il y avoit
» un bon feu, on voyoit tomber, du
» haut de la cabane, de gros morceaux
» de glace, qui dégeloient à terre ou
» dans les lits. On ſortit alors plus libre-
» ment pour donner de l'exercice au
» corps, ſur-tout aux jambes, que la
» plupart avoient engourdies.

» Les renards n'étoient plus ſi nom-
» breux ; c'étoit un avertiſſement fâ-
» cheux, qui annonçoit le retour des
» ours. La viſite de ces cruels habitans
» de la nouvelle Zemble, quoique très-
» effrayante, ne laiſſoit pas de nous
» procurer des ſecours, faute deſquels
» nous avions été privés long-tems de
» la conſolation de voir la lumiere ;
» leur graiſſe nous fourniſſoit de l'huile
» pour la lampe. On en vit paroître un,
» qui venoit droit à la hutte. Un ma-
» telot l'ayant couché en joue, lui tira
» dans la poitrine une balle qui lui paſſa
» au travers du corps. L'ours fit cepen-
» dant environ trente pas ; & après
» être tombé, il levoit encore la tête,
» pour chercher des yeux celui qui l'a-
» voit bleſſé. On acheva de le tuer ; &
» l'on en tira une ample proviſion de
» graiſſe.

» Les jours ſuivans furent des alter-
» natives continuelles de beau & de
» mauvais tems, de brouillards & de
» gelée, de crainte des ours & de
» plaiſir de les avoir tués. Un jour il en
» vint un juſqu'à la porte de la cabane
» qui étoit ouverte ; & comme j'apper-
» çus le monſtre, je me hâtai de la fer-

» mer, en me plaçant derriere pour le
» ſoutenir. L'ours trouvant de la réſiſ-
» tance, monta ſur la hutte, & fit un
» bruit dont tout le monde fut effrayé.
» Il s'efforça de renverſer la cheminée,
» qui étoit de planches ; nous le crûmes
» pluſieurs fois maître du paſſage ; & il
» ne s'éloigna qu'après avoir fait un dé-
» gat épouventable. Il reparut le lende-
» main, accompagné de deux autres ;
» mais, comme nous étions ſur nos gar-
» des, & que nous avions eu le tems
» de mettre nos armes en bon état, le
» premier ours qui s'avança, reçut un
» coup de feu, qui l'étendit ſur la place.
» Ses compagnons ſe ſauverent ; mais
» revenant bientôt ſur leurs pas, ils le
» prirent dans leur gueule, l'emporte-
» rent ſur un tas de glace, & ſe mirent
» à le manger. Nos gens, auſſi frappés
» d'étonnement que de crainte, ſe hâ-
» terent de tirer quelques coups qui
» leur firent prendre la fuite. Quatre
» hommes allerent auſſi-tôt au cada-
» vre ; & l'ayant ouvert, ils lui trou-
» verent dans le ventre, des morceaux
» entiers de chiens marins, avec la peau
» & le poil. Chaque jour étoit marqué
» par de pareilles frayeurs, de pareils

» combats, de pareilles victoires.

» La rigueur du tems ayant ceſſé, » nous allâmes viſiter notre vaiſſeau. » Du rivage, nous conſidérâmes avec » admiration les monceaux de glace, » qui couvroient la mer, & ſembloient » offrir la perſpective d'une grande » ville, c'eſt-à-dire, des maiſons entre- » mêlées de tours, de clochers, de baſ- » tions & de remparts. Nous obſervâ- » mes que l'eau étoit ouverte ; que » bientôt le navire ſeroit dégagé, & » qu'il étoit tems de ſonger à retourner » à bord. Un vent de Sud-Oueſt net- » toya la mer, & n'y laiſſa plus de gros » glaçons : alors tout le monde parla de » ſe rembarquer ; & l'on ſe mit à ra- » douber & à équiper le bâtiment. On » ſe voyoit ſouvent interrompu par de » grands ours maigres & décharnés, » qui venoient de la haute mer ſur des » morceaux de glace, & qui obligeoient » les matelots de ſe partager entre le » combat & le travail. Cependant tous » les obſtacles furent ſurmontés ; & l'on » ſe vit enfin en état de mettre le vaiſ- » ſeau à l'eau.

» Il me prit alors une idée, que j'exé- » cutai ſur le champ ; ce fut de compo-

» ſer un Mémoire, contenant les cir-
» conſtances de notre arrivée dans la
» nouvelle Zemble, & du ſéjour que
» nous y avions fait, de mettre ce pa-
» pier dans une boëte; de le ſuſpendre
» à la cheminée de la hutte, pour ſervir
» d'inſtruction à ceux qui pourroient
» aborder, après nous, dans le même
» lieu, & pour leur apprendre par quelle
» aventure ils y trouveroient les reſtes
» d'une miſérable cabane. Je fis ce Mé-
» moire en latin, en ruſſe & en alle-
» mand; & il fut ſigné par tous les gens
» de l'équipage. C'eſt le premier objet
» qui ſe préſente en entrant dans ce lieu
» de douleur; & le pilier, auquel il eſt
» ſuſpendu, eſt aſſez gros, & aſſez en-
» foncé en terre, pour reſiſter des années
» entieres aux injures du tems, même
» après le dépériſſement de la hutte. Je
» n'ai pas entendu dire qu'aucun voya-
» geur ait abordé depuis nous, dans
» cette horrible contrée, qui, je crois,
» n'eſt habitée par aucune créature hu-
» maine. Tout ce que j'y ai ſouffert,
» me la fait regarder comme le plus dé-
» teſtable pays de l'univers.

» Dans des fondrieres inacceſſibles, il
» croît une ſorte de mouſſe, qui porte

» de petites fleurs bleues & jaunes; c'eſt
» à quoi ſe bornent toutes les produc-
» tions de cette terre malheureuſe. La
» mer qui, près des côtes, bat conti-
» nuellement contre des montagnes de
» neige, y forme des cavernes pro-
» fondes, qui paroiſſent comme ſuſ-
» pendues au-deſſus des eaux, & pré-
» ſentent un objet effrayant.

» Outre les ours blancs & les renards
» dont abonde la nouvelle Zemble, on
» y voit encore des eſpeces de lapins,
» gros comme des rats, & des oiſeaux
» ſemblables à nos alouettes. Quelque-
» fois on rencontre des traces de bêtes
» fauves, qui ne ſont ni des renards ni
» des ours. On trouve fréquemment de
» petits ruiſſeaux de fort bonne eau,
» quoiqu'elle ne provienne que de nei-
» ge fondue; & ſur les rochers qui ſont
» au bord de la mer, les canards vien-
» nent dépoſer leurs œufs dont les ma-
» telots font une excellente nourriture:
» on ne conçoit pas comment ces œufs
» peuvent être couvés, & les petits
» éclorre dans un pays ſi froid, à terre
» ou ſur la roche, ſans paille & ſans
» plumes pour les échauffer.

» On voit auſſi ſur la glace, une mul-

» tude innombrable de vaches mari-
» nes. Ayant voulu les effrayer de loin
» & les chaſſer, cette fiere légion de
» monſtres, dont la force eſt extraordi-
» naire, ſe mit à nager de notre côté ;
» & nous ne nous crûmes redevables
» de notre ſalut, qu'à la faveur d'un
» bon vent. Ces animaux du Nord ſont
» plus gros & plus peſans qu'un bœuf ;
» & leurs pieds ſont plus propres à na-
» ger qu'à marcher. La peau du corps
» a près d'un pouce d'épaiſſeur. Leur
» poil eſt court, brun ou d'un jaune
» fale ; leur tête groſſe, informe &
» plate en devant ; leur mâchoire ſupé-
» rieure fort épaiſſe & garnie de huit
» dents, quatre de chaque côté ; & l'in-
» férieure, qui eſt triangulaire, en a au-
» tant. De la ſupérieure ſortent deux
» groſſes & longues défenſes en forme
» de croiſſant, qui ſe dirigent vers la
» poitrine. Elles ont au moins vingt
» pouces de longueur, & neuf de cir-
» conférence près de leur origine ; car
» elles ſe terminent un peu en pointe ;
» & elles ne ſont pas exactement ron-
» des ni bien unies, mais un peu appla-
» ties, & légérement cannelées. Elles
» ſervent à l'animal, non-ſeulement

» pour ſe défendre contre ſes ennemis,
» mais encore pour tirer de gros corps
» de deſſous la glace, & les traîner
» vers le rivage. Elles lui ſervent auſſi
» pour s'accrocher, ſoit aux glaçons,
» ſoit à la terre, afin de pouvoir fran-
» chir des monceaux énormes de gla-
» ces ou de rochers, & remuer le li-
» mon de la mer, où il trouve des co-
» quillages dont il fait ſa nourriture. Sa
» longueur ordinaire eſt de vingt-quatre
» à vingt-ſix pieds. Sa peau eſt ſi dure,
» qu'on ne peut la couper qu'à coups
» de hache. Il marche en compagnie
» près de l'embouchure des rivieres.
» Les petits nagent devant leurs meres;
» & le reſte du troupeau les entoure
» des deux côtés. Ils vivent en famille;
» & chaque mâle a ſa femelle; celle-ci
» met bas, en été, un ſeul petit à la
» fois.

» Quand j'ai avancé que la nouvelle
» Zemble n'eſt point habitée par des
» hommes, j'ai voulu dire que je n'y en
» ai apperçu aucune trace: je ſais pour-
» tant que des voyageurs ont aſſuré en
» avoir vus; &, ſi l'on en croit leurs
» relations, ces peuples, plus barbares
» qu'aucuns qu'ils euſſent rencontrés,

» ſont armés d'arcs & de flèches, &
» adorent le ſoleil, ſans doute, parce
» qu'il ſe montre rarement à eux. Ils di-
» ſent avoir diſtingué, de loin, plus de
» trente hommes de cette nation, à ge-
» noux devant cet aſtre; qu'à la vérité,
» ils ne leur ont point parlé, parce
» qu'ils s'étoient enfuis avant qu'on
» pût les atteindre. D'autres racontent
» qu'ils ont emmené un homme & une
» femme Zembliens au Roi de Dane-
» marck, qui paroiſſoit curieux d'avoir
» des détails ſur les richeſſes & la na-
» ture de ce pays. Ce prince avoit or-
» donné à un capitaine Danois, de
» prendre quelque habitant. Trente ma-
» telots s'étant partagés dans des cha-
» loupes, virent un Zemblien dans ſon
» canot, à une demi-lieue de terre.
» Auſſi-tôt qu'il s'apperçut qu'on re-
» montoit à lui, il s'éloigna avec tant
» de célérité, qu'il y auroit eu de la
» folie à vouloir le joindre. Il gagna le
» rivage, jetta ſon canot ſur ſes épau-
» les, & prit ſa courſe avec la vîteſſe
» d'un cerf, ſans paroître embarraſſé
» ni de ſon fardeau, ni du dard qu'il
» tenoit à la main. Ils en découvrirent
» deux autres plus avant en mer, qu'ils

» environnerent avec assez de difficul-
» té ; mais ils parvinrent enfin à s'en
» rendre maîtres. C'étoient un homme
» & une femme, habillés de peaux de
» veaux marins, dont le poil étoit
» tourné en dehors. Chaque habit étoit
» de deux pieces jointes ensemble, qui
» leur descendoient jusqu'aux genoux ;
» leurs culottes étoient fort étroites, &
» paroissoient faites des mêmes peaux.
» L'homme n'avoit point de cheveux,
» mais portoit une barbe taillée en
» rond, & un bonnet en pain de sucre.
» Il étoit petit, trapu, & d'une laideur
» excessive, ainsi que la femme, dont
» le nez & les oreilles étoient ornés de
» pierres bleues, en forme de pendans ;
» ses cheveux tomboient en tresses sur
» ses épaules.

» Nos Danois mirent ces deux per-
» sonnes dans leur chaloupe, & emme-
» nerent aussi leur canot qui étoit fait
» de côtes de poisson, adroitement
» jointes, & proprement couvertes de
» la peau de ces mêmes animaux. Il
» avoit environ six pieds de long, sur
» deux & demi de large. Ce fut inutile-
» ment qu'on essaya d'apprendre quel-
» que chose de ces deux prisonniers,

» trop ſombres & trop ſtupides pour
» qu'on en pût rien attendre : ils de-
» meurerent toujours obſtinés & muets
» à toutes les queſtions qu'on leur fit.
» Ils ne voulurent boire que de l'eau,
» & ne mangerent rien qui ne fût aſſai-
» ſonné avec de l'huile de baleine. Le
» capitaine Danois les fit partir pour
» Coppenhague : le Roi prit plaiſir à
» voir la ſingularité & la laideur de leur
» habillement & de leur figure. Il y eut
» ordre de leur procurer un logement
» convenable, & de les faire inſtruire
» dans la langue danoiſe. On eſpéroit
» qu'ils pourroient donner quelques no-
» tions ſur leur pays ; mais ils moura-
» rent d'ennui & de triſteſſe, ſans qu'on
» en tirât aucun éclairciſſement.

» Voilà ce que des voyageurs ont
» raconté de cette terre, que, malgré
» tous ces détails, je perſiſte à croire
» inhabitée. Les hommes qu'on y a vus,
» étoient des Samoïèdes qui y paſſent
» au commencement de l'été, & s'y
» occupent, pendant toute cette ſai-
» ſon, à la pêche & à la chaſſe. Ces ſau-
» vages diſent qu'il n'y va que des gens
» de leur nation ; que pluſieurs même
» y périſſent de froid lorſqu'ils ſont ſur-

» pris par l'hiver. Le portrait d'ailleurs » qu'on nous fait des Zembliens, eſt ſi » reſſemblant à leurs voiſins les Samoïè- » des, qu'il ne ſeroit pas étonnant qu'à » l'aſpect de ces derniers, on eût réali- » ſé des peuples purement imaginaires. » On ignore juſqu'à leurs noms, même » dans tout le Nord; &, vraiſemblable- » ment, ils ne doivent leur exiſtence, » qu'à l'erreur de quelques voyageurs.

» Les Samoïedes ſont donc les ſeuls » qui fréquentent cette horrible con- » trée, ſéparée de leur pays & de notre » continent par le détroit de Weigatz. » Les uns nous la repréſentent comme » une iſle, toujours bordée par des » montagnes de glace d'une hauteur » inacceſſible; les autres, comme une » péninſule qui tient par un iſthme à » la Sibérie, près de l'embouchure de » l'Oby. Sa longueur eſt d'environ deux » cens lieues, & ſa largeur de ſoixante. » *Nouvelle Zemble*, veut dire *nouveau* » *pays*, en langue ruſſienne. Les Hol- » landois ſont les premiers peuples de » l'Europe, qui y aient abordé, en » cherchant, dans la mer du Nord, un » paſſage pour aller à la Chine.

» Après avoir côtoyé toute la partie

» occidentale de la nouvelle Zemble, » nous nous arrêtâmes près d'une des » îles les plus voiſines du détroit de » Weigatz, pour donner le tems à la » mer de ſe dégager de ſes glaçons. » Nous y deſcendîmes, attirés par une » multitude de lièvres, dont nous tuâ- » mes un grand nombre; mais cet amu- » ſement fut ſuivi d'une ſcène terrible, » dont je ne ſupprimerai aucune cir- » conſtance, pour achever de vous fa- » miliariſer avec les ours blancs, qui » ont joué un ſi grand rôle dans cette » Relation.

» Deux matelots étant couchés l'un » auprès de l'autre, un de ces animaux, » fort maigre, s'approche doucement » d'eux, & en ſaiſit un par la nuque du » cou. Le matelot ne ſe défiant de rien, » s'écria: Qui eſt-ce qui me prend ainſi » par-derriere? Son compagnon, qui » tourna la tête, lui dit: Ah! mon cher » ami, c'eſt un ours; & ſe levant au » plus vîte, il prit ſa courſe & s'enfuit. » L'ours mordit le premier en di- » vers endroits de la tête; & la lui » ayant fracaſſée, il ſe mit à lécher le » ſang. Les autres matelots, qui avoient » entendu les cris, accoururent auſſi;

» tôt avec leurs fuſils & leurs piques.
» Ils trouverent l'ours qui dévoroit leur
» camarade, & qui, les voyant paroî-
» tre, courut à eux avec une fureur in-
» croyable, ſe jetta ſur un d'entre eux,
» l'emporta, & le déchira bientôt en
» pieces. L'horreur & l'effroi dont ils
» furent pénétrés, leur firent prendre
» à tous la fuite. Ceux qui étoient de-
» meurés à bord, les voyant revenir
» vers la mer, ſe préſenterent pour les
» recevoir. Lorſqu'ils eurent appris
» cette effroyable aventure, ils encou-
» ragerent les autres à retourner avec
» eux au combat, pour attaquer tous
» enſemble le furieux animal; mais
» pluſieurs ne pouvoient s'y réſoudre.
» Nos compagnons ſont morts, di-
» ſoient-ils; il ne s'agit plus de leur ſau-
» ver la vie. Si nous pouvions l'eſpérer
» encore, nous irions avec autant d'ar-
» deur que vous; mais qu'avons-nous
» à prétendre à une victoire ſans hon-
» neur & ſans avantage, pour laquelle
» il faut braver une affreux péril. Mal-
» gré ces raiſons, il y en eut trois qui
» s'avancerent, pendant que l'ours con-
» tinuoit de dévorer tranquillement ſa
» proie, ſans ſe mettre en peine de voir

» tant d'hommes assez près de lui. Les » trois braves ayant tiré plusieurs coups » sans toucher l'animal, le plus hardi » s'avança, & lui tira une balle dans la » tête, proche de l'œil. Cette blessure » ne lui fit pas quitter prise; & tenant » le corps par le cou, il eut encore la » force de l'enlever tout entier. Cepen- » dant on vit qu'il commençoit à chan- » celer; & nos trois hommes allant » droit à lui, le frapperent de tant de » coups de sabre, qu'ils le mirent en » pieces, sans pouvoir lui faire aban- » donner sa proie: mais enfin il reçut » dans la gueule un coup de bayonnet- » te, qui le fit tomber sur le côté; & » l'on acheva de lui couper la gorge. » Les deux matelots, à demi dévorés, » furent enterrés dans l'isle; & la peau » de l'ours, qui n'avoit pas moins de » douze à treize pieds de long, fut ac- » cordée à celui qui avoit montré le » plus de courage ».

Le Docteur parle d'une pêche de vaches marine, qui s'est faite près du détroit de Weigatz. « Les rameurs ayant » atteint un de ces animaux, avec des » harpons, lâcherent de la corde en » quantité suffisante, & se retirerent

» pour être hors de ſa portée, tandis
» qu'il ſe débattoit. Mais s'étant affoi-
» bli, on lui coupa la tête; & on laiſſa
» le corps en mer; parce que ſa chair
» n'eſt bonne ni à manger, ni à faire de
» l'huile. On ne pêche les vaches mari-
» nes, que pour en avoir les dents,
» qui ſont plus blanches, & jauniſſent
» moins que celles de l'éléphant. Cha-
» cune de celle-ci peſoit près de trente
» livres : auſſi l'animal étoit - il d'une
» groſſeur monſtrueuſe. Il en eſt qui,
» d'un coup de queue, renverſent une
» barque, ſur-tout lorſqu'ils ſe ſentent
» frappés avec le harpon, & qu'on n'a
» pas ſoin de s'en éloigner aſſez vîte ;
» c'eſt ce qui rend cette pêche très-dan-
» gereuſe ; & il n'eſt pas rare de voir
» des hommes y périr.

» Les vaches marines ſont très-vo-
» races, mais peu attentives à leur ſû-
» reté : on les touche ſouvent ſans
» qu'elles ſe ſauvent ; & l'on choiſit
» dans le troupeau, celles qu'on veut
» tuer. Un homme fort ſe met dans un
» bateau conduit par trois ou quatre ra-
» meurs, & tient à ſa main un grand
» crochet de fer, bien aigu, qu'il en-
» fonce dans le dos d'un de ces ani-

» maux. Ce crochet eſt attaché à une
» corde que des hommes tirent du ri-
» vage; & lorſque la vache marine ſe
» ſent bleſſée, & ſe débat pour ſe dé-
» gager, ſes compagnes s'empreſſent
» à la ſecourir. Les unes s'étendent ſur
» la corde pour la rompre; d'autres eſ-
» ſaient d'arracher le harpon avec leurs
» queues. Quelquefois elles briſent les
» armes, & les font tomber des mains
» de ceux qui les attaquent. La tendreſſe
» du mâle pour la femelle eſt admira-
» ble: lorſqu'il n'a pu venir à bout de
» la délivrer, il la ſuit juſques ſur le ri-
» vage, & reſte quelquefois pluſieurs
» jours à côté de ſon cadavre.

» Quelques perſonnes de l'équipage
» deſcendirent, de l'embouchure du
» détroit, dans une iſle couverte de ſa-
» pins & de genevriers, & y prirent
» quelques pinguins. On appelle ainſi
» un animal qui tient de l'homme, de
» l'oiſeau & du poiſſon. Il eſt droit ſur
» ſes pieds, & a des ailerons ſans plu-
» me, ſemblables à du cuir, qui lui
» pendent des deux côtés, en façon de
» petits bras, & lui ſervent à nager,
» non à voler. Il eſt de la hauteur du
» cygne, mais plus gros, a les plumes

» du dos noires, celles de deſſous le ven-
» tre, blanches. Sa peau eſt auſſi épaiſ-
» ſe, que celle du cochon, & ſi dure,
» qu'à peine d'un coup de ſabre peut-on
» lui trancher la tête. Les pinguins ſont
» le plus ſouvent dans l'eau, & ne vien-
» nent à terre, que pour creuſer ſur le
» rivage des trous, où ils ſe couchent
» trois ou quatre enſemble, & dans leſ-
» quels ils pondent, & font éclorre
» leurs œufs. Ils ont la queue courte,
» les pieds noirs, & de la forme de
» ceux des oies; marchent la tête éle-
» vée, tiennent le corps droit; &, à
» les voir de loin, on les prendroit
» pour de petits hommes. Leur chair
» eſt de très-bon goût, & approche de
» celle du canard ſauvage; mais elle eſt
» plus graſſe & plus délicate.

» C'eſt par le détroit de Weigatz,
» que je rentrai en Sibérie. Nous quit-
» tâmes les bords de la riviere de Pé-
» zora que nous avions ſuivie depuis
» quelques tems; & nous gagnâmes Pa-
» pinougorod, par des chemins preſ-
» que impraticables. Comme nous ap-
» prochions d'un bois fort ſerré, nous
» vîmes cinq hommes habillés de peaux
» d'ours, dont chacun portoit un fuſil

» & un couteau à gaîne à ſa ceinture.
» Notre guide les voyant avancer, fit
» arrêter nos rennes : quand ils furent
» à la portée de la voix, un d'eux nous
» ſalua en langue moſcovite, en diſant
» qu'il voudroit être auſſi libre que
» nous. Je regardai attentivement celui
» qui nous parloit, & je reconnus un
» ancien camarade d'école, qui avoit
» été banni par la Czarine, pour avoir
» fait la chaſſe des martres ; ce qui eſt
» regardé comme un crime capital.

» Pendant que je m'entretenois avec
» lui, j'eus le tems d'examiner les qua-
» tre autres ; & j'en remarquai parti-
» culiérement un, dont les traits me
» parurent dénoter un homme de diſ-
» tinction. J'appris que c'étoit un gen-
» tilhomme Lorrain, qui, ayant ſervi
» avec honneur en Ruſſie, avoit eu le
» malheur d'être injuſtement ſoupçon-
» né d'infidélité. Il étoit couvert d'ha-
» bits groſſiers, avoit la barbe longue,
» la tête chauve, & paroiſſoit accablé
» d'une profonde mélancolie. La deſ-
» cription des peines qu'il ſouffroit
» dans ce climat ſtérile, auroit touché
» les cœurs les plus inſenſibles. Il les
» partageoit avec ſes compagnons, qui

» étoient, comme lui, des perſonnes
» diſtinguées par des places honorables,
» mais que de pareils ſoupçons avoient
» fait exiler dans ces déſerts. Il ſe paſ-
» ſoit peu de jours, qu'ils ne fuſſent at-
» taqués de quelques bêtes ſauvages,
» qui marchent ordinairement par trou-
» pes pour chercher leur proie. Ils n'a-
» voient d'autre ſubſiſtance, que celle
» qu'ils pouvoient ſe procurer; & ils
» étoient obligés de fournir aux offi-
» ciers de l'empire, un certain nombre
» de martres. S'ils y manquoient, on
» les fouettoit avec des lanieres, juſ-
» qu'à ce qu'ils euſſent le corps tout
» couvert de ſang; ce qui, joint à la
» rigueur du climat, rendoit leur vie
» plus miſérable, qu'il n'eſt poſſible de
» l'exprimer. Nous leur offrîmes de
» faire tous nos efforts pour faciliter
» leur évaſion; mais ils nous en firent
» voir l'impoſſibilité : toutes les fron-
» tieres étant garnies de forts, ils ne
» manqueroient pas d'être arrêtés; &
» la mort la plus cruelle ſeroit la puni-
» tion qu'on leur feroit ſouffrir, ainſi
» qu'à nous, s'ils eſſayoient de profiter
» de nos offres.

» Après nous être rafaîchis avec eux

» ſur la mouſſe, au moyen des provi-
» ſions que nous avions apportées,
» nous ne pûmes nous réſoudre à quit-
» ter ſi promptement des gens de mé-
» rite, qui, s'étant vus dans un état
» floriſſant, ſe trouvoient réduits à la
» ſituation la plus déplorable. Charmés
» d'apprendre que nous reſterions avec
» eux ce jour-là, ils nous conduiſirent à
» cinq petites huttes qu'ils avoient éle-
» vées dans un lieu voiſin, & où ils ſe
» retiroient ſéparément, quand ils vou-
» loient ſe livrer à leur mélancolie.

» La ſtructure de ces cabanes nous
» prouva évidemment, que la néceſſité
» eſt la mere de l'invention & de l'in-
» duſtrie. Elles étoient plus hautes que
» toutes celles que nous avions vues
» dans nos voyages, & beaucoup plus
» commodes. Elles avoient chacune
» deux ou trois chambres avec des
» treillis au mur, pour donner entrée
» à la lumiere. Elles étoient conſtruites
» en ſapins, & parquetées d'os de poiſ-
» ſon, qui faiſoient paroître le plan-
» cher auſſi luiſant que de l'ivoire. Il y
» avoit au-deſſus un bouquet d'arbres,
» aſſez agréable; & pour les défendre
» des attaques des bêtes ſauvages, on

» y avoit creuſé un foſſé paliſſadé avec
» de forts poteaux, & des pieces de
» bois en travers. Cette barricade étoit
» armée d'os pointus, qui formoient
» comme autant de lances; & lorſque
» les portes étoient fermées, on y étoit
» auſſi en ſûreté, que dans une place
» forte. Nous y trouvâmes des provi-
» ſions de biſcuit, de rennes ſalées &
» d'hydromel.

» Pendant que la compagnie s'amu-
» ſoit à boire, le gentilhomme Lorrain,
» homme fort ſobre, voyant que l'exem-
» ple des autres ne m'excitoit pas à faire
» comme eux, me propoſa d'entrer
» dans la hutte voiſine, pour leur laiſſer
» plus de liberté. Il me fit un long récit
» de ſes malheurs; & le feu qu'il mit
» dans ſa narration, en rendit la pein-
» ture encore plus frappante. Lui ayant
» demandé des obſervations ſur les uſa-
» ges du pays, il me dit que nous avions
» trop peu de tems, pour entrer dans
» ces détails; qu'il avoit écrit toutes ſes
» remarques, non-ſeulement ſur cette
» partie de la Sibérie, mais encore ſur
» différentes provinces de l'empire Ruſ-
» ſe; & ouvrant une caſſette, il me
» donna un manuſcrit que je refuſai

» d'abord

» d'abord par diſcrétion. Vous pouvez » le prendre, me dit-il; il ne peut plus » m'être d'aucune utilité : les maux que » j'ai ſoufferts m'ont donné un tel dé- » goût pour ce pays, que lorſque j'en » ſerai ſorti, le moindre ſouvenir m'en » ſeroit affligeant.

» Ces Mémoires, continua le Doc- » teur, ſont écrits en françois & en » ruſſe. L'auteur m'a obligé de prendre » l'une & l'autre verſion; & comme la » françoiſe m'eſt abſolument inutile, » par le peu d'uſage que j'ai de votre » langue, j'exige de votre amitié, que » vous l'acceptiez de ma main; elle » pourra ſervir à vous faire connoître » les mœurs & la politique d'une na- » tion, chez laquelle vous allez voya- » ger ».

J'acceptai, Madame, ce préſent, avec reconnoiſſance; & comme ces remarques m'ont paru auſſi exactes qu'intéreſſantes, je ne manquerai pas de vous en faire part, à meſure que l'occaſion s'en préſentera. L'auteur y a joint, de tems en tems, des particularités curieuſes de l'Hiſtoire de Moſcovie : j'en enrichirai quelques unes de mes lettres, lorſque les circonſtances

l'exigeront, & que je vous parlerai des différens pays où les événemens ſont arrivés. En attendant, je reviens à la Relation de M. Solnick.

« Nous prîmes congé de nos hôtes, » très-fâchés de ne pouvoir contribuer » à l'adouciſſement de leur ſituation. » Ils nous forcerent, en partant, d'ac- » cepter quelques hermines, des peaux » d'ours & de renards, pour leſquelles » ils ne voulurent pas recevoir d'ar- » gent; mais nous leur fîmes préſent » de tabac, d'eau-de-vie & d'étoffes. » Les larmes furent réciproques, lorſ- » que nous partîmes; & quand nous » eûmes enfin dit le dernier adieu à ces » honnêtes Exilés, nous montâmes ſur » nos traîneaux; & nous continuâmes » notre route vers Caſan, avec la » promptitude ordinaire de ces ſortes » de voitures.

» Nous arrivâmes le troiſieme jour à » Papinowgorod. Le gouverneur en- » voya demander qui nous étions, & » quelles affaires nous attiroient dans » cette contrée? Nous nous rendîmes » chez lui, & ſatisfîmes à toutes ſes » queſtions. Il nous reçut avec amitié; » & voulant nous marquer une atten- » tion particuliere, il fit venir ſa femme

» pour nous entretenir : complaiſance
» très-rare dans ce pays. Elle parut
» avec une bouteille d'eau-de-vie dans
» une main, & une taſſe d'argent dans
» l'autre. Elle étoit ſuivie de ſa fille qui
» portoit un plat avec du pain d'épice.
» Nous ſaluâmes Madame la gouver-
» nante, qui défit un de ſes nœuds de
» manche, & le laiſſa tomber à terre.
» Un de nous le ramaſſa, le baiſa, &
» le donna à ſon voiſin ; celui-ci à un
» autre, & cet autre à un quatrieme,
» pour en faire de même, comme c'eſt
» l'uſage en Sibérie. Elle le reprit en-
» ſuite, le rattacha, nous préſenta à
» chacun une raſade d'eau-de-vie, un
» morceau de pain d'épice; s'aſſit au
» bout de la table, à côté de ſon mari,
» y reſta quelque tems, & ſe retira,
» pour nous faire ſervir à ſouper.

» Le lendemain de notre arrivée, il
» ſe paſſa un événement dont nous
» fûmes témoins, & qui ne s'eſt point
» renouvellé en Ruſſie, depuis que,
» par la loi la plus ſage & la plus hu-
» maine, l'Impératrice Eliſabeth n'a
» voulu que, ſous ſon regne, aucun
» criminel perdît la vie dans les ſuppli-
» ces. Une femme convaincue d'avoir

» aſſaſſiné ſon mari, fut enterrée vive » juſqu'au cou. La terre fut peu foulée » autour d'elle, parce qu'on eſpéroit » qu'elle recevroit ſa grace. Elle étoit, » depuis douze ans, en priſon, & avoit » eu des protections aſſez puiſſantes, » pour faire différer ſi long-tems l'exé- » cution de ſon jugement; mais elle le » ſubit enfin, & fut condamnée à la » peine portée par les loix. Comme » je n'avois jamais vu un ſupplice de » cette eſpece, j'allois, de tems en tems, » obſerver l'état de cette femme. On » avoit mis auprès d'elle une ſentinelle » qui devoit empêcher qu'on ne lui » donnât à boire ou à manger; mais je » m'apperçus que des ames charitables » lui apportoient ſecrétement quelques » taſſes d'eau-de-vie. Cependant ſes » forces diminuerent; & ces ſecours, » loin de rendre ſes douleurs plus ſup- » portables, ne firent peut-être que les » prolonger. Quelques jours avant ſa » fin, elle devint inſenſible; & à ſa » mort, qui arriva le treizieme jour, il » ſembloit qu'elle s'endormît ».

Le reſte de cette Relation, juſqu'à Cafan, n'offre plus rien de remarquable; elle finit par des obſervations générales ſur les mœurs & les uſages des habitans

de cette partie de la Sibérie. « Les gens » au-deſſus du commun, dit le Docteur, » portent de longues robes, avec des » manches étroites d'une autre cou- » leur, qui tombent juſques ſur les » doigts. Ils ont deſſous, des culottes & » des bas de pareille étoffe. Leurs ſou- » liers, ou plutôt leurs bottines, ſem- » blables à celles des Polonois, ſont de » cuir bleu, rouge ou jaune, & bou- » tonnées par le haut. Ils ont des » bonnets de draps, bordés d'her- » mine, de martre, ou de peau de re- » nard noir. Les femmes, en général, » y ſont graſſes, belles & fort agréa- » bles; les cheveux leur tombent en » boucles ſur les épaules; elles ont de » légères ceintures, garnies de perles; » & leurs chemiſes ſont de coton, avec » des manches friſées, depuis le poignet » juſqu'à l'épaule; enſorte qu'il entre » près de cinq aunes de toile dans » chaque chemiſe: auſſi font-elles très- » peu d'uſage des manches de leurs ro- » bes, qui, quoique très-longues, ne » ſont ſouvent attachées qu'avec des » épingles. Ces robes, ou habits de deſ- » ſus, leur deſcendent juſqu'aux pieds, » comme ceux des hommes, & ſont

» d'une étoffe bleue, rouge ou violette, » bordées de martre ou de peau de re- » nard blanc.

» Les naturels de Sibérie ſont graves » & hardis, mais ignorans, groſſiers, » avares & jaloux de leurs femmes » qu'ils tiennent ſous la clef. Elles n'o- » ſent ſortir de la maiſon ſans une » permiſſion expreſſe, qu'elles deman- » dent à chaque fois.

» Les procès ſont ici promptement » terminés; les loix du pays mettent les » peuples à couvert de ces détours de » chicanes, qui affligent & déshonorent » les nations policées, dévorent la ſubſ- » tance des plaideurs, & achevent de » dépouiller la veuve & l'orphelin ».

Je ſuis, &c.

A Caſan, ce 18 Janvier 1747.

LETTRE LXXXIV.

LA RUSSIE.

ACCOUTUMÉ à ne voir les hommes qu'en paſſant, à m'y attacher légérement, je ſens pourtant, Madame, que je n'en ſerai pas moins touché de la prochaine ſéparation, ni moins ſenſible à l'abſence de mon cher Docteur, qui ſait ſi bien inſtruire, aimer & guérir ſes malades. Nos derniers entretiens roulerent ſur les premiers tems & les anciens monarques de la Ruſſie.

Il n'y a pas un ſiecle, que cet empire, plus vaſte lui ſeul que tous les royaumes de l'Europe, loin de figurer dans l'hiſtoire des nations policées, méritoit à peine une place dans celle de l'humanité. Plongée dans la plus profonde ignorance, ſans aucune connoiſſance des arts, ſans un plan fixe de gouvernement, ſans commerce, ſans code de légiſlation, & preſque ſans milice, la Moſcovie reſſembloit à une plante vigoureuſe, qui, livrée à ſes propres forces, ne recevant aucun ſecours de

la culture, végétoit, au milieu d'un désert, des seuls bienfaits du sol & du climat, sans prendre d'accroissement, sans procurer aucune utilité. Un homme d'un génie profond, d'une intelligence singuliere, d'une fermeté d'esprit supérieure à tous les obstacles, paroît sur le trône des Czars; & tout à coup la Russie change de face : elle a des armées, des généraux, des finances, une marine, des loix, des connoissances, toutes les ressources des arts utiles & agréables : voilà le tableau raccourci de la grande révolution qui s'est passée sous nos yeux, & dont le détail doit piquer la curiosité de ceux qui étudient l'esprit & les progrès des nations. Pierre le Grand a été à la fois le créateur & le législateur d'un peuple nouveau.

Les habitans de ses vastes Etats ne furent d'abord qu'un assemblage de différens peuples, auxquels se mêlerent des Esclavons, des Huns, des Sarmates, des Bulgares, des Cosaques, des Roxelans, des Tartares, &c. On prétend que le mot de *Russes* vient de *Ross*, qui, en langue esclavone, signifie *dispersés*, parce que tous ces peuples vivoient dans des

cabanes éloignées les unes des autres. Ils n'avoient aucune forme d'administration politique ; & ce ne fut que vers le ſixieme ſiecle, qu'ils commencerent à être gouvernés par des ſouverains.

Trois freres Polonois, d'autres diſent Ruſſes de nation, y bâtirent chacun une ville, & y attirerent une multitude d'hommes & de femmes, qui s'y réfugierent pour éviter les incurſions des Tartares. Ces villes formerent bientôt de petits Etats, dont les fondateurs laiſſerent la ſucceſſion à leurs deſcendans ; mais la rivalité rompit l'union entre ces ſouverains toujours en guerre, ſoit pour défendre leur propre pays, ſoit pour envahir celui de leurs voiſins. Les ravages, les crimes, les cruautés ſuivoient le triomphe des vainqueurs. Ces furieux, acharnés ſans ceſſe les uns contre les autres, avoient juré leur entiere deſtruction. Un ſeigneur nommé *Rurich*, ſaiſit cette occaſion de contenter ſes deſirs ambitieux. Il ſe mit à la tête d'un parti ; &, après des victoires ſignalées, il reſta ſeul maître de la Ruſſie. On le regarde comme le chef de la premiere race des ſouverains de ce grand Etat.

Il laiſſa un fils nommé *Igor*, qui épouſa Oléga, fille d'un de ſes généraux. Dans le récit des amours de ce jeune prince & de la belle Oléga, l'Officier Lorrain, dont j'ai le manuſcrit, répand un air de galanterie, qui ne ſe reſſent ni de l'aſpérité de ſes déſerts, ni de la rigueur de ſa ſituation. « Cette Prin-» ceſſe, dit-il, élevée à la Cour, dès » ſon enfance, avoit toujours été la » compagne des plaiſirs innocens du » jeune Igor. Lorſque les graces de la » jeuneſſe embelliſſoient Oléga, le » cœur d'Igor s'enflammoit inſenſible-» ment pour elle. Il ne pouvoit s'en ſé-» parer; &, dans un âge où la nature » parle toute ſeule, les inclinations de » ſon cœur ſe faiſoient ſentir ſi forte-» ment, qu'Igor n'avoit des ſoins & des » empreſſemens, que pour Oléga. L'a-» mante, de ſon côté, étoit rêveuſe. » Ils vouloient toujours ſe voir; ils ſe » cherchoient par-tout; & lorſqu'ils » s'étoient trouvés, ils ſoupiroient tout » bas, ſe parloient peu, paſſoient des » heures entieres à ſe regarder d'une » façon languiſſante; & tout d'un coup » ils rougiſſoient, baiſſoient la vue, & » tomboient dans une profonde rê-» verie.

» Les parens ouvrirent les yeux ſur » des ſentimens qui marquoient un » amour déjà formé. En effet, ce n'é- » toit plus un enfant qui demandoit à » s'amuſer avec un autre enfant; c'étoit » un amant qui cherchoit ſa maîtreſſe; » & cette maîtreſſe n'y étoit point in- » ſenſible : ſes yeux diſoient à Igor ce » que la modeſtie de ſon ſexe défendoit » à ſa bouche d'exprimer. Auſſi ne tar- » da-t-on pas à les unir. Igor redoubla » ſes ſoins auprès de ſon épouſe; c'étoit » à ſes pieds, & dans les douceurs de » ſon entretien, qu'il alloit ſe délaſſer » des momens qu'il donnoit aux affaires » de l'Etat ».

Oléga devenue veuve, fit des choſes étonnantes pour venger la mort de ſon mari tué dans un combat. Des Ambaſſadeurs étant venus, de la part de ſes ennemis, lui propoſer d'épouſer un de leur chefs, elle ordonna qu'ils fuſſent précipités dans un puits qu'elle fit ſur le champ remplir de terre. Ayant enſuite fait prendre, dans une de leurs villes qu'elle tenoit aſſiégée, un certain nombre de pigeons, on leur attacha de petits flambeaux ſur les ailes, & on les lâcha. L'Hiſtoire, ou le Roman, porte

qu'étant retournés dans leur ancienne demeure, ils y mirent le feu, comme Oléga l'avoit prévu ; & les Ruſſes profitant du tumulte que cauſa cette incendie, firent un carnage affreux des ennemis. Le fer & le feu à la main, l'implacable Oléga n'aſſouvit ſa vengeance, que dans leur deſtruction.

Cette Princeſſe que vous avez vue adorant ſon amant, vengeant ſon mari, maſſacrant ſes ennemis, ne s'occupe plus que de l'éducation de ſon fils, & du gouvernement de ſes peuples. C'eſt ſous ſon regne, que la Religion Chrétienne s'établit en Ruſſie ; ou plutôt ce fut elle qui, de Conſtantinople, où elle étoit allée chercher des loix pour civiliſer ſes ſujets, l'avoit rapportée dans ſes Etats, comme autrefois Clotilde la fit recevoir chez les Francs. Elle mourut vers la fin du dixieme ſiecle, révérée comme une ſainte ſous le nom d'*Hélène*, qu'elle avoit pris à ſon baptême.

Son fils ne voulut connoître d'autres dieux que ceux de ſes peres ; il ne défendit point à ſes ſujets de ſe rendre Chrétiens ; mais il mépriſoit ceux qui l'étoient. Tout ſon plaiſir conſiſtoit à faire

beaucoup de butin ſur ſes ennemis : il parcouroit leurs terres avec la rapidité d'un aigle & l'intrépidité d'un léopard.

Ce ne fut que ſous Volodimir, que le Chriſtianiſme s'établit en Ruſſie. Idolâtre comme ſes ancêtres, ce prince commença à être perſécuteur, avant que d'être proſélite. Il aimoit ſes plaiſirs, & avoit pluſieurs femmes. Celle qu'il affectionnoit le plus étoit Rogneda qu'il épouſa malgré elle. Un jour qu'il dormoit à ſes côtés, la Princeſſe réfléchiſſant ſur la violence qui lui avoit été faite, & ſur les infidélités qu'il commettoit tous les jours, ſe ſaiſit d'un couteau, & alloit le poignarder, lorſque Volodimir ſe réveilla, lui ſaiſit la main, & l'empêcha d'achever ſon coup. Rogneda, loin de ſe repentir, n'en parut que plus irritée, & lui dit, en verſant un torrent de larmes : « tu as tué mon pere, ma mere, mon » frere ; tu as ruiné mon pays ; & non » content de me mépriſer & de me » haïr, tu déteſtes le fils que j'ai eu de » toi ».

Après que ſes premiers tranſports furent calmés, Volodimir lui ordonna de prendre ſes habits royaux, de ſe

rendre dans ſon appartement, & de ſe placer ſur ſon trône pour y recevoir l'arrêt de mort. Il alla enſuite la trouver; mais quelle fut ſa ſurpriſe, lorſqu'il vit ſon fils aſſis à côté d'elle, un ſabre nud à la main? Ce jeune enfant s'avança vers ſon pere, & lui préſentant le glaive, « Seigneur, lui dit-il » avec tendreſſe, daignez me tuer le » premier, pour que je n'aie pas le cha» grin de voir répandre le ſang de ma » mere ». Volodimir ne put retenir ſes pleurs, lui arracha le fer, & lui dit: « qui eſt-ce qui t'a caché ici? » Ce furent-là ſes uniques paroles; & ſa colere ſe calma dans l'inſtant.

Cet acte de modération répandit au loin la réputation de ce Prince. Les nations étrangeres touchées de ſes erreurs, voulurent lui faire quitter le paganiſme, & lui envoyerent divers ambaſſadeurs. Les Bulgares du Noſowich le preſſerent de ſe faire Muſulman. La doctrine de la pluralité des femmes lui plaiſoit aſſez; mais il ne pouvoit ſe réſoudre à la circonciſion. Il aimoit le vin, & croyoit qu'il étoit propre à animer les ſoldats: il ne vouloit pas s'en priver. La défenſe de manger du co-

on lui déplaiſoit également, par
: c'étoit diminuer les moyens
ſiſtance à ſes peuples ; il ne voulut
ic point de ce culte. Les Juifs lui en-
rerent auſſi des députés pour lui
poſer d'embraſſer leur religion ;
is la ſeule horreur de la circonci-
n ſuffiſoit pour l'en dégoûter. Il
r demanda quelle étoit leur patrie ?
répondirent que c'étoit Jéruſa-
. « Y demeurez-vous », ajouta-
? Cette queſtion les embarraſſa :
répondirent : « Dieu irrité contre
ous à cauſe des péchés de nos pe-
s, nous a chaſſé de la terre pro-
iſe, & l'a donnée à des étrangers.
uiſqu'il vous a maudits, répliqua
olodimir, il y a tout lieu de croire
ue votre religion lui déplaît, & con-
équemment ne doit pas me plaire ».
Ne pouvant ſe décider, il envoya à
ne, à Conſtantinople, & chez les
hométans, des gens ſages, chargés
caminer les différens cultes ſur les
x même où ils étoient pratiqués.
députés partirent, & ne ſe donne-
t pas la peine de voir les Juifs. Ils
ıverent chez les Mahométans des
monies ſi ridicules, qu'ils ne s'y

arrêterent pas long-tems. La pompe du culte de Rome les frappa; mais il les ſéduiſit à Conſtantinople: ils y trouverent tant de majeſté, qu'ils ſe déciderent en ſa faveur. Volodimir prit la réſolution de demander le baptême à l'Empereur; mais craignant qu'on ne regardât cette démarche comme une foibleſſe, le nouveau proſélite, en allant chercher ſon parrein, lui enleva une ville, & lui demanda ſa ſœur en mariage. La Princeſſe Anne réſiſta longtems; mais on lui repréſenta qu'elle aſſuroit, par ce mariage, le repos de ſa patrie, & que ſa mémoire ſeroit en bénédiction chez les Ruſſes. « Mais, » demandoit la Princeſſe affligée, que » deviendrai-je, ſi mon époux refuſe » d'embraſſer la Religion Chrétienne, » ou ſi, après l'avoir embraſſée, il » y renonce & m'oblige d'adorer les » faux dieux? Mourez plutôt que de » le faire, lui répondit-on; mais que » la poſtérité ſache que c'eſt à vous » que les Barbares ſont redevables de » la connoiſſance du vrai Dieu ».

Anne ſe rendit, & n'eut pas lieu de s'en repentir. Volodimir renonça aux ſuperſtitions du paganiſme, fut baptiſé

& reçut le nom de *Baſile*. Il fit venir, pour l'inſtruction de ſon peuple, des prêtres Grecs, qui, après de nombreuſes converſions, renverſerent les idoles, fonderent des égliſes, établirent des monaſteres ; & les arts ſe montrerent à la Cour d'un Prince qui les protégeoit. Il introduiſit dans ſes Etats les lettres Eſclavones, mérita d'être appellé, de ſon vivant, *le Salomon de la Ruſſie*, & d'y être honoré comme un ſaint après ſa mort.

Baſile laiſſa douze fils, entre leſquels il eut l'imprudence de partager ſon trône. De-là ces haines, ces fureurs, ces guerres qui replongerent ce pays dans la nuit de la barbarie. Ces déſordres, qui durerent plus d'un ſiecle, furent, en quelque ſorte, le ſignal qui y appella les Tartares. Ils ravageoient, depuis long-tems, l'Aſie orientale, ſous les ordres de Gengis Khan. Une multitude innombrable de ces barbares vint, comme un fleuve débordé, couvrir & engloutir la Moſcovie. Ses Princes périrent dans les ſupplices ; ou ceux qui furent épargnés, devinrent feudataires de leurs vainqueurs. Outre l'affront de conduire eux-mêmes à pied,

le tribut auquel ils étoient assujettis, & de le présenter humblement à l'ambassadeur qui les attendoit monté sur son cheval, ces illustres esclaves devoient encore se prosterner devant le fier Tartare, lui offrir du lait à boire, &, s'il en tomboit quelques gouttes, les recueillir avec la langue.

Les Russes languirent jusqu'en 1450, dans cette cruelle & honteuse servitude. Un libérateur, descendant & successeur des Ducs de Moscovie, s'éleva, & rompit les fers de ces malheureux peuples. Son nom est *Basilowitz*, ou *fils de Basile*, surnommé *le Victorieux*. Son fils, soit timidité soit prudence, s'étant retiré deux fois devant un pays ennemi, dont il devoit tenter la conquête, Basilowitz l'accusa de lâcheté, &, dans sa colere, lui porta un coup qui l'étendit mort à ses pieds. La nature ne tarda pas à se faire entendre, avec le cri le plus touchant, au cœur de ce pere infortuné. Sa sombre douleur l'entraîna dans un état de langueur & de démence.

Un autre Basilowitz, son petit-fils, surnommé *le Tyran*, fit de son regne un tissu d'horreurs & de cruautés, &

pouſſa la barbarie plus loin que les Nérons & les Phalaris. Ayant conquis la Livonie & la Finlande, on lui amene les principaux priſonniers; &, armé d'un bâton ferré, il les aſſomme l'un après l'autre, les précipite dans la riviere, & continue pendant un jour cet horrible exercice. Les jeunes filles ſont déshonorées ſous ſes yeux, enſuite mutilées, déchirées, & brûlées à petit feu. Il fait rôtir devant lui le gouverneur d'une place dont il vient de ſe rendre maître. Il prend de la jalouſie contre ſon fils, & l'aſſaſſine. Il fait clouer un chapeau ſur la tête d'un ambaſſadeur. On ajoute qu'un Envoyé d'Eliſabeth, Reine d'Angleterre, oſant ſe couvrir en ſa préſence: « Ne ſais-tu » point, lui demande ce Prince, le » traitement que j'ai fait à un miniſ» tre, pour une faute ſemblable? Je le » ſais, lui répond l'Anglois; mais je » ſuis l'envoyé d'une Reine, qui ne » permet pas que l'on offenſe impuné» ment ſes ambaſſadeurs ». Le Czar admira cette réponſe, & dit à ſes courtiſans: « Voilà un brave homme. Qui » de vous eût agi & parlé de la ſorte » pour ſoutenir mon honneur? »

Ce qui pourroit rendre toutes ces hiſtoires vraiſemblables, c'eſt le caractere également cruel & bizarre de ce Prince, dont je vais citer encore quelques traits. Ayant ſoupçonné d'infidélité les habitans de Novogorod, il en fit jetter, en un jour, plus de trois mille dans le Volga. L'archevêque, qui s'étoit ſauvé de la fureur des ſoldats, voulant reconnoître cette grace, & flatter le tyran, lui donna un grand feſtin dans ſon palais épiſcopal. Pendant le dîner, le monarque envoya piller le riche temple de ſainte Sophie & tous les tréſors des autres égliſes; puis ſe tournant du côté de l'archevêque, il lui dit: « Comme il ne vous reſte plus de bien, » vous n'avez d'autre parti à prendre, » qu'à quitter votre habit qui ne peut » vous être qu'à charge. Je vais vous » faire donner une muſette, & un ours » que vous ferez danſer pour de l'argent. Je veux de plus, que vous vous » mariez; que tous vos eccléſiaſtiques » ſoient de la noce, & que chacun » d'eux vous faſſe un préſent ». En effet, il n'y en eut pas un, qui n'apportât ce qu'il avoit pu ſauver, croyant que le pauvre archevêque qu'ils aimoient,

rofiteroit. Mais le tyran prit tout ent ; & ayant fait amener une le jument, il dit au prélat : « Voilà femme; monte-la; & vas à Moſ- u, où tu ſeras reçu au nombre des ueurs de violon, afin que tu appren- s à faire danſer l'ours ». L'archevê- fut contraint d'obéir; & dès qu'il ur la bête, on lui lia les jambes ſous entre du cheval. Le Czar lui fit pen- au cou des inſtrumens de muſique, il ordonna de jouer du flageolet. ontife en fut quitte pour cette co- ie; mais les autres eccléſiaſtiques nt pouſſés dans la riviere, à coups iques & de hallebardes.

e même Prince fit un voyage en rentes provinces de ſon empire, ous les ordres de l'Etat, depuis les ds juſqu'au peuple, lui firent des ens, parce qu'on ſavoit qu'il les oit. Un cordonnier lui offrit un na- de ſon jardin, & une paire de ſou- . Le Czar en fut ſi content, qu'il onna aux gens de ſa ſuite, de ſe faire ffer par cet homme, & de payer archandiſe le double de ſon prix. gentilhomme voyant de quelle ma- e il avoit récompenſé un don de ſi

peu de valeur, imagina qu'en offrant le plus beau cheval de ſon écurie, il en recevroit des marques plus diſtinguées de ſa libéralité : mais le Prince, pour remerciement, lui donna le navet du cordonnier.

On raconte un autre trait de ſingularité : il préſenta au miniſtre de la guerre, une humble requête, par laquelle il le ſupplioit de lever une armée de cent mille hommes, dans un tems qu'il lui marquoit, lui promettant, par reconnoiſſance, de ſe ſouvenir de lui dans ſes prieres. Le miniſtre, qui connoiſſoit ſes bizarreries, leva l'armée le plus promptement qu'il lui fut poſſible ; &, avec ſon ſecours, Jean Baſilowitz ſe rendit maître de la Sibérie.

Ce Prince étoit doux pour le peuple, & ſévere pour la nobleſſe. Il portoit ordinairement un bâton garni d'une pointe de fer, dont il piquoit les jambes des ſeigneurs qui l'approchoient, & marquoit beaucoup d'eſtime à ceux qui le ſouffroient ſans témoigner de ſenſibilité.

Des Anglois ayant eu l'imprudence de rire de quelques-uns de ſes caprices, il les fit amener, & mettre nuds en ſa

préſence. Dans cet état, il les obligea de ramaſſer, un à un, pluſieurs litrons de pois qu'il avoit fait répandre dans ſon appartement. Après les avoir bien fatigués, par ce ridicule exercice, il leur fit donner à boire, & les renvoya, en les avertiſſant d'être plus ſages à l'avenir.

Une autrefois il prit l'habit d'un homme du peuple, & alla dans un village demander de porte en porte un logement. Perſonne ne voulut le recevoir, excepté un pauvre homme dont la femme étoit prête d'accoucher, & qui le régala le mieux qu'il put. Le monarque lui dit, en le remerciant, que le lendemain il reviendroit le voir, & lui ameneroit un parrein & une marreine pour ſon enfant. Il y retourna en effet, avec toute la ſplendeur de ſon rang, & fit la fortune de ſon hôte; mais il donna ordre de brûler toutes les autres maiſons du village, & de chaſſer les habitans dans la campagne, diſant qu'ils deviendroient peut-être plus charitables, quand ils auroient éprouvé ce qu'on ſouffre, en demeurant expoſé ſans nourriture pendant une nuit très-longue & très-froide, aux inclémences de la ſaiſon.

Pour ne vous rien laiſſer ignorer des bizarreries de cet homme ſingulier, ou du moins de celles qu'on lui prête, voici encore ce qui lui arriva avec des voleurs auxquels il s'étoit joint : il leur propoſa de piller le tréſor du Czar, & dit qu'il ſavoit le moyen de les en rendre maîtres. Un d'eux lui donna un ſoufflet, & le traita de coquin, de penſer à voler un ſi bon Prince, tandis qu'il y avoit tant de riches ſeigneurs qui le volaient déjà aſſez, & ſur leſquels on feroit un gain plus légitime. Cette réponſe lui fut ſi agréable, qu'il changea de chapeau avec le voleur, & lui aſſigna un rendez-vous pour boire avec lui. Cet honnête homme s'y trouva effectivement, & fut très ſurpris de reconnoître le prince qui lui donna de bons avis; & pour le mettre en état de les ſuivre, il l'attacha à ſon ſervice.

Cependant ce caractère féroce & bizarre s'adouciſſoit & ſe corrigeoit, à meſure que la vieilleſſe approchoit. L'idée de la mort l'épouvante; les remords le déchirent, il ſe jette dans un cloître; & là, après avoir inutilement cherché la paix qui le fuit, il meurt dans le trouble & le déſeſpoir. Il laiſſa deux fils,

fils, Théodore & Démétrius. Le premier lui ſuccéda; & pendant le peu de tems qu'il vécut, il ſe laiſſa gouverner par Boritz Gudenow, frere de ſa femme. Boritz fut ſoupçonné d'avoir empoiſonné ſon maître, pour régner lui-même; & il avoit déjà fait égorger le jeune Démétrius, frere du Czar. Cet homme adroit ſut ſi bien gagner l'affection des grands & du peuple, que chacun le deſiroit pour ſouverain. Il ſe retira dans un cloître pour mieux cacher ſon ambition, tandis que des émiſſaires à ſes gages, échauffoient les eſprits. Ils réuſſirent ſi bien, que le peuple vint l'arracher de ſa ſolitude, & le proclama Grand-Duc de Moſcovie. Il leva alors le maſque; & ſe montrant dur & féroce, tel qu'il étoit effectivement, il envoya en exil la mere du Prince Démétrius, & chargea de fers, ou fit périr tous ceux qui pouvoient lui cauſer quelque ombrage.

Dans ce même tems, un moine de ſaint Baſile, forme le projet de ſe faire paſſer pour le Prince Démétrius. Il ſait ſi bien jouer ſon rôle, qu'il leve une puiſſante armée, défait les troupes de Boritz, acheve de mettre dans ſes in-

térêts les ennemis du tyran, & ſe fait proclamer ſouverain de la Ruſſie. Il rappelle de ſon exil, & comble d'honneurs la mere de Démétrius, qui ſe prête au jeu de l'uſurpateur. Tout ſemble ſervir la fortune de cet aventurier, lorſqu'un ſeigneur Ruſſien, nommé *Zusky*, entreprend de renverſer ſa nouvelle puiſſance; mais ce projet n'ayant pas réuſſi, Zusky eſt condamné à périr ſur un échafaud. Le nouveau Czar, par politique, lui accorde ſa grace; mais cette action de clémence lui devient funeſte. Zusky reprend ſon projet; les conjurés ſe raſſemblent, briſent les portes du palais, ſe rendent maîtres du monarque, font avouer à ſa prétendue mere, qu'il n'eſt que trop vrai que ſon fils Démétrius a été aſſaſſiné par ordre de Boritz. Auſſi-tôt l'uſurpateur eſt déchiré par le peuple; Zusky eſt regardé comme le ſouverain de l'État; & à peine eſt-il deſcendu de l'échafaud, qu'il eſt élevé ſur le trône.

D'autres aventuriers tentent ſucceſſivement de ſe faire paſſer pour Démétrius; une mort honteuſe eſt toujours le fruit de leur impoſture. Zusky lui-même, haï & mépriſé de ſa nation, eſt

obligé de ſe retirer dans un monaſtere.

Les Ruſſes ſe choiſiſſent un ſouverain dans la famille des Romanow, alliée de fort près aux anciens Czars, & ſe réuniſſent tous en faveur d'un jeune homme de quinze ans, nommé *Michel*. Ce Prince vivoit avec ſa mere dans un couvent, où elle étoit religieuſe. Un évêque, à qui l'on attribuoit le don des miracles, aſſure, en plein Sénat, que le Ciel s'eſt déclaré pour Michel; qu'il l'a appris, par révélation, & qu'on ne peut rien faire de mieux pour le ſalut de l'Etat, que de placer ce jeune homme ſur le trône. Tel fut, en 1613, le commencement du règne de l'illuſtre maiſon de Romanow, qui depuis a toujours porté, & tient encore, en 1747, le ſceptre de Moſcovie.

Michel laiſſe, en mourant, la couronne à ſon fils Alexis, un des plus grands Princes qu'ait eu la Ruſſie. On raconte, au ſujet de ſon mariage, une anecdote que je ne dois pas oublier. Il aimoit une jeune perſonne qu'il étoit ſur le point d'épouſer; mais le premier miniſtre, qui en avoit une autre en vue, gagna la dame d'honneur qui devoit attacher la couronne

ſur la tête de la nouvelle ſouveraine. Cette femme lui lia les cheveux ſi près de la racine, que la jeune perſonne s'évanouit au milieu de la cérémonie. C'eſt ce qu'avoit prévu le miniſtre, qui perſuada à ſon maître que la future ſouveraine tomboit du mal caduc. Le pere, qui l'avoit conduite à la Cour, fut accuſé de trahiſon, condamné au fouet, & relégué en Sibérie. Le Czar épouſa Marie, qui étoit dans les intérêts du premier miniſtre, & dont celui-ci épouſa la ſœur. Dans la ſuite, le Prince ayant ſu qu'on l'avoit trompé, rappella le pere, le combla de bienfaits, & donna à ſa fille une penſion conſidérable. Elle voulut toujours conſerver l'anneau & le mouchoir qu'elle avoit reçus de ſon amant, & refuſa conſtamment de ſe marier.

Alexis eut, toute ſa vie, des remords d'avoir percé de ſon épée un homme qui s'étoit avancé avec précipitation pour lui parler, le ſoupçonnant d'avoir deſſein de l'aſſaſſiner. On fouilla le mort; & on ne lui trouva que la requête qu'il vouloit préſenter lui-même au monarque, n'ayant pas d'autre moyen de la lui faire parvenir. Il

demandoit juſtice contre un gouverneur ſous lequel il avoit ſervi, & qui lui devoit trois ans de gages. Cet officier fut mandé à la Cour, dépouillé de ſon rang & de ſon bien, & banni d'une maniere ignominieuſe. Juge équitable & ſévere, légiſlateur judicieux, roi vigilant, protecteur du mérite, Alexis doit être mis au rang des ſouverains les plus célebres. Son adminiſtration fut digne d'annoncer & de préparer celle de Pierre le Grand, ſon fils & ſon ſucceſſeur.

Le dernier entretien de M. Solnick eut pour objet le royaume d'Aſtracan, où il venoit de faire un voyage. Ce pays, borné d'un côté par la mer Caſpienne, de l'autre par les montagnes de la Circaſſie, arroſé par le Volga, le Jaïck & pluſieurs autres rivieres, eſt ſitué ſous le plus beau de tous les climats. Il faiſoit partie de l'ancien empire de Gengis-Kan, & enſuite de Tamerlan. Il eut, après eux, ſes Rois particuliers, qui vivoient dans une parfaite union avec leurs voiſins les Tartares de Caſan. Ils coururent auſſi la même fortune, & furent, comme eux, aſſujettis à la domination Moſcovite

par le Czar Jean Baſilides, ſurnommé le *Tyran*, un des plus grands conquérans, & des plus méchans hommes d'entre les Ruſſes.

Le Docteur fit ce voyage par eau, en ſuivant le cours du Volga, & trouva ſur ſa route les villes de Tetoosk, de Simbirsky, de Samara, de Saratof, de Tzornoyar, de Czaritza, &c. Il va lui-même vous rendre compte de ce qu'il a vu.

« La premiere de ces villes, ſituée » ſur une montagne, eſt ceinte d'une » muraille de bois, & n'a que de mé- » chantes maiſons, & de petites égliſes. » Nous eûmes la curioſité d'y entrer, » parce qu'on nous dit qu'il devoit y » avoir ce jour-là, une exécution pour » une faute qu'on ne puniroit peut-être » pas en Europe. Un homme s'étoit » aviſé de prédire que la ville ſe- » roit réduite en cendres un tel jour. » La plupart des habitans n'ajoute- » rent pas foi à cette prophétie; ce- » pendant on en parloit à toute occa- » ſion. On voulut connoître le préten- » du prophete; & on remonta juſqu'à » un écrivain, qui dit tenir la prédic- » tion d'un vieillard. On fit chercher ce » dernier par des ſoldats qui ne le trou-

» verent point. Suivant une ordonnan-
» ce de Pierre le Grand, celui qui s'ex-
» cuſe ſur un autre d'une prophétie, &
» ne peut le repréſenter, doit en être re-
» gardé comme l'auteur, & mis en pri-
» ſon, juſqu'à ce que le tems marqué
» par la prédiction ſoit arrivé. Alors il
» faut le punir comme un inſenſé qui a
» dit témérairement ce qu'il ne ſavoit
» pas.

» Après pluſieurs interrogatoires, l'é-
» crivain convaincu de menſonge, fut
» condamné au fouet, & ſubit ce châ-
» timent le jour de notre arrivée. C'eſt
» la punition ordinaire des Ruſſes. Celui
» qui la reçoit, ôte ſes habits, ne garde
» que ſa chemiſe, ſe couche le ventre
» contre terre; & deux hommes lui
» tiennent, l'un les pieds, l'autre la tête,
» tandis qu'un troiſieme le frappe ſur les
» épaules avec une baguette comme on
» bat une fourrure ou un habit. Autre-
» fois on mettoit le coupable ſur le dos
» d'un valet de bourreau; on lui décou-
» vroit le corps juſqu'aux hanches; on
» lui attachoit les pieds avec une corde
» qu'on paſſoit entre les jambes de celui
» qui le portoit. Ce dernier lui tenoit
» les bras qu'il paſſoit à ſon cou; & un

» autre valet tenoit cette corde. Le » bourreau, avec un fouet de nerfs de » bœuf, auquel étoient attachées trois » aiguillettes de cuir d'élan, lui en don- » noit de toute ſa force ; & chaque » coup faiſoit ſortir le ſang. C'eſt ce » qu'on appelle le *Knout*.

» Ce ſupplice n'imprimoit chez les » Ruſſes aucune tache d'infamie : on » fréquentoit ſans ſcrupule ceux qui » avoient paſſé par les mains du bour- » reau ; & le bourreau lui-même jouiſ- » ſoit de tous les avantages des autres » citoyens. Son état étoit ſi peu regar- » dé comme une profeſſion déshono- » rante, que des marchands quittoient » quelquefois leur commerce, pour » prendre l'emploi d'exécuteur de la » haute juſtice.

» Un coupable ne peut être convain- » cu d'un crime capital, que par ſon » aveu ; mais on ſe ſert de moyens ter- » ribles, pour le lui arracher. On lui » attache aux pieds un poids d'une pe- » ſanteur énorme ; on lui lie les mains » derriere le dos ; on y paſſe une cor- » de ; on le guinde en l'air ; & pour » augmenter ſes douleurs, on allume » ſous lui du feu qui le brûle, pendant

» que la fumée le ſuffoque. S'il s'obſtine
» à garder le ſilence, le bourreau le
» frappe avec un fouet, & en ſix ou
» ſept coups lui met le corps en lam-
» beaux. S'il perſiſte à ne rien déclarer,
» on lui perce les côtés avec des fers
» chauds : on lui fend les chairs ; on y
» met du ſel ; & pendant qu'elles tien-
» nent au corps, on le fait rôtir à petit
» feu. Enfin la derniere reſſource eſt de
» lui raſer la tête, & de l'arroſer de
» plomb fondu.

» Les criminels de haute trahiſon ont
» le nez & les oreilles coupés, quelque-
» fois les yeux arrachés ; &, après de
» cruelles tortures, on les envoie en
» Sibérie. Un premier vol eſt puni du
» fouet, de la perte d'une oreille, &
» de deux ans de priſon. En cas de ré-
» cidive, on y ajoute le banniſſement.
» On fait avaler aux faux-monnoyeurs
» le métal fondu des pieces qu'ils ont fa-
» briquées. Anciennement les débiteurs
» étoient traités avec une ſévérité in-
» croyable. Ils obtenoient d'abord quel-
» que délai ; mais ils étoient obligés de
» ſe mettre chez un huiſſier, qui ré-
» pondoit de leur perſonne. S'ils ne
» payoient pas au terme preſcrit, on

» les menoit en priſon ; & tous les
» jours on les en tiroit, pour les con-
» duire dans une place publique : là le
» bourreau leur donnoit un certain
» nombre de coups de baguette ſur l'os
» de la jambe ; & enſuite on les remet-
» toit au cachot, à moins qu'ils ne trou-
» vaſſent une caution, qui promît de
» les repréſenter le lendemain, à la
» même heure, pour y recevoir tous
» les jours le même traitement, juſqu'à
» ce qu'ils euſſent tout payé. Cette pu-
» nition s'exerçoit contre toutes ſortes
» de perſonnes, hommes ou femmes,
» moines ou prêtres ; mais en faiſant
» un préſent au bourreau, il permettoit
« de paſſer un morceau de fer-blanc
» entre la jambe & le bas ; & ſi le dé-
» biteur étoit inſolvable, on l'obligeoit
» de ſe vendre au créancier, lui, ſa
» femme & ſes enfans.

» Simbirsky eſt la ſeconde ville où
» je m'arrêtai. Elle eſt défendue par un
» château ; & l'on voit à côté, les reſtes
» d'un camp qu'on dit avoir été occupé
» par Tamerland, qui n'eût pas borné là
» ſes conquêtes, ſi une révolte ne l'eût
» rappellé en Bukkarie. Simbirsky eſt
» une grande ville, dont les murailles

» ſont de bois, & où il y a ſept ou huit
» égliſes de pierre, trois ou quatre mo-
» naſteres, & plus de dix mille maiſons,
» toutes habitées par des Ruſſes : les Tar-
» tares ſe tiennent dans les villages.

» J'y arrivai le Dimanche des Ra-
» meaux. Aucune fête n'eſt obſervée,
» en Ruſſie, avec plus de ſolemnité.
» Toutes les rues ſont nettoyées & or-
» nées, comme dans vos pays Catho-
» liques, à la Fête-Dieu ; & l'on y fait
» auſſi des proceſſions. Autrefois le
» Czar y aſſiſtoit à pied, en manteau
» d'étoffe d'or, dont la queue étoit
» ſoutenue par les plus grands de la na-
» tion. Il étoit précédé, accompagné
» & ſuivi de toute ſa Cour. Un officier
» portoit ſur ſon bras le mouchoir du
» Monarque ; & Sa Majeſté ſe rendoit
» avec ſon cortege, dans l'une des
» principales égliſes. Avant que d'y en-
» trer, elle ſe détournoit vers une ba-
» luſtrade dreſſée en forme de théatre ;
» & y étant montée ſeule avec le Pa-
» triarche, ce dernier lui préſentoit une
» croix d'or à baiſer, lui en touchoit le
» front & les tempes ; & le Prince fai-
» ſoit enſuite une profonde révérence.
» Il demeuroit environ une heure à

» l'égliſe ; & en s'en retournant au pa-
» lais, toujours dans le même ordre,
» la bride du cheval du Patriarche po-
» ſoit ſur le bras du Monarque. Ce che-
» val, mené à la main par un page ou
» par un ſeigneur, étoit couvert d'une
» houſſe de toile blanche ; & le Prélat,
» tenant une croix, & diſtribuant des
» bénédictions, étoit aſſis deſſus, à la
» maniere des femmes. La bride avoit
» trois aunes de long, & étoit portée
» par trois gentilshommes qui ſuivoient
» le Czar. Un bonnet ou chapeau plat,
» garni d'hermine, & magnifiquement
» orné de ganſes d'or & de diamans,
» couvroit la tête du Patriarche. Les
» eccléſiaſtiques aſſiſtoient à la proceſ-
» ſion, en bonnet quarré, comme ceux
» du clergé Romain. Les prêtres qui
» approchoient le plus du prélat, por-
» toient des images de la Vierge, en-
» richies d'or, de perles & de pierre-
» ries ; d'autres tenoient des livres ou
» des croix. Les magiſtrats & la no-
» bleſſe avoient en main des branches
» d'arbres. Le fauteuil du Czar, ſon
» cheval, ſon traîneau ſuivoient la pro-
» ceſſion. On y conduiſoit auſſi un arc
» de triomphe, avec un pommier ; &

» tandis les assistans se pr
» noient, — jeunes enfans placés
» la machine, s'efforçoient de pr re
» des fruits de cet re. Le Patriar
» finissoit par off
» bourse de cent
» acceptoit & employoit
» ment à donner à dîner au Pré &
» sa suite.

» La veille de Pâques, j'allai coucher » à Samara; & j'y restai le jour de la » fête. Plusieurs choses avoient attiré » mon attention a nt que d'y arriver. » J'avois passé pr s ne colline qui » forme un coup d'œil admirable : on » l'appelle *la Montagne aux Filles*, nom » que lui ont donné les Moscovites, » suivant une ancienne tradition, qui » dit que de jeunes filles d'une beauté » parfaite, y étoient gardées autrefois » par une naine. Ce mont est haut & » escarpé du côté de la riviere, d'où il » paroît comme distingué en plusieurs » terrasses, & réjouit la vue par la di- » versité de ses couleurs. De loin il re- » présente les ruines de quelque grand » & magnifique palais. Sur chaque ter- » rasse, est une rangée de sapins si ré- » guliérement plantés, que l'on pour-

» roit douter que ce fût un ouvrage de
» la nature, ſi la montagne n'étoit inac-
» ceſſible.

» Il eſt ſur la même route une autre
» colline qui contient des mines de
» ſouffre auſſi tranſparent que l'ambre.
» On y a vu travailler juſqu'à quatre
» mille ouvriers, tant Ruſſes que Tar-
» tares. Les Czars y envoyoient des inſ-
» pecteurs & des ſoldats pour veiller
» ſur les travailleurs.

» Au milieu d'une plaine ſablonneuſe,
» eſt une troiſieme colline toute ronde,
» & ſans arbres, où l'on prétend qu'eſt
» enterré un fameux Roi Tartare,
» nommé *Mammon*. Les Ruſſes diſent
» que ce Prince avoit remonté le Vol-
» ga avec une armée nombreuſe pour
» s'emparer de leur pays; mais qu'é-
» tant mort dans cet endroit, ſes ſol-
» dats remplirent de ſable leurs caſques
» & leurs boucliers, & lui dreſſerent
» un tombeau dont s'eſt formée cette
» montagne.

» Enfin on découvre du rivage une
» groſſe pierre luiſante, de plus de
» vingt pieds de longueur, & d'une
» largeur preſque égale, ſur laquelle un
» plaiſant, car il y en a auſſi en Moſco-

» vie, fit écrire ces mots : *Leve-moi ;*
» *& tu s'en trouveras bien.* Un grand ba-
» teau ayant été contraint par le vent
» de s'arrêter dans ce lieu, tout l'équi-
» page ſe mit à ſoulever cette pierre,
» dans l'eſpérance d'y trouver un tré-
» ſor. Mais après l'avoir retournée avec
» beaucoup de peine, ils y lurent ces
» mots gravés de l'autre côté : *Que*
» *cherches-tu ? Tu n'y a rien mis.*

» La ville de Samara, ainſi nommée
» de la riviere de Samar que reçoit le
» Volga, eſt petite & ſimplement en-
» tourée d'un foſſé & de paliſſades,
» avec des tours de bois, de diſtance
» en diſtance, garnies de canons, pour
» la garantir des incurſions des Tar-
» tares. Pendant que nous étions dans
» cette ville, les habitans prirent l'alar-
» me à l'approche d'un corps de trois
» mille de ces barbares, qui camperent
» à une lieue de nous. Je montai au haut
» d'une tour, d'où j'apperçus toutes
» leurs manœuvres. Comme ils n'a-
» voient point d'artillerie, ils n'oſe-
» rent attaquer la garniſon ; & celle-ci
» ſe trouva trop foible pour aller à eux.

» Je fus obligé de paſſer à Samara les
» fêtes de Pâques, tems de grandes ré-

» jouiſſances, non ſeulement à cauſe de » la ſolemnité du jour, mais encore » parce qu'il met fin à un jeûne rigou- » reux, qui s'obſerve avec ſcrupule. » On voit dans les rues, pendant toute » la quinzaine, des œufs de toutes cou- » leurs, rouges, bleus, verds, jaunes, » qu'achetent les Moſcovites pour ſe » faire des préſens. L'uſage eſt de s'em- » braſſer en ſe ſaluant, & de ſe dire, » quand on ſe rencontre : *Le Chriſt eſt* » *reſſuſcité ;* à quoi on répond : *Oui, il* » *eſt vraiment reſſuſcité.* Il n'y a perſonne, » de quelque condition, ſexe, ou âge » qu'il puiſſe être, qui oſe refuſer ces » embraſſemens, & les œufs qu'on lui » préſente. Le Prince lui-même en » donne à ſes officiers & aux ſeigneurs » de ſa Cour. Il a coutume auſſi, ce » jour-là, avant que d'aller à l'égliſe, » de viſiter les priſonniers, & de leur » faire diſtribuer à chacun un œuf & » des peaux de mouton, les exhortant » à ſe réjouir, puiſque le Sauveur, mort » pour leur péchés, eſt reſſuſcité.

» Autrefois toute la maiſon du Czar » alloit baiſer la main du Patriarche, » qui donnoit trois œufs aux perſonnes » les plus qualifiées, deux à celles qui

» l'étoient moins, & un aux gens d'un » rang inférieur. Le reſte de la fête ſe » paſſe à boire : les femmes même, & » les eccléſiaſtiques ne ſe font point de » ſcrupule de fréquenter les cabarets. » Ces lieux ſont toujours ſi pleins de » monde, & l'on y boit ſi copieuſe- » ment, qu'on ne peut faire quatre pas, » ſans ſe heurter contre un ivrogne. » Les femmes de condition boivent & » s'enivrent comme celles du peuple. » Je parle de celles qui ſont éloignées » de la Cour, où les mœurs ont bien » changé à cet égard. Lorſqu'une Dame » envoie demander des nouvelles de la » ſanté de celles qui ont mangé chez » elle, la réponſe ordinaire eſt de dire : » Faites mes remerciemens à votre maî- » treſſe, de la bonne chère qu'elle m'a » faite. Je m'en ſuis ſi bien trouvée, que » je ne me ſouviens pas comment je ſuis » ſortie de ſa maiſon.

» Je partis de Samara le lendemain » des fêtes de Pâques; & j'arrivai le » cinquieme jour à Saratof. Je vis en » paſſant, la *Montagne des Serpens*, ainſi » appellée à cauſe des détours qu'y for- » me la riviere. Les Ruſſes croient que » ce nom lui vient d'un ſerpent, qui,

» après avoir fait de grands dégâts, fut » tué par un brave du pays, & coupé » en trois pieces qui ſe convertirent en » autant de rochers.

» La ville de Saratof, entourée d'un » ſimple foſſé & d'un rampart de bois, » eſt défendue par une garniſon de Co- » ſaques, dont on a formé divers régi- » mens. Je traverſai la riviere avec » quelques-uns de nos gens, pour aller » voir une foire de chevaux, que tien- » nent les Tartares en cet endroit. » Leurs tentes, dreſſées le long du » fleuve & formées en cône, ſont conſ- » truites avec des perches inclinées les » unes ſur les autres, & traverſées par » des lattes aſſurées avec des chevilles. » On couvre le tout avec de gros draps » de laine & de crin. Ces tentes ſont » aiſées à tendre, & ſi légeres, qu'un » ſeul chameau peut en porter cinq ou » ſix.

» L'habillement des Tartares voiſins » de Saratof conſiſte en une caſaque de » peau de mouton, liée avec une cein- » ture; en un petit bonnet rond, four- » ré, ſurmonté d'une houppe de ſoie » rouge, & des caleçons de cuir ou de » toile, avec des bottines. Ils ont la

» tête raſée, à la réſerve d'une touffe » de cheveux qui, treſſée par derriere, » leur tombe ſur les épaules. Ils ſont ar- » més de flèches, de ſabres & de lan- » ces, qu'ils manient avec beaucoup » d'adreſſe. On vante la ſageſſe de leurs » femmes & la diſpoſition de ce peuple » pour la vertu, dans laquelle il fait » conſiſter tout le bonheur. Quelle dif- » férence des Coſaques qui déſolent les » mêmes contrées! Compoſés du rebut » des peuples voiſins, Tartares, Ruſ- » ſiens, Polonois, ils ſont avides de » pillage, & ne ſubſiſtent que de rapi- » nes. Ce genre de vie les endurcit aux » plus rudes fatigues, & les rend inſen- » ſibles aux maux de la vie. Ils ſe for- » ment des retranchemens avec leurs » charriots; & dans l'enceinte, qu'ils » nomment *Tabor*, ils attendent & re- » çoivent l'ennemi avec une intrépi- » dité incroyable ».

Une danſe Ruſſe, qui commence ſous mes fenêtres, & dont le bruit vient m'interrompre, m'oblige, Madame, de finir cette Lettre. La muſique eſt compoſée d'un luth & d'un violon, que quelques perſonnes accompagnent de la voix. Les hommes & les femmes

danſent de la même façon, chacun à part, faiſant beaucoup de grimaces & de geſtes ridicules. Les mouvemens des mains, des épaules & des hanches, ſont plus forts que ceux des pieds; car ils ne font que trépigner, ſans preſque bouger de leur place. Les femmes ont à la main des mouchoirs brodés de ſoie, qu'elles font voltiger autour de leur tête, pour donner plus de grace à leur danſe.

Je ſuis, &c.

A Caſan, ce 29 Janvier 1747.

LETTRE LXXXIV.

SUITE DE LA RUSSIE.

« CZARITZA & Tzornoyar, reprend » M. Solnick, n'offrent rien de remarquable aux voyageurs. Près de cette » premiere ville, le Volga eſt ſi peu » éloigné de la riviere de Don, autrement dit le *Tanaïs*, que Pierre le » Grand avoit entrepris de faire creuſer un canal entre ces deux fleuves, » qui eût ouvert une communication » avec le Pont-Euxin; mais comme le » terrein étoit fort dur, & plus élevé » dans certains endroits que dans d'autres, on a abandonné ce projet, » quoique la diſtance ne ſoit que de dix » à douze lieues.

» Tzornoyar fait partie du royaume » d'Aſtracan; & l'on donne le nom de » *Nogais*, aux Tartares qui l'habitent. » Ils ſont d'une figure déſagréable; & » leur ajuſtement augmente encore leur » difformité. C'eſt une veſte de gros » draps gris, ſur laquelle ils mettent une » caſaque de peau de mouton noir. En

» été ils tournent la laine en dehors, &
» en dedans pendant l'hiver. Leurs bon-
» nets ſont auſſi de peau de mouton;
» & ils les retournent, ſuivant les ſai-
» ſons, comme leurs caſaques. Des
» bottes groſſieres, faites de cuir de
» cheval, leur tiennent lieu de bas &
» de ſouliers. Les femmes portent com-
» munément une robe de toile blanche,
» avec un bonnet rond & pointu; en
» hiver elles ajoutent une peliſſe à leur
» robe. Ces gens vivent de la pêche,
» de la chaſſe & de leur bétail; & quel-
» ques-uns cultivent les terres, car ils
» commencent à ſe civiliſer. Ils cam-
» pent par troupes, chaque famille ſé-
» parée, & à quelque diſtance les unes
» des autres. Leurs tentes ſont faites
» comme des cages de perroquet, ou
» comme ces grands paniers dont on ſe
» ſert en Europe pour raſſembler des
» pigeons ou nourrir la volaille: elles
» ont, au ſommet, une ouverture par
» laquelle paſſe un bâton avec un lam-
» beau de feutre, que le vent fait tour-
» ner, pour faciliter la ſortie de la fu-
» mée. Ils l'abattent quand tout eſt ré-
» duit en braiſe; & dans les grands
» froids, ils environnent la hutte d'une

» couverture, par le moyen de laquelle
» ils conſervent la chaleur, & paſſent
» des jours entiers avec leurs femmes
» & leurs enfans autour du foyer. On
» ne leur permet ni de bâtir des villes,
» ni de clorre de mur le lieu de leur ha-
» bitation.

Quoiqu'ils ſoient ſujets du Czar,
» ils ne ſont tenus à d'autres de-
» voirs, qu'à ſervir dans ſes armées en
» tems de guerre. Le gouvernement
» leur fournit des armes pendant l'hi-
» ver, pour ſe défendre contre les Kal-
» moucks, leurs ennemis irréconci-
» liables, qui les attaquent quand les
» rivieres ſont gelées; & on les oblige
» de les rapporter au commence-
» ment du printems. Chaque horde a
» ſon chef particulier; on en retient or-
» dinairement deux ou trois à Aſtracan,
» pour ſervir d'ôtages de la fidélité de
» la nation. Avant que ces peuples fuſ-
» ſent ſoumis à la Ruſſie, ils faiſoient
» profeſſion du Mahométiſme; la plus
» grande partie a embraſſé la religion
» Grecque.

» Leurs femmes s'occupent à faire
» des habits qu'elles vont vendre à la
» ville. Elles filent, comme parmi nous,
» avec un fuſeau tournant, & cordent

» la laine pour les étoffes. Leur chauf-
» fage n'eſt que de fiente de vache, que
» l'on amaſſe autour des tentes, & qui
» ſe façonne & ſe ſeche à peu près
» comme la tourbe.

» La ville d'Aſtracan, ſituée dans
» l'iſle de Dogoi, que forme le Volga
» près de ſon embouchure dans la mer
» Caſpienne, eſt fortifiée d'un rampart
» de brique avec des embraſures & des
» tours quarrées de diſtance en diſtan-
» ce. Le Czar y entretient une forte
» garniſon & une nombreuſe artillerie.
» Les rues ſont étroites, & preſque im-
» praticables dans les tems de pluie. La
» plupart des maiſons ſont de bois;
» mais la ville s'embellit tous les jours.
» La cathédrale, la maiſon du gouver-
» neur, l'hôtel-de ville ſont enfermés
» dans la citadelle; & vous avez dû
» voir que cet uſage s'obſerve aſſez gé-
» néralement dans ce pays. Il ſe faiſoit
» auſſi autrefois à Aſtracan un grand
» commerce; & l'on y voit encore
» quantité de marchands Turcs, Armé-
» niens, Perſans, Tartares, Indiens,
» &c, qui y apportent des épiceries
» & des pierreries, & en remportent
» en échange toutes ſortes de fourrures.

» Le

» Le nombre de ces étrangers eſt ſi con-
» ſidérable, qu'on y entend parler juſ-
» qu'à trente langues différentes. Tou-
» tes ces nations ont un caravanſerai
» commun, où elles vivent & étalent
» leurs marchandiſes. Il eſt grand, vaſte,
» & ceint d'une muraille quarrée à plu-
» ſieurs portes. Il y a des gardes aux
» deux principales; on les ferme le ſoir
» à une certaine heure. L'édifice eſt di-
» viſé en divers quartiers; & chaque
» nation occupe le ſien. Celui des paſ-
» ſagers eſt à deux étages, avec des ga-
» leries. Aſtracan étant la borne de l'A-
» ſie & de l'Europe, peut faire le com-
» merce de l'une & de l'autre, en tranſ-
» portant par le Volga les marchandiſes
» apportées par la mer Caſpienne. Les
» Arméniens ſont la plus grande partie
» de celui de Perſe; car les Perſans ſor-
» tent rarement de leurs pays.

» Le marché de la ville eſt abondam-
» ment fourni de toutes ſortes de den-
» rées; on y trouve ſur tout une plus
» grande quantité de poiſſon, que dans
» aucun autre lieu du monde. Les car-
» pes y ſont d'une groſſeur extraordi-
» naire; il y en a qui peſent juſqu'à
» trente livres: celles que l'on pêche en

» automne, s'envoient à Moſcow, & » y arrivent gelées.

» Le poiſſon le plus eſtimé à Aſtra- » can, eſt le ſtrelet; & il eſt en effet le » meilleur de toute la Ruſſie. Il a une » aune de long, & ne ſe vend guère » que trois ou quatre ſols. On l'apprête » à peu près comme le ſaumon; & il » reſſemble aſſez à l'eſturgeon.

» C'eſt avec les œufs de ce dernier » poiſſon, que ſe fait le Caviar, qui ſe » tranſporte de tous côtés, & que les » habitans du Nord mangent avec dé- » lices: on l'étend ſur le pain, comme » du beurre; & il reſſemble, pour la » couleur & pour la conſiſtance, au » ſavon verd de Hambourg. Les Moſ- » covites en font grand uſage dans leurs » carêmes; & voici de quelle maniere » on prépare cette eſpece de fromage. » Auſſi tôt qu'on a pris les eſturgeons, » on en lave les œufs dans du vin blanc, » & on les fait un peu ſécher au ſoleil. » On les met enſuite, avec du ſel, dans » un vaiſſeau percé de petits trous: on » les y écraſe avec la main; & lorſque » toute l'humidité ſuperflue eſt diſſipée, » on les enferme dans des barriques. Le » meilleur Caviar ſe fait ſur le Volga, » auprès d'Aſtracan, d'où on l'envoie

» en Portugal, en Eſpagne & en Italie, » par l'Angleterre & la Hollande. Le » Prince s'eſt réſervé ce commerce, » qui rapporte des ſommes conſidéra- » bles. Ce ragoût, dans lequel il entre » de l'oignon, de l'huile, du vinaigre » & du poivre, excite l'appétit; mais » pour en manger avec plaiſir, il faut y » être habitué.

» Ce qui reſte de poiſſon à Aſtracan, » après le marché, ſe jette dans un en- » droit écarté, pour ſervir de nourri- » ture aux cochons & à la volaille. Ce » marché ſe tient deux fois le jour, le » matin & le ſoir. Le premier eſt pro- » prement celui des Tartares, quoique » les Arméniens & les Ruſſes puiſſent » auſſi y débiter leurs denrées. Il n'en » eſt pas de même du ſecond, dont les » Tartares ſont exclus. Il ne leur eſt pas » même permis de coucher dans la » ville; ils ſont logés hors des faux- » bourgs, dans des maiſons de terre ſé- » chée au ſoleil; mais ils n'y demeu- » rent guère que pendant l'hiver; en » été, ils retournent camper en plein » champ.

» Leurs femmes ont au nez des an- » neaux d'une matiere plus ou moins

» précieuſe, ſelon l'état & le rang de
» celles qui les portent. On dit que
» cet uſage eſt la ſuite d'un vœu que
» font les parens, en conſacrant à Dieu
» leurs enfans dans le ſein même de leur
» mere. Si ce ſont des filles, elles ne
» ſont pas plutôt nées, qu'on leur met
» cet anneau à la narine droite; & elles
» le gardent juſqu'à la mort. J'en ai vu
» pluſieurs qui en avoient deux. Une
» d'entre elles étoit montée ſur un
» bœuf, qu'elle conduiſoit avec une
» corde qui lui ſervoit de bride. Un la-
» quais la ſuivoit à pied; & elle étoit
» mieux habillée que les femmes du
» commun. Je ne fus pas moins frappé
» de ſa beauté, que de la ſingularité de
» l'équipage.

» Le gouverneur d'Aſtracan eſt aidé,
» pour la police, par trois magiſtrats,
» qui ont chacun leurs fonctions parti-
» culieres. Le premier préſide à l'hôtel-
» de-ville; le ſecond prend connoiſſan-
» ce de tout ce qui concerne les caba-
» rets & autres lieux où l'on vend du
» vin, de la biere & de l'hydromel; le
» troiſieme a la direction de la pêche
» qui ſe fait au profit de la Czarine.

» Il y a, dans les environs de cette

» ville, pluſieurs beaux vignobles, dont
» les uns appartiennent au Prince, les
» autres à divers particuliers. Le vin en
» eſt excellent ſur les lieux; mais on ne
» ſauroit le tranſporter, qu'il ne de-
» vienne trouble. On attribue cette
» mauvaiſe qualité aux parties nîtreuſes
» dont le vignoble eſt imprégné; ce qui
» peut le faire croire, c'eſt qu'on voit
» une croûte de ſel dans les rigoles dont
» on arroſe le terrein. Les raiſins ſont
» cependant fort doux, & n'ont aucune
» marque d'acidité. Il n'y a guère que
» deux ſiecles, que ce fruit eſt connu
» dans le royaume d'Aſtracan; les habi-
» tans en ont l'obligation aux mar-
» chands de Perſe, qui y ont porté les
» premiers plants. Un moine en cultiva
» d'abord dans ſon jardin; & le Czar
» ayant ſu qu'ils avoient réuſſi, lui or-
» donna de les faire provigner. Bientôt
» il n'y eut plus de maiſons dans la ville
» & dans la campagne, qui n'eût ſa
» treille chargée de raiſins excellens.
» Les vignobles ſe formerent en très-
» peu de tems; & aujourd'hui Aſtracan
» eſt en état de fournir du vin à tout le
» pays. Pierre le Grand y a auſſi fait
» planter des vignes, dont les ſeps vien-

» nent des environs du Rhin & de la
» Moſelle.

» Les iſles formées par le Volga,
» ſont extrêmement fertiles. On y trou-
» ve des melons d'eau, qui ſont les meil-
» leurs que j'aie mangés; l'écorce en eſt
» d'un très beau verd, la chair d'un in-
» carnat pâle, & la graine noire. Les
» Tartares en apportent toutes les ſe-
» maines dix-huit à vingt charriots
» pleins, & donnent deux ou trois me-
» lons pour un ſol. Les pommes, les
» poires, les ceriſes, les abricots y
» croiſſent en abondance, & ſont d'une
» excellente qualité.

» La chaleur & la ſéchereſſe du cli-
» mat produiſent une multitude de cou-
» ſins & de moucherons qui infeſtent
» tout le pays; mais ils ſe diſſipent par
» le moyen d'un vent de biſe, qui s'é-
» leve de la mer Caſpienne, & rend ce
» ſéjour aſſez agréable. Ces inſectes
» s'engendrent dans des marais voiſins,
» qu'une quantité prodigieuſe de ro-
» ſeaux rend impratiquables. Le froid
» eſt ſi grand pendant l'hiver, que, quoi-
» qu'il ne dure pas plus de deux mois,
» le Volga ſe couvre de glace, & porte
» des traîneaux.

» Vous vous attendez que je vous » parlerai des agneaux d'Aſtracan : les » uns ont la peau griſe, les autres noire : » il y en a d'ondées, de friſées ; & » toutes ont un éclat admirable. Les » Perſans & les Ruſſes s'en ſervent » pour fourrer leurs peliſſes & leurs » bonnets. Les plus eſtimées ſont celles » qui viennent de la Bukkarie & des » contrées voiſines. Pour les avoir » belles, on éventre les brebis ; & l'on » écorche les agneaux avant qu'ils aient » vu le jour ; d'autres les tuent au mo- » ment de leur naiſſance. Les Tartares » qui habitent les déſerts des environs » d'Aſtracan, ont auſſi de ces peaux, » qu'ils emploient aux mêmes uſages ; » mais elles ſont bien inférieures à » celles de Bukkarie : le poil en eſt plus » rude ; elles ont moins d'éclat ; & d'ail- » leurs elles ne ſont pas ſi bien apprê- » tées : auſſi coûtent-elles moins cher. » J'ai vu vendre une ſeule peau d'a- » gneau de Bukkarie quinze piſtoles, » tandis que celles d'Aſtracan ſe don- » noient pour moins d'un écu.

» On recueille à un mille au-deſſous » de cette ville, une grande quantité de » ſel ordinaire. On creuſe de grandes

» foſſes qu'on remplit d'eau ; & après » que la chaleur du ſoleil l'a fait exha- » ler, le ſel ſe trouve au fond. On le » ramaſſe ; & on l'embarque ſur la ri- » viere, dans des vaiſſeaux de cinq à ſix » cens tonneaux.

» On lit dans quelques voyageurs, » que ſur les rives du Volga, dans les » environs d'Aſtracan, il croît une » plante ſinguliere, appellée par les » Ruſſes, *Agneau de Tartarie*, parce » qu'elle reſſemble, dit-on, parfaite- » ment à cet animal. On prétend qu'elle » a, comme lui, des pieds, des oreil- » les, des ongles & une tête ; qu'il ne » lui manque que des cornes, à la place » deſquelles elle a une touffe de poil ; » qu'elle eſt couverte d'une peau lé- » gere, dont les habitans font des bon- » nets ; que ſa pulpe eſt ſemblable à la » chair d'écreviſſe ; qu'il en ſort même » du ſang ; qu'elle tire ſa nourriture des » arbriſſeaux qui croiſſent dans le voiſi- » nage, & qu'elle périt lorſqu'ils meu- » rent ; que ſi un loup en approche, il ſe » jette deſſus, & la mange avec avidité, » croyant dévorer un agneau ; que le » fruit de cet animal-plante ſe couvre » d'une peau garnie de poil, qui ſe

» prépare & s'emploie en guiſe de
» fourrure. Voici quel peut être le fon-
» dement de ces fables qui, toutes ab-
» ſurdes qu'elles ſont, n'ont pas laiſ-
» ſé de trouver croyance dans l'eſprit
» de quelques naturaliſtes. Il eſt poſſi-
» ble, ſans doute, qu'il exiſte une plan-
» te qui enleve tous les ſucs de la terre
» placée autour d'elle, & par-là, faſſe
» mourir l'herbe qui s'y trouve. Sa fi-
» gure même peut avoir quelque rap-
» port avec celle de l'agneau; il y a des
» choſes plus ſingulieres dans la nature.
» Pendant mon ſéjour à Aſtracan, je fis
» pluſieurs courſes dans les environs,
» pour voir ce merveilleux arbriſſeau;
» mais je ne trouvai que quelques buiſ-
» ſons ſecs, éparpillés çà & là dans la
» campagne, & dont la tête touffue,
» & de couleur brune, eſt portée par
» une ſimple tige. Il eſt vrai qu'il ne
» croît point d'herbe dans l'eſpace où
» s'étend l'ombre de cet arbuſte; mais
» c'eſt une propriété qui lui eſt com-
» mune avec d'autres plantes. Je con-
» ſultai là deſſus pluſieurs Tartares; &
» tous ſe moquerent de ces contes ri-
» dicules.

» Ayant fini les affaires qui m'avoient

» appellé à Aſtracan, j'en repartis au
» mois de Septembre; & je fus très-
» long tems à remonter le Volga. Après
» cinq ſemaines de fatigues, je ne me
» trouvai qu'à Saratof; & l'hiver m'em-
» pêchant de continuer mon voyage
» par eau, je pris le parti de reſter dans
» cette ville, juſqu'à ce que la neige
» me permît d'aller en traîneau. Le pre-
» mier de Novembre, il en tomba une
» aſſez grande quantité pour applanir
» les chemins; & je fus en état de me
» mettre en route peu de jours après.
» Pendant une nuit extrêmement froi-
» de, je m'aviſai, pour m'échauffer,
» de boire beaucoup de liqueur qui
» m'enivra; je m'endormis à découvert
» ſur mon traîneau. Lorſque je fus arri-
» vé au premier village, on me trouva
» roide & preſque mort. On me plon-
» gea pluſieurs fois dans un ruiſſeau;
» on me trotta avec de la neige; on me
« mit dans un appartement chaud; je
» revins à moi, & fus le lendemain en
» état de pourſuivre mon chemin. Je
» ne rapporte ce fait, que pour que
» vous ſachiez que les liqueurs ſpiri-
» tueuſes ſont ce qu'on peut employer
» de plus mauvais pour chaſſer le froid

» Il eſt vrai qu'elles échauffent d'abord ;
» mais elles cauſent enſuite un friſſon
» qu'on a de la peine à calmer. Je n'ai
» rien imaginé de meilleur, que de
» boire quelque choſe de chaud, en y
» mêlant quelques gouttes de liqueur.
» Les Ruſſes qui voyagent beaucoup
» en hiver, ſe gardent bien alors de
» faire un trop grand uſage d'eau-de-vie.

» Avant que d'arriver chez moi, je
» perdis un de mes compagnons de
» voyage. C'étoit un marchand Moſ-
» covite, établi dans une petite ville
» voiſine de Caſan, où il tomba mort
» en embraſſant ſes enfans & ſa femme
» qu'il revoyoit après une abſence de
» quatre mois. N'ayant pu lui être uti-
» le, comme médecin, je voulus du
» moins, comme ſon ami, aſſiſter à ſes
» funérailles, qui ſe firent ſelon l'uſage
» ordinaire du pays. On le laiſſa pen-
» dant trois jours dans ſon lit ; & l'on
» agit preſque avec lui, comme s'il
» étoit vivant : on lui adreſſoit pluſieurs
» fois la parole ; ſes parens lui deman-
» doient en pleurant, pourquoi il ne
» diſoit rien ? quelle étoit la cauſe de
» ſon ſilence ? pour quelles raiſons il
» s'étoit laiſſé mourir ? ſi ſes affaires

» n'étoient pas en bon état ? s'il man-
» quoit de vivres & d'habits ? ſi ſa fem-
» me n'étoit ni aſſez ſage, ni aſſez jeune,
» ni aſſez belle ? s'il ne ſe croyoit pas
» aſſez aimé de ſa famille ? Toutes ces
» queſtions étoient entre-mêlées de cris,
» de pleurs, de gémiſſemens ; & pen-
» dant les trois jours qui furent em-
» ployés à cette lugubre & triſte céré-
» monie, les demandes & les lamenta-
» tions recommencerent à chaque inſ-
» tant.

» Le corps fut enſuite bien lavé, &
» revêtu d'un linceuil ; & après qu'on
» lui eut mis aux pieds des ſouliers de
» cuir, on l'enferma dans un cercueil,
» les bras étendus ſur l'eſtomac en for-
» me de croix. On envoya au prêtre un
» préſent d'eau-de-vie, d'hydromel, &
» d'autres liqueurs, afin qu'il fît des
» prieres pour le repos de l'ame du dé-
» funt ; & l'on tranſporta le corps dans
» ſon tombeau.

» Le jour de l'enterrement, on loua
» des Pleureuſes, dont le nombre eſt
» plus ou moins grand, ſuivant la ri-
» cheſſe de ceux aux frais de qui ſe font
» les funérailles. Ces femmes marchant
» devant le cercueil, faiſoient des com-

» plaintes, des lamentations ; pouſ-
» ſoient des cris, des hurlemens épou-
» vantables. Leur ton étoit ſi concerté
» & ſi juſte, qu'elles commençoient &
» ceſſoient toutes à la fois. Tantôt ce
» n'étoient que des ſons confus ; tantôt
» on entendoit des paroles diſtinctes,
» qui exprimoient les qualités du mort.
» Pourquoi a-t-il ſi vîte diſparu ? Il étoit
» ſi homme de bien, ſi cher à ſes amis,
» à ſes voiſins, à ſa famille, ſi chari-
» table, ſi bon mari, ſi bon pere ! Les
» pleurs redoubloient ; & toutes les
» voix ſe mêlant enſemble, le bruit re-
» commençoit plus fort qu'auparavant.

» A la tête du convoi, un eccléſiaſ-
» tique tenoit l'image du ſaint, ſous le
» nom duquel le défunt avoit été bap-
» tiſé. Enſuite venoit le corps que qua-
» tre ou ſix perſonnes portoient ſur
» leurs épaules. Il étoit environné de
» prêtres qui l'encenſoient continuelle-
» ment, pour en éloigner les mauvais
» eſprits, & chantoient des prieres aux-
» quelles je ne comprenois rien. Les
» parens & les amis marchoient en con-
» fuſion, tenant chacun un cierge à la
» main.

» Lorſqu'on fut arrivé au lieu de la

» ſépulture, on mit le corps à terre; on
» découvrit le cercueil; on tint ſur le
» défunt l'image de ſon patron; & l'on
» recommença les encenſemens ſur le
» corps, l'image & le cercueil. La veu-
» ve ſe tenoit ſur la biere, faiſoit en-
» tendre de nouveau ſes gémiſſemens,
» & lui répétoit encore les mêmes de-
» mandes. Elle s'approcha enſuite plus
» près de lui, l'embraſſa, lui dit adieu,
» & s'en retourna avec les amis & les
» parens qui avoient ſuivi ſon exemple.
» Enfin un prêtre s'avança près du
» mort, & lui mit entre les doigts un
» écrit, qui devoit lui ſervir de certifi-
» cat & de paſſe-port pour l'autre vie.
» Ces billets ſe vendent plus ou moins
» cher, ſelon la qualité des perſonnes;
» & il y en a toujours de tous prêts,
» pour les premiers qui entreprennent
» ce grand voyage. Ils ſont ſignés de l'é-
» vêque ou du curé, & la plupart
» conçus en ces termes: « Nous tel ou
» tels, confeſſons & atteſtons qu'un
» tel ici préſent, a vécu avec nous,
» comme un bon & véritable Chrétien
» Grec; & quoiqu'il ait commis bien
» des péchés, il les a expiés, & en a
» reçu l'abſolution. Il a auſſi rendu le

» véritable culte à Dieu & à ſes ſaints ;
» il a jeûné & prié de la maniere con-
» venable, & s'eſt toujours bien com-
» porté envers moi, ſon paſteur ; de
» ſorte que je lui ai accordé un pardon
» entier de toutes ſes fautes. Nous lui
» avons donné cette atteſtation, pour
» la préſenter à S. Pierre & aux autres
» ſaints, afin que, par ce moyen, il
» puiſſe, ſans aucun empêchement,
» être introduit à la porte de la gloire
» éternelle ».

» On eſt perſuadé ici, que, ſans un
» pareil écrit, l'ame d'un Ruſſe ne trou-
» veroit pas grace devant le portier du
» Ciel, comme autrefois il falloit être
» muni d'une piece de monnoie, pour
» payer ſon paſſage dans la barque de
» Caron, non moins avare que les
» prêtres Ruſſes.

» Après qu'on eut donné ce certifi-
» cat à notre homme, on referma la
» biere ; & on le mit dans la foſſe, le
» viſage tourné du côté de l'orient,
» comme les Turcs enterrent leurs
» morts, la face tournée vers la Mec-
» que. Ceux qui avoient aſſiſté au con-
» voi funéraire, s'en retournerent au
» logis du défunt : ils y trouverent le

» dîner prêt, avec une forte proviſion
» d'eau-de-vie & d'hydromel, qui diſ-
» ſipa les idées funebres, & égaya les
» convives. Ces feſtins ſe renouvellent
» trois fois pendant les quarante jours,
» que le deuil dure en Moſcovie : on y
» boit à la mémoire du défunt ; & l'on
» s'enivre en ſon honneur. Il n'y a
» point d'homme un peu aiſé, qui
» ne faſſe bâtir ſur ſon tombeau, une
» petite hutte, propre à contenir une
» ou deux perſonnes. Un prêtre ou un
» moine s'y établit dès le jour de l'en-
» terrement, & y reſte durant ſix ſe-
» maines, pour y balbutier ſoir &
» matin, un certain nombre de prie-
» res, qu'il a ſoin d'humecter de tems
» en tems, par de grands verres d'eau-
» de-vie, dont on ne le laiſſe jamais
» manquer.

» Le jour de l'anniverſaire, les pa-
» rens, les amis, & ſur-tout les fem-
» mes, ſe rendent au cimetiere ; & là,
» elles étendent ſur la tombe du défunt,
des mouchoirs ou des ſerviettes char-
gés de poiſſon frit, de gâteaux,
d'œufs peints, &c. Les unes ſont de-
» bout, les autres à genoux ; & toutes
» répandent des larmes, & témoignent

» leur affliction par des cris perçans & de
» douloureuſes lamentations. Le prêtre
» mercenaire, ſuivi de ſes clercs, ſe
» promene l'encenſoir à la main; &
» pendant ce tems-là, ces femmes lui
» nomment les perſonnes qu'elles veu-
» lent recommander à ſes prieres, &
» le tirent par ſon ſurplis, pour avoir
» la préférence. Il s'acquitte aſſez légê-
» rement de cette dévotion, & y ap-
» porte quelquefois ſi peu d'attention,
» qu'il n'eſt que trop payé par la petite
» piece de cuivre qu'on lui donne, ſans
» compter les mets offerts ſur le tom-
» beau du mort, que ſes clercs ont
» grand ſoin de recueillir à ſon profit.
» On diſtribue ce jour-là beaucoup
» d'aumônes, que les Ruſſes regardent
» comme une compenſation de leurs
» injuſtices : croyance qui, comme
» vous ſavez, eſt à peu près la même
» dans tous les pays ». Après avoir rendu les derniers devoirs à ſon ami, le Docteur partit pour Caſan dont il n'étoit plus éloigné.

J'avois pris des arrangemens pour me rendre à Moſcow en remontant le Volga; cette longue route pourra vous offrir quelques objets dignes

de curioſité ; mais avant mon départ, à l'occaſion d'une noce à laquelle je fus invité, je vais vous entretenir de pluſieurs loix concernant le mariage des Ruſſes.

Si une femme eſt convaincue d'adultere, le mari peut la faire raſer & enfermer dans un couvent. Autrefois il y avoit des hommes qui prenoient ce prétexte, pour s'en débarraſſer, & ſubornoient de faux témoins, ſur la dépoſition deſquels l'Accuſée étoit condamnée. Il pouvoit en épouſer une autre ; & s'il étoit aſſez malheureux pour eſſuyer réellement l'affront d'une infidélité (car c'en eſt un, quoi qu'on en diſe & quelque général qu'il puiſſe être) du moins n'étoit-il pas obligé, comme dans le reſte de l'Europe, ou de ſe paſſer de femme, ou de partager la ſienne avec ſes voiſins. Si c'eſt le mari qui eſt ſurpris en adultere, il en eſt quitte pour quelques jours de jeûne & de priſon, & tout au plus pour quelques coups de fouet. Au reſte, pour être convaincu de ce crime, il ne ſuffit pas d'avoir eu commerce avec l'épouſe d'un autre ; il faut l'avoir gardée chez ſoi pendant quelque tems. « Une femme, diſent

» les Ruſſes, eſt un fruit qu'il n'eſt pas » défendu de cueillir, pourvu qu'on » laiſſe l'arbre où on le trouve; c'eſt un » mets auquel il eſt permis de goûter, » pourvu qu'on n'enleve point le plat ».

La polygamie eſt proſcrite chez ces peuples; mais ils ont, comme nous, cette autre eſpece de polygamie, que le Chriſtianiſme n'a pas détruite, & que la politique tolere dans les grandes villes pour empêcher les larcins d'amour, pour ſervir de barriere contre l'adultere, pour ſuppléer aux rigueurs du célibat, &c.

Avant le regne de Pierre le Grand, il n'étoit pas permis aux femmes de ſe trouver dans des feſtins avec les hommes. Ce Prince a changé cet uſage, a voulu qu'elles y aſſiſtaſſent avec leurs maris, & fuſſent admiſes à tous leurs plaiſirs. A l'égard des mariages, il a ordonné qu'ils ne ſe feroient qu'après l'entrevue, & du conſentement des époux; au lieu qu'avant lui, on ne permettoit point aux jeunes gens de ſe parler; les parens ſeuls arrangeoient ces ſortes d'union; & les prétendus ne ſe voyoient que la veille des noces. Les amis de l'époux ſe rendoient chez le pere de la fille; & elle s'y trouvoit accompagnée

de ſes amies. Après quelque compliment, la Fiancée préſentoit à ſon amant un verre d'eau de-vie en témoignage du choix qu'elle faiſoit de lui. Depuis ce moment, juſqu'à celui de la célébration, il leur étoit défendu de ſe voir.

Quelques jours avant la noce, on loue deux femmes qui doivent y préſider, l'une du côté de la fille, l'autre de la part du garçon. La premiere doit ſe rendre chez la Fiancée, pour y faire préparer le lit nuptial. Anciennement ce lit étoit dreſſé ſur des gerbes de ſeigle ou de bled, autour deſquelles on mettoit des tonneaux de froment, d'orge & d'avoine, pour ſignifier la fécondité & l'abondance.

Le jour de l'hymen, le jeune homme, précédé d'un prêtre à cheval, & environné de ſes parens & de ſes amis, ſe rendoit le ſoir chez ſa maîtreſſe; & après les premiers complimens, on ſe mettoit à une table, au haut de laquelle on lui réſervoit une place vuide. Pendant qu'il s'entretenoit avec ſes futurs parens, un jeune garçon venoit ſe mettre dans cette place, & ne la lui cédoit qu'à force de prières. Dans ce moment on amenoit la Mariée bien parée, mais

voilée ; & deux perſonnes tenoient entre elle & ſon amant, un rideau pour empêcher qu'ils ne ſe viſſent. Alors les deux préſidentes s'empreſſoient de parer les époux, tandis que d'autres femmes leur chantoient les chanſons les plus indécentes. Les filles de la noce jettoient du houblon ſur l'aſſemblée ; & des garçons lui préſentoient du pain, du vin, des gâteaux, &c.

On ſe rendoit enſuite à l'égliſe, où le prêtre uniſſoit les deux époux. Il tenoit ſur leurs têtes l'image de leurs patrons ; puis prenant la main droite de l'un & la gauche de l'autre, il leur demandoit trois fois de ſuite, s'ils conſentoient de bon gré à ſe marier ? Après avoir répondu affirmativement, tous les aſſiſtans ſe prenant par la main, ſe mettoient à danſer, pendant que le prêtre pſalmodioit. Il poſoit enſuite une guirlande ſur la tête des mariés, s'ils étoient fille & garçon, ou ſur l'épaule, ſi l'un ou l'autre étoit veuf. Puis ayant dit ces paroles : *Croiſſez & multipliez*, tous les gens de la noce allument des bougies ; & l'un deux préſente au prêtre un verre d'eau-de-vie. Celui-ci le boit ; les conjoints lui font

raiſon ; chacun d'eux le vuide trois fois, caſſe le verre, & le foule aux pieds, avec des imprécations horribles contre ceux qui travailleront à mettre entre eux la déſunion. En même tems, des femmes jettent ſur eux de la graine de lin ou de chanvre, & tirent l'épouſe par la robe, comme pour l'arracher à ſon mari ; mais elle ſe tient ſi bien à lui, que leurs efforts ſont inutiles.

Lorſqu'on eſt de retour à la maiſon, tout le monde ſe met à table ; & quelques femmes emmenent la mariée dans ſa chambre. On vient bientôt chercher le mari ; & on leur ſert à tous deux une volaille rôtie, que l'époux déchire ; & jettant par-deſſus l'épaule un des morceaux qui lui demeure à la main, il mange l'autre. Chacun ſe retire alors ; & les nouveaux mariés ſe couchent. Un vieux domeſtique fait ſentinelle à la porte de la chambre, s'approche pour s'informer du ſuccès de l'expédition nuptiale ; & ſur le bon témoignage du mari, on fait entendre les fanfares.

Un devot Moſcovite n'approcheroit pas d'une femme, ſans couvrir auparavant d'un rideau ou d'un voile, les ima-

ges de la chambre. S'il a ſur lui une croix ou des reliques, il les met de côté, pour ne pas les ſouiller par le plaiſir qu'il va prendre. Les plus religieux s'abſtiennent d'entrer à l'égliſe; & le carême ſuſpend toute fonction conjugale.

Eſt il vrai que les femmes Ruſſes veulent être battues, & ne ſe croient aimées de leurs maris, qu'à proportion des coups qu'elles en reçoivent? Le fait ſuivant peut ſervir à prouver que cette façon de penſer n'eſt pas auſſi univerſelle qu'on le dit. Un ancien Czar, tourmenté de la goutte, fit promettre de grandes récompenſes à quiconque lui indiqueroit un remede capable de le ſoulager. Une femme outrée des mauvais traitemens qu'elle recevoit de ſon époux, déclara qu'il poſſédoit un ſpécifique propre à guérir le monarque; mais que la haine qu'il portoit à ce Prince, l'empêchoit de le communiquer. Le Czar envoya chercher cet homme, qui fut bien étonné quand on lui demanda ſon ſecret. Il eut beau proteſter qu'on le prenoit pour un autre; qu'il ne ſavoit ce qu'on vouloit dire, & qu'il n'avoit jamais eu de remede. On

eut recours à l'expédient de Moliere; & bientôt le pauvre mari reçut plus de coups de bâton, qu'il n'en avoit donné à ſa femme. Chaque jour on le régaloit de cet exercice, avec promeſſe de recommencer, s'il ne ſe mettoit à la raiſon. Dans le dernier déſeſpoir, il dit qu'en effet il avoit un remede; mais que ne le croyant pas aſſez ſûr, il n'avoit oſé le propoſer. Il demanda quelques jours de délai, pendant leſquels il fit venir des herbes de toute eſpece, & en prépara un bain pour le Czar. Soit que le mal fût à ſon déclin, ou que parmi une ſi grande quantité de plantes, il s'en trouvât de propres pour ſa maladie, le Prince en fut ſoulagé. On regarda alors les premiers refus de cet homme, comme un effet de ſa méchanceté & de ſa haine; & pour l'en punir, on lui fit eſſuyer une nouvelle baſtonnade. Mais il reçut en même tems une récompenſe proportionnée au ſervice qu'il avoit rendu. On lui défendit, ſous des peines très-rigoureuſes, de marquer aucun reſſentiment à ſa femme. Il profita de la correction & de l'avis, & vécut avec elle dans une parfaite union.

Ce fait ſe racontoit en Ruſſie plus de

de vingt ans avant la comédie de Moliere ; mais je ne penſe pas qu'il lui ait fourni le ſujet de ſa piece : je crois plutôt qu'il l'a tiré de nos anciens *Fabliaux*. Je me ſouviens d'avoir lu un manuſcrit du treizieme ſiecle, où ſe trouve le conte dont Moliere a profité. Il eſt intitulé *Vilain Mire*, c'eſt-à-dire, dans notre vieux langage, le *Médecin de campagne*. L'auteur raconte « qu'un laboureur riche, mais avare, preſſé par » ſes amis de ſe marier, ſe détermine » enfin à épouſer la fille d'un pauvre » gentilhomme. Craignant enſuite que, » tandis qu'il ſera à la charrue, ſa femme, qui n'eſt point accoutumée au » travail, ne s'amuſe avec des galans, il imagine un expédient ſinguliер, pour s'aſſurer de ſa fidélité. C'eſt » de la bien battre le matin en ſe levant, » afin que pleurant le reſte du jour, » elle ne trouve perſonne qui oſe, dans » ſon affliction, lui parler de galanterie. » Le ſoir, en revenant des champs, il » lui demandera pardon ; il la careſſera ; » elle oubliera tout ; & chaque jour il » recommencera le même train.

» Le premier jour, la choſe arrive » comme il l'a prévue ; mais ayant

» répété la même ſcène le lende-
» main, ſa femme ſe dit à elle même
» dans ſa douleur : il faut que mon mari
» n'ait jamais été battu ; car s'il ſavoit
» le mal que cela fait, il ne m'en auroit
» pas tant donné. Lorſqu'elle ſe plai-
» gnoit de la ſorte, elle vit venir deux
» couriers montés chacun ſur un che-
» val blanc. Ils la ſaluerent, & lui de-
» manderent à dîner ; ce qu'elle leur ac-
» corda avec plaiſir. Elle apprit d'eux,
» que la fille du Roi étant malade d'une
» arrête de poiſſon, qui lui étoit reſtée
» au goſier, ils alloient lui chercher un
» médecin, &c ». Vous ſavez le reſte de l'hiſtoire. Le laboureur proteſte qu'il ne ſait pas un mot de médecine ; on le régale de coups de bâton. Il convient enfin qu'il s'eſt trompé ; & il imagine de faire rire la Princeſſe, afin que l'effort qu'elle fera, lui faſſe rendre ſon arrête. Cet expédient lui réuſſit ; & notre homme acquiert la réputation d'un grand médecin.

J'eſpere que vous me pardonnerez cette digreſſion : un François ne doit pas permettre que des étrangers le faſſent honneur ſes productions de ſon pays ; mais je reviens aux femmes Ruſ-

fes. S'il en eſt peu dans le monde de plus maltraitées, c'eſt qu'en effet il n'en guere, qui méritent autant de l'être. Elles ſont ſujettes au vin & à la pareſſe, ſe piquent peu de fidélité envers leurs maris, &, en général, ne valent quelque choſe, que lorſqu'on les a bien roſſées. Il eſt vrai que les hommes, à cet égard, ont ſouvent paſſé les bornes d'une juſte modération. On raconte qu'un négociant de Moſcow, après avoir fouetté la ſienne cruellement, la brûla dans une cheminée trempée d'eſprit-de-vin, & qu'on ne fit contre lui aucune pourſuite, parce que, ſuivant les anciennes loix de Ruſſie, la mort d'une femme, quand elle eſt la ſuite d'une correction maritale, n'eſt pas regardée comme un crime. Le fouet étoit la punition ordinaire : il étoit permis par la loi, & autoriſé par la coutume. On prétend même qu'au mariage d'une Ruſſe, le pere la conduiſoit voilée au milieu de l'aſſemblée ; & auſſi-tôt qu'elle avoit prononcé le *oui* déciſif, il la régaloit de quelques coups de fouet, en lui diſant : « Voici, ma fille, les der-» niers que tu recevras de moi. Je ré-» ſigne mon autorité & mon fouet à

» ton mari ; il ſaura mieux que moi en » faire uſage ». Il remettoit enſuite ce même fouet à ſon gendre : celui-ci refuſoit de le prendre, comme une choſe inutile, & dont il n'auroit jamais beſoin ; mais le pere qui connoiſſoit mieux le caractere des femmes, s'obſtinoit à le lui faire accepter. Il y avoit alors un combat de politeſſe Moſcovite ; & le gendre finiſſoit par recevoir l'inſtrument de correction, dont il ne tardoit pas à ſentir la néceſſité. Les femmes d'un certain rang n'étant pas ſujettes aux mêmes défauts que celles du peuple, on les exemptoit de cette humiliante formalité. Quand un pere aimoit ſa fille, il obligeoit le futur à ſigner ſur le contrat, qu'il s'engageoit à bien traiter ſon épouſe, à lui donner de bonne nourriture, à ne jamais la fouetter ni la battre.

Il étoit une autre cérémonie non moins ridicule, qui montre combien on croyoit que les femmes Ruſſes avoient beſoin d'être battues. Le premier jour de leurs noces, le marié mettoit, dans une de ſes bottines, un anneau, & dans l'autre un fouet. L'épouſe, ſelon l'uſage établi, le déchauſſoit ;

& s'il arrivoit qu'elle commençât par celle où étoit l'anneau, c'étoit un préſage de leur bonheur mutuel. Si au contraire elle tomboit d'abord ſur la bottine où étoit le fouet, le mari lui en donnoit un coup pour la punir de ſa mépriſe; & ce premier châtiment étoit regardé comme un indice de ce qu'elle auroit à ſouffrir dans le mariage. Il eſt à préſumer qu'un époux honnête & galant, marquoit à ſa femme, par quelque ſigne, quelle bottine elle devoit tirer la premiere. Cette épreuve étant achevée, on les enfermoit dans une chambre, où ils reſtoient une couple d'heures; enſuite une femme de confiance venoit chercher, dans le linge de la mariée, les preuves de ſa virginité. Lorſqu'elle croyoit les avoir trouvées, elle ſe hâtoit d'en faire part aux parens; & la jeune épouſe alloit demander la dot à ſa mere.

La plupart de ces coutumes bizarres, & principalement celle du fouet, n'éxiſtent plus en Ruſſie: les étrangers ont fait ſentir à ces peuples, combien il eſt ridicule de marier une femme la verge à la main, & de la faire paſſer de la mai-

ſon du pere à celle du mari, comme on conduit un cheval d'une écurie à une autre.

Je ſuis, &c.

A Caſan, ce 17 Février 1747.

LETTRE LXXXVI.

SUITE DE LA RUSSIE.

J'ARRIVE à Moſcow; & je me hâte, Madame, de vous envoyer le détail de ma route. Je m'embarquai à Caſan; & le premier endroit où je m'arrêtai, en remontant le Volga, eſt la ville de Swyaſtky, qui n'a rien de remarquable. Le Docteur m'avoit donné une lettre pour un de ſes amis, dont la femme venoit d'accoucher. J'aſſiſtai donc à un baptême, tout en débarquant; car c'eſt l'uſage d'y inviter ceux à qui on veut faire honneur.

Au moment de la naiſſance, on fit venir un prêtre pour purifier l'enfant, & tous ceux qui étoient préſens; on prit enſuite le chemin de l'égliſe. Les parreins donnerent au prêtre pluſieurs bougies qu'il alluma & attacha autour de la cuvette, où le nouveau-né devoit être plongé. Il encenſa les parreins, bénit l'eau, fit trois fois, avec eux, le tour de la cuvette, & demanda ſi l'enfant renonçoit au démon, à ſes anges,

à ſes œuvres ? A chaque queſtion les parreins répondoient affirmativement, & crachoient à terre, pour marquer qu'ils déteſtoient & maudiſſoient l'eſprit de ténebres. L'exorciſme ſuivit: on le fit hors de l'égliſe, de peur que le diable, en ſortant du corps du nouveau baptiſé, ne la profanât. Quand on le ſuppoſa hors de ſon gîte, le prêtre coupa en croix les cheveux de l'enfant ; & le baptême ſe fit par une triple immerſion, accompagnée des paroles dont on ſe ſert dans l'égliſe Romaine. On revêtit le nouveau Chrétien d'une chemiſe blanche ; & on lui dit : « Tu es » maintenant auſſi net que ce linge, & » purifié de la tache originelle ». On lui pendit au cou une petite croix, qui eſt la marque de ſon baptême : il doit la porter toute ſa vie, & l'avoir même après ſa mort, ſans quoi il ſeroit privé de la ſépulture. On y ajouta l'image du ſaint qu'on lui donnoit pour patron, en recommandant aux parreins de garder cette effigie, & d'inſpirer à leur filleul une dévotion particuliere pour celui qu'elle repréſente. C'eſt à lui qu'on s'adreſſe pour la réuſſite de toutes les affaires de la vie.

Le baptême fini, le prêtre baisa l'enfant & les parreins, fit une croix à la porte de l'égliſe, frappa trois fois avec un marteau, de maniere que ceux qui avoient aſſiſté à la cérémonie, en entendiſſent le bruit; ce qui eſt regardé comme une condition eſſentielle du ſacrement. On croit que l'eau de la cuvette eſt chargée du péché originel de celui qu'on vient de baptiſer; en conſéquence on change l'eau à chaque baptême.

On plonge trois fois dans la riviere les Adultes qui embraſſent la religion Moſcovite. Si c'eſt en hiver, on fait un trou dans la glace pour cette immerſion. Si l'on n'eſt pas d'une complexion aſſez forte pour ſoutenir cette rude initiation, on verſe, à trois repriſes différentes, un tonneau plein d'eau ſur la tête du proſélyte. Quiconque veut profeſſer publiquement la religion des Ruſſes, ſoit Catholique, ſoit Proteſtant, doit renoncer à ſon pere, à ſa mere, & à ſon premier baptême, & cracher trois fois par-deſſus ſon épaule, en diſant: « Maudits ſoient mes parens, qui m'ont élevé dans la croyance que je quitte; je crache ſur eux ».

L'alliance des parreins avec les filleules & des filleuls avec leurs marraines, eſt défendue dans cette religion comme dans la nôtre. Il y a des villes Ruſſes, où les femmes n'étant point admiſes à cette cérémonie, on ne connoît point les maraines. On y ſupplée par deux parreins; mais on ne donne jamais qu'un nom à l'enfant. Ceux qui ont tenu un premier-né ſur les fonts de baptême, ſont obligés d'exercer la même fonction à l'égard des freres & ſœurs qui viennent après lui. Ces pratiques ſe terminent, comme toutes les autres, par boire copieuſement: on va s'enivrer au ſortir de l'égliſe; & c'eſt le prêtre qui donne l'exemple.

En remontant toujours le Volga, nous arrivâmes à Suback-Zar, dont on nous vanta les faucons, qui ſont les plus gros, les plus forts & les plus beaux que l'on connoiſſe. Les Turcs & les Perſans les achetent fort cher. On ne les prend pas dans leurs nids; les Ruſſes préferent les vieux qu'il dreſſent à la chaſſe des cygnes, des oies, des grues & des hérons; & les Tartares s'en ſervent pour le lievre & la gazelle. J'ai vu de ces oiſeaux enlever d'un étang

un canard ſauvage, qui ne montroit que le bec : il y en a d'auſſi blancs qu'une colombe. Pour les prendre, on plante une longue perche ſur une hauteur, au bord de la riviere ; & l'on y tend un filet, ſous lequel on met de petits oiſeaux attachés à une ficelle, que le chaſſeur tire à ſoi pour les faire voltiger. Le faucon qui les voit, ſe poſe ſur la perche & fond ſur ſa proie. Le chaſſeur abat le filet, & prend le faucon.

Dans l'intervalle d'une ville à l'autre, le Volga nous offroit ſouvent le ſpectacle de la pêche. On lie à une des extrémités d'une longue corde, une pierre qui la tire au fond de l'eau, & à l'autre bout, pluſieurs groſſes pieces de bois, qui ſurnagent. Au milieu ſont attachées d'autres petites cordes, & à chacune un hameçon amorcé, auquel les poiſſons viennent ſe prendre. Les bateliers ont encore une autre invention : ils mettent l'hameçon au bout d'une petite plaque de fer, bien unie, bien étamée, & ayant à peu près la figure d'un poiſſon. Ils la laiſſent traîner derriere le bateau, auquel elle tient par le moyen d'une ficelle ; & le courant de l'eau la faiſant tourner inceſſamment,

elle reluit comme des écailles d'un certain petit poiſſon, dont les gros ſont très-friands : attirés par cet appas, ils ſe jettent ſur la plaque de fer, & ſe prennent à l'hameçon. Cette pêche fournit aux voyageurs plus de poiſſon qu'ils n'en peuvent conſommer ; auſſi ne portent-ils, pour toute proviſion, que du pain recuit ou ſéché au four. D'ailleurs les Moſcovites vivent aiſément de ce qu'ils trouvent ; leurs abſtinences continuelles les accoutument à ſe contenter de peu, & à ſe paſſer de viande.

Ils ont, dans l'année, pluſieurs carêmes, pendant leſquels ils ne ſe nourriſſent que de légumes & de pain de ſeigle, & ne boivent que du quas, eſpece de liqueur plus foible que la petite biere. Ils ne mangent pas même de poiſſon ; ou s'ils ſe le permettent, ainſi que les œufs, le lait & le beurre, ce n'eſt, tout au plus, que pendant la premiere ſemaine, & quelquefois le dimanche.

La même loi qui leur ordonne de s'abſtenir de viande, leur défend auſſi d'avoir commerce avec leurs femmes. Il leur eſt encore ordonné de jeûner le

mercredi & le vendredi de chaque ſemaine ; & ils ont dans l'année plus de jours maigres que de jours gras. Il eſt vrai que Pierre le Grand a fort adouci la rigueur des carêmes Moſcovites, auſſi pernicieux pour les ouvriers & les gens de guerre, que le fut l'ancienne ſuperſtition des Juifs, de ne pas combattre le jour du ſabbat. Ce Prince a diſpenſé une partie de ſes ſujets, non-ſeulement du jeûne, mais même de l'abſtinence de chair. Toute la milice de terre & de mer en eſt exempte par état. Les aumôniers de vaiſſeaux & de régimens ſont obligés de donner l'exemple, le donnent ſans répugnance, font même plus qu'on ne leur demande. Les artiſans uſent du même privilege ; & en général, toutes les perſonnes qui travaillent, peuvent aujourd'hui, ſans ſcrupule, enfreindre la loi du jeûne, comme autrefois ils s'enivroient ſans remords, pourvu qu'ils s'abſtinſſent de manger des œufs, du poiſſon, ou de la viande. Le reſte du peuple ſuit l'ancien uſage ; il fait le carême & s'enivre.

Les Ruſſes regardent comme une nourriture impure & proſcrite, la chair de cheval, l'élan, le lievre, le lapin,

le lait d'aneſſe & de jument. Ils ne prennent point de thériaque, parce qu'il y entre de la vipere, & ont la même averſion pour tout ce qui eſt mêlé de muſc, de civette, ou de chair de caſtor. Leur mets favori eſt le champignon : la Ruſſie en produit de mille eſpeces différentes, qui ſont d'un grand ſecours pour les pauvres, & dont on fait d'excellens ragoûts pour les riches. On en vend plus de mille charriots, toutes les années, à Moſcow; & il s'en trouve très-peu de ceux que les botaniſtes rangent dans la claſſe des poiſons. Les choux & les concombres ſont encore des légumes, dont ces peuples font une immenſe conſommation. Leur liqueur favorite eſt l'eau-de-vie; ils en ont d'une eſpece ſi forte, qu'on croit ſentir un torrent de feu en l'avalant; mais ils ont ſoin de prendre du lait quand il leur arrive d'en trop boire, & croiroient courir un grand danger, s'ils n'avoient recours à ce remede.

Rien n'eſt plus commun, que de trouver des gens ivres étendus dans la neige. Si quelqu'un les rencontre dans cet état, il eſt rare qu'il les releve, parce que s'ils mouroient entre ſes

thains, il ſeroit obligé de ſubir l'examen d'un juge, qui lui feroit payer cher ce bon office. Il ne ſe paſſe point de carnaval à Moſcow qu'il n'arrive de ces accidens. Chaque jour on voit dix, douze, quinze corps morts, menés ſur un même traîneau. On les laiſſe dans un lieu public, pour les reconnoître; on les enterre enſuite dans un cimetiere; & il y a quelquefois juſqu'à trois cens cadavres dans la même foſſe. Ils y demeurent pendant un mois, ſans autre couverture qu'une natte; & les prêtres y vont tous les jours marmoter quelques prieres.

Entre Saback-Zar & Baſiligorod, nous trouvâmes des forêts entieres d'ormeaux, dont l'écorce ſert à faire des traîneaux, des vaſes & des boëtes. Ces arbres ſont quelquefois ſi gros, qu'étant coupés en cylindre, on en fabrique des cuves, des barils, des tonneaux, des cercueils, & même des bateaux d'une ſeule piece.

Baſiligorod fut bâtie par le Grand-Duc Jean Baſile, qui lui donna ſon nom, & la fortifia contre les Tartares. Mais depuis que les Moſcovites ont étendu leur domination, on juge qu'il n'eſt plus néceſſaire d'y avoir des troupes.

Cette place eſt aujourd'hui ſi peu de choſe, que je ne vous en parlerois même pas, ſi je n'avois été obligé de m'y arrêter pour quelques affaires. Je logeois chez un vieillard qui avoit ſervi autrefois dans le corps des Strélits, eſpece de milice qui n'exiſte plus en Ruſſie, & dont mon vieux hôte, qui voyoit tout en philoſophe, m'apprit des particularités que j'ignorois.

« Nous étions à Moſcow, me dit-il, » ce que les janiſſaires ſont à Conſtan- » tinople : comme eux, nous diſpoſions » du trône ; & nous excitions des trou- » bles dans l'Etat. Les uns étoient diſ- » perſés dans les provinces, & vivoient » en brigands ; les autres habitoient la » capitale, ſervoient peu, & ſe préva- » loient néanmoins de leurs ſervices, » pour traiter le peuple avec inſolence. » Lorſqu'ils étoient mécontens de leurs » chefs, ils ſe mutinoient, & forçoient le » gouvernement de leur donner d'autres » officiers. J'ai appris de mes anciens, » que neuf colonels avoient été caſſés, » condamnés au knout par leurs pro- » pres ſoldats, obligés de les en re- » mercier & même de les récompenſer.

» J'avois vingt-deux ans, lorſque je

» m'enrollai parmi eux ; mais, quoique
» jeune, je déſapprouvois ces excès. Ils
» furent pouſſés ſi loin, que le Czar
» Pierre, qui avoit eu plus d'une fois
» à s'en plaindre, n'eut rien de plus à
» cœur, que d'anéantir cette milice.
» Elle s'étoit aſſemblée, dans le deſſein
» de s'oppoſer au retour du monarque,
» qui avoit, diſoit-elle, violé les uſages
» du pays, en allant s'inſtruire chez les
» étrangers. Pierre partit ſecretement
» de Vienne, où il étoit alors ; & arrivé
» à Moſcow, il punit de mort les plus
» mutins. Plus de deux mille, tant offi-
» ciers que ſoldats, furent pendus,
» roués ou décapités autour des murs
» de la ville. Leurs corps reſterent deux
» jours expoſés ſur les grands chemins ;
» & l'on érigea des colonnes où le
» crime & le châtiment étoient gravés.
» D'autres, avec leurs femmes & leurs
» enfans, furent diſperſés en Sibérie,
» où ils ſervirent à défricher & à peu-
» pler des terres qui manquoient d'ha-
» bitans & de cultivateurs. C'étoit peut-
» être la ſeule punition utile, qu'un Prin-
» ce philoſophe dût exercer contre des
» hommes coupables ; mais le Czar crut
» devoir étonner & ſubjuguer ſa nation

» par l'appareil des ſupplices. Le corps » entier des Strélits, qu'aucun de ſes » prédéceſſeurs n'avoit oſé diminuer, » fut caſſé à perpétuité, & leur nom » aboli. Un reſte de ces anciennes » troupes, de la garniſon d'Aſtracan, » ſe révolta : j'y étois alors, dit le vieil- » lard ; & cette faute, à laquelle je n'a- » vois aucune part, me valut ma liber- » té. Le plus grand nombre fut relégué » en Sibérie ; & depuis ce tems, il n'a » plus été queſtion de cette milice ».

Il me ſemble, lui dis je, que cette autorité, ſi redoutable aux Strélits, ne s'eſt pas moins appeſantie ſur le clergé, & que Pierre le Grand n'a pas mieux traité les gens d'égliſe que les gens de guerre. « Je conviens, répondit mon » vieillard, qu'en aboliſſant le patriar- » chat, il a porté un coup terrible à » nos prêtres. Autrefois le premier » pontife, qui réſidoit à Moſcow, pré- » ſidoit à la religion. Il avoit d'abord » été nommé par les patriarches de » Conſtantinople : dans la ſuite, il fut » élu par le clergé de la nation ; & voici » de quelle maniere ſe fit ce grand chan- gement.

» Un patriarche de Conſtantinople » ayant été dépoſé comme indigne de

» ſa place, vint en Ruſſie ; & pour une » ſomme d'argent convenue avec le » Czar, il offrit de réſigner ſa dignité » au métropolitain de Moſcow, qui ne » ſavoit rien de ſa dépoſition. Il lui re- » mit en conſéquence le bâton & la » tiare, lui donna un acte ſigné de ſa » main, & s'en retourna comblé de » préſens. Quoiqu'il n'eût aucun droit » de conférer une dignité dont il avoit » été dépouillé juridiquement, comme » cette conceſſion épargnoit à l'Etat » des ſommes immenſes, qui paſſoient » tous les ans à Conſtantinople, le » Czar confirma la nomination du mé- » tropolitain ; & nos prêtres ne recon- » nurent plus d'autre patriarche.

» Ce prélat jouiſſoit d'une puiſſance » ſans bornes, dans tout ce qui concer- » noit la religion. On le conſultoit mê- » me quelquefois ſur certaines affaires » qui regardoient le gouvernement. Il » condamnoit aux derniers ſupplices, » de ſon autorité privée & abſolue ; & » il y avoit des occaſions, où ce ſu- » perbe pontife recevoit l'hommage de » tout le peuple proſterné. Le Czar lui- » même le précédoit aux proceſſions, » tenant avec reſpect la bride de ſon

» cheval. Soit qu'il allât à pied, ou en
» voiture, on portoit toujours devant
» lui ſon bâton paſtoral. Le peuple ac-
» couroit en foule de toutes parts,
» pour avoir ſa bénédiction; ce qui dé-
» plut fort au dernier Czar. Le crédit du
» patriarche lui parut dangereux, dans
» un Etat dont il vouloit changer les an-
» ciens uſages. Il abolit cette dignité
» que la ſuperſtition avoit trop élevée,
» & que la crédulité pouvoit rendre re-
» doutable dans les mains d'un pontife
» intriguant ou fanatique. Il lui ſubſti-
» tua un conſeil de religion, toujours
» ſubſiſtant, qui ne donne de loix à
» l'égliſe, que celles qui ſont approu-
» vées par le Prince.

» Cette eſpece de ſynode perpétuel,
» compoſé de douze ou quinze prélats
» choiſis par l'empereur, éloigne toute
» idée d'une double puiſſance dans un
» même royaume, & par conſéquent,
» toute raiſon de troubles & de ſoule-
» vement. Les longues diviſions entre
» l'empire & le ſacerdoce, qui ont en-
» ſanglanté tant de pays, ne peuvent
» plus avoir lieu ſous l'adminiſtration
» d'un collège de prêtres, ſoumis,
» comme le reſte des ſujets, à l'auto-

» rité du monarque. Le droit de régler
» la diſcipline eccléſiaſtique, l'examen
» des mœurs & de la capacité de ceux
» qui aſpirent aux premieres fonctions
» du ſacerdoce, le jugement des cauſes
» religieuſes, pour leſquelles on appel-
» loit autrefois au patriarche, ſont at-
» tribués à ce tribunal. Un commiſſaire,
» député par la Cour, aſſiſte à toutes
» ſes délibérations, pour empêcher
» qu'on n'y prenne aucune réſolution
» contraire aux intérêts de l'Etat. Cha-
» que membre fait ſerment d'obéir au
» Czar; & enfin, par cette nouvelle ad-
» miniſtration, le prince ſe réſerve le
» droit de préſider ſouverainement ſur
» le ſpirituel comme ſur le temporel.
» Le ſynode ſacre les évêques qui ſont
» nommés par la Cour; &, ce que les
» étrangers trouvent extraordinaire,
» ils ſont toujours tirés de l'état mo-
» naſtique. Ces prélats portent les che-
» veux longs, & laiſſent croître leur
» barbe, ainſi que les autres eccléſiaſti-
» ques; mais ce qui les diſtingue des
» prêtres ordinaires, eſt un grand bon-
» net rond, la ſoutane, le manteau
» noir, &, lorſqu'ils ſont en habit de
» cérémonie, la mitre & le bâton paſto-

» ral. Ils ne ſe marient point, & font » vœu de chaſteté auſſi long-tems qu'ils » ſont revêtus de leur dignité; car elle » ne leur imprime point, comme par- » mi vous, un caractere indélébile ».

Je ne reſtai à Baſiligorod, que le tems de m'acquitter de quelques commiſſions. Il n'en fut pas de même d'une autre ville, où nous nous arrêtâmes pluſieurs jours. Son nom eſt Niſe-Novogorod, ou la petite Novogorod; parce que le Czar qui la fit bâtir ſur le confluent du Volga & de l'Occa, y envoya, pour la peupler, un certain nombre d'habitans de la grande & ancienne ville de ce nom. Elle eſt défendue par une citadelle, où il y a un gouverneur à qui je fus recommandé. Cette connoiſſance, qui m'en fit faire d'autres, me procura la facilité de m'inſtruire des uſages du pays.

J'ai envie de vous parler d'abord des bains de Ruſſie, & enſuite de tout ce qui me tombera ſous la main. On ſe baigne de plus d'une maniere: les uns entrent nuds dans un bateau, rament juſqu'à ce qu'ils ſoient en ſueur, ſe jettent dans la riviere, nagent quelque tems, & vont ſe ſécher au ſo-

leil. Il n'y a point de ville ni de village en Moſcovie, qui n'ait ſes bains publics & particuliers. Les deux ſexes y entrent par la même porte, ne ſont ſéparés que par des cloiſons mal jointes ; & le plus ſouvent même, il n'y a entre eux, ni rideaux ni cloiſon. Un valet avertit les paſſans, que l'eau eſt chaude & le bain prêt, comme on crie à la foire, que le ſpectacle va commencer ; mais il eſt peu de ſpectacles, à la foire même, qui offrent des ſcènes plus indécentes. On ſe déshabille à la vue de tout le monde ; on entre nud dans le bain ; on y reſte dans le même état : en ſortant, on ſe fait verſer de l'eau froide ſur le corps ; & avant que de reprendre ſes habits ou ſa chemiſe, on va ſe ſécher devant un grand feu qui eſt allumé indiſtinctement pour tout le monde. Autrefois, lorſque les mœurs Moſcovites n'avoient encore rien perdu de leur ancienne ruſticité, on couroit nud dans les rues, au ſortir du bain ; & ce qu'il y avoit de plus ſingulier, c'eſt que les femmes même, dépouillées des voiles de la pudeur, ainſi que de leurs vêtemens, ne rougiſſoient pas, & ſe faiſoient même une gloire, de ſurpaſſer

les hommes dans cet excès d'immodeſtie. On les voyoit en foule s'arrêter devant les paſſans, les attaquer ou les récréer par de ſales propos, & des attitudes obſcènes.

Il eſt une autre façon de prendre le bain, qui paſſe ici pour un remede ſûr contre les plus grandes maladies. On chauffe un four, comme pour y cuire du pain; & quand la chaleur eſt abattue, pluſieurs perſonnes y entrent à la fois, & s'y tiennent couchées, juſqu'à ce qu'elles ſoient toutes en ſueur; ſortant de cette étuve, elles s'étendent nues ſur une table, & ſe font fouetter avec des verges de bouleau, qui leur rendent le corps rouge comme de l'écarlate. Dans beaucoup de bains, les femmes ſont chargées de cette opération. On la répete pluſieurs fois; & quelques-uns, au lieu du fouet, ſe jettent dans la riviere, ou ſe couvrent de neige ſi c'eſt en hiver, & reſtent des heures entieres dans cet état, ſans que ce paſſage ſubit d'une chaleur violente à un froid exceſſif, paroiſſe les incommoder.

Dans ce pays, où il y a plus de crédulité que de mœurs, plus de ſuperſtition

tion que de piété, vous ne ſerez point étonnée, Madame, du culte preſque idolâtre qu'on rend aux images de ſaint Nicolas. On ne ſeroit pas en ſûreté pour ſa vie, ſi l'on paroiſſoit douter qu'il eſt venu d'Italie au port d'Archangel ſur une meule de moulin. Les Ruſſes célebrent des fêtes en l'honneur de pluſieurs autres ſerviteurs de Dieu; mais il n'y en a point, pour qui ils aient une ſi haute eſtime, que pour leur patron. Ils croient, qu'étant né en Moſcovie, il doit avoir naturellement plus d'égards pour eux, que ſaint Pierre ou ſaint Paul, qui ne les ont jamais connus. Auſſi quiconque s'eſt enrichi par des voies iniques, penſe expier ſes fautes & calmer le Ciel, en érigeant un temple au ſaint évêque: d'autres lui conſacrent une cloche; d'autres lui élevent une ſtatue. Cette pieuſe épidémie avoit ſur-tout gagné les grands, qui, plongés dans la diſſolution & la débauche, ruinoient leurs deſcendans, pour bâtir des égliſes & fonder des monaſteres.

Tout ce qui porte la figure d'un ſaint ou d'une ſainte, de Jeſus-Chriſt ou de la Vierge, en image ou en ſtatue, eſt appellée, par le peuple, *Saint*

Nicolas. Ces effigies, que les Moſcovites gardent dans leurs maiſons, ſont deſſinées, peintes, ou ſculptées très-groſſiérement. Ils diſent, quand on leur reproche cette difformité, que leurs ſaints, qui ne ſont ni vains ni glorieux, abandonnent aux femmes le fragile ornement de la beauté. Cependant, lorſque ces images ſont vieilles, qu'elles commencent à s'effacer, ou qu'elles déplaiſent au poſſeſſeur, il les porte à l'ouvrier; & pour une petite ſomme qu'il donne de retour, il en reçoit de neuves à la place. Ce trafic ſe fait dans le plus grand ſilence. Le vendeur repouſſe l'acheteur ſans parler, juſqu'à ce que ce dernier ait préſenté le prix convenable. On donne à ce commerce le nom d'*échange*; les mots de *vente* & d'*achat* n'étant ni aſſez reſpectueux, ni aſſez décens pour des choſes auſſi ſaintes. Il y a, dans les grandes villes, un marché particulier pour cet eſpece de négoce, où tout ſe paſſe en ſcènes muettes. Lorſqu'on juge que les images ſont abſolument hors de ſervice, on les met doucement dans la riviere, afin que le courant de l'eau les emporte; ce ſeroit manquer de reſpect, que de les y jetter,

On y attache une petite piece d'argent, en leur disant : *Adieu, frere.* D'autres les enterrent dans un cimetiere ou dans un jardin.

Quand le feu prend à une maison ou à une église, le premier soin est de sauver les Saints Nicolas ; & s'il arrive que l'église & les images soient brûlées, on dit simplement qu'elles sont montées, pour marquer qu'elles n'ont disparu sur la terre, que pour être transportées dans le ciel.

Autrefois chacun avoit son Saint Nicolas dans l'église ; les gens riches l'ornoient de ce qu'ils possédoient de plus précieux ; & il n'étoit pas permis de reprendre ce qu'on lui avoit offert. Une femme, dans un état d'opulence, avoit donné au sien un ornement de pierreries. Se trouvant ensuite dans la misère, elle lui représenta sa situation ; lui demanda la permission d'en détacher quelques diamans, & prenant son silence pour un consentement, lui ôta un rubis. Un prêtre, qui étoit là par hasard, & qu'elle ne voyoit pas, regarda cette action comme un sacrilege, & courut en avertir la justice qui fit couper la main à cette malheureuse.

On eſt aujourd'hui moins ſévere : on peut, ſans conſéquence, orner ſon S. Niçolas, l'enrichir de joyaux, & le dépouiller dans le beſoin ; mais qu'il ſoit pauvre ou riche, nud ou habillé, les Ruſſes n'en ont pour lui, ni moins d'eſtime, ni moins de vénération : chaque maiſon, chaque appartement a le ſien, ſans lequel ils croient ne pouvoir pas faire leurs prieres. En entrant dans une chambre, vous ne les entendez pas dire une parole, qu'ils ne l'aient découvert des yeux ; s'ils ne le trouvent point, ils demandent : *Où eſt le Dieu ?* Dès qu'ils l'apperçoivent, ils lui font une profonde révérence, en lui diſant : *Dieu, aye pitié de moi :* GOSPODI POMI LUI. Ils ſe tournent enſuite vers la compagnie, & la ſaluent. Dans les maiſons, l'image du Saint eſt pendue près de la fenêtre, avec un cierge ou une lampe. Dans les rues, il y en a d'expoſées à la dévotion publique. La plupart ſont dans des caiſſes vitrées, ſur les portes de la ville ou d'une égliſe, ou dans un carrefour. On s'arrête, en paſſant, pour leur faire des génuflexions, des ſalutations accompagnées d'autant de ſignes de croix.

Les Moſcovites attribuoient à leurs images le don des miracles. Les prêtres & les moines avoient grand ſoin de les entretenir dans cette crédulité; elle étoit pour eux une ſource d'offrandes inépuiſable. On les entendoit dire quelquefois, quand les proviſions commençoient à leur manquer : « Il eſt tems de » faire des miracles ». Deux prêtres d'Archangel ayant, par leurs fourberies, amaſſé une certaine ſomme, allerent ſe divertir au cabaret. Voulant enſuite partager leurs profits, & n'étant pas d'accord, il s'éleva une diſpute, dans laquelle ils ſe reprocherent mutuellement leur impoſture, & s'en donnerent des preuves réciproques. Le magiſtrat en fut averti; leur fit rendre l'argent, & les condamna à trente coups de fouet.

Le feu Czar défendit que déſormais aucune image ne fît des miracles; & il eut plus de peine à ſe faire obéir des prêtres que des Saints. Il ordonna que chaque particulier garderoit le ſien; car autrefois on ſe les prêtoit alternativement; & tel, qui n'obtenoit rien de ſon image, avoit recours à celle de ſon voiſin. Le Saint à qui on ſuppoſoit le

plus de crédit, étoit auſſi le plus recherché. Ce n'étoit cependant pas toujours le plus puiſſant; mais il avoit la vogue; on vouloit en eſſayer, comme ces maris qui quittent une jolie femme pour une laidron à la mode. Depuis la défenſe du Czar, chacun garde ſon dieu pénate, ou ne le prête qu'en ſecret à ſon ami.

La principale & la plus célebre de toutes les images de la Ruſſie eſt une effigie de la ſainte Vierge, peinte par S. Luc. Ce morceau, s'il étoit réellement l'ouvrage du ſaint évangéliſte, ne donneroit pas une grande idée de ſon talent pour la peinture. Mais on lui en attribue un autre d'un meilleur goût, qui ſe trouve à Rome dans l'égliſe des peintres. Les Ruſſes ſont perſuadés que le leur eſt le véritable, & que tant qu'il reſtera à Moſcow, leur empire ne peut manquer d'être heureux & floriſſant. Auſſi ne ſont-ils pas moins ſoigneux de le conſerver, que l'étoient les Troyens de ne pas laiſſer enlever la ſtatue de Pallas. Ils croient que toutes les victoires du dernier Czar étoient dues à cette image, & que le jour de la défaite de Charles XII, elle

avoit le visage plus rouge qu'à l'ordinaire. On brûleroit un homme qui oseroit contredire cette opinion. Que seroit-ce si, comme un autre Ulysse, on entreprenoit d'enlever ce nouveau *Palladium*?

La première chose qu'on apprend aux enfans, c'est de faire des inclinations & des révérences devant les images des saints; on ne leur donne point à manger, qu'ils ne se soient acquittés de ce devoir, & n'aient bégayé le *Gospodi*. Les prêtres inspirent au peuple tant de confiance en ces effigies, qu'il n'a recours qu'à elles dans ses malheurs. Un habitant de cette ville, ayant le feu dans sa maison, présenta son S. Nicolas devant les flammes, & le pria d'en arrêter le progrès. Comme le feu continuoit, il y jetta son image, & lui dit: « Puisque tu ne veux pas me secourir, » tire-toi d'affaire comme tu pourras ».

Dans les dernières guerres avec les Suédois, ceux-ci entrerent dans les maisons des Russes, & n'y trouvant que des images, s'aviserent de les emporter. Les Moscovites coururent après, & donnerent tout leur or pour avoir leurs Saints Nicolas. Mais on

aſſure que ce culte eſt beaucoup déchu, ſur-tout à Moſcow, depuis la canoniſation d'une nouveau ſaint, dont la réputation n'a pas encore percé dans les provinces éloignées. Saint Démitri, évêque de Roſtof, mis au nombre des bienheureux par le ſynode, ſous le regne d'Eliſabeth, jouit de la conſidération que donne toujours la nouveauté, & a fort augmenté les revenus des eccléſiaſtiques.

Ces impoſtures des prêtres & des moines me conduiſent à vous parler d'eux avec plus de détail. Il ſuffit de ſavoir lire & écrire, & d'épouſer une fille vierge, ou jugée telle, pour être admis au ſacerdoce. Un prêtre qui trouveroit ſa femme déflorée la premiere nuit de ſon mariage, ſeroit obligée de s'en ſéparer, ou de quitter les ordres ſacrés. Il doit s'abſtenir de dire la meſſe, les jours qu'il couche avec elle. S'il devient veuf, il ne peut plus célébrer; & s'il ſe remarie, il rentre dans l'ordre des laïcs, ſe fait marchand, ſoldat, laboureur ou artiſan.

Les *Popes*, c'eſt le nom que les Moſcovites donnent à leurs prêtres, ſont diſtingués des ſéculiers, principale-

ment par la calotte que l'évêque leur met ſur la tête en les ſacrant. Tout leur mérite réſide dans ce bonnet : comme ils ſont ſujets à s'enivrer, qu'ils prennent querelle & ſe battent ſouvent avec la populace, il n'eſt pas défendu de les bien roſſer, pourvu que l'on reſpecte la ſainte calotte. L'uſage eſt de la leur ôter ſubtilement, de la baiſer, de la poſer à terre, &, quand ils ont été bien étrillés, de la reprendre, de la baiſer de nouveau, & de la replacer reſpectueuſement ſur leur tête. Si malheureuſement quelque coup de bâton tomboit ſur le bonnet, on ſeroit puni ſévérement : il eſt donc très-important, pour le Pope qui ſe bat, de conſerver ſa calotte, &, pour ſon adverſaire, de la lui eſcamoter. Le même crocheteur qui, la veille, a bien roſſé un prêtre dans un cabaret, lui demande le lendemain ſa bénédiction. Ainſi l'on voit des peuples accabler leurs idoles de préſens ou d'injures, ſelon les raiſons qu'ils croient avoir de s'en louer ou de s'en plaindre.

Les évêques & les ſimples prêtres ajoutent à leurs revenus eccléſiaſtiques, l'avantage de vendre toutes les

charges, les dignités & les graces qui dépendent de leur miniſtere. Ce trafic eſt auſſi public en Moſcovie, que celui de toute autre marchandiſe. Le métropolitain vend aux évêques, l'évêque aux prêtres, & le prêtre à tous ceux qui veulent acheter de lui.

Par un réglement fait ſous le regne de Pierre le Grand, il eſt défendu à tous les curés d'employer plus d'un de leurs enfans au ſervice de leur égliſe, de peur qu'une famille trop nombreuſe ne tyrannife la paroiſſe. On ne connoît point, en Ruſſie, ces êtres équivoques, qui, ſous le nom d'Abbé, ſont admis, parmi nous, dans tous les cercles, ſe trouvent à toutes les parties de plaiſir, aſſiégent les bonnes tables, aſſiſtent aux toilettes, débitent la nouvelle du jour, fréquentent les ſpectacles, font de petits vers galans, affectent une propreté exquiſe, une politeſſe étudiée, l'art de bien parler, jouiſſent d'un revenu ſacré comme d'un ſupplément de patrimoine, enfin tous ces gens à ſimple tonſure, qui forment en France, & ſur-tout à Paris, un état mitoyen entre les prêtres & les laïcs. L'état eccléſiaſtique ne jouit pas ici d'une aſſez grande conſidération, pour en uſurper la livrée, & croire que cet ha-

lui donne plus d'accès dans les bonnes maisons.

Les Russes regardent la prédication comme une source d'erreurs, & disent que c'est par son moyen, que les hérésies se sont répandues dans le monde. Aussi prêche-t-on rarement, & seulement les jours de fêtes à la Cour, ou dans les cathédrales. Que diroient en effet, dans une chaire chrétienne, des prêtres ignorans & crapuleux, dont la principale disposition au sacerdoce, est d'avoir assez de poitrine, pour prononcer douze fois le *Gospodi* sans prendre haleine, ou assez de vigueur pour satisfaire une jeune vierge?

La multitude des couvens de l'un & de l'autre sexe est innombrable en Moscovie; & on y suit presque par-tout la regle de saint Basile. Ce n'est ni la dévotion, ni l'esprit de pénitence, qui peuple ces monasteres. L'indigence, la vieillesse, les infirmités, les désagrémens du mariage, l'amour de l'oisiveté y conduisent presque tous ceux qui les habitent. Leur vie, en général, est assez austere: on n'y mange jamais de viande; le poisson & les légumes sont la nourriture ordinaire; & il est des jours

dans la ſemaine & des tems dans l'année, où le vin, la biere, l'eau-de-vie, l'hydromel ſont défendus : la boiſſon principale eſt de l'eau commune, mêlée de levain. Les moines aſſiſtent régulièrement à l'office, & ſont aſſez contenus dans l'intérieur de leurs maiſons ; mais ils ſavent ſe dédommager quand ils en ſortent. Ils mangent & boivent tout ce qu'ils trouvent, s'enivrent avec le premier venu, ſe battent avec la canaille, traverſent les rues couverts de boue, & rentrent dans leur couvent, hués & baffoués par la populace.

Il n'y a que deux ou trois prêtres dans chaque monaſtere, y compris le ſupérieur ; les autres ſavent à peine lire ; & ſur dix, il n'y en a pas deux qui puiſſent réciter l'oraiſon dominicale, les commandemens de Dieu, ou le ſymbole des apôtres. Cette ignorance groſſiere ne diminuoit rien du reſpect des anciens Czars pour l'ordre monaſtique ; & Pierre le Grand a été le premier qui ait oſé mettre des impôts (1) ſur les cou-

(1) L'Impératrice régnante, en 1768, a plus oſé que Pierre le Grand ; elle a réduit tout le clergé à de ſimples penſions ; & l'excédent de ſes revenus eſt employé à des uſages utiles.

vens, dans un pays où l'argent a toujours été plus néceſſaire que les moines.

Une autre eſpece d'hommes, très-nombreuſe en Ruſſie, ſont les hermites. Ils ſe bâtiſſent des chapelles dans les bois, habitent des cavernes, & vivent d'aumônes. Me promenant à quelques lieues de cette ville, j'en vis un qui demeuroit dans le creux d'un rocher depuis plus de quarante ans. Il me raconta qu'ayant été pris par les Tartares, & vendu à des Turcs, il avoit trouvé moyen de ſe ſauver & de retourner à ſon hermitage. Il étoit vêtu d'une robe de bure: ſes cheveux entiérement négligés lui pendoient juſqu'au milieu du dos, & lui couvroient le viſage, de maniere qu'on ne pouvoit le voir, ſans les écarter avec la main. Il avoit ſur la poitrine une grande croix de fer, qui peſoit plus de quatre livres.

On comptoit autrefois en Ruſſie preſque autant de religieuſes que de moines: les unes étoient des femmes qui avoient quitté leurs maris, ou en avoient été abandonnées; les autres des veuves retirées, ou des filles conſacrées au célibat. Toutes, en général, ſe montroient aſſez peu ſcrupuleuſes ſur l'ob-

ſervation de leurs regles. Elles recevoient les hommes dans leurs maiſons, ſortoient après l'office, & ne rendoient aucun compte de leur conduite.

Quelques-uns de ces abus ſubſiſtent encore, malgré les beaux réglemens & les ſages inſtitutions de Pierre I, pour la réforme des couvens d'hommes & de femmes. Il avoit d'abord ordonné qu'on n'entreroit dans l'ordre monaſtique qu'à cinquante ans; mais cet article ne pouvoit ſubſiſter dans un pays, où les évêques doivent être tirés du corps des moines : comment, à cet âge, former un Ruſſe pour l'épiſcopat? Il fut donc ſtatué qu'à trente ans, mais jamais au-deſſous, on pourroit embraſſer la profeſſion religieuſe; encore y mit-on bien des reſtrictions : défenſe aux militaires, aux cultivateurs, & à quiconque eſt utile à l'Etat, de ſe ſouſtraire à la ſociété, pour ſe renfermer dans un cloître. Un homme marié ne peut plus être reçu dans un monaſtere, à moins que ſa femme ne ſe faſſe volontairement religieuſe, & qu'ils n'aient point d'enfans. Pour détruire l'oiſiveté monacale, Pierre le Grand ordonna le travail des mains, & rame-

à l'ordre monaſtique à ſa premiere & véritable inſtitution. Les femmes ne s'engagent qu'à cinquante ans; juſques-là elles peuvent toujours ſe marier; & loin de les retenir, comme parmi nous, dans une affreuſe captivité, on les exhorte, au contraire, à n'y pas enſevelir les générations nombreuſes, dont elles peuvent être meres.

Les autres articles de l'ordonnance de l'Empereur portent: « que la princi» pale occupation des moines doit être » de ſervir les pauvres; que les ſoldats » invalides ſeront répartis dans les cou» vens; qu'il y aura des religieux pré» poſés pour avoir ſoin d'eux; que les » plus robuſtes cultiveront les terres ap» partenant au monaſtere. Il preſcrit » la même choſe dans les maiſons de » filles; les plus fortes auront ſoin des » jardins; les autres ſerviront les ma» lades qu'on y apportera des environs » du couvent ». Il entre dans tous les détails de ces différens ſervices; il deſtine quelques monaſteres de l'un & de l'autre ſexe à recevoir les orphelins & à les élever; & il ſemble, en liſant cette ordonnance, qu'elle ſoit à la fois l'ouvrage d'un miniſtre d'Etat, & d'un pere de l'égliſe.

Non content de réformer les moines, le Czar entreprit encore de les rendre ridicules. Il en vouloit sur-tout à ceux de la communion Romaine, & plus encore à ce que nous appellons le *Haut Clergé*. Il créa pape un de ses fous, lui donna des cardinaux de la même espece, fit célébrer un conclave; & la farce finit par marier le souverain pontife, qui avoit plus de quatre-vingt-dix ans, avec une femme de son âge. Quatre begues étoient venus en faire la demande; des viellards décrépits conduisoient la Future; quatre hommes d'une grosseur monstrueuse, servoient de coureurs; le hurlement des ours, qu'on piquoit avec des pointes de fer, formoient la musique; un prêtre sourd & aveugle donna la bénédiction nuptiale: le repas de noce, le déshabillé des Mariés, la cérémonie de les mettre au lit, tout fut analogue à cette bouffonnerie. Le but du Czar étoit de venger cette foule de Rois que les Papes ont détrônés, & d'inspirer à ses peuples, du mépris pour une dignité qui s'étoit arrogé le droit de disposer des empires.

J'ai commencé à parler de la ville de Nisse-Novogorod. Parmi des maisons de

bois, eſt une grande égliſe bâtie de pierre, ſurmontée de cinq dômes peints en verd, décorés d'un vernis très-éclatant, & terminés par de grandes croix. De l'autre côté de la riviere eſt un gros village appartenant aux Strogonof, qui, des plus riches négocians de la Ruſſie, ſont devenus une famille noble & conſidérable dans l'Etat. Les vivres ſont ici très-abondans, & ſe vendent au plus bas prix. Un mouton coûte douze ou quinze ſols, deux canards un ſol, trois ſols une poularde, le cent d'œufs cinq ſols, un denier la livre de pain, & le reſte à proportion.

C'eſt un ſpectacle ſingulier que de voir tous les pauvres autour des cabarets où l'on vend de l'eau-de-vie. Je m'y arrêtois des heures entieres, à conſidérer leurs extravagances lorſque la liqueur commence à leur monter à la tête. Il ne leur eſt pas permis d'entrer dans le cabaret: il y a, devant la maiſon, une table ſur laquelle ils mettent leur argent; & on leur meſure la quantité de liqueur qu'ils demandent. On la tire d'un grand chaudron avec une cuillere de bois; & on la verſe dans une taſſe de même matiere,

Ils ſont ſervis par deux perſonnes qui ne font autre choſe du matin au ſoir ; l'une reçoit l'argent ; & l'autre fournit la boiſſon. Les femmes y vont comme les hommes, & s'enivrent de même. J'étois réduit à me procurer ces petits amuſemens, dans un pays où l'on n'en trouve preſque point d'autres.

Nous quittâmes le Volga pour ſuivre l'Occa, & ne fîmes qu'entrevoir la ville de Moruma, où ſe fait, dit-on, le meilleur pain de toute la Ruſſie. Kaſſimof, que nous apperçûmes enſuite, étoit autrefois la réſidence d'un prince Tartare, dont la famille a embraſſé le Chriſtianiſme, & a retenu le nom de cette ville. On y trouve encore quelques Tartares Mahométans, auxquels on permet l'exercice de leur religion. Péreſlaw eſt la capitale de la province de Réſan, & le ſiege d'un archevêque. Kolumna eſt auſſi une ville épiſcopale, à une demi-lieue de laquelle nous entrâmes dans la riviere de Moſca, qui donne ſon nom à la capitale & à toute la Moſcovie. Non loin de-là eſt un grand étang, où Pierre I fit conſtruire, au commencement de ce ſiecle, un canal pour ouvrir une com-

munication entre le Don & la mer Baltique. Le Prince lui-même en examina tout le terrein; & ce grand ouvrage fut fait ſur le modele de celui du Languedoc, autant que la diſpoſition des lieux pût le permettre. Cette jonction eſt d'autant plus importante, qu'elle donne aux Ruſſes, un libre paſſage pour trafiquer ſur la mer Noire & en Perſe, par le Volga & la mer Caſpienne.

Je ſuis, &c.

A Moſcow, ce 4 Mai 1747.

LETTRE LXXXVII.

SUITE DE LA RUSSIE.

MOSCOW fut long-tems la premiere ville de l'empire de Ruſſie ; elle a perdu cet avantage, depuis que la Cour a établi ſa principale réſidence à Pétersbourg. A une certaine diſtance de cette ancienne capitale, il y a peu de villes qui, par la multitude de ſes tours, de ſes clochers & de ſes dômes, offrent un coup d'œil plus impoſant. Elle eſt ſituée ſur une éminence, & domine ſur une belle plaine, parſemée de bois, de monaſteres & de maiſons de plaiſance. La riviere de Moſca, qui lui donne ſon nom, la traverſe preſque par le milieu, & ſe jette dans le Volga ; ce qui, ouvrant une communication avec les provinces méridionales, & même avec la Perſe, pourroit la rendre très-commerçante.

Cette ville ne fut d'abord qu'un aſſemblage de cabanes, conſtruites par des malheureux qui fuyoient la fureur des deſcendans de Gengis-Khan. Ses

rues, sales, étroites & irrégulieres, se ressentirent long-tems de sa premiere origine, & ses habitans, de leur ancienne rusticité; car dans un pays où les arts sont ignorés, il est rare que les mœurs se perfectionnent.

Moscow a aujourd'hui trois lieues de tour, & douze portes, entre lesquelles sont élevées, de distance en distance, des tours jointes aux murailles. Elle est divisée en quatre parties, dont trois sont enfermées l'une dans l'autre & environnées de murs. Celle du milieu comprend le vieux palais des Czars, nommé *Cremelin*. Pierre le Grand y a fait construire des fortifications; & ce quartier peut contenir une garnison de dix-huit à vingt mille hommes. Le palais seul formeroit une ville ordinaire; il a été bâti par des architectes Italiens, dans le goût gothique, qui étoit alors celui de toute l'Europe. Les maisons des particuliers ne furent d'abord que de bois; & c'est à quoi se réduisit longtems toute l'architecture Moscovite.

La grande église du Cremelin est vaste, & d'une construction fort grossiere: il en est une autre, dédiée à saint Michel, où sont les tombeaux des

autel, dans une niche, eſt cette image de la Vierge, qu'on croit être l'ouvrage de ſaint Luc. Je le répete, à juger de ſes talens par les portraits qu'on lui attribue, ce Saint ne devoit pas être un habile peintre. La Vierge a ſur la tête une couronne de diamans, avec un collier de perles qui pend ſur ſa robe. Son viſage eſt preſque noir; je ne ſais ſi c'eſt l'effet du tems, de la fumée des cierges, ou du goût de l'Artiſte.

On voit dans l'enceinte du Cremelin, pluſieurs autres égliſes ou monaſteres, & ſur-tout une tour fort haute, nommée le *Grand Jean*, dans laquelle étoit cette fameuſe cloche, qui peſoit, dit-on, plus de cent ſoixante mille livres. Elle avoit dix-neuf pieds de haut, dix-huit de diametre, & cinquante-quatre de circonférence dans ſa plus grande largeur. Elle tomba & ſe fendit, en 1701, dans un incendie; on la voyoit encore en 1736. On montre auſſi dans le Cremelin, l'ancien palais du patriarche, avec ſa bibliotheque; la grande ſalle où l'on donnoit audience aux ambaſſadeurs étrangers; les édifices où ſe tenoient les Cours de judicature; la maiſon du tréſor, l'arſenal, le magaſin des poudres, &c.

Il

Il eſt un autre quartier de Moſcow, appellé *la Ville Chinoiſe* du nom des marchandiſes qui y arrivent de la Chine. On y voit de belles places pleines de boutiques, une école militaire, l'hôtel de la monnoie, l'imprimerie, la bibliotheque & l'apothicairerie impériale, dont le bâtiment eſt ſuperbe. Elle coûte tous les ans plus de ſoixante mille roubles d'entretien, & fournit les armées & preſque toutes les villes de Ruſſie de drogues médicinales. Dans une des grandes places de la ville Chinoiſe, ſe tient tous les jours le marché le plus fréquenté. Les boutiques y ſont diſpoſées ſelon les effets qu'on y étale. Il y en a dans des lieux couverts, pour ceux qui vendent des draps, des étoffes de ſoie, des ouvrages d'or, des pelleteries, &c. Les ouvriers & les petits marchands ont des rues particulieres; & chaque profeſſion a ſon quartier ſéparé.

Ce qu'on appelle *la Cité Royale*, eſt environné de foſſés & de murailles. Les grands y ont leurs hôtels, le prince ſes écuries; c'eſt le quartier des boucheries, des greniers à ſel, & des cabarets. Il en eſt un autre où l'on vend

le bois, & des maiſons toutes faites; qu'on démonte & qu'on tranſporte où l'on veut. Je ne parle ni des fauxbourgs, où il y a des édifices plus beaux que dans la ville, ni d'un grand nombre de monaſteres, d'égliſes & d'autres bâtimens.

Le Czar Théodore, frere aîné de Pierre le Grand, avoit ſi fort à cœur l'embelliſſement de Moſcow, que pour encourager les grands à y conſtruire des hôtels, il leur avançoit de l'argent, & leur fourniſſoit les matériaux. En fondant une nouvelle capitale, Pierre I, dont les ſoins s'étendoient à tout, ne négligeoit pas l'ancienne métropole. Il la fit paver en partie, l'orna de pluſieurs édifices, y forma des manufactures. C'eſt ſous ſon regne, que le prince Gallitzin, l'un de ſes miniſtres, fit conſtruire ſur la Moſca, un pont de pierre, le premier qui ait été bâti en Ruſſie. Ce même monarque a inſtitué, dans cette ville, trois colleges gouvernés par des moines Grecs, qui y enſeignent les humanités, les mathématiques & la marine; toutes choſes qui ne ſont guere du reſſort des moines. La Czarine Anne y établit une académie pour l'éduca-

tion de la jeune nobleſſe, des caſernes pour la garniſon, des atteliers & des magaſins pour la fabrication & la conſervation des étoffes. On parle d'y fonder une univerſité & une chaire de langue françoiſe (1).

Une des grandes curioſités de Moſcow eſt de voir, au mois de Décembre, plus de deux mille maiſons ſur la glace, habitées par des marchands étrangers, qui s'y rendent de toutes parts; mais ce commerce eſt fort diminué depuis la fondation de Pétersbourg.

Les bains publics ſont preſque tous bâtis ſur le bord de la riviere, & chauffés par des poëles à un degré inſupportable. Ici, comme dans le reſte de la Ruſſie, les hommes & les femmes y entrent pêle-mêle; & ce mélange, par la grande habitude qu'ils ont de ſe voir nuds, paroît ne faire ſur eux aucune impreſſion. Il y a quelques jours que, pour voir paſſer un enterrement, toutes les femmes ſortirent du bain, &

(1) Cette univerſité exiſte préſentement; & c'eſt M. Raoult qui a le premier occupé cette chaire, ſous le titre de Profeſſeur de belles lettres françoiſes.

vinrent s'appuyer contre les paliſſades qui environnent l'enclos. Les planches, à moitié pourries, plierent ſous le poids de la multitude, & laiſſerent voir plus de cent femmes toutes nues, renverſées les unes ſur les autres. Ce ſpectacle, qui auroit attiré tout Paris, & fait la matiere de tous les entretiens, ne ſembla pas même avoir troublé l'enterrement.

On voit à Moſcow plus de ſix cens égliſes couvens ou chapelles. La ſtructure intérieure en eſt ronde, comme plus favorable pour entendre le chant des prêtres. Quoique la ville ſoit très-peuplée, car elle contient près de cinq cens mille ames, on n'y compte pas plus de trois cens carroſſes; mais il y a une infinité de petits charriots qui, pour peu de choſe, vous voiturent d'un lieu à l'autre. Les rues, qui, en quelques endroits ne ſont pavées que par des poutres qui les traverſent, rendent les chemins impraticables, ſurtout lorſqu'il n'y a pas de glace.

Les environs de Moſcow produiſent aſſez de fruits. Les perſonnes riches y poſſedent des maiſons de campagne fort agréables pour un pays, où tout

l'agrément n'eſt encore que dans l'utile. Au lieu de nos jets d'eau, de nos caſcades, ils ont de grands réſervoirs remplis de poiſſons; & c'eſt en quoi conſiſte principalement toute leur magnificence. Quand des amis viennent les voir, ils jettent les filets, & tirent, en leur préſence, tout le poiſſon dont ils veulent les régaler.

Rien n'approche de la beauté des monaſteres bâtis hors des murs de la ville. L'un eſt conſtruit ſur le modele du ſaint Sépulchre de Jéruſalem; &, ſi l'on en croit la tradition, le Czar Jean Baſilowitz fit crever les yeux à l'architecte qui en a donné le plan, de peur qu'il n'en fît un ſemblable. Il en eſt un autre habité par plus de trois cens religieuſes. Je ne vous parle pas des maiſons de plaiſance des Czars, à peine dignes de loger les commis de nos ſous-fermiers.

On cueille, dans les bois qui ſont aux environs de Moſcow, certaines groſeilles que nous ne connoiſſons point en France, & qui ont une petite aigreur aſſez agréable. On les mange avec du ſucre, comme des fraiſes; & l'on en fait une limonade qu'on donne

aux malades. Ce fruit croît ſous des arbres par toute la Ruſſie : les feuilles en ſont vertes en hiver comme en été ; & il mûrit au mois de Juillet. Il eſt une autre eſpece de groſeilles, à peu près comme les nôtres, mais dont l'arbuſte ne s'éleve pas plus d'un pied au-deſſus de terre. Les habitans mettent ce fruit dans des tonneaux qu'ils rempliſſent d'eau froide, l'y laiſſent tout l'été, & en tirent une boiſſon rafraîchiſſante.

Le pays produit auſſi beaucoup de légumes : les plus communs ſont les choux, dont les pauvres ſe régalent deux fois par jour ; les concombres, qui ſe mangent comme des poires, & ſe gardent toute l'année ; l'ail, dont les Moſcovites ſont grands amateurs, & renvoient l'odeur d'une maniere fort déſagréable ; le raifort, avec lequel ils font d'aſſez bonnes ſauces ; les aſperges enfin & les artichauts ; mais il n'y a que les étrangers qui en mangent. Ces derniers ont appris aux Ruſſes à cultiver les choux-fleurs, les carottes, les panais, les bettes-raves, le céleri, & diverſes ſortes de ſalades qui leur étoient inconnues, & qu'ils ont actuellement en abondance. Ce ſont, en général, les mêmes

fruits, les mêmes légumes, les mêmes plantes qu'en France ; mais la qualité n'en eſt pas ſi bonne. Les fleurs y ſont rares ; & l'eſpece en eſt médiocre.

C'eſt principalement à Moſcow, qu'un voyageur doit étudier, & peut connoître les mœurs des Ruſſes. Cette ville eſt à la Moſcovie, ce que Nan-King eſt à la Chine, dont elle fut long-tems la capitale. Les familles riches & anciennes, que le dégoût ou la diſgrace éloigne de la Cour, y font, d'ordinaire, leur réſidence ; & c'eſt là, par conſéquent, que ſe conſerve, dans ſa plus grande intégrité, le caractere national. Il eſt vrai que lorſque Pierre le Grand, qui avoit tout à créer dans ſon pays pour en faire un Etat policé, conçut & exécuta le projet d'aller recueillir, chez les nations civiliſées, des connoiſſances utiles pour enrichir ſes ſujets, les manieres Ruſſes prirent, ſur-tout chez les gens de condition, un air de politeſſe qu'elles n'avoient pas ſous les regnes précédens. Une colonie d'hommes de mérite y apporta le flambeau de l'expérience & les tréſors du génie. Toutes les parties du gouvernement, la guerre, la marine, les finances, le commerce ;

tous les ordres de l'Etat, les grands, la nobleſſe, le clergé, le peuple, éprouverent alors ces changemens heureux, dus aux ſoins infinis, & aux immenſes travaux de ce Monarque.

Du haut de ſon trône, Pierre avoit vu ſa nation enveloppée des ténebres de la barbarie ; ſes ſujets, & lui-même, dans l'abîme de l'ignorance, ſans arts, ſans connoiſſances, privés de la lumiere qui éclaire le reſte de l'Europe, & regardés par elle comme des ſauvages, dont on connoiſſoit à peine le nom & les mœurs groſſieres. Cette ruſticité étoit, pour ainſi dire, conſacrée par les loix du pays. Si quelqu'un montroit de l'induſtrie, & faiſoit uſage de ſa raiſon, il étoit auſſi-tôt accuſé d'héréſie par le clergé, & pourſuivi comme magicien par le peuple. Un chirurgien Hollandois, qui s'étoit établi à Moſcow, s'aviſa un jour de jouer du luth dans ſa chambre. Quelques Ruſſes s'arrêterent au ſon de cet inſtrument, & regardant par le trou de la ſerrure, virent un ſquelette pendu à la muraille, & agité par le vent qui venoit de la fenêtre. Ils en furent effrayés, & publierent par-tout,

que le chirurgien étoit un ſorcier qui faiſoit danſer des os de mort au ſon de ſon luth. Cet événement parvint aux oreilles du Czar & du patriarche, qui envoyerent d'autres perſonnes vérifier le fait. Ceux qui furent chargés de cette commiſſion, ajouterent qu'ils avoient vu le ſquelette remuer au ſon de l'inſtrument; & cette affaire fut regardée comme très-grave. On aſſembla le Conſeil; on délibéra; on décida que le Hollandois étoit un magicien; & on le condamna au feu avec ſon danſeur. Tout ce qu'il put obtenir, par le crédit de ſes amis, fut de faire commuer la peine de mort en banniſſement; mais le ſquelette fut traîné par les rues, & brûlé en place publique.

Ce qu'il y a de plus ſingulier, c'eſt la bonne opinion qu'avoit de lui-même ce peuple barbare, & ſon mépris pour les étrangers. Il étoit perſuadé qu'il falloit être Ruſſe, pour avoir de l'eſprit; & il le faiſoit conſiſter principalement dans l'art de tromper avec adreſſe. Il avoit auſſi la plus grande confiance dans les lumieres de ſon ſouverain. Quand quelque choſe paſſoit ſon intelligence, il diſoit, par une eſpece

de proverbe : « Il n'y a que Dieu & le » Czar, qui ſachent cela ». Ce dernier étoit l'oracle de ſes peuples, & le plus ſouvent leur tyran. Un affreux deſpotiſme les retenoit dans le plus vil & le plus dur eſclavage ; le prince diſpoſoit, ſuivant ſon caprice, de leurs biens & de leurs vies. Les plus grands ſeigneurs rampoient devant lui, &, s'honorant du titre d'eſclaves, baiſſoient la tête ſous ſes coups, lorſqu'il vouloit les frapper. Ces hommes accoutumés à des châtimens cruels, arbitraires, le plus ſouvent injuſtes, languiſſoient dans une miſere effroyable ; & déſeſpérant d'en être délivrés, ils ſe laiſſoient aller à un deſtin aveugle, perſuadés par l'expérience, qu'ils n'avoient point à travailler pour un ſort plus heureux. Une loi d'Etat & de religion, également ſacrée & précieuſe, leur défendoit de quitter leur patrie, & ſembloit les condamner à une éternelle ignorance : un étranger même qui abordoit dans ce pays de ſervitude, n'en ſortoit qu'au péril de ſa vie.

Le clergé, vivant dans l'indolence, e déſordre & l'oubli de ſes devoirs, abuſoit de ſon pouvoir ſur une nation

craintive, ignorante & ſuperſtitieuſe. Les patriarches uſurpoient le droit de s'aſſeoir dans le Sénat à côté du Czar, & prétendoient qu'on ne pouvoit faire ni la guerre ni la paix ſans leur conſentement. Leur autorité, ſoutenue par leurs richeſſes & leurs intrigues, tenoit le maître dans une eſpece de ſujétion. Quoique les diſputes de religion fuſſent punies ſéverement, cependant il y en eut une qui excita de grands troubles & partagea l'empire; elle conſiſtoit à ſavoir de quelle maniere il falloit tenir les doigts en faiſant le ſigne de la croix: le génie Ruſſe ne s'élevoit pas à des matieres plus ſublimes.

Repréſentez-vous cette vaſte monarchie ſans arts, ſans loix, ſans connoiſſances, l'objet du mépris & le jouet des nations policées. Ses armées nombreuſes, mal diſciplinées, plus mal commandées, s'anéantiſſoient devant une poignée de ſoldats aguerris: on ne voyoit point de vaiſſeaux dans ſes ports, point de manufactures dans ſes villes, point de pavé dans ſes rues, point de meubles dans ſes maiſons, point de linge ſur les tables à manger, point de communication entre les habitans; rien

d'agréable, rien de commode, très-peu d'artiſans; encore ne travailloient-ils qu'aux ouvrages indiſpenſables: les campagnes étoient incultes, ſtériles, les ſujets, de vils eſclaves qui ignoroient juſqu'aux noms de l'honneur, de la gloire, du génie & du goût. A l'égard de la puiſſance & de l'étendue de cet empire, les bornes en étoient très-reſſerrées du côté de la Suede; il ne poſſédoit rien dans la Finlande, rien dans la Livonie; les Coſaques n'étoient point ſoumis; les peuples d'Aſtracan obéiſſoient mal, & paroiſſoient toujours portés à la révolte. Dans le cœur même de l'Etat, il y avoit ſans ceſſe des factions à craindre, une guerre preſque continuelle, contre les Tartares, à ſoutenir, l'humeur turbulente des Strélitz à réprimer.

Par la hardieſſe de ſon génie, & ſa paſſion pour les choſes extraordinaires, le Czar entreprit & exécuta, en peu d'années, la métamorphoſe étonnante & ſubite d'un pays barbare, en un Etat policé. Les premiers obſtacles qu'il eut à vaincre, furent les préjugés même de ſon peuple, & ſur-tout de ces vieux partiſans de la ruſticité Moſcovite, qui,

n'agiſſant que par l'inſtinct aveugle de l'habitude, regardoient toute innovation comme un attentat, & toute réforme comme une tyrannie. On en a vu de ſi opiniatrément attachés à l'ancienne forme du gouvernement, que lorſque le Czar les envoya en différentes contrées de l'Europe, pour s'inſtruire, ils en eurent une ſorte de ſcrupule, comme d'une infraction à leurs mœurs & à leurs loix. Loin de profiter de leur ſéjour parmi des peuples induſtrieux, ils fuyoient toutes les occaſions de s'éclairer. Un d'eux s'obſtina à reſter enfermé, pendant quatre ans, dans une chambre à Veniſe; & de retour dans ſa patrie, il ſe fit un mérite de n'avoir rien appris dans une ville qui paſſoit alors pour l'école du commerce & de la politique. L'éducation habitue l'eſprit aux idées les plus abſurdes, comme le corps aux attitudes les plus gênantes.

Pour dompter des ames de cette trempe, il falloit toutes les lumieres, la fermeté, la conſtance de Pierre le Grand; encore a-t-on raiſon de regarder ce changement prodigieux, comme une ſorte d'enchantement. Toutes les parties du corps politique ſe

l'Edit de Nantes, qui, quoiqu'en diſent quelques enthouſiaſtes, a coûté tant d'hommes à la France. Les troupes Ruſſiennes furent habillées & exercées à l'Allemande : les marches, les évolutions militaires, les ſieges des places, les combats ſimulés étoient les jeux auxquels le Czar exerçoit ſes ſujets en tems de paix, pour leur enſeigner les principes de la guerre ; & afin de leur inſpirer le deſir de la gloire, qui conduit aux grandes actions, il leur décernoit les honneurs d'un triomphe dans le goût des Romains. Tous ceux qui s'étoient diſtingués, généraux, officiers, ſoldats, avoient des couronnes. On célébroit, au bruit des inſtrumens, leurs noms, leurs exploits & leurs louanges. Pour exciter l'émulation parmi les grands du royaume, ce prince inſtitua, à l'exemple des autres Cours, un ordre de chevalerie, dont il ſe déclara le grand-maître. Le patron de cet ordre militaire eſt S. André : les chevaliers portent, pour marque de leur dignité, une croix ſur laquelle eſt l'image du ſaint, attachée à un grand cordon blanc. Le Czar en fit la récompenſe du mérite.

En s'attachant ainſi à tout ce qui pou-

l'Edit de Nantes, qui, quoiqu'en diſent quelques enthouſiaſtes, a coûté tant d'hommes à la France. Les troupes Ruſſiennes furent habillées & exercées à l'Allemande : les marches, les évolutions militaires, les ſieges des places, les combats ſimulés étoient les jeux auxquels le Czar exerçoit ſes ſujets en tems de paix, pour leur enſeigner les principes de la guerre ; & afin de leur inſpirer le deſir de la gloire, qui conduit aux grandes actions, il leur décernoit les honneurs d'un triomphe dans le goût des Romains. Tous ceux qui s'étoient diſtingués, généraux, officiers, ſoldats, avoient des couronnes. On célébroit, au bruit des inſtrumens, leurs noms, leurs exploits & leurs louanges. Pour exciter l'émulation parmi les grands du royaume, ce prince inſtitua, à l'exemple des autres Cours, un ordre de chevalerie, dont il ſe déclara le grand-maître. Le patron de cet ordre militaire eſt S. André : les chevaliers portent, pour marque de leur dignité, une croix ſur laquelle eſt l'image du ſaint, attachée à un grand cordon blanc. Le Czar en fit la récompenſe du mérite.

En s'attachant ainſi à tout ce qui pou-

voit contribuer à la perfection de ſes troupes de terre, ce grand homme ne négligeoit point la marine, dont il fut le créateur en Ruſſie. Il fit conſtruire des vaiſſeaux, animant les ouvriers par ſa préſence & ſes largeſſes; & cette flotte, la premiere qu'équipa la Moſcovie, fut bientôt en état de faire voile. Pierre monta un navire du ſecond ordre, en qualité de volontaire, voulant toujours donner l'exemple de la ſubordination & de la diſcipline. Enfin ne pouvant réſiſter au deſir de s'inſtruire par ſes yeux & par ſes mains, des arts qu'il vouloit établir dans ſa patrie, il ſe propoſa de voyager en ſimple particulier, & ſe mit à la ſuite de ſes propres ambaſſadeurs.

Si l'Europe fut étonnée de voir un ſouverain s'éloigner de ſes Etats, pour apprendre à les gouverner, que devoit-elle penſer de le ſavoir dans les chantiers de Hollande, inſcrit au nombre des charpentiers, ſe nourriſſant, s'habillant, travaillant comme eux, les interrogeant, écoutant leurs inſtructions, & conſtruiſant des vaiſſeaux, ſans que les affaires du monarque ſouffriſſent des travaux de l'artiſan? La Hol-

lande accordoit les diſtinctions les plus honorables à ſes ambaſſadeurs, tandis que ſous le nom de *Maître Pierre*, il étoit dans un village de la république, occupé comme un mercenaire, à des ouvrages groſſiers & fatiguans, plus grand, plus digne d'admiration, qu'il ne l'eût été ſur ſon trône, adoré d'un peuple ignorant, qu'il eût laiſſé dans la barbarie.

A ſon retour, on vit l'induſtrie active & laborieuſe, ſoutenue des regards de l'Empereur, enrichir la Ruſſie de mille arts qui lui étoient inconnus. De toutes parts s'éleverent des fonderies, des moulins à poudre, des papeteries, des imprimeries, des fabriques de toute eſpece; il perfectionna la géographie; il établit des écoles de mathématiques; il voulut que, conformément à l'ordre aſtronomique, & à l'uſage des autres nations, l'année Moſcovite ne commençât plus au mois de Septembre, mais au mois de Janvier; & pour rendre ce changement plus ſolemnel, il indiqua un grand jubilé, dans toute l'étendue de ſon empire. Le peuple admiroit la puiſſance de ſon prince, qui régloit ainſi, à ſon gré, le cours du ſoleil.

Perſuadé que la premiere éducation eſt le préſage des deſtinées futures, ce Roi, pere & citoyen, fonda des écoles pour l'enfance & pour la jeuneſſe; il fit imprimer une bible en langage du pays, dont chaque famille fut obligée d'avoir un exemplaire. Il répandit ſes priſonniers de guerre dans toutes les contrées de la Ruſſie, pour y introduire les arts & l'induſtrie des nations étrangeres: vous avez vu les heureux changemens opérés en Sibérie, par les Suédois pris à la bataille de Pultava. Il inſtitua une académie, pour former de bons éleves dans toutes les parties de la ſcience maritime.

Pierre I fit, avec une compagnie Angloiſe, un traité pour établir en Ruſſie le commerce du tabac, malgré les obſtacles du clergé, qui vouloit en interdire l'uſage. Il a été un tems où le tabac étoit ici fort commun; le peuple fumoit continuellement, & ſe ſeroit plutôt paſſé de pain que d'une pipe. La néceſſité d'avoir toujours du feu pour l'allumer, cauſoit de fréquens incendies; & d'ailleurs les patriarches trouverent qu'il étoit indécent d'infecter les images des ſaints par l'odeur de la fumée. Ces

deux raiſons, l'une de religion, l'autre de police, firent défendre le tabac. On fendoit les narines, on faiſoit ſubir la peine du knout à quiconque étoit convaincu d'en avoir pris ou vendu.

Le Czar fit venir de la Pologne & de la Saxe, des bergers & des brebis pour avoir des laines, avec leſquelles on pût fabriquer de bons draps. Il érigea des hôpitaux pour les vieillards & pour les enfans, & où quiconque étoit renfermé, devenoit utile. Enfin il forma en peu d'années, dans un pays barbare, une infanterie de plus de cent mille hommes, bien aguerrie & bien diſciplinée; une marine de cinquante vaiſſeaux de lignes, & de plus de deux cens galeres; des places très-bien fortifiées; des académies pour faire fleurir les ſciences & les arts; une police exacte & de ſages loix, parmi des gens qui connoiſſoient à peine celles de la nature. Il prit auſſi un ſoin particulier des finances, qui, entre ſes mains, devinrent une ſource de bonheur pour ſes peuples, & non, comme dans ces Etats où elles ſont confiées à des hommes avides & mercenaires, un principe de deſtruction, le fléau de l'induſ-

trie, & l'occaſion de mille ſortes de vexations & d'injuſtices.

Semblable à ces demi-dieux de l'antiquité, qui ont raſſemblé & policé des nations ſauvages, le Czar a été à la fois le créateur & le légiſlateur d'un peuple nouveau, mais non encore civiliſé; car, à l'exception de la capitale, où les gens de condition different peu du reſte de l'Europe, c'eſt encore toute la groſſiéreté des mœurs anciennes. Les Moſcovites ſont ſoupçonneux, cruels, défians & ſanguinaires. Fiers & orgueilleux dans la proſpérité, lâches & rampans dans l'infortune, ils ont naturellement l'ame baſſe & portée à la ſervitude. Ils demandent à être traités avec la plus grande rigueur; & leur amuſement favori eſt de ſe battre à coups de bâtons. Leur génie enclin à la vengeance, les rend peu ſcrupuleux ſur les moyens, tels que le menſonge, la calomnie & le parjure. Anciennement il ſuffiſoit d'être accuſé, pour être condamné; & un Czar crut avoir aſſez fait pour la juſtice, d'exiger que le délateur fût appliqué à la queſtion. S'il perſiſtoit dans ſa dépoſition, on puniſſoit le coupable. On cite l'exemple d'une

femme qui, voulant ſe défaire de ſon mari, l'accuſa d'avoir attenté à la vie de l'Empereur. Elle ſouffrit la torture la plus affreuſe, ſans varier dans ſa délation, & ſe délivra ainſi d'un époux, plus odieux ſans doute, que les ſupplices les plus horribles.

Lorſque les ſeigneurs Ruſſes avoient entre eux quelque différent, ils ſe battoient à cheval, à coups de fouet, & vuidoient ainſi toutes leurs querelles. Dans leurs diſputes, on ne les entend ni jurer ni blaſphêmer; mais les injures qu'ils ſe diſent réciproquement, paſſent tout ce qu'on peut imaginer de plus abominable. En vain on a employé des châtimens rigoureux pour réprimer ces emportemens; on n'eſt parvenu qu'à les rendre un peu moins fréquens. Si l'injure étoit faite à un homme ou à une femme de condition, elle devoit ſe réparer par une amende; & dans le cas où l'on ne pouvoit la payer, on ſubiſſoit la peine du fouet ou de leſclavage.

Toutes les bienſéances reçues dans la ſociété, comme de retenir certains vents indécens, d'obſerver un maintien honnête, &c, ſont abſolument ignorées du peuple Ruſſe. Leurs con-

verſations ordinaires ne roulent que ſur des obſcénités. Ils ſe vantent des mêmes crimes qu'on punit ailleurs de la peine du feu; & ces crimes ſont très-communs. Les charlatans les jouent publiquement ſur des trétaux; & par d'infames & horribles geſtes, ils s'efforcent de rendre leurs rôles au naturel.

L'oiſiveté & l'ivrognerie les portent à ces excès. Une femme déſœuvrée entre dans une taverne, y vend ſes habits, en ſort ivre, tombe dans une rue, y reſte & s'y endort. Un homme ivre & nud comme elle, ſe couche à côté, s'en ſert à la vue de tout le monde; & les aſſiſtans n'en font que rire. Un de ces ivrognes quittant le cabaret, où il avoit bu ſon habit, rencontra un de ſes amis qui y entroit. Il y retourne avec lui, & n'en ſort point, qu'il n'y ait auſſi laiſſé ſa chemiſe. On lui demande en ſortant s'il a été volé? « Non, » dit-il; c'eſt le cabaretier qui m'a mis » dans cet état; mais puiſqu'il a ma » chemiſe, il faut qu'il ait encore ma » culotte ». Il rentre en effet; & peu de tems après, il paroît nud dans les rues, n'ayant que quelques poignées d'herbes pour ſe couvrir. Les femmes

vont à la taverne trouver leurs maris qui commencent par les régaler de quelques coups de bâtons, & finiſſent par s'enivrer avec elles. Les hommes tombent les premiers & s'endorment; les femmes s'aſſeient ſur eux, & continuent à boire, juſqu'à ce que l'ivreſſe les oblige de ſe coucher à côté.

Ces peuples eſtiment ſi peu la liberté, que ceux même qui ne ſont pas nés dans l'eſclavage, ne font aucune difficulté de ſe vendre, eux & toute leur famille, pour la plus petite ſomme. Réduits au rang des animaux, il faut les traiter comme eux, à coups de fouet & de bâton, pour les forcer au travail. Le bourgeois libre ne ſe préſente devant l'homme de qualité, l'eſclave ne paroît en préſence de ſon maître, qu'en s'inclinant juſqu'à terre, & le remercie à genoux du châtiment qu'il en a reçu.

Les grands de la Cour rampoient également aux pieds du Czar; &, ce qui paroît incroyable, ſi d'autres nations ne nous avoient déjà offert de pareils traits, c'eſt qu'après avoir ſubi la peine du fouet, ils n'en étoient pas moins admis à la familiarité du monarque. Perſonne n'étoit plus ſujet à cette

cette correction que les médecins, parce que ce peuple, regardant cet art comme infaillible, étoit persuadé que l'événement dépendoit toujours de leur volonté, & que la mort du malade, qui n'est qu'une suite naturelle de leur ignorance, passoit pour un effet particulier de leur malice. Chaque fois que le Czar se faisoit saigner ou prenoit médecine, il donnoit cent écus & un habit à son médecin. Les autres malades payoient en denrées, en étoffes, ou en fourrures.

Les Moscovites sont d'une constitution forte & robuste, plus gras que maigres, & d'une taille avantageuse. Avant qu'on les obligeât de se raser, ils mettoient une importance singuliere à posséder une belle barbe. Ceux qui l'avoient grande & fournie, de maniere que l'estomac en fût couvert, étoient regardés comme des gens de la plus haute considération; & quand les Czars donnoient leurs audiences publiques, on ne manquoit jamais de placer dans les premieres salles, des hommes à gros ventre & à longue barbe. Vous savez combien il en a coûté à Pierre le Grand, pour dépouiller sa nation de

cet incommode, mais reſpectable ornement. Les courtiſans donnerent l'exemple de l'obéiſſance ; & l'Empereur, qui vouloit introduire dans ſes Etats les uſages des peuples policés, leur ſut gré de ce changement. Il regarda comme un préjugé favorable pour le ſuccès de ſon plan de réforme, que ſes premiers ſujets renonçaſſent à ce qu'ils avoient de plus cher, pour mieux marquer leur ſoumiſſion. Ils firent également le ſacrifice de leurs robes, pour prendre l'habit court comme tous les peuples de l'Europe.

Les jours de cérémonie, le ſeigneur Ruſſe portoit un grand bonnet de peau de renard noir; pour l'ordinaire, c'étoit du velours doublé de martre, avec un petit bord & des agraffes de perles. Le reſte du vêtement conſiſtoit en une eſpece de camiſole ou de caftan, qui deſcendoit juſqu'aux genoux, avec de longues manches qui cachoient les mains, & un collet ſi large, ſi élevé, qu'il couvroit le derriere de la tête. Sur cette camiſole étoit un juſte-au-corps de taffetas, de ſatin ou de damas, ſuivant le tems; & par-deſſus, une robe ou grande veſte qui tomboit juſqu'aux

talons. Des bottines fort courtes, de cuir ou de maroquin, & pointues vers le bout du pied, lui ſervoient de chauſſure. Aujourd'hui les gens de diſtinction ſont tous vêtus à la Françoiſe.

Il ne fut pas ſi aiſé de changer l'habillement du peuple : il fallut impoſer une taxe ſur les habits longs & ſur les barbes, que l'on coupoit à ceux qui refuſoient de payer l'impôt. Ce réglement ne regardoit point les payſans, qui ſont tellement reſtés en poſſeſſion de leur barbe & de leurs jaquettes, que c'eſt leur faire l'affront le plus ſenſible, & la punition qu'ils redoutent le plus, que de les obliger à ſe raſer. Les autres ſujets de l'Empereur, les domeſtiques même, étoient ſoumis à l'ordonnance. On ſuſpendoit aux portes des villes, des modeles de juſte-au-corps, pris des modes Allemandes, Angloiſes & Françoiſes ; & quiconque différoit de ſe conformer, étoit hué, honni, baffoué par la populace. Tout cela ſe paſſoit avec une gaieté qui prévint les ſéditions. C'étoit le grand art du Czar, de corriger la nation par des plaiſanteries. « Ces peuples, diſoit-il, ſont ſi attachés à leurs coutumes, que de les leur

» ôter de force, ce ſeroit uſer de tyran-
» nie & les rendre malheureux : il ne
» faut donc pas les y contraindre par
» la violence, mais les y engager par le
» ridicule. Les peines doivent être éta-
» blies contre les crimes ; mais quand
» il s'agit de changer quelques uſages,
» indifférens de leur nature, il ſuffit
» d'un ſimple badinage ».

Suivant ce principe, il fit un jour inviter les grands de ſa Cour à la noce d'un de ſes bouffons, & voulut que tout le monde, hommes & femmes fuſſent vêtus & ſervis à l'ancienne mode. Il faiſoit un froid exceſſif ; & il n'y eut point de feu, parce que l'uſage ancien défendoit d'en allumer le jour d'un mariage. Le vin étoit également interdit ce jour-là ; auſſi n'en offrit-on à perſonne. Quelqu'un s'en plaignit ; & le Czar répondit en raillant : « Nos » ancêtres en uſoient ainſi : les vieilles » coutumes ſont toujours les meilleu-» res ». Cette plaiſanterie fit plus d'effet, que les loix les plus ſéveres, & les ordres les plus rigoureux.

L'habit du prince ne différoit anciennement de celui de ſes ſujets, que parce qu'il étoit plus riche. Il conſiſtoit en

une robe brodée de perles, & chargée de pierreries; il avoit un bonnet de martre zibeline, & par-deſſus une couronne d'or, parſemée de diamans. Son ſceptre étoit auſſi d'or maſſif, & ſi peſant, qu'il étoit obligé de le changer de main. C'eſt ainſi qu'il ſe montroit aux ambaſſadeurs, devant leſquels il paroiſſoit avec un éclat & une pompe Aſiatique. Aux quatre coins de ſon trône, il y avoit des colonnes d'argent doré; ſur chacune étoit une grande aigle de même matiere, qui ſoutenoit le dais; au-deſſus s'élèvoient quatre pyramides, couronnées par autant d'aigles du même métal. A chaque côté du trône, étoient debout deux jeunes ſeigneurs de bonne mine & de belle taille, vêtus de damas blanc, avec des bonnets de peau de lion, des bottines blanches, deux chaînes d'or, qui leur paſſoient en croix ſur l'eſtomac, & deſcendoient, des deux côtés, juſques ſur les hanches. Ils avoient ſur l'épaule une hache d'argent, à laquelle ils portoient les mains, comme s'ils ſe diſpoſoient à frapper. Du côté droit étoit une pyramide de vermeil, ciſelée & perçée à jour, & ſurmontée d'une

grande boule d'or, repréſentant le monde ; & un peu plus loin, un baſſin, une aiguière & une ſerviette, pour laver & eſſuyer les mains du Czar, après que les ambaſſadeurs les avoient baiſées.

Cinquante des principaux ſeigneurs de la Cour très-richement vêtus, & couverts de grands bonnets de fourrure, étoient aſſis ſur des bancs, le long des murs de la ſalle, à côté & vis-à-vis du monarque. Le chancelier ſe tenoit debout, à quelque diſtance du trône. Les ambaſſadeurs entroient ; & après avoir fait une profonde révérence, on les plaçoit en face du prince, à dix pas de lui, ayant derriere eux les officiers & les gentilshommes de leur ſuite. Sa Majeſté faiſoit ſigne au chancelier de leur dire qu'elle leur permettoit de s'avancer. Alors ils ſe levoient, & alloient lui baiſer la main. Il n'y avoit que les envoyés des princes Chrétiens qui fuſſent admis à cet honneur. Cette cérémonie étant achevée, on demandoit aux ambaſſadeurs s'ils avoient quelque choſe à propoſer de la part de leur prince ? Ceux ci préſentoient leurs lettres de créance ; & le chancelier répon-

doit, au nom du Czar, que Sa Majeſté les feroit traduire, & ſignifieroit ſes intentions par ſes miniſtres.

Comparez cette magnificence avec la ſimplicité de Pierre le Grand, qui, vêtu de la maniere la plus commune, recevoit les ambaſſadeurs, comme un particulier reçoit ſes amis. Il ne portoit, pour l'ordinaire, qu'un frak à l'Angloiſe, qu'il ne quittoit que les jours de gala. Toute ſa garde-robe conſiſtoit en trois habits galonnés; encore ne les mettoit-il que très-rarement. Il prenoit alors le cordon de ſaint André; hors de-là, il n'avoit rien qui le diſtinguât du plus petit bourgeois de ſa capitale. Son équipage n'étoit pas plus brillant; & il marchoit toujours ſans cortege & ſans garde. Comme il traverſoit ſouvent la riviere, on avoit ſoin d'y tenir continuellement un bateau à quatre rames; & lorſqu'il lui prenoit envie d'aller ſe promener autour de la ville, il n'avoit qu'un phaëton avec deux laquais qui le précédoient, & un page qui montoit quelquefois derriere, ou qu'il faiſoit aſſeoir à côté de lui. En hiver, il ſe ſervoit d'un traîneau tiré par un ſeul cheval, ſans autre ſuite que

celle que je viens de dire. Lorſqu'il étoit en campagne, il ne portoit, pendant toute la marche, qu'un bonnet de nuit blanc, un chapeau rabattu, & une veſte de bazin. Quand il arrivoit quelque député, il prenoit ſon uniforme des gardes, dont il s'étoit fait lieutenant-colonel.

L'habit du peuple de Ruſſie reſſemble à ces jaquettes pliſſées, qu'on donne encore à certains pauvres dans quelques-uns de nos hôpitaux. Celui des payſans eſt fait de groſſe toile, & leurs ſouliers d'écorce d'arbre, qu'ils ſavent nouer & entrelacer avec art. On peut dire que chaque famille, dans cette claſſe d'hommes, a ſon cordonnier particulier. Ils ont ſur la tête, pendant l'été, des bonnets de feutre blanc, & en hiver, de drap doublé de peau de mouton, ou de quelque autre fourrure commune. Leurs hauts-de-chauſſes ſont fort larges, & pliſſés vers la ceinture.

L'habillement des femmes, je parle de celles qui ne ſuivent point encore nos modes, eſt à peu près ſemblable à celui des hommes. Les manches de leurs chemiſes ſont fort longues; elles

les retrouſſent & les arrangent en pluſieurs petits plis ſur les bras. Elles portent de grands bonnets de ſatin, de damas ou d'étoffe d'or. Tous ſont fourrés de caſtor, dont le poil couvre la moitié du front. Ceux des filles, en âge d'être mariées, ſont faits de drap & doublés de peau de renard. Elles treſſent leurs cheveux, & les laiſſent pendre ſur le dos. Les femmes, au contraire, les cachent dans le bonnet. On les coupe aux enfans qui ſont au-deſſous de dix ans; mais on leur laiſſe deux touffes ſur les temples. Les filles de cet âge ne ſont diſtinguées des garçons, que par les anneaux qu'elles ont aux oreilles; car elles ſont habillées comme eux, c'eſt-à-dire, d'une chemiſe qui leur deſcend preſque juſqu'aux talons.

En général, les femmes de Ruſſie m'ont paru belles & bien faites; mais elles ſe gâtent le viſage par trop de fard. Elles en mettent dans tous les Etats; & rien n'eſt plus commun, que de voir des ſervantes, des payſannes avec des mouches, du rouge, & les pieds nuds. Les autres ſont chauſſées comme les hommes, avec cette ſeule différence, que leurs talons ſont d'une hauteur dé-

meſurée. Au moment où je vous écris, il entre chez moi une de ces filles, dans l'état où je viens de les peindre, qui demande à arranger mon appartement. C'eſt une petite créature de dix-huit ans, aſſez jolie; mais je n'ai pas l'air d'y faire attention. La facilité avec laquelle elles s'abandonnent aux étrangers, peut rendre leur commerce trop dangereux. Celle-ci n'eſt que depuis ſix mois dans la maiſon où je loge, la ſeule où l'on mange à table d'hôte. L'aubergiſte, Savoyard de nation, a toujours chez lui beaucoup de François; & il y a des jours où je n'entends parler d'autre langue que la mienne.

Les changemens arrivés en Moſcovie depuis le regne de Pierre le Grand, m'obligent ſouvent de comparer les mœurs anciennes avec les nouvelles, & les coutumes des tems paſſés avec les uſages du ſiecle préſent. Les maiſons, celles même des plus grands ſeigneurs, n'étoient autrefois que de miſérables cabanes, dans leſquelles on ne trouvoit, pour tous meubles, que des marmites de fer, & quelques plats de terre cuite. Les riches garniſſoient les murailles de nattes, &, pour décora-

tion, y mettoient trois ou quatre mauvaiſes images. On ignoroit l'uſage des lits de plumes; les gens de diſtinction couchoient ſur des matelats; les pauvres ſur la paille ou ſur leurs habits. Il n'y avoit point d'appartement ſéparé pour le maître, la maîtreſſe, les enfans, les domeſtiques, qui tous étoient raſſemblés dans le même taudis. A la campagne, les bœufs, les vaches, les chevaux, les cochons, la volaille, habitoient le même lieu que le mari, la femme & la famille.

On connoît aujourd'hui l'architecture en Ruſſie; & les grands ſeigneurs y ſont auſſi bien logés que dans le reſte de l'Europe. Des lits de damas, des tapiſſeries de Flandres, des tables de marbre décorent les appartemens. Celui du maître eſt diſtingué de celui de l'eſclave; les enfans de différent ſexe ne couchent plus dans la même chambre; les hommes & les animaux n'occupent plus le même logement. Le peuple, à la vérité, n'habite guère que des maiſons de bois, parce que les pierres ſont très-rares dans un pays, qui ne contient que des vaſtes plaines & d'immenſes forêts; mais ſi ces maiſons viennent à

brûler, ce qui arrive très-ſouvent par la négligence & le peu d'ordre de ceux qui y logent, on s'en conſole d'autant plus aiſément, qu'on en trouve au marché qui ſont toutes bâties.

La ſimplicité des repas répondoit à celle des ameublemens. Les Ruſſes ne connoiſſoient, ni nos ragoûts ni nos viandes délicates. Les mets ordinaires ſont le gruau, les choux, les navets, les concombres frais ou confits au ſel ou au vinaigre. Ils font leurs délices du poiſſon ſalé, & d'une ſorte de pâtiſſerie, de la grandeur & de la forme d'un petit pain. Ils garniſſent la pâte de poiſſon ou de viande hachée, en relevent le goût avec du poivre & de la ſiboulette, & la font frire dans une poële, avec de l'huile ou du beurre.

Rien de plus ſimple que les feſtins que ſe donnoient, entre eux, les gens de diſtinction. Sur une table longue & étroite, couverte d'une nappe de groſſe toile, & le plus ſouvent ſans nappe, on mettoit une bouteille de vinaigre, une boîte a poivre & une ſaliere. On préſentoit aux plus qualifiés ſeulement; une cuilliere, une fourchette, un couteau, une aſſiette & quelquefois une

ſerviette. Le dîner commençoit par l'eau-de-vie, qui ſe donnoit dans un petit verre ſur une ſoucoupe. Le premier ſervice conſiſtoit en viandes froides, avec de l'huile, des oignons & de l'ail. Une heure après, on apportoit la ſoupe & le rôti: le deſſert venoit enſuite; mais on commençoit à boire les ſantés, dès qu'on avoit ſervi les premiers plats; & l'on étoit obligé de remporter dans leurs maiſons, la plupart des convives qui ne pouvoient plus ſe ſoutenir. Les femmes étoient exclues de ces repas; mais la maîtreſſe du logis, après s'être parée plus qu'à l'ordinaire, entroit dans la ſalle, préſentoit au plus diſtingué un verre d'eau-de-vie, où elle avoit trempé le bord de ſes lèvres; & pendant qu'il le buvoit, elle ſe retiroit dans ſa chambre, prenoit d'autres habits, rentroit dans la ſalle à manger, faiſoit la même politeſſe à un ſecond, à un troiſieme, à un quatrieme, &c. Ayant ainſi ſatisfait tout le monde, elle alloit ſe mettre contre le mur, les yeux baiſſés, les bras pendans, & recevoit un baiſer de tous ceux qui étoient préſens, dans le même ordre qu'elle venoit de les ſervir.

Pour rendre ſes peuples ſociables, le Czar Pierre ordonna que, déſormais les femmes, habillées à la mode des nations méridionales de l'Europe, fuſſent admiſes, avec leurs filles, aux aſſemblées, & fit des réglemens pour ces petites fêtes de ſociété. Le ſexe goûta d'abord une façon de vivre qui flattoit ſon goût & ſa vanité, & le fit goûter aux hommes. Ainſi, juſqu'à la civilité de ſes ſujets, tout fut l'ouvrage de ce grand homme. On a prétendu, & ce n'eſt peut-être pas ſans fondement, que ce prince, par des vues de politique, les exhortoit ſur-tout à bien boire. Il ſe mêloit lui-même dans ces orgies, lioit converſation avec les uns & les autres, ſur le pied de camarade, &, par ce moyen, découvroit mieux les ſentimens & la façon de penſer de ceux qui étoient autour de lui, que s'ils euſſent été de ſang froid.

L'hydromel eſt la boiſſon ordinaire des Moſcovites. Ils le font avec du miel, des ceriſes, des fraiſes, des framboiſes & des mûres. On laiſſe tremper ces fruits, l'eſpace de deux ou trois jours, dans de l'eau fraîche; on y jette enſuite du miel vierge, avec un mor-

ceau de pain rempli de lie de biere. Si l'on veut que cette liqueur cuve longtems, on la met dans un lieu chaud; & pour la rendre plus agréable, on y mêle de la cannelle & du clou de girofle. Les gens du commun la font avec le miel qui n'eſt point encore ſéparé de la cire : ils la battent dans de l'eau tiéde, la laiſſent repoſer, la paſſent dans un ſac, la font bouillir, l'écument & la boivent. Les pauvres font uſage d'eau de levain; mais dès qu'ils ont un ſol, ils vont le dépenſer au cabaret; hommes, femmes, jeunes, vieux, eccléſiaſtiques, moines, laïcs, tout le monde s'enivre ici d'eau-de-vie; les vins de France, du Rhin, de Moſelle leur paroiſſent foibles ; il leur faut des liqueurs qui leur brûlent le palais. Leur uſage eſt de dormir après dîner; à midi, les boutiques ſe ferment; & ſur la porte, eſt le marchand, ou ſon garçon, livré au ſommeil.

J'aurois encore beaucoup de choſes à vous apprendre touchant les mœurs & les uſages Moſcovites; mais l'abondance de la matiere, la longueur de cette Lettre, & un voyage qui demande quelques préparatifs, m'obligent à

ſuſpendre mon récit. Je partirai dans quatre jours, pour viſiter les différentes provinces de cet empire; & à mon retour, je vous ferai part de tout ce qui me paroîtra digne de votre curioſité. M. Zushy, ci-devant attaché à un ambaſſadeur de Ruſſie à la Cour de France, & que j'avois beaucoup connu à Paris, veut bien m'accompagner dans ce voyage. C'eſt un homme inſtruit des coutumes de ſon pays, & qui a des connoiſſances dans les villes principales où nous devons nous arrêter.

Je ſuis, &c.

A Moſcow, ce 8 Mai 1747.

LETTRE LXXXVIII.

SUITE DE LA RUSSIE.

JE viens de parcourir les provinces méridionales & occidentales de la Ruſſie. J'étois parti de Moſcow dans un *kibic*, voiture fort légere, à quatre petites roues, conduite par des chevaux, & couvertes de nattes. J'y avois mon lit; car on ne trouve point d'auberges; & les voyageurs emportent avec eux leurs proviſions. Dans les villages, on peut s'arrêter chez un payſan, où il y a toujours du ſel, du lait, des œufs & quelquefois de la viande, ſur-tout lorſqu'on approche des grandes villes. De Moſcow à Voronez, le Czar Pierre a fait mettre des pilliers qui indiquent la diſtance des lieues, & planter des arbres qui bordent & marquent les routes; ornement d'autant plus utile, qu'en hiver on auroit de la peine à reconnoître les chemins, tant ils ſont couverts de neige. Le même prince avoit auſſi fait conſtruire des logemens ou eſpeces de lieux de repos, pour ſe ga-

rantir de la rigueur du froid, & en été de l'ardeur du ſoleil.

Voronez, ainſi appellée du nom de la riviere qui l'arroſe & ſe jette enſuite dans le Tanaïs, eſt la capitale d'une province qui s'étend au midi, juſqu'aux Palus-Méotides. Cette ville eſt ſituée ſur le haut & le penchant d'une montagne, & diviſée en trois parties : la citadelle, le quartier des marchands, & le chantier pour la conſtruction des vaiſſeaux. La citadelle eſt un bâtiment quarré, garni d'une nombreuſe artillerie. Le chantier renferme de grands magaſins, remplis de tout ce qui eſt néceſſaire à la marine : on y trouve juſqu'à des habits pour les matelots. Cette ville contient plus de dix mille habitans, gouvernés, pour le ſpirituel, par un archevêque, qui ſe trouve être le parent de M. Zusky, mon camarade de voyage.

On nous fit voir un moulin à vent d'une eſpece fort extraordinaire; ou plutôt, ce ſont quatre moulins qui vont en même tems, & dont les ailes ne paroiſſent point en dehors. Il y a dans l'intérieur, ſept voiles ſemblables à celles d'une barque, &, de chaque côté,

une grande fenêtre, qu'on tient ouverte vers la partie d'où vient le vent; alors il donne dans les voiles, & fait tourner la machine avec rapidité.

C'eſt dans cette même ville, que le Czar Pierre fit conſtruire ſa premiere flotte: entrepriſe dont on n'avoit point encore d'idée dans ſes vaſtes Etats. Il choiſit l'endroit où le Tanaïs reçoit la riviere de Vorone, ayant, à ſa droite & à ſa gauche, d'immenſes forêts. La flotte étoit compoſée de quelques vaiſſeaux de guerre, de trente-trois galeres, & de cinq ou ſix autres bâtimens. Le prince paſſa ſucceſſivement à tous les emplois, & les remplit avec une exactitude ſcrupuleuſe.

M. Zuski me préſenta à l'archevêque, qui nous obligea de prendre un logement dans ſon palais. Il avoit été nommé à cette place par l'Impératrice Catherine, femme de Pierre I. Comme il lui devoit ſa dignité & ſa fortune, il conſervoit un tendre ſouvenir de ſes bienfaits. Il aimoit à oppoſer l'éclat de ſes vertus à l'obſcurité de ſa naiſſance; car vous ſavez que cette princeſſe, fille d'un payſan Livonien, demeurée or-

pheline fort jeune, élevée, juſqu'à l'âge de quatorze ans aux frais de ſa paroiſſe, mariée à un ſergent dont elle étoit reſtée veuve, devenue la maîtreſſe du favori du Czar, enſuite l'épouſe du Czar même, joignoit l'eſprit à la beauté, la force de l'ame à la grandeur du génie, la nobleſſe du cœur à mille qualités au-deſſus de ſon ſexe.

L'Empereur fut frappé à la vue de cette jeune & belle étrangere; le charme de ſa converſation acheva de le captiver. Elle ſe rendit ſi agréable par ſon caractere, que Pierre voulut l'avoir toujours auprès de lui. L'amour qu'il conçut pour elle, fut un feu qui remplit le cœur du héros d'une nouvelle activité. Il n'en fit d'abord que ſa maîtreſſe; dans la ſuite il l'aſſocia à ſa couronne; & ayant été choiſie pour lui ſuccéder, elle gouverna avec tant de bonté, de dignité & de ſageſſe, que cette étonnante & ſuprême élévation ne fut ni enviée ni traverſée. A chaque inſtant, le bon archevêque nous parloit de ſa chere princeſſe, qui l'avoit tiré de l'obſcurité du cloître, pour en faire ſon aumônier, & l'élever enſuite à l'épiſcopat.

Ce prélat avoit toujours ſur le cœur que la Sorbonne, lorſque le feu Czar alla voir cette Maiſon, entreprit d'éteindre le ſchiſme de Ruſſie, & de réunir l'égliſe Grecque à la Romaine? « Comment, diſoit-il, des gens d'eſ-» prit ont-ils pu ſe perſuader qu'un » monarque, en poſſeſſion de gouver-» ner ſon égliſe lui-même, ſe ſoumet-» troit à une autorité étrangere, & re-» connoîtroit un autre ſouverain à mil-» le lieues de ſes états? J'ai lu le Mé-» moire que vos docteurs préſenterent » à l'Empereur, au ſujet de cette réu-» nion, & les lettres qu'ils écrivirent à » pluſieurs de nos évêques. Pierre le » Grand reçut ce projet avec bonté; & » nos prélats firent des réponſes polies; » c'eſt tout le fruit que la Sorbonne re-» cueillit de ces démarches. Sans être » profondément inſtruit des matieres » de religion, le Czar étoit jaloux de » maintenir la ſienne dans toute ſon » indépendance. Il ne manquoit même » pas d'une ſorte de dévotion; & je » l'ai vu ſouvent à l'égliſe mêler ſa voix » à celle des prêtres. Un jour que le lec-» teur ne récitoit point un pſeaume à » ſa fantaiſie, il lui arracha le livre des

» mains, le lut très diſtinctement, &
» même avec emphaſe.

» En permettant dans ſon empire,
» l'exercice de toutes les religions, ce
» prince voulut que la ſienne fût tou-
» jours la dominante. C'eſt pour en re-
» nouveller ſolemnellement la proteſ-
» tation, que l'Etat envoie, tous les
» ans, un préſent de cinq cens écus
» d'or au patriarche de Conſtantinople.
» Nous voulons que nos égliſes ſoient
» diſpoſées comme celles des Grecs;
» qu'elles aient, comme vous l'avez pu
» voir, une cloiſon qui ſépare le ſanc-
» tuaire de la nef. Au milieu eſt un ſé-
» raphin, ſous lequel eſt le calice pour
» dire la meſſe. Au côté gauche eſt le
» livre des évangiles, à droite un cru-
» cifix poſé ſur un couſſin. Dans la nef,
» ſont les images des ſaints, peintes le
» long des murs : chaque paroiſſien a
» la ſienne, devant laquelle il a ſa place
» marquée, & a ſeul le droit de lui
» adreſſer des prieres; un autre qui oſe-
» roit l'invoquer, ſe feroit une affaire
» ſérieuſe. Les femmes ſont dans des
» tribunes fermées de treillis. L'office
» eſt en langue eſclavonne; il com-
» prend la meſſe & la récitation du

» bréviaire qui ſe chante, comme chez » vous, à différentes heures. Les meſſes » ſe célebrent ſuivant la liturgie de ſaint » Baſile ou de ſaint Chriſoſtôme. On » n'en dit qu'une dans chaque égliſe; » encore n'y aſſiſte-t-on réguliérement » que les dimanches. Nous conſacrons » avec du pain levé; & nos ornemens, » ainſi que nos cérémonies, ſont entié- » rement à la Grecque.

» Il s'eſt formé autrefois en Ruſſie, » une ancienne ſecte qui ſubſiſte encore, » & nous regardent tous comme des » hérétiques. La plupart de ceux qui la » compoſent, ne ſavent ni lire ni écri- » re, ſont fort ſimples, n'ont point » d'égliſes publiques, & tiennent leurs » aſſemblées dans des maiſons particu- » lieres. Voici en quoi leur croyance » differe principalement de la nôtre. » Ils veulent qu'on ne diſe que deux » fois *alleluia*, au lieu de trois; qu'on » apporte ſept pains à la meſſe au lieu » de cinq; que la croix, marquée ſur » ces pains, ne ſoit point carrée, mais » octogone; que les prêtres, qui boi- » vent de l'eau-de-vie, ne puiſſent ni » baptiſer ni confeſſer; pluſieurs même » n'admettent point de prêtres; ce

» ſont les plus âgés de l'un & de l'autre
» ſexe, qui adminiſtrent les ſacremens
» & ſont le ſervice divin. Ils ſont ſi
» perſuadés de la vérité & de la ſubli-
» mité de cette croyance, qu'ils ſouf-
» friroient les tourmens les plus horri-
» bles, plutôt que d'y renoncer. Ils
» nous regardent nous autres, comme
» des impurs, & ne veulent ni boire ni
» manger avec nous. Nulle ſociété d'ail-
» leurs n'eſt ni plus réglée, ni plus ſé-
» vere dans ſes mœurs. Ces gens ont
» de la douceur dans le caractere, de la
» bonne foi dans le commerce, de la
» ſobriété dans leurs repas, de la régu-
» larité & de la décence dans leur con-
» duite. Comme ils ne ſouffrent point,
» dans leurs aſſemblées, d'étrangers, on
» leur impute toutes les abominations
» dont les payens accuſerent les pre-
» miers Chrétiens, & que les Chré-
» tiens, à leur tour, ont reprochées
» aux hérétiques. On a prétendu qu'ils
» égorgeoient de petits enfans; qu'ils
» en buvoient le ſang; qu'ils éteignoient
» les lumieres dans leurs cérémonies ſe-
» crettes, & ſe mêloient enſemble,
» ſans diſtinction d'âge, de parenté, ni
» de ſexe. Nos patriarches ont fait de

» vains

» vains efforts ; ils ont même employé
» la perſécution pour les détruire. Pier-
» re le Grand a ordonné qu'on les laiſ-
» ſât tranquilles, tant qu'ils ne cher-
» cheroient pas à faire des proſélytes.
» Il plaignoit, & ne ſavoit pas haïr ceux
» qu'il croyoit égarés ; & ſa religion
» dégagée de l'indiſcrétion & du faux
» zele, lui inſpiroit autant d'eſtime
» pour l'hérétique honnête homme,
» que d'averſion pour le Catholique
» fourbe & pervers. La Ruſſie eſt le ſeul
» Etat Chrétien, où les héréſies n'aient
» pas excité de guerres civiles.

» La religion Luthérienne eſt ici la
» plus étendue après la Grecque ; toutes
» les provinces conquiſes par Pierre le
» Grand, l'ont conſervée. Elle a deux
» égliſes publiques à Pétersbourg, deux
» à Moſcow, une à Belgorod, à Ca-
» therinebourg, à Tobolsk, &c. Les
» Calviniſtes & les Catholiques Ro-
» mains en ont également dans les lieux
» où ils ſont en plus grand nombre. Il
» y a dans pluſieurs villes de l'empire,
» des égliſes pour les Arméniens, des
» moſquées pour les Mahométans, des
» temples pour les idolâtres. Les Juifs
» ſeuls ne ſont point admis : le Czar a

» chaſſé les Jéſuites ; mais on ſouffre » les Capucins, comme des gens ſans » conſéquence.

» Autrefois nous ne permettions » point aux étrangers d'entrer dans nos » egliſes ; on les croyoit profanées, » quand elles étoient viſitées par des » hommes d'une religion différente ; on » faiſoit balayer l'endroit où ils avoient » marché ; & il y a des dévôts qui tien- » nent encore à ce préjugé. On en » uſoit de même à l'égard des animaux » qui y laiſſoient des ordures : on lavoit » le pavé ; on y brûloit de l'encens ; on » le purifioit avec de l'eau-bénite. Nous » ne ſouffrons dans nos temples, ni or- » gues ni inſtrumens de muſique ; nous » croyons que des choſes inanimées ne » ſont pas capables de glorifier Dieu ».

Apres cette digreſſion, notre bon prélat fit de nouveau tomber la con- verſation ſur ſa chere bienfaitrice. Je profitai de cette occaſion, pour lui de- mander s'il étoit vrai, comme on le croit communément en Ruſſie, qu'elle eût contribué à la mort du Czarowitz ? Vous ſavez que ce prince infortuné, fils de Pierre le Grand & d'une premiere femme que ce dernier relégua dans un

monaſtere, ayant encouru la diſgrace de ſon pere, fut condamné juridiquement, & déclaré digne de mort. Les accuſations portoient ſur des deſſeins de rebellion contre le Czar; ſur des pratiques tramées & entretenues pour uſurper le trône; ſur des oppoſitions continuelles aux volontés de l'Empereur; ſur le projet de ſe faire aſſiſter par une puiſſance étrangere, & enfin ſur un deſir marqué d'attenter à la vie de ſon pere & de ſon ſouverain.

L'archevêque me répondit: « Il n'eſt » guère poſſible d'aſſurer que la Czarine » n'ait eu aucune part à la haine que » Pierre I avoit conçue contre ſon fils; » cependant, ſi l'on ajoute foi aux Mé» moires du tems, elle n'a contribué » en rien à ſon malheur. On prétend » même qu'elle plaignit ſon infortune, » & pria ſon époux de ne point pro» noncer ſa condamnation. Contentez» vous, lui dit-elle, de lui faire pren» dre le froc, de peur que l'opprobre » d'un arrêt de mort ne rejailliſſe ſur » votre petit-fils. Le Czar ne ſe rendit » point aux prieres de ſa femme; il » crut qu'il étoit important que la ſen» tence fût prononcée publiquement au

» prince, afin qu'après cet acte ſolem-
» nel, il ne pût plus revenir contre un
» jugement qui le mettoit pour jamais
» hors d'état d'aſpirer à la couronne.
» Quand on en fit la lecture au cou-
» pable, & qu'on en vint à ces mots:
» *Les loix divines & eccléſiaſtiques, civi-*
» *les & militaires condamnent à mort ceux*
» *dont les attentats, contre leur pere &*
» *leur ſouverain, ſont manifeſtes*, ce prin-
» ce tomba en convulſion, & enſuite
» en apoplexie. On aſſure qu'il eut en-
» core le tems de demander pardon à
» l'Empereur; le pere pardonna; & le
» fils mourut le lendemain.

» Je ſais tous les bruits qui couru-
» rent alors: on publia que la Czarine,
» craignant pour ſon fils, n'eut point
» de repos, qu'elle n'eût porté ſon
» mari à faire condamner à mort l'hé-
» ritier de la couronne; que le Czar,
» après lui avoir donné lui-même le
» knout, pour connoître ſes complices,
» lui coupa auſſi lui-même la tête; que
» ſon ſecond fils étant mort quelque
» tems après, & réfléchiſſant qu'il pour-
» roit manquer de ſucceſſeur, il prit de
» l'humeur contre ſa femme, qui d'ail-
» leurs entretenoit des intrigues ſe-

» crettes & illégitimes avec le prince
» Menzikof, lequel, diſoit-on, n'avoit
» jamais ceſſé d'être ſon amant; qu'il
» médita de la faire raſer & enfermer
» comme ſa premiere femme; qu'inſ-
» truite de ce deſſein, elle en avoit fait
» part à Menzikof, & que, deux jours
» après, le Czar fut attaqué d'une ma-
» ladie inconnue & violente, dont il
» mourut. Mais ſi cette princeſſe avoit
» empoiſonné ſon beau-fils & ſon mari,
» elle ne s'en ſeroit pas tenue à ces ſeuls
» crimes : de pareils attentats marque-
» roient une cruauté qu'on ne lui a ja-
» mais reprochée : tant qu'elle a été ſur
» le trône, toutes ſes actions n'ont reſ-
» piré que la douceur & la clémence.
» A l'égard de ſes intrigues avec le fa-
» vori du Czar, je n'entreprendrai
» point de la juſtifier : en paſſant des
» bras de ſon amant dans ceux de ſon
» époux, elle ne parut pas avoir ou-
» blié que Menzikof avoit été ſa pre-
» miere paſſion & ſon principal bienfai-
» teur : un intérêt commun les lioit
» l'un à l'autre : Catherine devoit ſon
» élévation à ſon amant; & Menzikof
» devoit à la Czarine, l'augmentation
» de ſa faveur.

» Vous ſavez, ſans doute, continua » le prélat, quelle fut l'époque ſingu- » liere de la fortune de cet ami du Czar. » Pierre étoit à table avec ſes courti- » ſans, lorſqu'un garçon pâtiſſier, paſ- » ſant dans la rue, annonça ſa marchan- » diſe avec des propos joyeux. Le prin- » ce, qui étoit dans un de ces momens » de gaieté, que le vin fait naître par- » mi les convives, le fit appeller, dans » l'intention de s'amuſer de ſon embar- » ras. Le jeune homme parut ſans timi- » dité devant ſon ſouverain, répon- » dant avec liberté à toutes ſes deman- » des. Le monarque charmé de ſa bonne » mine & de l'aiſance de ſes manieres, » conçut pour lui une inclination, qui » ne fit que ſe fortifier dans la ſuite. » Tiré de ſon premier état, & placé » dans la maiſon du Czar, Menzikof ne » tarda pas à ſe diſtinguer par ſon adreſ- » ſe & ſon attachement à ſes devoirs: » il apprit pluſieurs langues, ſe forma » aux affaires & aux armes; & ayant » ſu d'abord paroître agréable à ſon » maître, il trouva moyen de ſe rendre » néceſſaire: il monta rapidement aux » premieres dignités; & toujours ſou- » tenu par l'amitié de l'Empereur, il » devint ſon plus cher confident, &

» un des principaux perſonnages de ſon
» regne. L'orgueil & le préjugé pou-
» voient ailleurs murmurer qu'un gar-
» çon pâtiſſier devînt général, miniſ-
» tre, gouverneur & prince; mais
» Pierre avoit accoutumé ſes ſujets à
» ne pas s'étonner de voir donner tout
» aux talens, & rien à la nobleſſe ſans
» mérite ».

Nous continuâmes notre route vers le midi; & nous arrivâmes entre le Tanaïs & le Boriſthène, dans le gouvernement de Belgorod. Ce pays eſt une des plus fertiles provinces de la Ruſſie, & celle qui fournit une plus grande quantité de ce gros bétail, connu ſous le nom de *bœuf de l'Ukraine*. La richeſſe de cette contrée fit tomber la converſation, entre M. Zuski & moi, ſur les revenus du Czar & la maniere de les percevoir. « Pierre I, » me dit-il, voulant prendre la pratique » d'Allemagne & recueillir les tributs » en argent, fit un réglement dont vous » approuverez la ſageſſe. Le gentil- » homme leve l'impôt ſur les gens de » campagne, & le paie à l'Empereur. » Si le nombre des payſans diminue, la » taxe reſte la même; s'il augmente, le » gentilhomme ne paie pas davantage;

» il eſt donc intéreſſé à ne point vexer
» ſes laboureurs.

» Il n'eſt pas aiſé de donner un détail
» circonſtancié des revenus du Czar.
» Ceux qui ſe croient les mieux inſ-
» truits, comptent environ cinq de nos
» livres par tête, pour chaque chef de
» famille. Les payſans qui appartien-
» nent immédiatement à la couronne,
» donnent quelque choſe de plus que
» ceux des nobles; & l'on fait monter
» le tout enſemble à ſept ou huit mil-
» lions de roubles; les grands, les petits
» péages & l'acciſe, à quatre millions;
» le commerce de la Chine, de la Perſe,
» les droits ſur le ſel, ſur la boiſſon, ſur
» le tabac, &c, à pareille ſomme; le
» tribut des provinces nouvellement
» conquiſes, à la moitié; les mines, la
» monnoie, les droits de chancellerie
» & des autres colleges, à un million;
» ce que l'Etat retire en pelleteries, à
» deux; & la totalité, à près de cent
» millions de votre argent.

» Des revenus ſi bornés pour un ſi
» grand pays, en ont exclu juſqu'ici
» ces fortunes immenſes & rapides,
» ſi odieuſes dans d'autres Etats. Les
» moyens de s'enrichir étant partagés

» entre un plus grand nombre de ci-
» toyens, les biens y ſont plus diviſés.
» Le ſyſtême des finances n'entaſſe
» point, comme parmi vous, toutes les
» richeſſes dans la capitale; & l'on ne
» voit pas ici une foule de monopo-
» leurs, d'adminiſtrateurs, de rece-
» veurs des fonds publics, chercher
» à couvrir, ſous le faſte & les dé-
» corations du luxe, la baſſeſſe de
» leur naiſſance & l'origine de leur
» fortune. Plus attachés que vous à la
» décence des mœurs, nos riches par-
» ticuliers, dans leur luxe même, ont
» encore le ton & le maintien de leur
» état. L'opulence, chez nous, ne don-
» ne ni les manieres d'un jeune ſeigneur
» au magiſtrat, ni la parure & la mol-
» leſſe au militaire, ni l'air de diſſipa-
» pation à l'eccléſiaſtique, ni le cortege
» de grandeur au ſimple citoyen, ni
» l'arrogance au publicain & au trai-
» tant. A quoi bon étaler un faſte exceſ-
» ſif, quand on a un mérite réel dont le
» public nous tient compte ? Il n'y a
» que des gens qui ont ſacrifié la vertu
» au deſir de s'enrichir, qui dédaignent
» de faire un uſage vertueux de leurs
» richeſſes. Ils chercheroient en vain

» ce qu'ils ne pourroient mériter, l'eſ-
» time & la bienveillance de leurs con-
» citoyens ».

Ainſi parloit M. Zuski de nos financiers qu'il appelloit des hommes d'or, à la tête de plomb & au cœur de fer. « J'en ai vu, diſoit-il, lorſque j'étois en » France qui, chargés des dépouilles » de la nation, s'endormoient mollement au bruit des gémiſſemens des » malheureux qu'ils avoient opprimés, » & étaloient, avec inſolence, l'orgueil » d'un prince aux yeux de la capitale ».

A l'occident de Belgorod, nous entrâmes dans l'Ukraine, ou province de Kiovie, traverſée par le Niéper que les Grecs ont appellé *Boriſthène*. Ce pays eſt arroſé par une multitude d'autres rivieres qui le rendent le plus fertile de toute la Ruſſie. Que ſeroit-ce, ſi les hommes y ſecondoient la nature; ſi, préférant le travail au brigandage, ils aimoient mieux cultiver leurs terres, que de vivre de rapine? Ces peuples, nommés *Coſaques*, viennent originairement des environs du royaume d'Aſtracan. D'autres Tartares ayant envahi leurs poſſeſſions, ils ſe réfugierent vers le Boriſthène. Ils y furent joints par des

bandits de Ruſſie, de Pologne, de Valachie, de Moldavie, de Hongrie, qui ne formerent qu'une nation avec eux; & après cette réunion, ils devinrent nombreux & formidables. Par une inconſtance naturelle à des brigands, ils ont ſervi tour-à-tour la Pologne, la Turquie & la Ruſſie. Les Polonois s'étoient engagés à leur payer un ſubſide annuel, à condition qu'ils tiendroient toujours un corps d'armée aux ordres de la République. Cette confédération fut très-avantageuſe à la Pologne, à laquelle ils ſervirent de rampart contre les Ruſſes, les Tartares & les Turcs. Ils obéiſſoient alors à un général électif de leur nation, qu'ils appelloient *Hatman*.

Mécontens des Polonois, ils ſe livrerent au Czar, qui leur accorda divers privileges, & leur permit de vivre ſuivant la conſtitution de leur gouvernement. Ils reſterent ſous ſa domination, juſqu'aux guerres de la Ruſſie avec la Suede, ſous les regnes de Pierre I & de Charles XII, que leur Hatman, ou général Mazeppa ſe rangea du côté du monarque Suédois. M. Zuski, qui n'ignore aucune anecdote concernant la Ruſſie, m'a raconté l'hiſtoire de ce

Mazeppa, que vous ne ſerez peut-être pas fâchée de connoître.

« C'étoit, me dit il, un gentilhomme » Polonois, que la fortune ſe plaiſoit à » conduire aux honneurs par des aven- » tures ſingulieres. Il avoit d'abord été » page du Roi de Pologne; & comme » il étoit d'une figure agréable, qu'il » avoit des talens & du goût pour la » galanterie, ſes intrigues amoureuſes » avec une Dame Polonoiſe, irriterent » un grand du pays. Ce ſeigneur offen- » ſé le fit attacher ſur un cheval fou- » gueux, & le laiſſa ainſi errer à l'aban- » don. Le cheval étoit de l'Ukraine, » & y traîna cet homme ſanglant & » défiguré. Des Coſaques émus de pi- » tié le délivrerent; & par leurs ſoins » officieux, il fut bientôt guéri de ſes » bleſſures. Mazeppa s'attacha à ſes » bienfaiteurs, ſe diſtingua en pluſieurs » occaſions, donna des preuves de va- » leur, & s'acquit enfin une réputation » qui le fit nommer Hetman, ou géné- » ral de l'Ukraine. Il montra d'abord » aſſez de zele pour le ſervice de la » Ruſſie; mais étant enſuite devenu » l'ennemi ſecret du Czar, il chercha » le moyen de ſe venger d'un traite-

» ment injurieux qu'il en avoit reçu, à » l'occaſion que je vais dire.

» Pierre ayant à ſa table ce chef des » Coſaques, s'applaudiſſoit des ré- » formes qu'il avoit introduites dans » ſes Etats, & exhortoit Mazeppa d'en » faire autant parmi ſes peuples. Celui- » ci parut mépriſer des projets dont il » ne ſentoit pas les avantages. Le Czar, » naturellement emporté & violent, » s'éleva avec fureur contre l'Hatman, » & menaça de le faire empaler. Cette » vivacité laiſſa dans le cœur de Mazep- » pa des traces profondes; & croyant » avoir trouvé le moment de la ven- » geance, il ſe donna à Charles XII, » ouvrit au Roi de Suede une route qui » pouvoit le conduire par l'Ukraine à » Moſcow, fournit des vivres à ſon ar- » mée, la fortifia d'un corps de ſix mille » Coſaques, & ſe flatta de faire révol- » ter avec lui toute la nation.

» Lorſque la trahiſon fut conſtatée, » le Czar détacha le prince Menzikof, » qui porta dans l'Ukraine tous les » horreurs de la guerre. Il ſe préſenta » devant la ville de Bathurin, où Ma- » zeppa faiſoit ſa réſidence ordinaire; » elle fut priſe preſque ſans réſiſtance,

» ſaccagée & réduite en cendres; les » tréſors de l'Hatman furent enlevés; » les Coſaques élurent un autre chef; » & pour faire ſentir, par un appareil » impoſant, toute l'énormité du crime » qu'on puniſſoit, Pierre voulut que le » coupable fût excommunié publique- » ment, & enſuite pendu en effigie. » Tous ceux qu'on ſoupçonna d'être » ſes complices, moururent par le ſup- » plice de la roue; & l'Ukraine inondée » de ſang, & déſolée par les ravages, » offroit par-tout un ſpectacle effrayant » de la barbarie du vainqueur.

» Cependant Mazeppa, cherchant à » faire des partiſans au Roi de Suede, » négocioit avec d'autres Coſaques, » dont le chef vint le trouver. Pour » faire connoître ce que c'étoit que ces » autres Coſaques, & leurs généraux, » il eſt à propos de dire de quelle ma- » niere ſe paſſa cette entrevue. Les » deux chefs firent porter, chacun de- » vant eux, une queue de cheval & » une maſſue. Mazeppa régala ſon allié » & les officiers de ſa ſuite. Quand ces » derniers furent ivres, ils jurerent à » table, ſur l'évangile, qu'ils fourni- » roient des hommes & des vivres à

» Charles XII ; après quoi, ils emporterent toute la vaiſſelle. Le maître-d'hôtel courut après eux, & redemanda ſon argenterie. Les Coſaques s'attrouperent, vinrent en corps ſe plaindre à Mazeppa de l'affront que leur faiſoit ſon domeſtique, exigerent qu'on leur livrât le maître-d'hôtel, qui, en effet, leur fut abandonné. Ils ſe jetterent ſur lui avec fureur ; & après l'avoir meurtri de coups, ils lui plongerent un poignard dans le cœur.

» Tels étoient les nouveaux alliés qui vinrent renforcer l'armée du Roi de Suede. On les appelle *Coſaques Zaporaviens ;* & ils habitent les principales iſles que forme le Boriſthène. Semblables aux Amazones, qui n'admettoient point d'hommes parmi elles, on prétend qu'ils ne ſouffrent chez eux aucune femme. Celles qui leur ſervent à peupler, demeurent, dit-on, dans d'autres iſles du même fleuve ; mais il n'y a entre eux ni mariage ni famille. Ils enrôlent les enfans mâles dans leurs troupes, & laiſſent les filles à leurs meres : ſouvent un frere fait un enfant à ſa ſœur, un pere

» à ſa fille. Point d'autres loix chez
» eux, que les uſages établis par les be-
» ſoins. Ils ont cependant quelques prê-
» tres du rit Grec; mais ils ne prennent
» de cette religion, que ce qui peut
» s'accorder avec leur façon de vivre.
» Ils ſervent dans les armées de Ruſſie,
» en qualité de troupes irrégulieres; &
» malheur à qui tombe entre leurs
» mains; malheur aux Ruſſes même, ſi
» l'on n'a pas ſoin de les réprimer; auſſi
» a-t-on conſtruit pluſieurs forts pour
» les contenir.

» Tous les peuples de l'Ukraine ſont
» diviſés en régimens, à la tête deſquels
» eſt toujours un Hatman; mais il n'eſt
» plus élu, comme autrefois, à la plu-
» ralité des voix. Ce capitaine général
» des Coſaques eſt un ſeigneur Ruſſe,
» que la Cour leur donne pour gou-
» verneur, en leur conſervant néan-
» moins quelques uns de leurs anciens
» privileges. Pierre le Grand, en les
» ſoumettant, leur impoſa des loix que
» ſes ſucceſſeurs ont ſoin de maintenir.
» Les Coſaques ſont grands & bien
» faits, robuſtes, adroits, braves & gé-
» néreux. Ils ſe montrent fort jaloux de
» leur liberté; & on les accuſe d'être in-

» conſtans, perfides & ivrognes. Au » bonnet près, ils ſont tous vêtus à la » Polonoiſe, & ont pour armes le ſabre » & le mouſquet. Les troupes ne con- » ſiſtent qu'en infanterie; & la Czarine » en a actuellement un grand corps à » ſon ſervice. Leur langue eſt un com- » poſé de celles de Pologne & de Ruſ- » ſie; & ils ont pluſieurs monaſteres » d'hommes & de filles de leur nation ».

Kiovie ou Kiow, capitale de cette province, eſt ſituée ſur la droite du Niéper, partie dans une plaine, partie ſur le ſommet d'une montagne qui commande la campagne & le fleuve. Les uns diſent qu'elle fut fondée par un prince Ruſſe, au neuvieme ſiecle; les autres, par un Empereur de Conſtantinople. Ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'on y trouve encore des inſcriptions Grecques, & que c'eſt la ſeule ville de l'empire, où il y ait des antiquités. Les Grands-Ducs y firent long-tems leur réſidence; & elle ne ceſſa d'être la capitale de leurs Etats, que lorſqu'elle tomba au pouvoir des Polonois. Les Moſcovites l'ont repriſe depuis; & ſes habitans, qui furent de la religion Romaine, tant qu'ils ont ſervi la Pologne,

ſont de l'égliſe Grecque, depuis qu'ils appartiennent à la Ruſſie.

Kiow eſt fortifiée à la moderne, & ſert à l'empire de boulevard. On y a établi une eſpece d'univerſité; & malgré cela, cette ville, autrefois ſi floriſſante, eſt aujourd'hui peu conſidérable. On la diviſe en vieille & en nouvelle : dans la premiere eſt la cathédrale, du rit Ruſſien, appellée *ſainte Sophie*, comme celle de Conſtantinople. D'un très-grand nombre d'égliſes qui y étoient autrefois, c'eſt preſque la ſeule qui ſubſiſte. La nouvelle ville, ou la ville baſſe, s'étend le long du Boriſthène; les maiſons en ſont bâties à la maniere des Moſcovites, c'eſt-à-dire, de bois, de plein pied, & à un étage. Les Polonois y ont fondé une cathédrale latine, deſſervie par des prêtres de l'égliſe Romaine. On y voit auſſi des Bernardins, des Dominicains, & même des Jéſuites. Depuis que Kiovie appartient aux Moſcovites, l'évêque Latin, qui eſt ſénateur de Pologne, réſide à Lublin avec ſon chapitre. Il y a un autre prélat Catholique, qui prend le titre d'archevêque de Kiovie, & demeure à Vilna. La citadelle, où les Ruſſes entretien-

nent une forte garniſon, eſt ſituée ſur le penchant de la montagne. Les autres lieux remarquables de l'Ukraine, ſont Petzora, célebre monaſtere de religieuſes; Bathurin, où Mazeppa avoit ſon palais que Pierre I raſa avec toute la ville; & Pultava, où ce monarque remporta ſur Charles XII, la ſeule bataille, peut-être, qui ait ſervi au bonheur du genre humain, puiſqu'elle lui donna la liberté de policer une grande partie du monde, & de procurer la félicité du plus vaſte empire de l'univers.

Cette victoire fut d'autant plus glorieuſe à la Ruſſie, que ſes forces militaires étoient beaucoup moins conſidérables, qu'elles ne le ſont aujourd'hui. Selon le détail que m'en a fait M. Zuski, la Czarine a plus de quatre cens mille hommes, qui portent les armes à ſon ſervice; ſavoir, deux cens mille de troupes réglées, entretenues ſur le pied Allemand, & le reſte de milice irréguliere. La garde du corps eſt compoſée de quatre régimens, qui forment douze bataillons; chaque bataillon a huit compagnies, quatre de fuſiliers, & quatre de grenadiers, chacune de cent quatre-vingt-douze ſoldats. La cavalerie ſe diſ-

tribue en trois diviſions, dont chacune eſt de dix régimens qui, tous enſemble, font plus de trente mille hommes. L'artillerie forme un troiſieme corps de trente-neuf compagnies, dont vingt-quatre de canonniers, trois d'artificiers, trois de bombardiers, trois d'ingénieurs, trois de mineurs, & trois de pontonniers, faiſant en tout près de huit mille perſonnes, partagées en trois régimens. Les troupes irrégulieres ſont les gentilshommes du pays avec leurs valets, les Coſaques, les Calmoucks & les Tartares, toujours prêts à marcher au premier ordre.

On peut encore diſtinguer la milice offenſive & défenſive. La premiere eſt celle dont je viens de faire l'énumération; la ſeconde eſt chargée d'empêcher les troubles & de veiller ſur les ennemis. Une partie eſt en garniſon, ſoit au milieu du pays, pour y maintenir l'ordre, ſoit dans les places frontieres, pour s'oppoſer aux entrepriſes étrangeres. Il eſt une autre eſpece de troupes défenſives, irrégulieres, ſoit parmi la nobleſſe, ſoit dans les gouvernemens, chez les Coſaques & chez les Tartares. Elles n'ont ni paie, ni uniforme, ni

nourriture. L'Etat ne leur fournit que les armes & les munitions de guerre. Leurs officiers dépendent du gouverneur général de chaque province. On les laiſſe jouir de pluſieurs privileges, qui leur tiennent lieu de paie, d'habillement, &c.

Toutes ces armées ſont commandées par un Feld-Maréchal. Un autre officier du même grade préſide au conſeil de guerre, & change tous les trois ans. Il y a deux généraux d'infanterie, trois lieutenans-généraux, ſix majors, ſix brigadiers, ſans compter les chefs des gardes du corps, qui ſont preſque tous dans les grades. La cavalerie a auſſi ſes grands officiers ainſi que l'artillerie, dont le grand-maître a ſous lui un lieutenant-général, trois majors-généraux, ſavoir, un de l'artillerie, un des fortifications, un maître-général des quartiers, & trois colonels, ayant rang de brigadiers.

En tems de paix, l'artillerie eſt diſtribuée en trois diviſions. La premiere eſt à Moſcow, la ſeconde à Novogorod, la troiſieme dans le voiſinage de Kiovie, d'où elles peuvent être tranſportées dans toutes les parties de l'empire. Chaque entrepôt a un régiment

avec les canons, les mortiers, les boulets, les bombes, les charriots & les munitions néceſſaires pour marcher ſur le champ. Un tiers des chevaux eſt toujours avec le régiment; les autres ſont diſtribués dans les villages. Les troupes régulieres ſont diſtinguées, comme dans le reſte de l'Europe, par des uniformes de différentes couleurs. Les paremens indiquent les diviſions & les brigades.

Les forces maritimes, créées par le Czar Pierre, ſont aujourd'hui de plus de vingt mille matelots. Il y a ſur la mer Baltique trente-ſix vaiſſeaux de ligne, douze grandes frégates, & environ deux cens cinquante galeres, ou autres bâtimens, toujours prêts à mettre en mer. On en garde dans les magaſins un pareil nombre: on les démonte par pieces numérotées, avec les équipages qui leur conviennent. On entretient toujours, dans l'eau ſalée, autant de chênes & de bois qu'il en faut, pour la conſtruction des navires. Lorſque le Czar commandoit ſa flotte lui-même, ſon vaiſſeau portoit l'étendard jaune de l'Etat. Au milieu ſont les armes de l'empire, avec les quatre mers où les Ruſſes ont coutume de naviguer, ſavoir, la

· Blanche, la mer Baltique, la mer
ire & la mer Caſpienne. Tous les
ts de Ruſſie ſont bien fortifiés &
ı entretenus. Le plus grand, ſur la
: Baltique, eſt celui de Cronſtad,
peut contenir trois cens vaiſſeaux.
Nous remontâmes le Niéper juſqu'à
olensko, capitale d'un gouverne-
ıt de ce nom. C'eſt un des moins
ndus, & des plus importans de la
ſſie, à cauſe de ſa ſituation ſur les
ntieres de Pologne. La ville eſt gran-
, mais mal bâtie & mal peuplée.
oique environnée de bonnes mu-
les, ſa principale force conſiſte dans
:itadelle, qui commande la ville &
ıte la campagne. Elle appartenoit
bord aux Grands-Ducs de Moſcovie;
: fut conquiſe enſuite par les Polo-
is qui la perdirent & s'en emparerent
: ſeconde fois. Le Czar Alexis, pere
Pierre I, la reprit en 1654. Elle a
puis, toujours fait partie de l'em-
'e Ruſſe, & a eu ſucceſſivement des
êques Grecs ou Latins, ſuivant
'elle étoit poſſédée par des princes
l'une ou de l'autre religion. Aujour-
ıui elle eſt ſoumiſe au rit Grec; &
ın n'y ſouffre pas même d'égliſe Ca-

tholique. Le pays des environs eſt plein de bois & de montagnes, qui nourriſſent quantité de bêtes fauves.

Le gouverneur de Smolensko apprit notre arrivée par un exprès que lui envoya M. Zuski. C'étoit un gentilhomme Livonien, qu'une intrigue galante avoit éloigné de la Cour, mais que ſon mérite perſonnel rendoit digne des premieres places. Ayant ſu que notre deſſein étoit de nous rendre à Riga, il n'omit rien pour nous détourner de ce projet. « Paſſez avec moi, nous dit il, » tout le tems que vous emploieriez à » ce voyage ; étant moi-même de Livo» nie, je vous en dirai peut-être plus, » que vous n'en apprendrez dans le » pays ». J'acceptai, avec d'autant plus de plaiſir, ſa propoſition, que voulant être à Pétersbourg avant l'hiver, je ne devois pas trop mécarter de Moſcow.

« Cette province, ajouta-t-il, la plus » voiſine de nos climats, & l'une des » plus fertiles du Nord, étoit habitée » anciennement par des peuples bar» bares & idolâtres. Des marchands de » Lubeck & de Brème y commerce» rent vers le milieu du douzieme ſie» cle ; & les plus zélés y amenerent des

» moines

» moines qui y prêcherent l'évangile.
» La religion réunit ces peuples diſper-
» ſés; un évêque leur perſuada de bâ-
» tir une ville; ils jetterent les premiers
» fondemens de Riga, n'imaginant pas
» qu'ils alloient ſe donner des maîtres.
» L'évêque appella des religieux [redacted]-
» taires, qui, s'étant fait incorporer
» dans l'ordre Teutonique, conquirent
» la Livonie; & le grand-maître en
» partagea le domaine avec les prêtres.
» Les Ruſſes, les Polonois, les Sué-
» dois crurent avoir, ſur cette pro-
» vince, des droits auſſi bien fondés,
» que des gens, dont l'état & le carac-
» tere ſembloient exclure toute eſpece
» de ſouveraineté. Ces trois puiſſances
» ſe la diſputerent; & elle paſſa tour à-
» tour au pouvoir de différentes na-
» tions. Les Rois de Suede en ont joui
» juſqu'à la bataillle de Pultava, que
» Pierre le Grand l'enleva à Charles
» XII; & pluſieurs traités lui en ont
» aſſuré la poſſeſſion.

» La Livonie ſeroit un des meilleurs
» pays de l'Europe, ſans les guerres qui
» l'ont déſolée. Elle s'eſt rétablie depuis
» qu'elle appartient à la Ruſſie, qui y
» fait fleurir le commerce. Les ports de

» Riga, de Rével & de Nerva ſont ex
» trêmement fréquentés. Les Lithua
» niens & les Ruſſes y apportent du lin
» du chanvre, de la cire, de la poix
» du bled, des fourrures, qu'ils échan
» gent contre du ſel, du tabac, du ſu
» cre, du papier, des épiceries, de
» quincailleries, des merceries. Ceper
» dant, malgré la fertilité & l'abon
» dance de cette province, les payſan
» y vivent miſérablement. La plupar
» des bourgeois & des nobles tiren
» leur origine d'Allemagne, & ont re
» tenu les mœurs, le langage & la re
» ligion Luthérienne; mais les Ruſſes
» ont pluſieurs égliſes.

» La ville de Riga, grande, belle
» bien bâtie, riche par ſon commerce
» défendue par une bonne citadelle
» & ſituée dans une plaine, près d
» golfe de Livonie, eſt la capitale d
» cette province. Les autres villes for
» Volmar, Marienbourg & Rével, e
» cellent port ſur le golfe de Finlande
» la ſeconde, qui n'eſt preſque pl
» qu'un village, n'en eſt pas moins cé
» lebre dans l'hiſtoire moderne de
» Ruſſie; c'eſt-là que les Moſcovite
» qui en faiſoient le ſiege & la prire

» à diſcrétion, trouverent cette jeune » & belle Livonienne qui fut depuis » leur Impératrice. On avoit bien vu » de ſimples citoyennes monter ſur le » trône, & rien n'eſt encore plus com- » mun dans toutes les Cours de l'Aſie, » que les mariages des Rois avec leurs » ſujettes. La Ruſſie elle-même avoit » preſque toujours ſuivi cet uſage: & » les alliances étrangeres y étoient dé- » fendues & regardées comme une » inſulte faite à la nation. Mais qu'une » eſclave, priſe dans les ruines d'une » ville ſaccagée, ſoit devenue la ſouve- » raine abſolue de ceux dont elle étoit » la captive, c'eſt peut-être ce qu'on » n'avoit jamais vu dans les annales du » monde.

» Anciennement quand on ſongeoit » à marier le Czar, on lui amenoit les » plus belles filles de ſes Etats; & il » choiſiſſoit celle qui lui plaiſoit davan- » tage. La grande maîtreſſe recevoit » chez elle toutes les aſpirantes; le prin- » ce alloit les voir ſous un nom emprun- » té, & fixoit le tems de ſon mariage, » ſans déſigner celle dont il vouloit » faire ſa femme; mais le jour étant » arrivé, il lui envoyoit l'habit de noce.

» On diſtribuoit des robes à toutes les » autres ; & l'on rendoit ces jeunes per- » ſonnes à leur famille.

» Sans ſuivre abſolument le même » uſage, le Czar Pierre épouſa d'abord » une de ſes ſujettes ; mais les liens de » l'hymen l'attacherent peu à ſa pre- » miere femme ; car après en avoir eu » deux enfans, il la répudia, & la con- » fina dans un monaſtere. Les loix de » ſon égliſe permettoient le divorce ; » & ſi elles l'avoient défendu, il eût » fait une loi en faveur de la jeune Li- » vonienne. Les douceurs de cette » union ne furent cependant pas tou- » jours ſans quelque mêlange d'amer- » tume, ſur-tout dans les dernieres an- » nées de la vie du Czar. Catherine » avoit un jeune chambellan d'une fi- » gure diſtinguée, dont la ſœur étoit ſa » dame d'atour. On ne dit point que » Pierre fut jaloux du chambellan ; mais » il parut mécontent que le frere & la » ſœur gouvernaſſent l'eſprit & la mai- » ſon de ſa femme. On les accuſa d'a- » voir reçu des préſens ; ce qui étoit » défendu aux perſonnes en place, ſous » peine de mort. On leur fit leur pro- » cès ; & malgré les ſollicitations de

» l'Impératrice, le chambellan fut con-
» damné à perdre la tête, & la dame
» d'atour à recevoir onze coups de
» knout. Catherine demanda leur gra-
» ce; ſon mari irrité la refuſa, & caſſa,
» dans ſa colere, une glace de Veniſe,
» en diſant: « Il ne faut qu'un coup de
» ma main, pour briſer & faire ren-
» trer dans la pouſſiere ce qui brille
» avec le plus d'éclat ». Catherine enten-
» dit l'alluſion, & lui dit avec douceur:
« Croyez-vous que votre palais en de-
» vienne plus beau? » Ces paroles ap-
» paiſerent le monarque; mais tout ce
» que ſa femme put obtenir, fut que la
» dame d'atour ne recevroit que cinq
» coups de knout. Cette aventure fit
» imaginer que la Czarine avoit hâté les
» jours de l'Empereur; mais on ſait le
» cas que les perſonnes raiſonnables
» doivent faire de pareils bruits.

» Un autre perſonnage très-renom-
» mé dans les faſtes de la Livonie, eſt
» le fameux ambaſſadeur Patkul, que
» Charles XII fit expirer ſur la roue. Ce
» gentilhomme né en cette province,
» ſujet du Roi de Suede, vint à Stoc-
» kholm, à la tête de ſix députés, por-
» ter aux pieds du trône des plaintes

» reſpectueuſes, contre l'infraction de
» leurs privileges. Pour toute réponſe,
» on mit les députés en priſon ; & Pat-
» kul fut condamné à perdre la vie. Il
» ne ſubit cependant point cet arrêt in-
» juſte ; car, s'étant évadé, il courut à
» Dreſde, & repréſenta au Roi de Po-
» logne la facilité de s'emparer de la
» Livonie. De Dreſde il alla à Moſcow ;
» & animant deux monarques à ſa pro-
» pre vengeance, il cimenta l'union
» du Czar Pierre & du Roi Auguſte, &
» hâta leurs préparatifs de guerre. Il
» s'étoit mis au ſervice du Roi de Po-
» logne, enſuite à celui du Czar, qui
» l'avoit nommé ſon ambaſſadeur en
» Saxe, & lieutenant-général de ſes
» armées. Auguſte fit arrêter ce miniſ-
» tre ſur de faux ſoupçons & contre le
» droit des gens. Pierre I ſe plaignit de
» cette violence, & demanda la liberté
» d'un homme qui lui appartenoit.
» Malgré ſes plaintes fondées, & ſes
» proteſtations, Auguſte perſiſta à re-
» tenir Patkul ; il ne vouloit point le
» perdre, mais le punir des infidélités
» qu'il lui ſuppoſoit. Ce malheureux
» Livonien, réclamé par Charles XII,
» protégé par l'Empereur de Ruſſie,

» prisonnier du Roi de Pologne, cet » ambassadeur, ce général du Czar, fut » livré au Roi de Suede, périt sur un » échafaud comme un traître à sa pa- » trie, & subit le sort d'un infame cri- » minel ».

Ayant renoncé à notre voyage de Livonie, nous cédâmes aux instances du gouverneur de Smolensko; & nous passâmes un mois dans cette ville, avec tout l'agrément qu'on trouve dans la société d'un homme d'esprit, qui sait faire les honneurs de sa maison & de sa place. Il aimoit à nous entretenir des intrigues de la Cour de Russie, sous les regnes des trois dernieres souveraines qui ont succédé à Pierre le Grand. Il nous parloit familiérement des amours de Catherine avec Menzikof, d'Anne avec Biron, d'Elisabeth avec la Chétardie.

Je suis, &c.

A Moscow, ce 25 Juillet 1747.

LETTRE XCI.

SUITE DE LA RUSSIE.

J'AI oublié de vous dire, dans ma derniere lettre, que je partois pour Pétersbourg, où j'arrive preſque dans le moment. J'ai paſſé par pluſieurs villes, dont les principales, Twer & Novogorod, ne different des villages, que parce qu'elles ſont plus grandes & plus peuplées. Preſque toutes les maiſons ſont de bois; je vous ai dit qu'on n'en voyoit guère d'autres dans toute la Ruſſie.

On trouve, entre ces deux villes, un canal conſtruit par Pierre le Grand, d'où l'on communique par eau, depuis Pétersbourg, à tous les lieux qu'arroſe le Volga. Twer, ſituée ſur le même fleuve, & ainſi nommée d'un ruiſſeau voiſin, eſt une place commerçante, fort peuplée, défendue par un château, la capitale d'une province, & le ſiege d'un évêque.

C'eſt dans ce même pays, que les anciens Sclavons firent leur premier

établiſſement, & bâtirent Novogorod ſur une riviere qui ſort du lac d'Ilmen, à une demi-lieue de la ville. Cette riviere, navigable dès ſa ſource, a rendu long-tems ſon commerce floriſſant: les Livoniens, les Suédois, les Danois, les Allemands & les Hollandois y alloient chercher du bled, de la cire & du cuivre qui paſſe pour le meilleur de la Ruſſie. Les villes Anſéatiques y avoient un comptoir; & les privileges dont elle jouiſſoit, la rendoient ſi puiſſante, qu'on diſoit en proverbe: « Qu'eſt-ce qui peut s'oppoſer à Dieu, » & à la grande Novogorod? » Elle n'étoit point encore ſoumiſe alors au Czar: Jean Baſilowitz la conquit dans le quinzieme ſiecle, & en emporta toutes les richeſſes, qui contribuerent à la magnificence de la Cour de Moſcow. On apperçoit, dans ſon voiſinage, des reſtes de clochers & de murailles, qui faiſoient ſans doute partie de cette ancienne cité. Son commerce eſt preſque entiérement tombé, depuis la fondation de Pétersbourg, qui a auſſi fait beaucoup de tort à celui d'Archangel.

Les habitans de Novogorod avoient une idole appellée *Perum*, ou *le dieu*

des flammes, devant laquelle on entretenoit un feu toujours allumé. Les prêtres chargés de ce ſoin, étoient punis de mort, lorſqu'ils le laiſſoient éteindre. On raconte que Volodimir ayant fait jetter la ſtatue dans le fleuve, le dieu ſurnagea, prit un bâton qui flottoit ſur la riviere, & s'écria en le jettant ſur le pont : « Novogodiens, ſau» vez-vous en mon honneur ». C'eſt de-là qu'eſt venue la coutume des habitans, de ſe donner des coups de bâton les jours de fêtes. Ceux qui s'étoient convertis, voyant que l'idole vouloit gagner le rivage, lui tirerent des coups de fleches en lui diſant : « Tu » n'es plus notre dieu ; nous t'avons » craint aſſez long-tems ; retourne dans » l'enfer d'où tu es ſorti ». Sur les débris de ſon temple on a bâti un monaſtere qui a conſervé le nom de cette ancienne divinité.

Comme il faut toujours à ce peuple groſſier & ſuperſtitieux quelque tradition fabuleuſe pour entretenir ſa dévotion, voici ce qu'on a imaginé pour ſuppléer au dieu *Perum*. On ſuppoſe que ſaint André eſt venu de Rome à Novogorod, comme ſaint Nicolas au

port d'Archangel, ſur une meule de moulin; qu'étant deſcendu par le Tibre, il a, de mers en mers, gagné la mer Caſpienne, & monté par le Volga, juſqu'à Novogorod. Les Moſcovites ſont de ſi mauvais géographes, qu'ils ne ſavent pas que la mer Caſpienne ne communique à aucune autre. Quoi qu'il en ſoit, le ſaint étant arrivé dans cette ville, rencontra des pêcheurs, & acheta d'eux tout ce qu'ils prendroient dans leurs filets. Au premier coup, ils amenerent un coffre rempli d'ornemens d'égliſe, & une ſomme d'argent que le ſaint employa à bâtir une chapelle qui lui ſervit de ſépulture. On croit que ſon corps s'y conſerve ſans corruption; mais on ſe garde bien de le laiſſer voir aux étrangers; on ſe contente de leur montrer la pierre, ſur laquelle il a fait ſon voyage. La dévotion a été ſi grande, qu'on y a fondé un riche monaſtere.

On compte deux cens lieues de Pétersbourg à Moſcow. La moitié du chemin eſt formée de planches, de poutres & de branches d'arbres qui font cahoter les voitures, & fatiguent les voyageurs. Il y a cependant cette commodité pen-

dant l'hiver, que la neige & la glace étant applanies par les traîneaux, on y court avec tant de facilité, qu'on fait cette route en moins de quatre jours par la poſte. Ces traîneaux ſont bas, compoſés d'écorce d'arbre, & doublés d'un gros feutre. On s'y couche tout du long; & l'on ſe fait couvrir de peaux, de maniere qu'on n'y ſent pas le froid. Les chevaux Ruſſes, quoique petits de taille, font juſqu'à douze lieues tout d'une traite. Auſſi voyage-t-on à ſi bon marché, par cette voiture, que, pour dix écus, un payſan vous menera de Moſcow à Pétersbourg.

Cette derniere ville eſt d'une grandeur aſſez conſidérable, & infiniment mieux bâtie que la premiere. Toutes les rues ſont alignées; pluſieurs ſont entrecoupées par des canaux; & l'on y voit des bâtimens publics d'une architecture réguliere. Elle doit ſa fondation à Pierre le Grand, qui lui donna le nom de ſon patron, & voulut en faire le centre du plus grand négoce de l'univers. Qui de nous alors eut imaginé que la Ruſſie, à peine connue des François, & ne connoiſſant elle même ni la France, ni la marine, ni le com-

merce, fût occupée à fonder une ville, où tous les ans il aborderoit trois cens vaiſſeaux de marchandiſes étrangeres, & d'où il partiroit un jour des armées nombreuſes, qui viendroient ſe joindre contre nous à celles de nos ennemis? Tout ſembloit s'oppoſer à cet établiſſement: il y avoit des forêts à détruire, des marais à deſſécher, des canaux à percer, des rochers à couper, des terreins à applanir. Accoutumé à vaincre tous les obſtacles, le Czar commença cette conſtruction en 1703, dans une petite iſle, à l'embouchure de la Néva, qui ſe décharge dans le golfe de Finlande, où elle forme un excellent port. Il en avoit lui-même tracé le plan; il en preſſa l'exécution. On le voit à la tête des ouvriers; il les encourage, met la main à l'œuvre; &, par une eſpece d'enchantement, il fait ſortir de terre une cité floriſſante, la capitale du plus grand empire du monde.

Rappellez-vous, Madame, ce bel endroit du roman de Télémaque, où Idoménée préſide à la fondation de la ville de Salente: c'eſt la vive & parfaite image des travaux du Czar. « Toute » la côte retentiſſoit des cris des ou-

» vriers & des coups de marteaux. Les » pierres étoient ſuſpendues en l'air, » par des grues, avec des cordes. Tous » les chefs animoient le peuple au tra- » vail, dès que l'aurore paroiſſoit; & » le Roi Idoménée, donnant par-tout » ſes ordres lui-même, faiſoit avancer » les ouvrages avec une incroyable di- » ligence. Chaque jour, chaque heure, » cette ville puiſſante croiſſoit avec ma- » gnificence; & elle montroit de loin » aux étrangers qui étoient ſur la mer, » de nouveaux ornemens d'architec- » ture, qui s'élevoient juſqu'au ciel. » Semblable à une jeune plante qui, » ayant été nourrie par la douce roſée » de la nuit, ſent dès le matin les rayons » du ſoleil qui viennent l'embellir, elle » croît, elle ouvre ſes tendres boutons, » elle étend ſes feuilles vertes, elle épa- » nouit ſes fleurs odoriférantes, avec » mille couleurs nouvelles: à chaque » moment qu'on la voit, on y trouve » un nouvel éclat. Ainſi floriſſoit la nou- » velle ville d'Idoménée ſur le bord de » la mer ».

Ce qui n'eſt ici qu'une fiction agréable & poëtique, eſt la vérité même dans l'hiſtoire du Czar. Ce prince em-

ploya plus de trois cens mille travailleurs qu'il raſſembla de tous ſes Etats; & en moins de deux ans, Pétersbourg étoit déjà une ville conſidérable, & ſon port rempli de vaiſſeaux. Elle s'éleve au milieu de neuf bras de rivieres, qui diviſent ſes différens quartiers. Une fortereſſe inexpugnable en occupe le centre, dans une iſle formée par la Néva. Un architecte Italien bâtit le palais du prince & l'égliſe cathédrale placée dans la citadelle. Pierre engagea, obligea même les ſeigneurs Ruſſes à fixer leur ſéjour dans cette nouvelle métropole, à y avoir des hôtels. Il y établit le ſiege de l'amirauté, un hôtel des monnoies, un obſervatoire ſur le modele de celui de Paris, une école militaire pour la jeune nobleſſe, une imprimerie, une académie des ſciences, d'habiles profeſſeurs & d'excellens livres. C'étoit ſans doute un ſpectacle bien extraordinaire, qu'une aſſemblée de ſavans, & une riche bibliotheque, dans l'endroit même, où quelques années auparavant, on ne voyoit que des marais affreux & abandonnés. Le Czar y raſſembla les diverſes productions de la nature, les chefs-d'œuvres des arts,

& les merveilles de l'induſtrie humaine.

Cette grande ville ne put être achevée de ſon vivant; mais ſes ſucceſſeurs, en ſuivant le même plan, en ont fait une des plus belles capitales du Nord. On y compte près de cinquante mille maiſons bâties de brique, & trente-cinq grandes égliſes qui ne ſont que la plus petite partie des ornemens qui la décorent. Il y en a cinq pour les étrangers, ſoit Catholiques, ſoit Proteſtans, qu'on peut regarder comme autant de trophées érigés à la tolérance. La cathédrale, où le Czar eſt inhumé, a quatre rangs de colonnes & un clocher fort élevé. Les plus belles maiſons ſont dans l'iſle de l'amirauté, ainſi que les deux palais impériaux, l'un d'été, l'autre d'hiver. Le premier eſt un des plus beaux morceaux d'architecture que je connoiſſe. On y voit auſſi deux chantiers pour la conſtruction des vaiſſeaux, & le vaſte bâtiment de la pharmacie dont tous les vaſes ſont de porcelaine. Le palais du ſénat & des tribunaux, l'hôtel de la police, la maiſon de la bourſe, le magaſin des marchandiſes, celui de la Cour, la fonderie, l'arſenal, les ponts, les marchés, les places, les

caſernes ſont encore des monumens ſuperbes, qui contribuent autant à l'embelliſſement qu'à la ſûreté de cette capitale. Rien n'égale la magnificence de ſes quais : les uns ſont bordés de baluſtrades immenſes le long des rivages, les autres d'une infinité de maiſons & de palais, qui offrent un coup-d'œil admirable.

En comparant toujours la nouvelle ville d'Idoménée avec celle du Czar, on peut dire, avec peut être plus de vérité de Pétersbourg que de Salente : « Les peuples y accourent en foule de » toutes parts. Son commerce eſt ſemblable au flux & reflux de la mer ; les » tréſors y entrent comme les flots » viennent l'un ſur l'autre ; tout y eſt » apporté, & en ſort librement ; tout » ce qui y entre eſt utile ; tout ce qui » en ſort, laiſſe en ſortant d'autres richeſſes à ſa place. La juſtice ſévere » préſide dans le port, au milieu de » tant de nations. La franchiſe, la » bonne foi, la candeur ſemblent, du » haut de ſes ſuperbes tours, appeller » les marchands des terres les plus éloignées. De ces marchands, ſoit qu'il » vienne des rives orientales, où le ſo-

» leil ſort chaque jour du ſein des on-
» des, ſoit qu'il ſoit parti de la grande
» mer, où cet aſtre, laſſé de ſon cours,
» va éteindre ſes feux, chacun vit pai-
» ſible & en ſûreté, dans cette ville,
» comme dans ſa patrie ».

On y compte plus de trois cens mille habitans, parmi leſquels ſe trouve une infinité d'étrangers. La ville a une demi-lieue en quarré, & eſt partagée en cinq quartiers, ſans y comprendre la citadelle. Il y en a d'affectés aux Ruſſes, d'autres aux Allemands, aux Tartares, aux Finlandois, &c. La police eſt parfaitement obſervée; & les négocians ſont en ſi grand nombre, qu'ils ont une Bourſe ſemblable à celle d'Amſterdam. Pétersbourg eſt le ſeul endroit de la Ruſſie, où les Moſcovites ne ſont pas fâchés de voir des hommes d'un autre pays; le ſeul, où s'eſt conſervé & regne encore l'eſprit de Pierre le Grand. Partout ailleurs, le peuple regrette la ſuppreſſion de ſes coutumes, & ſaiſit avec empreſſement l'occaſion de les reprendre. Oui, Madame, il y a encore des provinces, où l'on annonce, au ſon du cor, la défloration d'une nouvelle mariée, comme on fait ſonner la mort

d'un cerf dans une forêt ; où un animal égorgé par une femme, eſt regardé comme impur ; où un poulet tué par la plus belle main du monde, ſeroit un mets abominable ; où les prêtres rebaptiſent ceux qui embraſſent leur religion ; où l'on ne permet pas aux enfans de paroître devant des étrangers, dont les yeux leur attireroient quelque malheur ; où le jeûne eſt pratiqué avec preſque autant d'ardeur, qu'il l'étoit avant la réforme ; où les malades même refuſent de le rompre, quelque expédient qu'ait employé le Czar, pour leur faire entendre raiſon ſur cet article. Ce prince s'appercevant du préjudice que l'abſtinence de viande cauſoit à ſes troupes, alla lui-même dans l'hôpital un jour de jeûne, ſe fit apporter une écuelle de bouillon ; & s'adreſſant aux plus infirmes : « Penſez-vous, mes enfans, leur » dit-il, que moi qui ſuis votre empe- » reur & votre pere, je vouluſſe vous » conſeiller quelque choſe qui pût vous » nuire auprès de Dieu ? C'eſt l'offen- » ſer, que d'être homicide de ſoi-mê- » me. Je ſuis auſſi bon Chrétien, auſſi » bon Moſcovite, qu'aucun de vous ; » voyez cependant ſi je fais difficulté

» de boire ce bouillon, & de manger » de cette viande, que vous refuſez » avec tant d'obſtination ». Il en but en effet; & cet exemple fit plus d'impreſſion, que toutes les exhortations des médecins. Les Ruſſes ſe laiſſerent conduire, comme on voulut, pendant la vie de l'empereur; mais aujourd'hui, les jeûnes redeviennent à la mode dans les hôpitaux; & la Czarine ne veut point prendre ſur elle de violenter les conſciences.

Cette auguſte fille de Pierre le Grand & de la célebre Catherine, retrace dans ſa perſonne les traits de ſon illuſtre mere, & la plupart des vertus du Czar. L'Europe entiere retentit de ſes louanges; & cette princeſſe eſt à la fois l'amour & l'admiration de ſes peuples. Quoiqu'un peu replette, ſa figure eſt gracieuſe. Elle aime la danſe, la chaſſe, le cheval, & tous les plaiſirs qui demandent de l'exercice. Il y a des jours où elle paroît en habit d'homme, & donne à ſouper aux officiers de ſes gardes dans le grand ſallon du palais. Elle eſt placée au haut de la table, vêtue de l'uniforme du régiment, en qualité de colonel. Les bals, les maſcarades,

les concerts, les ſpectacles ſont les amuſemens ordinaires de ſa Cour; & elle en fait toute la dépenſe. Les étrangers de diſtinction ſont invités à y prendre part; mais ce qui plaît ſur-tout à cette belle ſouveraine, ce ſont ſes parties de plaiſir avec ſes favoris.

Une autre princeſſe, qui fait les délices de cette Cour, eſt la Grande-Ducheſſe de Ruſſie, femme du jeune prince de Holſtein-Gottorp, neveu & ſucceſſeur futur de la Czarine. Née avec autant de pénétration que de juſteſſe, elle a cultivé ſon eſprit avec ſoin; & elle eſt ſavante ſans oſtentation, comme elle eſt belle ſans vanité. L'élévation de ſon ame donne de l'éclat à tout ce qui l'environne, comme la bonté de ſon cœur fait le bonheur de ceux qui l'approchent. Son génie ſait reconnoître, ſait apprécier le mérite; & l'infortune eſt un titre pour aſpirer à ſes bienfaits. A peine elle entre dans ſa dix-neuvieme année, que déjà elle réunit toutes les qualités propres à gouverner; &, s'il eſt permis de prévoir l'avenir, elle régira ſes peuples avec cette ſageſſe, cette modération, cette douceur, qui la font aimer & admirer; elle les diſpo-

ſera à l'humanité, par la bonté & les égards avec leſquels elle traitera tout ce qui eſt homme, ſoit citoyen, ſoit étranger; par la pitié dont elle donnera des preuves aux malheureux; par l'attention à éviter la guerre & les dépenſes ſuperflues; par l'eſtime qu'elle accordera elle-même aux hommes doués de toutes ces vertus. Elle augmentera le prix de ſa bienveillance, en ne la donnant qu'à ceux qui auront bien ſervi l'Etat; en préférant, pour les graces, ceux qui ſont utiles à la patrie, à ceux qui ne le ſont qu'à elle-même. Elle jettera les yeux ſur les talens; elle chérira, elle protégera, en ſouveraine éclairée, les ſciences & les arts: ſa Cour deviendra l'école brillante du goût, des plaiſirs délicats, & de la politeſſe. La vérité, toujours proſcrite du palais des Rois, trouvera dans le ſien un aſyle ſacré; & ſon regne fera le bonheur de la Ruſſie, comme elle en eſt déjà l'ornement & la gloire.

Dans les premiers tems de la monarchie, les aînés héritoient du trône, ſans aucune capitulation avec les peuples. Leurs droits ne leur étoient jamais conteſtés; mais on accordoit des apanages

aux cadets ; & tous ces princes particuliers régnoient deſpotiquement, chacun dans leur diſtrict. Un Grand-Duc abolit ces petites principautés, qui affoibliſſoient l'Etat, & cauſoient des guerres ſans nombre.

Il fut un tems où la Moſcovie ſe gouvernoit à peu près comme la Pologne ; le prince étoit élu par les *Boïards* ; c'eſt ainſi qu'on appelloit les grands de l'empire. Dans la ſuite, comme les Czars ſe marioient ſans égard à la naiſſance, ils pouvoient de même ſe choiſir un ſucceſſeur ſans ſuivre l'ordre de primogéniture. Ces barbares avoient la ſimplicité de croire que la qualité de femme du ſouverain ou d'héritier de ſon trône, devoit être uniquement le prix de la vertu & du mérite.

Les maîtres de la Ruſſie ont longtems porté le titre de *Grand-Prince*, de *Grand-Seigneur*, de *Grand-Chef*, que les nations Européennes ont rendu par celui de *Grand-Duc*. Le mot de *Czar*, ſi ſemblable au nom de *Céſar*, paroît en être dérivé : il ſe peut auſſi qu'il vienne des Tzars du royaume de Caſan ; car ce n'eſt que depuis qu'ils en ont fait la conquête, que

les Grands-Ducs de Ruſſie ont pris le titre de *Czar*. Il ne leur a jamais été conteſté par les autres ſouverains; mais l'archevêque de Novogorod, pour faire ſa cour à Pierre I, lui ayant conſeillé de ſe décorer de celui d'*Empereur*, toutes les puiſſances de l'Europe s'y oppoſerent, ſous prétexte qu'il cauſeroit du changement dans le cérémonial. Ces conteſtations ſont enfin terminées à la ſatisfaction de la Ruſſie; car il paroît qu'on s'accorde aſſez à donner le nom d'*Empereur* à ſes Czars.

Ils ſe font appeller *Empereurs de toutes les Ruſſies*, parce qu'en effet, il y a pluſieurs Etats de ce nom, qui leur appartiennent, ou ſur leſquels ils ont des prétentions. La Ruſſie blanche eſt le pays de Moſcow; la Ruſſie noire s'étend vers la Lithuanie; la Ruſſie rouge eſt à l'occident du Boriſthène. Je ne ſais ſi l'on pourroit apporter de bonnes raiſons de ces différentes dénominations; à moins qu'on ne diſe que cette diſtinction vient de la vénération des Tartares pour le blanc, & de leur mépris pour le noir. Lorſqu'ils annoncent qu'un objet mérite de la conſidération, ils lui donnent le nom de *blanc*; les grandes villes chez eux,

eux, ſont des villes blanches; les petites villes ſont des villes noires. Ils ont appellé *Ruſſie blanche*, celle où réſide le ſouverain, & *Ruſſie noire* les provinces qui en ſont éloignées. Les armes de toutes les Ruſſies furent d'abord trois cercles renfermés dans un triangle: on leur a ſubſtitué un cavalier terraſſant un dragon; & dans la ſuite, on y a ajouté une aigle à deux têtes, ſur l'eſtomac de laquelle ſont placés le dragon & le cavalier.

Autrefois, à l'imitation des peuples Aſiatiques, on défrayoit les ambaſſadeurs des Puiſſances étrangeres. On les faiſoit d'abord attendre ſur la frontiere, juſqu'à ce que le gouverneur de la province eût averti la cour de leur arrivée, & reçu des ordres de pourvoir à leur ſubſiſtance. On leur donnoit enſuite un conducteur, qui avoit ſoin de leur fournir des vivres, à moins qu'ils n'aimaſſent mieux en recevoir l'argent: ils achetoient alors eux-mêms leur nourriture. Lorſqu'ils étoient arrivés à quelque diſtance de la capitale, une troupe nombreuſe de Moſcovites, montés ſur de beaux chevaux, & vêtus ſuperbement, venoient au-devant d'eux. Un

envoyé du Czar mettoit pied à terre, ainſi que les ambaſſadeurs; & en ſe découvrant, il diſoit : « Le grand-ſeigneurs, Czar & Grand Duc, conſervateur de toutes les Ruſſies, prince » de Volodomir, de Moſcow, de Novogorod, de Kiovie, de Twer, &c; » Czar de Caſan, d'Aſtracan, de Sibérie, &c, vous reçoit comme Envoyé d'un tel Prince, & vous accorde la grace de faire votre entrée » ſur ſes chevaux ».

Cette cérémonie ſe pratiquoit avec beaucoup de pompe; on logeoit les ambaſſadeurs; ſouvent le Czar leur envoyoit des mets de ſa table, & le meilleur de ſon vin. On les enfermoit enſuite; & ils étoient gardés par des ſoldats, pour leur ôter toute communication avec les habitans, juſqu'à leur premiere audience. Avant que de la leur accorder, on leur demandoit le mémoire des préſens qu'ils devoient faire à ſa majeſté. Le jour étant venu, ils arrivoient au palais, dans le même ordre qu'à leur entrée, montés ſur les mêmes chevaux, mais ſans épée, parce que perſonne n'en portoit en préſence du Grand Duc. Les rues étoient bor-

dées de toats, & les fenêtres garnies de monde pour voir paſſer cette cavalcade. Le peuple accouroit de tous les quartiers de la ville ; & les toits des maiſons étoient couverts de ſpectateurs.

La marche étoit réglée de maniere, que les ambaſſadeurs devoient arriver au moment que le Czar montoit ſur ſon trône. Avant que d'entrer dans la ſalle, on traverſoit un appartement voûté, dans lequel étoient pluſieurs vieillards, vénérables par de grandes barbes, & vêtus de riches robes de brocard. C'étoient les facteurs ou principaux marchands de la cour, auxquels on prêtoit ces habits tirés du tréſor, dont on ſe ſervoient que dans ces occaſions. Des tapis ſuperbes ornoient les murs & le parquet de la ſalle d'Audience ; les voûtes étoient dorées & peintes de divers traits d'hiſtoire, pris dans la Bible. J'ai dit ailleurs comment ſe paſſoit le reſte de la cérémonie.

Pierre I & ſes ſucceſſeurs ſe ſont mis ſur le pied des autres nations de l'Europe, non-ſeulement par rapport aux ambaſſadeurs, mais même pour tout ce qui regarde les uſages du palais. Au-

trefois, lorſque le Czar ſe montroit à ſes peuples, ce qui arrivoit rarement, & ſeulement dans certains jours de réjouiſſance, il étoit vêtu ſuperbement, & ſuivi d'une troupe nombreuſe, miſe de la plus grande magnificence. Quand il dînoit en public, les nobles mangeoient en ſa préſence; & ſes gardes, poſtés aux environs du château, demeuroent immobiles & gardoient un profond ſilence. Nul n'étoit admis dans la cour intérieure, que les gens abſolument néceſſaires; & l'on puniſſoit de mort quiconque oſoit dire ce qui ſe paſſoit dans le palais. Lorſque l'Impératrice étoit en couche, les ſujets faiſoient des préſens au monarque. Les Czarowits, ou fils du Czar, ne ſe montroient point en public; ils étoient gardés à vue par un petit nombre d'hommes chargés de leur éducation, juſqu'à l'âge de quinze ans; alors ils paroiſſoient dans la place du palais, pour que les peuples ne doutaſſent pas de leur exiſtence.

La forme du gouvernement Moſcovite, tenoit plus de l'Aſiatique que de l'Européen: la volonté du ſouverain faiſoit toute la loi; il étoit le maître des

biens de ſes peuples; les enfans n'entroient en poſſeſſion de celui de leur pere, qu'après en avoir obtenu le conſentement du monarque. Ce prince avoit un conſeil où ſe régloient les affaires de l'Etat : il étoit diviſé en ſix départemens, ou, ſuivant le langage du pays, en ſix chancelleries, pour les affaires étrangeres, la guerre, le commerce, les finances, les procès civils & criminels. Ces divers tribunaux étoient diviſés en trente-deux chambres, qui avoient chacune leur diſtrict particulier, & traitoient des matieres ſuivantes : les ambaſſadeurs, les grandes places de l'Etat, les marchands étrangers; le nom, la qualité, la famille des nobles & des Boïards; les impoſitions féodales, les affaires de Caſan & de la Sibérie, & les revenus provenans des martres zibelines; les officiers de la Cour, les gages de la cavalerie, les receveurs du domaine; les poids & les meſures; les procès des grands, des eccléſiaſtiques, des gentilshommes & des pages; ceux des bourgeois, des négocians, des ouvriers, des huiſſiers & des commis; l'examen des crimes & leur jugement; les cor-

vées; le paiement des couriers & des poſtillons; les paſſe-ports, la vente des eſclaves; l'entretien des bâtimens; les revenus des provinces; la vente du vin, de l'eau-de-vie & de l'hydromel dans les cabarets; la garde des pierreries & de la vaiſſelle de la couronne, les munitions de guerre, l'apothicairerie du palais, la douane, les droits d'entrée & de ſortie, le dixieme denier, &c.

Le patriarche avoit auſſi ſes chambres de juſtice; on y tenoit regiſtre des biens eccléſiaſtiques, on y conſervoit les archives; on y exerçoit la juriſdiction ſpirituelle; on y gardoit le tréſor du pontife: & pour tout cela il y avoit un nombre infini de greffiers & de clercs, dont la principale fonction étoit de compter & d'écrire. Pour calculer, au lieu de chiffres & de jettons, ils ſe ſervoient de noyaux de prunes, qu'ils avoient toujours ſur eux dans une petite bourſe. Ils étoient à genoux devant une table, & écrivoient des lignes fort écartées, pour employer plus de papier, & augmenter les frais des parties. Dans le cas où, n'étant point d'accord ſur le fait, elles manquoient de preuves

ſuffiſantes, le juge propoſoit au défendeur, de prêter ſerment ſur ſon ame, ou de s'en rapporter à l'affirmation du demandeur. Celui des deux qui acceptoit, paroiſſoit, pendant trois ſemaines conſécutives, une fois tous les huit jours, devant le juge. Celui-ci remontroit l'énormité du crime qu'il alloit commetre, s'il n'étoit pas certain du fait qu'il alloit affirmer. S'il perſiſtoit, & qu'il fît le ſerment, on le regardoit comme un infâme, quoiqu'il eût atteſté la vérité; on lui crachoit au viſage; on le chaſſoit de l'égliſe; on lui refuſoit la communion, ou on ne la lui accordoit qu'à l'article de la mort. On ſe contenta, dans la ſuite, d'amener devant l'image d'un ſaint, celui qui devoit prêter ſerment. Là, on lui faiſoit ſentir toute l'importance de cette action; & on lui préſentoit l'image à baiſer. Si l'on avoit des preuves qu'il eût dit vrai, on ne le privoit de la communion que pendant trois ans, ſans pour cela le croire déshonoré; mais les honnêtes gens ſe faiſoient ſcrupule de l'admettre dans leur compagnie. Si on découvroit qu'il eût fait un parjure, il étoit fouetté, & banni pour toute ſa vie.

Les jugemens étoient arbitraires, & n'avoient pour regles, que les exemples paſſés. On les ſuivoit avec aſſez d'exactitude, lorſque les magiſtrats n'étoient point corrompus par l'argent. Jean II, ſurnommé *le Tyran*, fit faire un corps de droit, qu'on tira des différens uſages, & des queſtions décidées: on le diſtribua aux juges, avec ordre de s'y conformer; & il a toujours ſervi de regle de juſtice. J'ai parlé ailleurs des peines décernées contre les criminels, & des divers genres de ſupplices dont on puniſſoit les coupables. J'aurois pu ajouter, qu'une des fonctions ordinaires des anciens Czars, on pourroit même dire, un de leurs plaiſirs, étoit d'exécuter eux-mêmes les peines de mort qu'ils avoient prononcées, ou d'aſſiſter à l'exécution. Ce qui doit étonner, c'eſt que Pierre le Grand donna, comme ſes prédéceſſeurs, dans cet excès de cruauté. On vit, dans la révolte des Strélitz, qu'il n'avoit pu ſe corriger de cette dureté de caractere, que donnent les loix groſſieres d'un gouvernement barbare. Il coupa la tête à une multitude de criminels; & ſon ami Lefort, long-tems ſollicité de prê-

ter ſon bras à une exécution ſi révoltante pour nos mœurs, eut bien de la peine à s'en faire diſpenſer. On regardoit alors, comme louable, en Ruſſie, l'action de ſe couvrir du ſang d'un homme condamné pour ſes crimes. Les grands de l'Etat exerçoient la même fonction ſur leurs vaſſaux.

On raconte un trait de Pierre I, qui, dans ſa cruauté même, laiſſe entrevoir autant de ſenſibilité, que d'amour pour la juſtice. Une fille d'honneur de l'Impératrice, Mlle Hamilton, eut une intrigue d'amour, dont il provint pluſieurs enfans. Elle feignit toujours d'être malade; mais le Czar ayant conçu quelques ſoupçons, envoya un médecin la viſiter. On découvrit bientôt la véritable cauſe de la maladie; & l'on apprit en même tems, qu'un ſentiment de honte & de crainte, triomphant de l'affection maternelle, avoit fait mourir les enfans à meſure qu'ils venoient au monde. La juſtice exigeoit que le monarque punît un ſi grand crime: d'un autre côté la demoiſelle étoit aimée de l'Impératrice, qui ſollicitoit vivement en ſa faveur; mais l'équité du ſouverain ne lui permettoit pas de par-

donner. Il fit mettre cette fille malheureuſe & dénaturée dans une priſon, l'alla voir lui même; & ſur l'aveu de ſa faute, il prononça, avec larmes, l'arrêt de ſa mort, l'accompagna lui-même à l'échafaud, & l'embraſſa avec beaucoup de douleur & de tendreſſe. Quelques-uns ajoutent que, quand on lui eut tranché la tête, il la prit dans ſes mains, & baiſa les levres encore tremblantes.

L'ami du Czar, dont j'ai parlé ci-deſſus, le général Lefort, étoit un Genevois à qui l'Empereur avoit accordé toute ſa confiance. Il étoit venu en Ruſſie, pour s'avancer dans le ſervice; Pierre le goûta, lui donna d'abord une compagnie d'infanterie, & prit inſenſiblement pour lui une affection qui le conduiſit aux plus grandes places. Il le choiſit pour être le miniſtre de ſes grands projets, pour ſon confident, pour ſon favori; & cette intimité dura juſqu'à la mort du Genevois, que le Czar pleura toute ſa vie. Il l'honora d'une pompe funebre, telle qu'on en fait aux ſouverains, & y aſſiſta lui-même, fondant en larmes, & donnant à ſes peuples l'exemple de la ſenſibilité,

de l'humanité, & de la reconnoiſſance.

En corrigeant les mœurs de ſes ſujets, ce prince fit auſſi quelque réforme dans les loix & dans la conſtitution du gouvernement. Le premier tribunal des Ruſſes eſt le ſénat, dont les membres ſont toujours nommés par le ſouverain. Il connoît de toutes les affaires civiles & criminelles, & homologue les ordonnances émanées du trône. Comme il ne pourroit ſuffire à la multiplicité des affaires, il y a ſous lui pluſieurs autres tribunaux ou colleges, auxquels ſont attribués divers départemens, tels que le college de l'amirauté, qui regle la marine; le college de guerre, qui regarde les troupes; le college du commerce, & le bureau des affaires étrangeres. L'homme principal du ſénat, celui qui lui donne preſque tout le mouvement, eſt le *Général Procureur*. Il a le droit de s'oppoſer aux délibérations, ſi elles ſont contraires aux vues de la Cour; ce qui n'arrive preſque jamais. Il y a auſſi à Moſcow un ſénat, qui eſt comme une diviſion de celui de Pétersbourg; il coopere à ſes fonctions, a une inſpection immédiate ſur les gouverneurs de province,

& reçoit les plaintes qui lui ſont adreſſées ſur leur geſtion.

Le ſénat de Ruſſie n'a rien qui reſſemble à nos parlemens ; ſes membres portent l'épée, & ont un rang militaire. Le grand chancelier eſt le premier miniſtre de l'empire : il n'eſt point chef du ſénat ni de la juſtice : ſes fonctions embraſſent les affaires du dehors, telles que les alliances & les traités avec les puiſſances étrangeres. Il répond aux miniſtres des Cours, & regle, au nom du ſouverain, ce qui regarde la paix ou la guerre. Il a quelquefois un ſous-miniſtre qui, ſous le titre de *Vice-Chancelier*, partage avec lui l'exercice de la place. Chaque province a une cour de judicature, dont le chef, qui repréſente la perſonne du Czar, a ſon chancelier, ſes ſecrétaires, &c ; mais on appelle de tous ces tribunaux à celui de Pétersbourg ou de Moscow.

On ne connoît, à proprement parler, que deux états en Ruſſie ; les nobles & les ſerfs. Le clergé n'eſt preſque compoſé que de ſujets de cette derniere claſſe. Ce ſont des enfans de payſans ou de ſoldats, qui, pour l'or-

dinaire, prennent la prêtriſe ou entrent dans les monaſteres, d'où l'on tire les évêques. Ceux-ci préſident au clergé ſéculier & régulier. Le ſéculier comprend les archipopes, qui ſont comme nos doyens ruraux; les popes, qui reſſemblent à nos curés; & les diacres, ſous le nom deſquels on entend tous les moindres ordres. Les monaſteres ont, comme les nôtres, leurs abbés, leurs prieurs, leurs maîtres de novices, &c.

Le corps des marchands, & quelques ſujets qui exercent des arts libéraux, pourroient être regardés comme le tiers-état; mais les marchands même ne ſont pas tous affranchis: pluſieurs dépendent encore de leurs ſeigneurs, auxquels ils paient une capitation plus plus forte que celle des payſans attachés à la glebe. Parmi les négocians, il y en a qui ont reçu l'épée, comme une marque d'ennobliſſement: les deux familles de Strogonof & Démidof, dont je crois vous avoir parlé, ſont de ce nombre. Elles ont le titre de *baron*, & poſſedent, en Sibérie, des mines de fer, dont elles font un gros commerce. Sur ce point, les Moſcovites penſent aſſez comme les François: leurs négo-

cians ne ſont point nobles; mais ils peuvent le devenir. Ils ont auſſi une compagnie de marchands, qui, comme nos fermiers-généraux, ont affermé pluſieurs droits de la couronne, & particuliérement la vente des eaux-de-vie. On compte parmi eux quelques millionnaires, mais ſans orgueil, ſans inſolence & ſans faſte. Vous voyez que le tiers-Etat, s'il en exiſte en Ruſſie, eſt très-reſſerré. Il pourroit encore comprendre les perſonnes attachées, dans les bas emplois, au ſervice de la cour; elles ne dépendent d'aucun ſeigneur.

Si les noms odieux de maîtres & d'eſclaves, ſi humilians pour la nature humaine, ne ſont point anéantis en Ruſſie, au moins les nobles n'ont-ils plus, comme autrefois, le droit de vie & de mort ſur les ſerfs. Ils peuvent, quand ils en ſont mécontens, les faire punir par le fouet, ou par la perte de leur barbe, ce qui eſt, pour eux, un très-grand affront. Ils en exigent une capitation & des corvées; & ont le droit de choiſir, parmi eux, le nombre de garçons & de filles néceſſaire, pour leur ſervice particulier. Dans la vente

de leurs terres, eſt compriſe celle des payſans ou eſclaves qui y ſont attachés; & le prix ſe regle toujours ſur leur nombre. Pour poſſéder une terre, il faut être ou noble ou ennobli. Les évêques & les monaſteres ſont dans le cas de la nobleſſe; ils peuvent avoir des terres & des eſclaves (1); ce qui n'a jamais été accordé aux eccléſiaſtiques du ſecond ordre.

Les artiſans ſont tous ſerfs: ils appartiennent aux nobles qui les logent, les nourriſſent, les habillent, diſpoſent de leur induſtrie; & quand ils les emploient pour eux-mêmes, ils leur fourniſſent la matiere de leur travail. Lorſqu'ils n'ont plus beſoin de leur ſervice, ils leur permettent de s'occuper pour d'autres, & ſur-tout pour les étrangers, dont ils reçoivent un meilleur ſalaire. On ne voit dans les rues ni boutiques ni atteliers d'artiſans: ils ſont renfermés dans l'intérieur des maiſons de leurs maîtres. Les gens de la campagne, en payant au ſouverain & à leur ſei-

(1) On a déjà dit que l'Impératrice régnante leur en avoit ôté la propriété, & les avoit réduits à de ſimples penſions.

gneur, la capitation à laquelle ils ſont ſoumis, peuvent avoir un pécule particulier dont ils ont la propriété, ſans que perſonne puiſſe les en priver. La partie plaignante obtiendroit une prompte juſtice.

La nobleſſe Ruſſe ſe diviſe en pluſieurs claſſes. La premiere, compoſée des anciennes races du pays, eſt très-conſidérée. La ſeconde comprend les familles étrangeres établies en Moſcovie. Comme elles ſortent toutes de maiſons royales, elles ne ſont pas moins reſpectées que les précédentes. Celle de Gallitzin eſt regardée comme la plus noble de l'empire. Les princes créés, tels que Menzikof, forment la troiſieme claſſe. La quatrieme deſcend des principaux Tartares de Caſan, qui ſe convertirent au Chriſtianiſme, lorſque les Ruſſes firent la conquête de leur pays. Pour les engager à recevoir le baptême, on leur promit de les élever au rang de prince de Ruſſie; & ils ne ſe firent Chrétiens qu'à cette condition. Les familles, dont les ancêtres n'ont été que ſénateurs, ou qui ont fait alliance avec les Czars, les étrangers, qui ſe ſont élevés par leur

mérite ſous le regne de Pierre le Grand, ſont regardés comme le dernier ordre de la nobleſſe Moſcovite.

Autrefois les nobles de la premiere claſſe étoient obligés de demeurer à Moſcow, & d'aller tous les jours rendre leurs hommages au Grand-Duc. Par-là, il les contenoit dans le devoir, & empêchoit qu'ils n'acquiſſent trop de conſidération dans les provinces. La nobleſſe alors n'étoit point appréciée par ſon ancienneté, mais par le nombre des gens de mérite, qui avoient illuſtré la nation. On ſe prévaloit du nom de ſes aïeux, & des places qu'ils avoient occupées, pour en obtenir de pareilles. On croyoit que l'Etat devoit récompenſer, dans les deſcendans de ſes bienfaiteurs, les ſervices rendus à la patrie; que ces ſervices ſont un titre ſenſible & inconteſtable, qui aſſure le reſpect & l'obéiſſance des peuples; que l'empire eſt toujours floriſſant, lorſque les citoyens ſont perſuadés que la reconnoiſſance publique eſt le plus bel héritage qu'ils puiſſent laiſſer à leur poſtérité; que ſi l'on n'accordoit les dignités qu'au mérite, comme il n'a pas toujours un caractere d'évidence

qui le faſſe reconnoître, il pourroit n'être point apperçu par la multitude; ce qui feroit naître des conteſtations & des troubles.

Le Czar Théodore, frere & prédéceſſeur de Pierre I, étoit dans des principes tous différens. Perſuadé que les deſcendans des héros ſont rarement les héritiers de leur gloire, la nobleſſe, quelque illuſtre qu'elle pût être, lui paroiſſoit un titre inſuffiſant & chimérique. Il ne pouvoit concevoir comment des places, dont l'exercice ſuppoſe des talens & des connoiſſances, étoient abandonnées à des perſonnes qui n'avoient, pour toute recommandation, qu'un grand nom. Dans la vue de détruire ces diſtinctions de naiſſance & d'origine, il convoqua tous les nobles, ſe fit remettre leurs titres & leurs chartres, & les jetta au feu en leur préſence.

Pierre I gouverna dans le même eſprit: il ordonna que, ſans aucun égard pour les familles, on obſerveroit le rang, ſelon la charge & le mérite de chaque particulier. Les honneurs & la conſidération ſe reglent ſur le grade militaire; un lieutenant-général, quoique d'une nobleſſe commune, a le pas ſur

un prince qui n'a que le rang de colonel. La conſtitution du gouvernement eſt toute militaire; & la nobleſſe, par état, eſt vouée au ſervice dès ſa naiſſance. Elle commence par le rang de ſoldat; on ne la voit point, à peine ſortie de l'enfance, commander à des hommes blanchis dans les travaux de la guerre, & dont les fronts cicatriſés atteſtent les explois. Pluſieurs nobles Ruſſes, ſans avoir ſervi à l'armée, deviennent officiers-généraux, parce que les différens emplois qui les attachent à la Cour, leur tiennent lieu de ſervice militaire, & leur en donnent les grades & les prérogatives.

Il y a ici, comme dans les autres Etats de l'Europe, pluſieurs ordres de chevalerie. Le principal eſt celui de S. André, dont j'ai parlé; le ſecond, celui de ſainte Catherine, dont l'épouſe de Pierre le Grand portoit le nom. Ce prince établit ſa femme chef de cet ordre, & lui céda le pouvoir de le conférer aux perſonnes de ſon ſexe. Le troiſieme eſt celui de ſaint Alexandre.

La nobleſſe eſt obligée de paroître ſouvent à la Cour, ſur-tout aux jours de gala & de cérémonie. En général,

les ſeigneurs Ruſſes ne ſont point riches : on ne compte pas quatre maiſons qui aient cent mille écus de revenu. Ils aiment la magnificence dans les habits & dans les équipages ; mais l'intérieur de leur maiſon ne répond pas à cette apparence de luxe. La table de la Czarine eſt très ſomptueuſe ; cette princeſſe mange aſſez ſouvent en public avec les premieres claſſes de la nobleſſe, diviſée ſuivant les rangs militaires ; les ambaſſadeurs étrangers ſont admis à ces feſtins ; & pour éviter les difficultés d'étiquette, les places ſont tirées au ſort par billets.

Le droit d'hérédité, tant pour les terres, que pour les biens-meubles, ſe diviſe en portions égales entre les enfans mâles, ſans préférence pour les aînés. Les filles n'entrent guère dans le partage des biens-fonds avec leurs freres : leur dot, pour l'ordinaire, conſiſte en argent ; mais ſi elles n'ont point de freres, elles recueillent toute la ſucceſſion. On ne ſubſtitue ni fiefs ni terres à l'aîné d'une famille ; & aucune famille n'eſt titrée du nom d'une terre ou d'un fief. Auſſi n'arrive-t-il jamais qu'un nom cher & recommandable à la patrie, paſſe

ſcandaleuſement au fils du publicain déteſté ou de l'ignoble millionnaire, dont le pere, du fruit de ſes rapines, aura acheté la terre de ceux qui l'ont porté. On ne voit pas, entée ſur une grande maiſon, décorée de ſes armes, revêtue de ſes titres, une race ignorée & abjecte, dont les générations précédentes y euſſent à peine été admiſes comme domeſtiques. A la maniere des Grecs, on ne diſtingue les perſonnes d'une même famille, que par la différence du nom de baptême de leur pere & de leur propre nom, comme *Ivan Grégoriwitz*, *Vaſili Vaſilowitz*; Jean, fils de Grégoire; Baſile, fils de Baſile. Les méſalliances ſont inconnues en Ruſſie; les nobles ne prennent des femmes que dans leur claſſe, & jamais parmi des marchands, des financiers ou des ſerfs.

Depuis mon arrivée à Pétersbourg, j'ai fait pluſieurs courſes dans les environs. Les lieux les plus remarquables ſont les forts de Cronſlot, de Cronſtadt & de Schluſſelbourg. Le premier eſt une citadelle imprenable, ſous le canon de laquelle les plus grandes flottes peuvent être à l'abri. Pierre I la fit conſtruire, pour mettre ſa capitale

hors d'inſulte. Il fonda lui-même la profondeur de la mer, aſſigna l'endroit où devoit être élevé le fort, en fit un modele en bois, & laiſſa à Menzikof le ſoin de faire exécuter l'ouvrage ſur ce modele. On frappa des médailles à cette occaſion, comme dans toutes celles qui méritoient quelque célébrité. Cronſtot eſt bâtie dans une iſle du golfe de Finlande ; & c'eſt-là que ſe tiennent les vaiſſeaux de guerre, qui ne ſauroient aborder à Pétersbourg, parce que les eaux y ſont trop baſſes.

Le château & la ville de Cronſtadt ont été auſſi fondés par le Czar, le premier en 1703, & la ville en 1721. Il y a un port où on radoube les navires, & un grand canal qu'on met aiſément à ſec pour le même uſage.

Schluſſelbourg, place forte, long-tems poſſédée par les Suédois, ſous le nom de *Notebourg*, fut priſe par Pierre le Grand, qui la nomma *ville de la clef*, Schluſſelbourg, pour marquer qu'il la regardoit comme la clef de l'Ingrie, de la Livonie & de la Finlande. Les Suédois, qui défendoient cette place, firent des actions inouies de bravoure, & obtinrent, ſur la breche, la capitu-

lation la plus honorable. L'empereur diſtribua des médailles d'or à ſes officiers, récompenſa tous les ſoldats; & pour relever, aux yeux de ſes peuples, l'éclat de ſes moindres victoires, il fit, à l'occaſion de la priſe de ce fort, une entrée triomphante dans Moſcow.

Toute la côte de l'Ingrie, depuis Cronſlot juſqu'à Pétersbourg, eſt bordée de maiſons de campagne. Comme elles ſont ſituées ſur une élévation, elles ont une vue charmante. On y voit celles des Czars, & leurs jardins de plaiſance. Il y en a dont les jets d'eau ſont ſupérieurs à ceux de Verſailles; & les bords de la Seine n'offrent rien de plus riant ni de plus agréable. A huit lieues de la ville, eſt le magnifique monaſtere de S. Alexandre. Pierre I le fonda en l'honneur d'un ancien Czar de Moſcovie, honoré comme un ſaint, & dont les oſſemens y furent transférés avec beaucoup de pompe. Un autre monaſtere plus célebre, eſt celui de la Trinité, qui eſt tout à la fois un château fort & un couvent de moines. De larges foſſés & des ramparts de brique, garnis d'artillerie, l'environnent de toutes parts. Dans les troubles qui agiterent

les commencemens du regne de Pierre I, ce prince fut plus d'une fois obligé de s'y refugier, & y trouva ſa ſûreté, plus encore par la force, que par la ſainteté du lieu.

Dans la partie la plus ſeptentrionale de la Ruſſie Européenne, eſt le gouvernement d'Arcangel. Je compte m'y rendre le printems prochain, pour aller de-là dans la Laponie, l'Iſlande, le détroit de Davis, le Groënland, pays extrêmement froids, & où l'on ne voyage guere que dans le fort de l'été. Mon deſſein eſt de paſſer l'hiver à Pétersbourg, pour y prendre les arrangemens convenables; en attendant, voici quelques obſervations générales, qui termineront mes remarques ſur la Ruſſie.

Dans cette vaſte étendue de terrein qui embraſſe le nord de l'Aſie & de l'Europe, & s'étend depuis les frontieres de la Chine, juſqu'aux confins de la Pologne, vous concevez qu'il doit ſe trouver une grande différence de climats. Les provinces méridionales & le cœur du pays ſont d'une chaleur modérée en été; & quoique couverts de neige, & continuellement glacés pendant

pendant l'hiver, cependant, lorſque l'air s'adoucit, les végétaux croiſſent avec une vîteſſe incroyable. Plus la terre a été enfermée ſous la neige, moins elle a perdu de ſa chaleur: auſſi produit-elle plus de bled, que les hommes & les beſtiaux n'en peuvent conſommer; & l'on n'entend parler ni de cherté ni de diſette. On n'en laboure même qu'autant qu'il en faut, pour nourrir les habitans; on voit des campagnes immenſes, où il ne croît que de l'herbe; encore néglige-t-on le plus ſouvent de la couper. On mange d'aſſez bons fruits, & de toutes ſortes de légumes. Les melons ſont d'une groſſeur extraordinaire: ils peſent juſqu'à quarante livres. Les payſans ont une adreſſe toute particuliere pour les cultiver. Ils font tremper la graine dans du lait de vache, ou du fumier de brebis, délayé avec de l'eau de citerne. Leurs couches, qui ont ſix pieds de profondeur, ſont faites de fumier de cheval, tel qu'on le tire de l'écurie. Ils le couvrent de terre, y enfoncent la graine, & ſe ſervent, comme nous, de cloches de verre, &c.

Parmi les fruits qui croiſſent dans

cette partie de la Ruſſie, il y a une eſpece de pomme appellée *native*, qui ſignifie *verſéplein*, parce qu'elle eſt en effet toute pleine de jus. Son goût eſt aigrelet, & aſſez agréable. En mûriſſant, elle devient ſi tranſparente, qu'on en peut compter les pépins. On a ſouvent eſſayé de tranſplanter ce fruit dans d'autres climats; mais il dégénere & devient inſipide. Comme les Ruſſes aiment beaucoup l'ail, ils en cultivent par tout où il en peut venir.

De grands lacs, des fleuves conſidérables, des rivieres qui ſont preſque toutes navigables, & quatre ou cinq mers, arroſent la Ruſſie, & lui fourniſſent une multitude prodigieuſe & variée de poiſſon. La Volga parcourt un eſpace de plus de ſix cens lieues; &, par les divers canaux qui y communiquent, on commerce dans les quatre parties du monde. Par cette même communication, toutes les provinces de l'empire peuvent ſe donner des ſecours réciproques. Celles qui ont fait une récolte abondante, ſoulagent les pays où elle a été mauvaiſe; &, dans un tems de calamité, la Ruſſie ſe ſuffit à elle-même. Ses immenſes forêts ſont peu-

plées d'animaux, principalement de ceux dont on retire les plus belles fourrures. Les ours & les loups y font des ravages terribles, & rendent les chemins très-dangereux. L'hiver, ils entrent dans les maiſons & enlevent les beſtiaux : les grandes routes en ſont remplies ; & les payſans ne s'en défendent, que par le moyen d'un bâton qu'ils attachent, & laiſſent traîner au bout d'une longue corde, à la queue de leurs traîneaux pour les effrayer.

Les campagnes abondent en gibier, en gros bétail, en moutons, en chevaux. Les coqs de bruyere, les faiſans, les gelinotes, les perdrix, les oies, les canards ſauvages ſont à très-grand marché. On fait peu de cas des hérons, des cygnes, des grives, des cailles, des alouettes ; les habitans ne prennent pas même la peine de les tuer. On trouve tant de miel & de cire dans les bois, qu'outre la quantité qu'en emploient les Moſcovites, pour leurs cierges & leur hydromel, ils en vendent annuellement plus de vingt mille quintaux aux étrangers. Mais leur principale richeſſe conſiſte en cuirs de bœufs, d'élans & de vaches, appellé *cuirs de Rouſſy*, ou

de Ruſſie; en pelleteries fines, en lin, en chanvre, en talc, en fer, en ſuif, en goudron, en mâts de navire, plus eſtimés que ceux de Norvege.

L'hiver eſt exceſſivement froid, même dans les provinces qui ne ſont pas les plus ſeptentrionales de l'empire. Si l'on en croit quelques perſonnes, on a vu, dans les grandes gelées, la terre s'entre-ouvrir, l'haleine tomber en petite neige, les crachats en glaçons, & beaucoup de gens y perdre le nez & les oreilles.

On ne connoît guere, dans la partie du nord, que deux ſaiſons, qui ſe ſuccedent aſſez rapidement. Dans le tems de la chaleur, la terre ſe hâte de produire; & le bled n'eſt pas plutôt dans la terre, que le ſoleil, qui paroît dix-huit à vingt heures ſur l'horiſon, le fait germer, croître & mûrir; en moins de deux mois, on ſeme le grain, & l'on fait la moiſſon. Elle eſt, en général, peu abondante, parce que le pays eſt couvert de marais, de forêts & de montagnes. Le bled y eſt rare; mais la grande quantité d'oiſeaux, de bêtes ſauvages, & de poiſſon, dédommage les peuples de ce que la terre leur refuſe. Ils en

trouvent assez pour se nourrir, se vêtir & payer les impôts.

La Russie n'est pas peuplée à proportion de son étendue ; à peine contient-elle vingt-quatre millions d'ames, dont la plupart sont serfs. Le reste comprend les nobles, les gens de guerre, les ecclésiastiques, les moines, les marchands, les Tartares Chrétiens, Mahométans & Payens. Les sectaires dont je vous ai parlé, & qui sont ici comme les Quakres en Angleterre, sont au nombre d'environ vingt-deux mille, & paient une taxe plus forte que les autres sujets.

Les Russes se servent de monnoie d'or, d'argent & de cuivre, frappée au coin du prince. Il y a des pieces d'or, qui valent vingt cinq & cinquante livres. Le rouble d'argent vaut cent de nos sols : on en fait de dix sols & de vingt-cinq. La monnoie de cuivre est d'un grand usage dans le commerce ordinaire. Les poids & les mesures sont fixés, et rendus uniformes, ainsi que les loix ; le prix des denrées nécessaires est réglé, de même que tout ce qui regarde la sûreté, le bon ordre & les facilités pour le commerce.

A Pétersbourg, Moscow, &c, presque

toutes les rues ſont gardées jour & nuit, par des hommes que les ſeigneurs fourniſſent, & qui ne ſont armés que de bâtons. S'il arrive du déſordre, ils arrêtent le coupable, & le conduiſent devant le juge qui en ordonne ſuivant les circonſtances. Ces mêmes villes ſont éclairées la nuit par des lanternes, qui ſe mettent ſur des poteaux placés dans un même alignement devant les maiſons. Il y a encore cette commodité en Ruſſie, qu'on n'y eſt point continuellement interrompu, comme dans nos pays, par le ſon des cloches. Pour avertir le peuple de ſe rendre à l'office, on ne fait que tinter. Ce ſeroit un carillon inſupportable à Moſcow, où il y a un grand nombre d'égliſes, ſi toutes les cloches ſonnoient en branle. Outre cette police particuliere, il y en a une générale, dont le chef, établi à Pétersbourg, eſt à la tête d'un tribunal qui veille au maintien de l'ordre, d'un bout de l'empire à l'autre.

On voit dans cette ville, ainſi qu'à Moſcow, des jardins publics, où les hommes & les femmes ſe promenent enſemble comme aux Tuileries. Ce ſont les jardins du palais impérial, ornés,

comme les nôtres, de ſtatues de marbre & de jets d'eau. On y joue au billard; on y entend de la muſique; mais on n'y trouve point ou peu de rafraîchiſſemens. Les honnêtes gens s'y font ſuivre par leurs domeſtiques; ce qui rend ces promenades aſſez déſagréables. Elles ſont ſur-tout fréquentées les jours de fêtes; & il y a des tems, où elles paroiſſent preſque auſſi brillantes qu'à Paris.

En hiver, les femmes de condition courent les bals, font des parties de jeu, aſſiſtent aux aſſemblées & aux ſpectacles; car aujourd'hui, on trouve en Ruſſie, des muſiciens Italiens, François & Allemands: on y joue nos comédies, & des opéra comiques. Quelques-unes de ces mêmes femmes s'amuſent à broder; mais, en général, elles ſont pareſſeuſes & indolentes. Celles des marchands ont ſoin de l'intérieur de la maiſon; les payſannes préparent la nourriture, gardent les enfans, & s'occupent à filer.

Par les ſages réglemens du Czar Pierre, toutes les grandes villes ſont aujourd'hui délivrées de cette foule odieuſe & importune de mendians, trop ſoufferte dans les autres Etats, &

qui, aux dépens des honnêtes gens, traînent une vie miſérable & honteuſe. Autrefois ils enlevoient les enfans, leur rompoient les bras & les jambes, ou leur crevoient les yeux, & enterroient ceux qui ne pouvoient réſiſter à cette cruelle opération. Ils expoſoient aux yeux des paſſans, les autres malheureuſes victimes de leur barbarie, pour exciter la commiſération & tirer de l'argent des perſonnes compatiſſantes.

La Ruſſie ne manque point d'hôpitaux pour les pauvres, les malades & les troupes de terre & de mer. Les drogues qu'on y emploie, ſe tirent de l'apothicairerie de Moſcow, un des plus beaux, des plus riches & des plus utiles établiſſemens de l'Europe. Le bâtiment eſt vaſte & élevé : d'un côté eſt la pharmacie ; de l'autre, l'appartement de celui qui y préſide, & ſes différens bureaux. Deux autres pieces ſervent de laboratoire & de bibliotheque, avec un cabinet d'hiſtoire naturelle. Le préſident a ſous lui divers officiers, qui ſont eux-mêmes à la tête de pluſieurs commis. Son pouvoir s'étendoit autrefois, juſqu'à faire punir de mort ceux qui étoient ſous ſa direction. Tous les

médecins, chirurgiens, apothicaires & droguiſtes reçoivent leur ſalaire dans ces bureaux.

D'après ce tableau général du gouvernement ancien & moderne de la Ruſſie, vous devez conclure que le renouvellement de cet empire, plus vaſte que celui des Romains, plus étendu que celui d'Alexandre, eſt l'époque la plus mémorable de notre ſiecle. Un homme ſeul, dans l'eſpace de cinquante années, a policé un pays de deux mille lieues, preſque inconnu juſqu'alors; & pour opérer cette étonnante révolution, ce nouveau Légiſlateur, plus ſage, plus heureux, plus adroit que Théſée & Romulus, avec la patience de ſe paſſer de tout, a eu l'adreſſe de ſe ſervir de tout.

Je ſuis, &c.

A Pétersbourg, ce 21 Novembre 1767.

Fin du Tome VII.

TABLE
DES MATIERES
Contenues dans ce Volume.

LETTRE LXXVIII.

LA SIBÉRIE.

VILLE & gouvernement de Caſan. Page 5
Conquête des Moſcovites. 6
Deſcription de Caſan. *ibid.*
Commerce qu'on fait dans ce pays. 7
Ses productions naturelles. 9
Débordemens du Volga. *ibid.*
Fameux monaſtere. 10
Fête à l'honneur de la Vierge. 11
Moſquées de Caſan. 12
Tartares des villages voiſins de Caſan. 14
Leurs mœurs & uſages. *ibid.*
Les Tchérémiſſes & autres. 15
Religion de ces peuples. 16
Leurs vêtemens. *ibid.*
Les Tchovaches & autres Tartares. 17
Leurs ſacrifices. *ibid.*
Autres uſages de ce peuple. 18
Les Votiakes, autres Tartares. 19
Froid exceſſif de Caſan. *ibid.*

Caverne ſinguliere de Kongour. 20
Maniere de raſſembler les abeilles. 21
La ville de Catherinebourg. Ses mines. *ibid.*
Mines & fonderies de Siſſert. 23
Mines & fonderies de Kamenskie. *ibid.*
Fonderie de cuivre à Kolivan. 24
Fonderie d'Argoune. 25
Nature & propriétés de ces mines. 26
Spectacle donné à Catherinebourg. 27
Gouvernement de cette ville. 28
La ville de Solikamsky. *ibid.*
Puits de ſel. 29
La pierre d'Amianthe. 30
La ville de Verchatoure. 31
La foire d'Irbit. *ibid.*
La ville de Thionmenne. 32
Tartares *Karakalpacks*. *ibid.*

LETTRE LXXIX.

SUITE DE LA SIBÉRIE.

CONQUETE de la Sibérie. 35
Le Coſaque *Jermack*. *ibid.*
Sa mort. 37
Les princes Tartares vaincus. *ibid.*
De la cavalerie Sibérienne. 38
La ville de Tobolsk. *ibid.*
Mœurs des Tartares de Tobolsk. 40
Leur circonciſion. *ibid.*
Autres habitans de Tobolsk. 42
Arts & métiers connus en Sibérie. 43
Gouvernement de Tobolsk. 44
Fête qui ſe célebre dans les familles. 45

Le carnaval de Tobolsk. *ibid.*
Les filles publiques. 46
Comment on y fait le Carême. 47
Mariages des Tartares. *ibid.*
Cérémonies de la noce. 48
La fête de Pâques. 50
Cérémonie du jeudi avant la Pentecote. 53
Environs de la ville de Tobolsk. *ibid.*
Productions naturelles. 54
La chaſſe des hermines. 55
Abondance d'excellens poiſſons. 57
Lieu où la Vierge fait des miracles. 58
La ville de Tara. *ibid.*
Les Tartares Théléïniens. 59
Réponſe d'une femme Théléïnienne. *ibid.*
Comment ils diſtillent leur eau-de-vie. 60
Leur religion. *ibid.*
Les Tartares Abintſiens. 61
Les Tartares de Kondoma. 62
Leurs prêtres ou ſorciers. 63
Les Tartares de la Tchouline. *ibid.*
Leur converſion. 64
Caractere des Tartares de Sibérie. 65
Ce qu'ils penſent des Ruſſes. 66
Bateliers de la Sibérie. *ibid.*
Mets dont ils ſont très-friands. 68
Deſcription des forts de Sibérie. *ibid.*
Lac de Jamichéva. 69
Le fort de Sempalat. 70
Papier qu'on y trouve. *ibid.*
Le palais d'Ablainkit. 71

LETTRE LXXX.

SUITE DE LA SIBERIE.

KALMOUCKS & Coſaques. 73
Comment ſe fait ici la chaſſe du cerf. 75
La ville de Tomsk. *ibid.*
Paſſage des caravanes. 76
Débauche des Tomskains. 77
La S. Michel eſt leur fête. *ibid.*
Mariage forcé. *ibid.*
Dévotion à une image de S. Nicolas. 78
Bêtes fauves aux environs de Tomsk. *ibid.*
Poiſſons de la rivière de Tomm. 79
La ville d'Yeniſeisk: route qui y conduit. 80
Plantes médicinales. 81
Peau de l'animal appellé *pieſſy*. 82
Les Oſtiakes. Leur chaſſe aux ours. 83
Leur religion. 84
Leurs mœurs & uſages. 85
Propreté des femmes. 86
Leurs mariages. 87
Uſage ſingulier. 88
Noms qu'ont donné aux enfans. 89
Occupations de ce peuple. 90
Sa fidélité dans le commerce. *ibid.*
Ses chiens & ſes rennes. 91
Ce qui s'obſerve à la mort. *ibid.*
Idoles des Oſtiakes. 92
Leurs ſacrifices. 93
Comment ils font leurs ſermens. 94
Les Samoiedes. 95
Leurs idées ſur la divinité. 96

L'éducation des enfans. 97
Leur pêche & leur chaſſe. *ibid.*
Leur portrait. 99
Soupçons des maris. 101
Malpropreté des Samoïèdes. *ibid.*
Leurs habillemens, leurs logemens. 102
Naiſſance des enfans. 103
Les enterremens. *ibid.*
Vertus & qualités des Samoïèdes. 104
Les Samoïèdes ſoumis à la Ruſſie. 105
Leur origine. *ibid.*
Amour pour les ſortileges. 106
Uſages des rennes. 107
Des traineaux. *ibid.*
Deſcription d'une renne. 108
De quoi ſe nourrit cet animal. 109
Son utilité. 110
Les ſoins qu'il exige. *ibid.*
Maladies auxquelles il eſt ſujet. 111
Maniere de le gouverner. 112
Rennes domeſtiques & ſauvages. 114
Maniere de prendre ces dernieres. *ibid.*

LETTRE LXXXI.

SUITE DE LA SIBÉRIE.

LA ville de Kraſnoyark. 115
Les Slouvichnies. *ibid.*
Fertilité des terres de Kraſnoyark. 116
Ses antiquités. 117
Uſages des ſages-femmes. 118
La fête de l'*écoute*. 119
Maniere de payer le tribut. 120

Deſcription du lac de Baïkal. 121
Reſpect des matelots pour ce lac. 122
Hiſtoire d'un pilote Allemand. *ibid.*
Comment on pêche dans ce lac. 123
Nations des environs du lac Baïkal. *ibid.*
Les Bourates. *ibid.*
Maniere dont ils préparent le thé. 125
Leur religion. 126
Habillement des prêtres. *ibid.*
Maniere dont on en uſe avec eux. 127
Ornemens des femmes. 128
Les Bratskains. 129
Leurs ſacrifices. 131
Les Yakoutes. 132
Divinités de ces peuples. *ibid.*
Leur uſage dans les maladies. 133
Leurs enterremens. 134
Coutume ſinguliere. 135
Rocher révéré chez les Yakoutes. 136
Leurs idoles. 137
Uſage incroyable. 138
De quoi ils ſe nourriſſent. *ibid.*
Portrait & uſages des Yakoutes. 139

LETTRE LXXXII.

SUITE DE LA SIBÉRIE.

VILLES des environs du lac Baïkal. 141
La ville d'Irkoutsk. *ibid.*
Mœurs de ſes habitans. 143
Maladie épidémique. *ibid.*
Ses environs ſont agréables. 144
La ville de Selinghisk. 145

La riviere de Selenga. *ibid.*
Beauté du pays. 146
L'omoule, ſorte de poiſſon. 147
La ville de Nertchinsk. 148
Débauches de ſes habitans. *ibid.*
La ville d'Oudinsk. 149
La ville d'Elimsk; ſes habitans. 150
La Léna, riviere fameuſe de la Sibérie. *ibid.*
La ville d'Yakoutsk. 151
Longueur de l'hiver, & rigueur du froid. *ibid.*
Briéveté des jours. 152
Fenêtres de glaces. 153
Uſages des habitans d'Yakoutsk. *ibid.*
Comment ſe fait la chaſſe des zibelines. 154
Deſcription des zibelines; leur prix. 156
De quoi elles ſe nourriſſent. 157
A qui elles ſont envoyées. 158
Commerce de grains ſur la Léna. 159
Eau-de-vie dans le pays. *ibid.*
Limites de la Chine & de la Sibérie. 160
Uſage particulier des payſans. 162
Les Sibériens ſujets à l'ivrognerie. *ibid.*
Pareſſe des laboureurs. 163
Pratique à l'égard des exilés. *ibid.*
Il y a peu d'ouvriers en Sibérie. 164
Confiance dans leurs forciers. *ibid.*
Fontaines & montagnes de ſel. 165
Le talc. *ibid.*
Montagnes ſingulieres. 166
Montagnes d'aimant. 167
Beurre de pierre. *ibid.*
L'orgeli, animal de Sibérie. 168
Le ſerga, autre animal de Sibérie. 169
L'hyenne, animal terrible. *ibid.*
Os de mammouts. 170

Sont-ils des os d'éléphant ? 171
Juſquiame de Sibérie. 173
Les aſperges de Sibérie. *ibid.*
Le voloſſe, maladie du pays. 174
Orages & climat de la Sibérie. 175
Idée qu'on doit ſe former de ce pays. 176
Ses changemens heureux. 177

LETTRE LXXXIII.

Le Kamtschatka.

Situation & diviſion de ce pays. 179
Il eſt ſoumis aux Ruſſes. 180
Révolte des Kamtschadales. 182
Ils en ſont punis. 183
Ils embraſſent le Chriſtianiſme. 184
Volcans de ce pays. 185
Productions naturelles. 186
Le climat. 187
Les animaux. 188
Portrait des habitans. 190
Leur habillement. 191
Leurs maiſons. 192
Leurs mœurs. 194
Leurs voitures. 195
Leurs feſtins. 197
Leurs mariages. 199
Leur religion. 204
Leur enterrement. 205
Leur commerce. 206
Les iſles Kouriles. 207
Mœurs des habitans. *ibid.*

LETTRE LXXXIV.

La Nouvelle Zemble.

DESCENTE dans ce pays. 210
Ours que les cris font fuir. *ibid.*
Glace d'une extrême épaiſſeur. *ibid.*
Les ours approchent du navire. 211
Les glaces forment des montagnes. 212
Hutte pour loger les gens de l'équipage. 213
Combat contre deux ours. 214
Froid exceſſif. *ibid.*
Chaſſe aux renards blancs. 215
Occupation des gens de l'équipage. *ibid.*
Horreur de leur ſituation. *ibid.*
Les vivres prêts à manquer. 216
Le froid empêche de laver le linge. 217
La fumée eſt un autre fléau. *ibid.*
Conſternation générale. 218
Le bois manque. *ibid.*
Le froid diminue. 219
Les ours reviennent. 220
Spectacle d'un amas de glaçons. 222
Mémoire laiſſé dans la hutte. 223
Deſcription de cette contrée. *ibid.*
Lapins de la Nouvelle Zemble. 224
Les canards dépoſent leurs œufs. *ibid.*
Vaches marines. 225
La Nouvelle Zemble eſt habitée. 226
Ce que des voyageurs en racontent. *ibid.*
Zembliens en Danemarck. 227
Iſle voiſine du détroit de Weigatz. 230
Cataſtrophe épouventable. 231

Action extraordinaire de bravoure. 233
Pêche d'une vache marine. *ibid.*
Caractere de ces animaux. 234
Les exilés de Sibérie. 237
Leur maniere de vivre. 238
Leur induſtrie. 239
Leur ſort cruel. 240
La ville de Papinowogorod. 242
Uſage de ſes habitans. 243
Punition ſinguliere d'une femme. *ibid.*
Les habitans de la Sibérie. 245
Caractere des naturels du pays. 246

LETTRE LXXXV.

LA RUSSIE.

PEUPLES de la Ruſſie. 248
Commencement de cette domination. 249
Rurich, chef de la premiere race. *ibid.*
Son fils Igor épouſe Oléga. 250
Hiſtoire de leurs amours. *ibid.*
Oléga venge la mort de ſon mari. 251
Elle embraſſe la religion Chrétienne. 252
Son petit-fils ſe fait Chrétien. 253
Il partage ſes Etats entre ſes enfans. 257
Les Tartares s'emparent de la Ruſſie. *ibid.*
Le Czar Baſilowits délivre ſa nation. 258
Baſilowitz le Tyran. *ibid.*
Traits de bizarrerie de la part de ce prince. 260
Ce qu'il dit à des voleurs. 264
Borits-Gudenow uſurpe le trône. 265
Le faux Démétrius. *ibid.*
Zusky monte ſur le trône. 266
D'autres faux Démétrius. *ibid.*

Chef de la race de Pierre le Grand. 267
Alexis, fils de Michel. *ibid.*
Anecdote concernant ſon mariage. *ibid.*
Son regret d'avoir tué un homme. 268
Portrait de ce prince. 269
Royaume d'Aſtracan. *ibid.*
La ville de Tétoosk. 270
Punition d'un faux prophete. *ibid.*
Loi contre les devins. 271
Le knout, punition des Ruſſes. 272
Les bourreaux du pays. *ibid.*
Comment on donne la queſtion. *ibid.*
Les ſupplices pour différens crimes. 273
La ville de Simbirsky. 274
Célébration du dimanche des Rameaux. 275
La montagne aux filles. 277
Mines de ſouffre. 278
Le tombeau du roi Mammon. *ibid.*
Plaiſanterie d'un Moſcovite. 279
La ville de Samara. *ibid.*
Célébration de la fête de Pâque. 280
L'ivreſſe eſt commune en Ruſſie. 281
Montagne des ſerpens. *ibid.*
La ville de Saratof. 282
Foire de Tartares. *ibid.*
Les Coſaques; leurs mœurs. *ibid.*
Danſes Ruſſes. 283

LETTRE LXXXVI.

SUITE DE LA RUSSIE.

CANAL près de la ville de Czaritza. 285
La ville de Tzornoyar. *ibid.*
Les Tartares Nogais. *ibid.*

ıpation de leurs femmes. 287
ille d'Aſtracan. 288
commerce. *ibid.*
:aravancerai ; ſon marché. 289
ıdance de poiſſon. *ibid.*
relet, poiſſon très-eſtimé. 290
ıviar ; ce que c'eſt. *ibid.*
n fait un grand commerce. *ibid.*
:hés d'Aſtracan. 291
ares d'Aſtracan. *ibid.*
vernement de cette ville. 292
obles des environs. 293
lité des iſles du Volga. 294
ins & autres moucherons. *ibid.*
:aux d'Aſtracan. 295
ıys produit beaucoup de ſel. *ibid.*
:au de Tartarie, plante ſinguliere. 296
lle de Saratof. 298
; des liqueurs fortes. *ibid.*
ui ſe pratique aux funérailles. 299
ment on enſevelit les morts, 300
nes pleureuſes. *ibid.*
de la ſépulture. 302
ıation de bonne vie. *ibid.*
ıs après le convoi. 304
ur de l'anniverſaire. *ibid.*
concernant les mariages en Ruſſie. 306
ion de l'adultere. *ibid.*
ılygamie eſt proſcrite. 307
ens uſages abolis. *ibid.*
umes obſervées la veille du mariage. 308
ıi ſe pratique au retour de l'égliſe. 310
emmes Ruſſes veulent être battues. 31
dote à ce ſujet.
ere des femmes Ruſſes. 3

Dureté de leurs maris. *ibid.*
Cérémonie du fouet. 316
Ces uſages ne ſubſiſtent plus. 317

LETTRE LXXXVII.

SUITE DE LA RUSSIE.

BABTEME des enfans en Ruſſie. 319
Baptême des Adultes. *ibid.*
Pareins & mareines. 322
Faucons de Subac-Zar. *ibid.*
Façons de pêcher ſur le Volga. 323
Carêmes des Moſcovites. 324
Nourriture impure chez les Ruſſes. 325
Champignons, leurs mets favoris. 326
Leur boiſſon ordinaire. *ibid.*
Moſcovites ſujets à l'ivrognerie. *ibid.*
Forêts d'ormeaux ; uſage de ces arbres. 327
Baſiligorod, ville de Ruſſie. *ibid.*
Les Strélitz détruits. 328
Clergé de Moſcovie. 330
Le patriarchat aboli. 332
Le ſynode perpétuel. *ibid.*
Les évêques de Ruſſie. 333
La ville de Niſerovogorod. 334
Bains de Ruſſie. *ibid.*
Indécence des femmes. 335
Les images de S. Nicolas. 337
Le commerce qu'en font les Ruſſes. 338
Leurs ornemens. 339
Anecdote à ce ſujet. *ibid.*
Chaque maiſon a ſon S. Nicolas. 340
Miracles attribués à ces images. 341
Fourberie de deux prêtres. *ibid.*

Défenſes faites par Pierre le Grand. *ibid.*
La ſainte Vierge peinte par S. Luc. 342
Le crédit de S. Nicolas. *ibid.*
Premieres leçons des enfans. 343
Prêtres & moines de Ruſſie. 344
Leur ignorance. *ibid.*
Reſpect pour leur calotte. 345
Evêques & prêtres ſimoniaques. 346
Abbés à ſimple tonſure. *ibid.*
On prêche peu en Moſcovie. 347
Couvens nombreux. *ibid.*
Auſtérité de la regle monaſtique. *ibid.*
Les moines s'en dédommagent. 348
L'extrême ignorance des moines. *ibid.*
Les hermites du pays ; leur vie. 349
Les religieuſes ſont peu régulieres. *ibid.*
Réglemens du Czar. 350
Il rend le Clergé ridicule. 352
Bouffonnerie faite à ce ſujet. *ibid.*
Cabarets pour les pauvres en Ruſſie. 353
Canal de communication à la mer. 355

LETTRE LXXXVIII.

SUITE DE LA RUSSIE.

LA ville de Moſcow. 356
Ce qu'elle étoit, & ce qu'elle eſt. *ibid.*
Robe de Notre-Seigneur. 357
Autres effets précieux. 358
Portrait peint par S. Luc. 360
Groſſe cloche de Moſcow. *ibid.*
La ville Chinoiſe. 361
La cité royale. *ibid.*
Embelliſſemens faits à Moſcow. 362
Maiſons de bois, bâties ſur la glace. 363

Bains publics. *ibid.*
Nombre des égliſes. 364
Les environs de Moſcow. *ibid.*
Groſeilles particulieres. 365
Légumes qui y croiſſent. 366
Les mœurs des Moſcovites. 367
Anecdote à ce ſujet. 368
Deſpotiſme des anciens Czars. 370
Le clergé abuſoit de ſon pouvoir. *ibid.*
Ancienne ruſticité Moſcovite. 371
Changement par Pierre le Grand. 372
Il donne l'exemple de l'obéiſſance. 374
Il excite l'émulation des troupes. 375
Il crée une marine en Ruſſie. 377
Il va s'inſtruire en Hollande. *ibid.*
Etabliſſemens de toute eſpece. 378
Moyens qu'il emploie. 379
Commerce du tabac établi en Ruſſie. *ibid.*
Portrait du peuple Ruſſe. 381
Portrait des grands ſeigneurs. 382
Ivrognerie des hommes & des femmes. 383
Leur amour de la ſervitude. 384
Comment on traitoit les médecins. 385
Attachement pour la barbe. *ibid.*
Habillement des anciens Ruſſes. 386
Comment le Czar paroiſſoit en public. 388
Réception des ambaſſadeurs. 389
Habits du peuple & des payſans. 392
Habit & parure des femmes. *ibid.*
Logemens anciens & nouveaux. 394
Ancienne ſimplicité des repas Ruſſes. 396
Comment les femmes y paroiſſoient. 397
Changemens à cet égard. 398
L'hydromel eſt la boiſſon ordinaire. *ibid.*
Uſage de dormir après leur dîner. 399

LETTRE LXXXIX.

LETTRE LXXXIX.

Suite de la Russie.

Le kibic, voiture Moscovite. 401
La ville de Voronez. 402
Moulin-à-vent, d'une espece singuliere. *ibid.*
Premiere flotte Moscovite. 403
La Czarine, femme de Pierre I. *ibid.*
Projet de détruire le schisme. 405
Le Czar étoit attaché à sa religion. *ibid.*
Description des églises Grecques. 406
L'office divin dans le rit Grec. *ibid.*
Ancienne secte de Russie. 407
Abominations qu'on leur attribue. 408
Religion Luthérienne en Russie. 409
Les Calvinistes & les Catholiques. *ibid.*
Le fils du Czar condamné à mort. 411
Bruits répandus à ce sujet. 412
Fortune du prince Menzikof. 414
La province de Belgorod. 415
Les revenus du Czar. 416
Fortunes rapides des gens de finances. 417
Portrait des Cosaques de l'Ukraine. 418
Leur gouvernement. 419
Histoire de Mazeppa, leur général. 420
Il trahit le Czar. 421
Il s'attache d'autres Cosaques. 422
Portrait de ces peuples. 423
Kiovie, capitale de l'Ukraine. 424
Forces militaires de la Russie. 425
Divers grades militaires. 427
Artillerie Russienne. *ibid.*
Forces maritimes. 431

Ville & gouvernement de Smolensko. 431
La province de Livonie. 432
Son commerce. 433
La ville de Riga ſa capitale. 43[illegible]
La ville de Marienbourg. ibi[illegible]
Querelle entre le Czar & ſa femme. 436
Hiſtoire du fameux Patkul. 437
Amours des dernieres Czarines. 439

LETTRE XC.

SUITE DE LA RUSSIE.

Les villes de Twer & de Novogorod. 440
Commerce de cette derniere ville. 441
Miracle de S. Antoine. 442
Chemin de Moſcow à Pétersbourg. 443
Conſtruction de la ville de Pétersbourg. 444
Sa comparaiſon avec Salente. 445
Sa ſituation. 447
Ses maiſons, ſes égliſes, ſes palais. 448
Autre comparaiſon avec Salente. 449
Nombre de ſes habitans. 450
Les anciens uſages ſe rétabliſſent. 451
Les Moſcovites aiment le jeûne. *ibid.*
Portrait de l'Impératrice Éliſabeth. 452
La Czarine regnante en 1768. 453
Succeſſion à la couronne de Ruſſie. 454
Titres des anciens Czars. 455
Diſtinction de pluſieurs Ruſſies. 456
Les armes de l'empire. 457
Réception des ambaſſadeurs. *ibid.*
L'ancienne étiquette du palais des Czars. 460
Préjugé ſur les enfans. *ibid.*
Anciens tribunaux de Moſcovie. 461

Le tribunal du patriarche. 462
Maniere de juger les affaires. 463
Manieres de faire leurs ſermens. *ibid.*
Corps de droit en Ruſſie. 464
Criminels exécutés par les Czars. *ibid.*
Anecdote à ce ſujet. 465
Lefort, ami de Pierre le Grand. 466
Réforme dans les loix. 467
Le ſénat de Ruſſie. *ibid.*
Le clergé en Ruſſie. 468
Le corps des marchands. 469
Les eſclaves. 470
Les artiſans. 471
Différentes claſſes de la nobleſſe. 472
Principes des Ruſſes ſur la nobleſſe. 473
Conſtitution du gouvernement. 475
Ordre de chevalerie. *ibid.*
Table de la Czarine. 476
Droit d'hérédité. *ibid.*
On n'y porte point des noms de terre. *ibid.*
Le fort de Cronſlot. 477
Château & ville de Cronſtadt. 478
La ville de Schluſſelbourg. *ibid.*
Maiſons de plaiſance des Czars. 479
S. Alexandre & la Trinité, couvens. *ibid.*
Différens climats de la Ruſſie. 480
Ses lacs, ſes rivieres, ſes mers. 482
Bêtes fauves qui peuplent ſes forêts. 483
Productions de la Ruſſie. *ibid.*
Froid exceſſif du pays. 484
La population. 485
Monnoie, poids & meſures. *ibid.*
La police. 486
Jardins publics. *ibid.*
Occupations des femmes. 487

Réglemens contre les mendians. *ibid.*
L'apothicairerie de Moſcow. 488
Renouvellement de l'empire de Ruſſie. 489

Fin de la Table.

APPROBATION

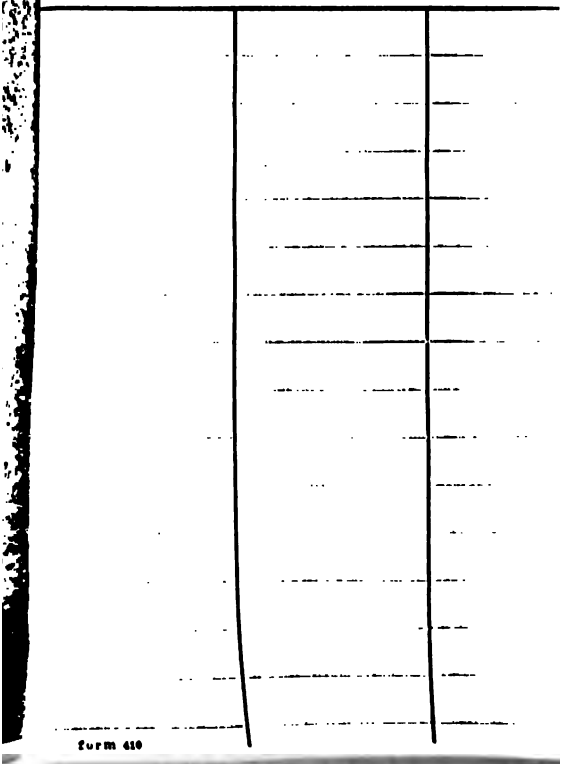
Du Cenſeur Royal.

J'AI lu, par ordre de Monſeigneur le Chancelier, les Tomes VII & VIII du Voyageur François ; & je n'y ai rien trouvé qui puiſſe en empêcher la réimpreſſion. A Paris, ce 24 Janvier 1774.

Signé, LALAURE.

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY
REFERENCE DEPARTMENT

This book is under no circumstances to b
taken from the Building



form 410